

Anne de Kervan, fin du XVIIIe siècle, par C. Fallet





ANNE

DE KERVAN

FIN DU XVIIIe SIÈCLE

PAR C. FALLET



ROUEN

MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

E. VIMONT, EX-ASSOCIÉ, SUCCESSEUR

1860

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

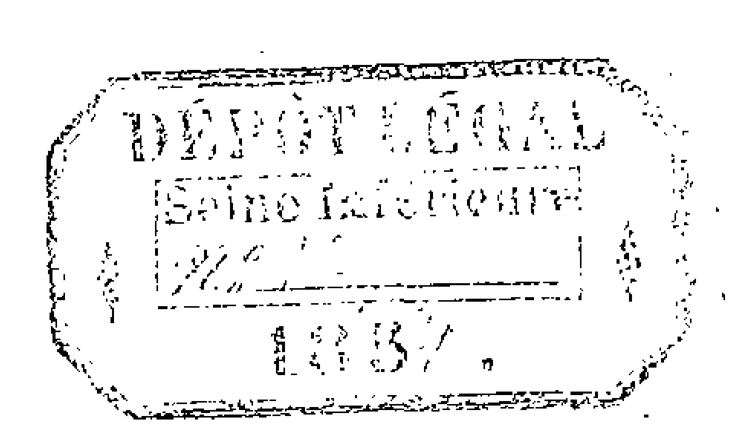
PUBLIÉE

AVEC APPROBATION.



Ramus sc.

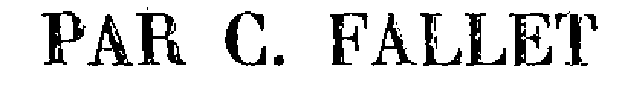
Venez voir, mon ami, cela en vaut la peine.



ANNE DE KERVAN

FIN DU XVIIIᵉ SIÈCLE

PAR C. FALLET





ROUEN
MAISON MÉGARD ET Cie, ÉDITEURS
E. VIMONT, EX-ASSOCIÉ, SUCCESSEUR
1860
1861

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Ecclésiastiques nommé par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Anne de Kervan**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Sicard
Archip. de la Métrop.

AVIS DES ÉDITEURS.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accroître la confiance dont elle est déjà l'objet.

ANNE DE KERVAN.

I.

Le 24 août 1775, vers six heures du soir, quatre énormes voitures de blé entraient dans la cour du château de la Saulnaie, situé dans une des plus riantes et des plus fertiles campagnes de la basse Normandie. La dernière de ces voitures, escortée d'une troupe de moissonneurs, dont les chants retentissaient au loin, était surmontée d'un faisceau de verdure, aux branches duquel on avait attaché des fleurs de toutes sortes et des rubans de toutes couleurs. Un petit garçon de cinq à six ans, fièrement assis sur le devant du char, entre deux ménétriers, battait des mains, jetait des cris de joie, et appelait sa mère.

A cette voix aimée, dont elle distingua les accents, au milieu du bruit des roues sur le pavé, des grelots de l'attelage, des sons criards de la musette et du violon, une jeune femme accourut sur le perron, près duquel venaient de s'arrêter les chevaux empanachés. Elle salua

d'un bonjour amical les paysans qui s'inclinaient devant elle avec respect, et tendit les bras à l'enfant.

— Maman, s'écria celui-ci, c'est demain votre fête; Pierre et les autres me l'ont dit, et j'ai promis de vous la souhaiter pour eux tous, avec ce beau bouquet qu'ils ont cueilli.

— C'est demain ma fête, il est vrai, et je vous remercie d'y avoir pensé, mes amis, dit Louise de la Saulnaie, en adressant aux bons villageois son plus gracieux sourir. Viens donc m'embrasser, Martial, ajouta-t-elle.

Mais Martial l'invita à venir à lui, par un coup d'œil et un petit signe tout plein de promesses. La jeune femme comprit ce langage, et, avec l'admirable condescendance des mères, elle mit le pied sur la roue, qui se trouvait au niveau du perron, et, s'appuyant à la ridelle du char, elle se pencha vers l'endroit que lui désignait son fils.

— Oh! c'est charmant, dit-elle en appelant son mari, qui était resté sur le seuil.

Un homme de quarante-cinq ans à peu près, enveloppé d'une longue houppelande de velours violet, chargée de broderies d'or, s'avança d'assez mauvaise grâce.

— C'est donc fini, Pierre? dit-il au vieux serviteur qui conduisait le cortége.

— Comme vous voyez, Monsieur, répondit Pierre; il a fallu travailler dur; mais c'est fait.

— Voilà de beau blé, remis par un beau temps, dit Mme de la Saulnaie, toujours empressée de faire plaisir aux braves gens qui travaillaient pour elle.

— Le bon Dieu sait bien que les pauvres en auront leur part; sans cela, il n'aurait pas gardé pour cette nuit l'orage qui nous a menacés toute la journée, répondit Pierre.

— On entend déjà le tonnerre dans le lointain; hâtez-vous de rentrer les gerbes, reprit M. de la Saulnaie. Que

faites-vous donc là, Madame? demanda-t-il à Louise, qui n'était pas encore descendue du piédestal sur lequel Martial l'avait fait monter.

— J'attends que vous veniez voir ce que votre fils veut vous montrer. Venez, mon ami, cela en vaut la peine.

Aux pieds de Martial, dans l'espace produit par l'enlèvement d'une gerbe, dormait, sur un lit d'herbe fraîche, une enfant dont la tête blonde et souriante disparaissait à demi sous des touffes de marguerites et de coquelicots. Sa robe blanche, garnie de dentelles, laissait voir ses jambes nues et ses pieds chaussés de brodequins rouges; une de ses mains tenait quelques épis arrachés à sa couche rustique; l'autre s'étendait sur un chapeau de paille rempli de mousse et de baies d'églantier.

— Quelle est donc cette enfant? demanda M. de la Saulnaie.

— C'est une petite sœur que j'ai trouvée là-bas, sous le gros buisson, répondit Martial, en s'agenouillant pour mettre un baiser sur la joue de la dormeuse.

Celle-ci ouvrit aussitôt les yeux; mais, intimidée par la présence de tout ce monde qu'elle ne connaissait pas, elle jeta ses bras au cou de Martial et cacha son visage au milieu des boucles brunes de son jeune protecteur.

—Voyez, mère, comme elle m'aime déjà! s'écria Martial avec fierté. Mon Dieu! que je suis donc content d'avoir une petite sœur! Veux-tu nous aider à descendre, mon bon Pierre, pour que maman puisse la voir de plus près?

Pierre était un de ces fidèles et dévoués serviteurs comme en possèdent encore quelques anciennes familles, mais dont le type s'efface de jour en jour. Il prit les deux enfants dans ses bras et les remit à la jeune femme.

— Papa, ne voulez-vous pas embrasser la petite sœur? dit Martial, après avoir partagé avec elle les caresses de sa mère.

—Assez d'enfantillage comme cela, répondit sèchement

M. de la Saulnaie; je ne connais pas cette petite et je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

—C'est pourtant bien facile à comprendre, reprit Martial. Quand la dernière voiture de blé a été chargée, Pierre et Gilles sont allés au bois pour cueillir des branches; moi, j'ai voulu y aller aussi, parce qu'il y a des nids dans les arbres, et sous le gros buisson, vous savez, papa, celui qui est tout couvert de roses en été, j'ai trouvé la petite fille endormie. Je l'ai réveillée pour lui demander si elle voulait jouer avec moi; elle s'est mise à pleurer, parce qu'elle avait faim, la pauvre petite; je lui ai donné du gâteau que maman avait mis dans ma poche; elle l'a mangé, puis elle a ri et m'a appelé son frère. Voilà tout, papa.

— Vous l'avez ramenée ici, et sans doute on la cherche là-bas, dit M. de la Saulnaie.

— Je crois que, par malheur, notre monsieur se trompe, répondit Pierre. Nous ne savions pas si nous devions l'emmener; mais le temps se couvrait, et nous ne pouvions pas laisser la pauvre innocente toute seule au milieu des champs, par une nuit orageuse. Il y avait déjà longtemps qu'elle était là, puisqu'elle mourait de faim; j'ai envoyé nos gens à droite, à gauche, de tous côtés; ils n'ont vu personne. Martin a même été s'informer au village; et comme on ne savait pas ce qu'il voulait dire, il a fait faire, par le maître d'école, un écriteau que nous avons attaché au buisson, afin qu'on sache où trouver la petite, si, par hasard, on vient la chercher. Après cela, nous lui avons fait un lit au milieu des gerbes, et la voici.

— Pauvre enfant! dit Louise attendrie. Quelles doivent être les angoisses de sa mère!

— A moins que ce ne soit sa mère elle-même qui l'ait abandonnée, dit M. de la Saulnaie.

— Sa mère.... Ah! c'est impossible, Monsieur, s'écria Louise.

— Que nous importe, après tout? Il s'agit de savoir ce que nous allons faire de cette enfant.

— Ce que nous allons en faire? reprit la jeune femme. Nous la garderons jusqu'à ce qu'on la réclame.

— Et si on ne la réclame pas ?....

— Eh bien! mon ami, elle grandira sous notre toit, et nous aurons un enfant de plus.

— Ce ne sera pas le premier orphelin recueilli à la Saulnaie, dit Pierre. Nous n'avions guère que trois et quatre ans, mon frère Michel et moi, quand notre père et notre mère sont morts, tous les deux en huit jours. Nous étions sans feu ni lieu; les voisins nous envoyèrent à la porte du château. M. le comte Étienne de la Saulnaie, votre digne et honoré père, Madame, nous vit moitié nus et tout grelottants. Il vint lui-même nous ouvrir la grille. « Entrez, mes pauvres petits, nous dit-il, il y a place pour vous dans ma maison. Entrez et soyez les bienvenus; car vous amenez la bénédiction du Seigneur. »

— Je me souviens de cela et de bien d'autres choses encore, dit un moissonneur courbé par les ans et le travail. Les maîtres de la Saulnaie ont toujours été la providence du pays.

— Ils continueront de l'être, répondit le père de Martial, en étendant la main sur la tête de la petite fille. Devant vous tous, j'adopte cette enfant, et j'entends qu'elle soit traitée comme si elle m'appartenait. Achevez vite votre besogne et allez boire un coup à ma santé.

Les moissonneurs enlevèrent promptement le reste des gerbes et descendirent aux cuisines. M. de la Saulnaie se drapa dans son riche vêtement, releva la tête et les regarda défiler d'un air superbe, tandis que Louise leur adressait quelques bienveillantes paroles.

— Comment nommerons-nous cette gentille enfant? demanda-t-elle à son mari, quand il n'y eut plus personne dans la cour.

— Nommez-la comme vous voudrez, répondit-il brusquement.

— Nous ignorons si elle est baptisée ; ne voulez-vous pas être son parrain ?

— Je n'y tiens pas du tout; pourtant, si vous pensez que cela soit convenable....

— Oui, mon ami, puisque vous l'avez prise sous votre protection, ce sera un lien entre elle et vous.

— Allons, soit ! Puisque la voilà, arrangez tout cela comme il vous plaira, dit M. de la Saulnaie, qui s'éloigna d'un air mécontent.

— Si j'étais libre de choisir un nom à la petite sœur, dit Martial, je l'appellerais Rose, puisque je l'ai trouvée sous le rosier.

— C'est une assez bonne raison, répondit la jeune mère, en souriant; mais il faut d'abord savoir si elle ne connaîtrait pas son véritable nom.

— Ah ! oui, cela vaudrait mieux. Comment t'appelles-tu, mon petit ange ? reprit Martial, en embrassant l'orpheline.

— Mon petit ange ! répéta-t-elle en lui rendant son baiser.

— Oui, vous êtes un petit ange, ma chérie; mais tâchez de vous rappeler comment vous nommait votre maman, dit encore Martial.

— Maman, maman, répéta de nouveau la petite fille.

Louise la prit dans ses bras, la caressa, l'interrogea longtemps, mais sans en pouvoir rien obtenir; l'enfant, qui répétait à merveille tout ce qu'elle entendait, ne disait d'elle-même que quelques mots sans suite, au milieu desquels revenaient souvent ceux-ci : maman et petit frère.

Il était impossible de rien voir de plus frais, de plus joli, de plus caressant que cette petite fille. Son gentil babil, à peine intelligible, était entrecoupé d'éclats de

rire et de cris joyeux qui ravissaient Martial, mais qui faisaient monter des larmes aux yeux de Mme de la Saulnaie. Plus l'enfant était charmante, plus grande devait être, pensait-elle, la douleur de sa mère; car Louise se refusait à croire qu'il y eût au monde une mère capable d'abandonner son enfant. L'amour maternel était sa seule joie, son seul bonheur, et elle eût douté de sa propre existence plutôt que du pouvoir de ce sublime amour qui la consolait de tous ses ennuis, qui remplissait tous ses instants, et qui pour elle rayonnait comme une étoile dans les profondeurs de l'avenir.

Elle était restée assise sur le perron entre les deux enfants, lorsqu'elle vit passer Pierre, qui venait de congédier les moissonneurs. Elle l'appela, et le vieux serviteur, retrouvant toute l'agilité de sa jeunesse, se hâta d'accourir.

— Madame est bien heureuse d'avoir deux si beaux enfants, dit-il, en regardant avec complaisance ce groupe charmant.

— Oui, bien heureuse, mon bon Pierre; mais je ne voudrais pas garder le bien d'autrui sans avoir tout fait pour en retrouver le maître. Tu me comprends, n'est-ce pas, mon ami?

— J'avais deviné votre intention, Madame, et je sortais pour tâcher de découvrir quelques traces de ceux qui ont perdu ou abandonné la pauvre enfant. Quand je dis la pauvre enfant, j'ai tort; car elle aura bien des grâces à rendre plus tard au bon Dieu, qui lui a peut-être enlevé une mère comme il y en a tant, pour lui en donner une comme il n'y en a pas.

— Tais-toi, Pierre, si tu ne veux pas que je me fâche.

— Vous fâcher contre votre vieux Pierre, vous ne le pourriez pas, Madame. Est-ce que je ne vous ai pas vue toute petite? Est-ce que je n'ai pas toujours été votre gardien, votre serviteur, votre ?....

— Tu voulais dire : Votre ami.... Va, tu peux prendre ce titre, mon bon Pierre, personne ne l'a mieux mérité que toi.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Pierre, en secouant la tête. Enfin, ce qui est passé est passé.... Je cours jusqu'au village, Madame; je battrai le pays, et il faudra bien que je sache qui a eu le cœur de laisser là cette belle petite fille. Dieu ! si j'en avais une pareille !...

— Elle t'appartient bien un peu, puisque c'est toi qui l'as ramenée. Ne t'en va donc pas sans l'embrasser.

— J'en mourais d'envie; mais je n'osais pas le dire, et vous l'avez deviné, dit le brave homme tout ému.

Il effleura de ses lèvres tremblantes le front de l'enfant, et, tirant de sa poche une belle pêche, il la donna à Martial, afin que celui-ci eût le plaisir de l'offrir à la petite fille.

— Pour Anne, dit-elle vivement, en se rapprochant de son frère d'adoption.

— Maman, maman, elle s'appelle Anne, s'écria Martial. C'est un joli nom, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Mme de la Saulnaie; mais quand il ne serait pas joli, nous devons le lui laisser; car il l'aidera peut-être un jour à retrouver sa famille.

— Oh ! j'aime bien mieux qu'elle ne la retrouve pas, moi, dit Martial. Je pleurerais beaucoup, si je n'avais plus ma chère petite Anne.

Mme de la Saulnaie partageait ce désir égoïste; aussi attendit-elle avec impatience le résultat des démarches de son vieux serviteur. Toute la journée du lendemain se passa sans qu'il reparût, et Louise commençait à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, lorsqu'elle le vit rentrer au château.

Pierre, n'ayant pu rien apprendre au village, avait battu le pays, selon sa promesse; mais, malgré toutes ses recherches, il n'était guère plus avancé qu'avant de

se mettre en campagne. La seule personne qui lui eût donné des renseignements était une pauvre femme qui passait pour folle dans toute la contrée. Son mari et ses deux fils étaient partis pour la pêche, un jour que la mer était mauvaise, et ils n'étaient pas revenus. Il y avait de cela deux ans, et chaque matin la veuve allait s'asseoir sur la falaise, pour reconnaître et saluer de loin la barque qui lui ramènerait ceux qu'elle s'obstinait à attendre. Chaque soir, elle quittait tristement la roche solitaire; mais bientôt elle reprenait courage en se disant : « Ce sera pour demain. »

Pierre la vit sur son chemin et s'arrêta près d'elle, comme il le faisait toujours.

— Eh bien! ma Luce, ils ne sont donc pas encore revenus? lui dit-il avec bonté.

— Non, répondit-elle, pas encore; mais avant le coucher du soleil ils seront ici. J'ai rêvé d'eux cette nuit; ils ont fait bonne pêche et ils sont joyeux.

— Tant mieux, ma fille, reprit Pierre, saisi d'une pitié sincère. Mais s'ils ne doivent rentrer que ce soir, pourquoi restez-vous exposée tout le jour à ce soleil brûlant? Vous seriez bien mieux derrière ce grand rocher.

— Je serais mieux; mais écoutez : mes rêves m'ont déjà trompée, et s'il vient avant le soir quelque barque qui m'apporte de leurs nouvelles, je serai plus sûre encore de les embrasser aujourd'hui. Ici, le soleil me brûle, c'est vrai; mais j'y suis si bien pour voir la mer....

— Il ne vient guère de barques de ce côté, ma pauvre Luce.

— Non; mais c'est de là qu'ils sont partis, eux, c'est là qu'ils reviendront; et s'ils ne m'apercevaient pas de loin, ils croiraient qu'il m'est arrivé malheur. Je les aime bien, mais ils m'aiment aussi.

— Leur absence vous a terriblement fait souffrir, hélas!

— Oh! oui, mais quelle joie de les revoir! Ils accourront tous les trois ensemble, et moi je ne saurai lequel embrasser le premier. J'ai déjà pensé que ce serait le plus jeune, mon Jean-François, parce qu'il a toujours été un peu gâté. Mais si le père et le frère en étaient jaloux....

— Ils ne le seront pas, ne craignez rien, pauvre mère!

— Hier, une barque est venue aborder tout près d'ici. J'ai cru que c'était la nôtre. Si vous saviez comme mon cœur a battu! Je voulais courir et je ne pouvais plus marcher; j'avais un nuage devant les yeux et des coups de marteau dans la tête; j'ouvrais ma bouche pour crier et je n'entendais pas le son de ma voix. Un moment, j'ai pensé mourir. Pourtant ça s'est passé, j'ai retrouvé mes forces et j'ai pu descendre jusque sur la grève. Mais ils n'étaient que deux, et moi j'en attends trois.

— Et vous êtes revenue vous asseoir là, ma fille, en priant le bon Dieu de les ramener bientôt?

— Ces gens-là les avaient vus, j'en suis sûre; mais ils m'ont soutenu le contraire; et comme je les suppliais de me dire où ils les avaient laissés, ils m'ont appelée folle.

— Ils vous ont appelée folle, ma Luce! Ce n'était donc pas quelqu'un du pays?

— Les gens du pays savent bien que je ne suis pas folle; mais ceux-là, je ne les connais pas. Il y avait un riche monsieur et un autre qui tenait dans ses bras un enfant endormi.

— Un enfant! s'écria Pierre avec surprise. Une petite fille vêtue de blanc?

— Je ne sais pas : l'homme portait l'enfant dans son manteau.

— Mais cet enfant, vous l'avez vu, ma Luce?

— J'ai vu des cheveux blonds.... Mes deux fils ont des cheveux noirs, et puis ce sont deux forts garçons qui

travaillent comme leur père, Marcel surtout.... Vous connaissez Marcel?

— Oui; mais l'enfant..., ma bonne Luce, parlez-moi de l'enfant.

— Je le veux bien : c'est si beau les enfants....

— Celle-là est belle comme un ange, fraîche comme une rose, et si mignonne, si rieuse, un amour d'enfant, quoi! Vous vous en souvenez bien, ma Luce?

— Oui, je m'en souviens bien; il n'y a pas déjà tant d'années que je les berçais sur mes genoux. J'étais bien heureuse alors.... Marcel, Jean-François, dormez, mes chéris.... Aujourd'hui, c'est la vague qui les berce....

— Marcel et Jean-François sont deux beaux garçons; mais, dites-moi, Luce, reconnaîtriez-vous l'enfant dont vous me parliez tout à l'heure, celui que l'homme portait dans ses bras, vous savez bien?

— Je sais; mais quand j'ai voulu voir si ce n'était pas mon Jean-François, l'homme a jeté son manteau sur la figure de l'enfant, et il m'a dit : « Va-t'en! » Je n'ai pas voulu m'en aller avant de savoir où ils sont tous les trois; le valet m'a chassée en m'appelant vieille folle, et le maître a fait siffler sa houssine.

— Ce sont de méchantes gens, ma fille; si vous les revoyez, il ne faudra pas les approcher.

— Je ne les reverrai pas : leur barque était amarrée là hier, au soleil couchant, et ce matin elle n'y était plus. Demain ce sera la nôtre que vous y verrez, la nôtre, entendez-vous?... Mais, j'y pense, vous ne direz pas à Marcel que ces gens-là ont battu sa mère; car il repartirait pour les aller punir, et moi je ne veux pas qu'il reparte.

— Soyez tranquille, je me tairai, ma bonne Luce.

— Ce serait tenter Dieu, n'est-ce pas? que de les laisser s'éloigner encore. Nous vendrons la barque et les filets autant de louis qu'ils m'ont coûté de larmes, et nous serons riches, riches.... Nous ferons du bien, nous

serons heureux.... Mais vous ne direz rien à Marcel?

— Non, ma fille, je vous le promets, répondit Pierre, qui commençait à se railler lui-même d'avoir ajouté foi aux paroles de la veuve.

— Jean-François a du cœur aussi, reprit-elle; et quoiqu'il soit tout jeune, je crois bien que s'il voyait cela....

En même temps, la folle relevait la mante de toile dont elle était enveloppée et découvrait son bras droit, bleui et déchiré par deux coups de cravache.

— C'est donc vrai! s'écria Pierre avec indignation. Quel peut être le lâche qui a osé vous maltraiter ainsi, pauvre femme? Ah! s'il me tombait sous la main, comme je lui ferais payer sa brutalité!...

— Ce n'est rien, dit Luce, en laissant retomber sa mante. Si le monsieur qui m'a frappée avait voulu me parler de mon homme et de mes enfants, j'aurais reçu les coups à genoux, et je lui aurais baisé les mains; mais il est parti sans me répondre, et mon cœur a saigné. Mon corps est insensible à tout; car il est mort, vous savez; mais mon cœur vit pour attendre et pour souffrir.

— Patience, ma pauvre fille! Le bon Dieu aura pitié de vous, répondit Pierre, qui s'éloigna en essuyant ses larmes.

Des pêcheurs qu'il rencontra plus loin lui dirent qu'en effet, une légère embarcation, détachée d'un bâtiment qu'ils avaient aperçu la veille au large, s'était approchée de la côte, et que sans doute elle avait rejoint le brick pendant la nuit. L'embarcation leur avait paru montée par plusieurs personnes; mais, occupés de leur pêche, ils n'avaient pas songé à les examiner.

Quoique le récit de ces braves gens semblât confirmer celui de la folie, Pierre n'y attacha que peu d'importance; mais Mme de la Saulnaie, à qui il le répéta mot

pour mot, serra la petite Anne dans ses bras, en disant :

— Tu es bien à moi; car ceux qui t'ont délaissée ne viendront jamais te réclamer. J'accepte le don que la Providence me fait, et je la prie de te bénir, ma chère fille.

— Si vous priez pour elle, Madame, Dieu vous écoutera ; car vous êtes une sainte. Mais ne pensez-vous pas que si le méchant homme qui a battu la pauvre folle était le père de cette mignonne enfant, ce serait un grand malheur?

— Pour elle ou pour lui? demanda Louise.

— Pour vous, Madame, et pour nous tous; car elle pourrait lui ressembler.

— Non, mon ami, ce n'est pas son père; il ne se serait pas éloigné sans savoir ce qu'elle serait devenue; mais quand tes craintes seraient fondées, je garderais encore l'enfant et je m'efforcerais d'en faire une bonne et vertueuse fille. Fais ce que dois, advienne que pourra!

— Ah! Madame, vous avez raison, et moi je ne suis qu'un sot de m'être arrêté à une pareille idée, d'autant plus que l'enfant ne parle jamais de son père. Et puis qui sait si la Luce n'a pas rêvé tout ce qu'elle m'a dit? tout..., excepté pourtant les coups de cravache.

— Ceux qui sont capables de maltraiter une pauvre insensée, qui pleure ses fils et son mari, ne peuvent reculer devant aucune lâcheté. Ce sont bien eux qui ont exposé Anne sur la lisière du bois, sans savoir si elle n'y mourrait pas de frayeur ou de faim. Pourquoi ont-ils commis ce crime? Je l'ignore; mais Dieu le sait : il punira les coupables et protégera l'orpheline.

Mme de la Saulnaie croyait à ce qu'avait raconté la folle ; cependant elle ne borna pas là ses recherches. Elle fit savoir dans les villes et les villages des environs qu'une enfant avait été trouvée sur ses terres, et qu'elle était prête à la rendre; mais personne ne se présenta. Elle fit

alors consigner dans un acte qu'on déposa aux archives du château, la date à laquelle Anne avait été recueillie par ses gens, l'âge qu'elle paraissait avoir, la manière dont elle était vêtue, enfin les renseignements très-vagues et très-incomplets que Luce Bernard avait donnés à Pierre. Cela fait, si Mme de la Saulnaie se rappela qu'Anne n'était point sa fille, ce fut pour remercier Dieu de la lui avoir donnée.

L'année était près de finir, quand une heureuse nouvelle mit en émoi tout le pays. Bernard le pêcheur, Marcel et Jean-François abordèrent à la côte, et Luce, qui les attendait toujours, revint triomphante au village entre ses fils et son mari. Dès le lendemain, les trois marins se rendirent au château; la folle, à qui le bonheur venait de rendre la raison, leur avait appris qu'en leur absence, elle avait vécu des libéralités de Mme de la Saulnaie, et ils s'empressaient de venir lui témoigner leur reconnaissance.

Martial et Anne, profitant d'une heure de soleil, jouaient sur le perron, quand Bernard et ses fils en montèrent les degrés. La petite fille les regarda, s'approcha de Jean-François et lui tendit les bras.

— Mon Dieu! père, dit le jeune homme, c'est la petite Anne.

— Oui, oui, répondit l'enfant. Fais sauter Anne.

Martial courut en pleurant vers sa mère et lui annonça que des hommes, qu'il n'avait jamais vus, venaient pour reprendre sa petite sœur. Louise frissonna, mais elle se rassura bientôt en voyant entrer les pêcheurs. Elle les accueillit avec une touchante bonté, leur témoigna la joie que lui causait leur retour, et s'informa des événements qui les avaient retenus si longtemps loin de leur pays.

Bernard raconta que, jetés par la tempête sur les côtes de Jersey, dans un moment où quelques vaisseaux

de la Compagnie des Indes recrutaient des matelots, ils avaient été enlevés de force, enrôlés à bord du *Marlborough*, et avaient dû se trouver bien heureux encore de n'être pas séparés.

Après un voyage à Madagascar, ils étaient revenus à Liverpool; là, ils avaient réclamé contre la violence qu'on leur avait faite, et on leur avait promis de les rapatrier, dès que l'occasion s'en présenterait. Mais n'étant pas encore rayés des cadres du *Marlborough*, quand ce vaisseau avait repris la mer, ils avaient été obligés de repartir, sans même avoir pu rassurer sur leur sort la pauvre femme qui les pleurait.

Arrivés à Calcutta, ils renouvelèrent leurs plaintes, et des ordres furent donnés pour qu'ils fussent mis en liberté, dès que le *Marlborough* serait rentré dans un port de l'Angleterre. Ils avaient beaucoup souffert; mais toutes leurs souffrances étaient oubliées, puisqu'ils revoyaient enfin leur pays et leur famille.

Mme de la Saulnaie avait écouté le pêcheur avec le plus bienveillant intérêt; elle s'aperçut seulement, lorsqu'il eut fini de parler, qu'Anne et Jean-François paraissaient être les meilleurs amis du monde, et elle s'en étonna; car l'enfant ne se familiarisait que difficilement.

— C'est que nous nous connaissons, Madame, dit Jean-François. Le bâtiment qui portait cette petite demoiselle était en perdition quand le *Marlborough* recueillit ses passagers sur la côte du Sénégal.

— Quel était ce bâtiment, et d'où venait-il?

— C'était un vaisseau espagnol, qui venait, je crois, des Antilles, dit Bernard. La tempête l'avait désemparé, et si nous avions tardé à lui porter secours, il aurait péri corps et biens.

— Mais cette enfant n'était pas seule? Vous avez vu ses parents? dit vivement Louise.

— Elle était sous la garde d'un monsieur qu'on nommait le chevalier, et d'une négresse qu'on appelait Cora. La négresse paraissait l'aimer à la folie; mais la pauvre femme est morte pendant la traversée.

— Et le gentilhomme, qu'est-il devenu?

— Il a débarqué à Lorient, avec son domestique et l'enfant que voici.

— Savez-vous si ce monsieur était le père, le frère, le parent de cette chère petite?

— Je ne le crois pas, car il ne lui faisait guère de caresses; mais je n'en sais rien. Nous n'avions pas de rapports avec les passagers, et celui-là surtout ne paraissait pas disposé à s'abaisser jusqu'à nous, pauvres matelots. Nous voyions la petite fille, quand elle venait sur le pont avec la négresse; elle s'était attachée à Jean-François, parce qu'il aimait à jouer avec elle, et tout à l'heure elle l'a reconnu.

Louise raconta en peu de mots aux pêcheurs comment Anne était tombée entre ses mains et les pria de se rappeler les moindres particularités relatives à cette enfant; mais ils ne savaient rien de plus que ce qu'ils lui avaient dit, et le mystère qui entourait la pauvre petite ne faisait que se compliquer, au lieu de s'éclaircir.

— Il me semble, dit timidement Marcel, que si quelqu'un peut donner des renseignements sur tout cela, c'est le capitaine du *Marlborough*, puisque le nom des passagers qu'il a recueillis doit avoir été inscrit sur le registre du bord.

Mme de la Saulnaie écrivit le jour même. Elle tremblait de perdre sa fille d'adoption; mais elle entrevoyait confusément un crime dans l'abandon de cette enfant, et elle aurait cru s'en rendre complice, si elle avait négligé quelque moyen de rendre à Anne un nom et une famille.

II.

Louise de la Saulnaie venait d'avoir vingt-quatre ans; elle était si frêle, si délicate, qu'on ne lui en eût pas donné vingt; cependant, si l'on étudiait sa physionomie, qui respirait la candeur et la bonté, on reconnaissait que cette gracieuse jeune femme avait déjà passé par de cruelles épreuves. Elle appartenait à l'une des plus nobles et des plus riches familles du pays; mais le comte Étienne, son père, avait largement ébréché ce splendide patrimoine. Né avec le siècle, il était dans l'âge des illusions, lorsque, pour remédier à l'épuisement des finances de l'État, le régent, Philippe d'Orléans, accueillit les projets de Jean Law, et décréta la fondation d'une compagnie qui devait s'enrichir par le commerce du Mississipi, du Sénégal et des Indes.

Cette compagnie acquit en peu de temps un crédit prodigieux; les actions qu'elle émit furent recherchées avec avidité; chacun se hâta d'échanger contre ses billets l'or et l'argent qu'il possédait, puis ses terres et ses maisons; car la passion de s'enrichir avait fait tourner toutes les têtes. Le gouvernement s'empressa de rem-

bourser en papier ses dettes, que les malheurs des dernières années de Louis XIV avaient portées à plus de deux milliards; mais il commit la faute de créer une si grande quantité de billets, que la valeur des actions ne fut plus en proportion avec le numéraire dont la France disposait.

« On a peine à croire ce qu'on a vu, dit Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et la postérité considérera comme une fable ce que nous-mêmes nous ne nous remettons que comme un songe. Enfin, tant fut donné à une nation avide et prodigue, toujours désireuse et nécessiteuse par son luxe, son désordre, la confusion des états, que le papier manqua et que les moulins n'en purent assez fournir. On peut juger par là de l'inimaginable abus de ce qui avait été établi comme une ressource toujours prête, et qui ne pouvait subsister telle qu'en ajoutant ensemble les deux bouts et, de préférence à tout, se conservant toujours de quoi répondre sur-le-champ à tous venants. »

Dès qu'on soupçonna que rien ne garantissait la valeur de ces billets, ils commencèrent à perdre, et l'autorité acheva de les décrier, en forçant les particuliers de les prendre en échange de tout ce qui pouvait leur rester d'or et d'argent. Des visites furent faites dans les maisons et dans les palais par les agents de la Compagnie des Indes et du Mississipi; ils confisquèrent « tous les louis d'or et tous les écus qu'ils y trouvèrent, n'y laissant que des pièces de vingt sous et au-dessous, et encore jusqu'à 200 fr. seulement, pour les appoints des billets et pour acheter le nécessaire des moindres denrées. »

La sévérité de ces mesures n'était pas faite pour inspirer la confiance; ceux qui purent cacher quelque argent n'y manquèrent pas, et ceux qui, plus prévoyants, n'avaient pas attendu l'heure du discrédit pour rentrer dans leurs fonds et les mettre en sûreté, s'ap-

plaudirent de leur sagesse. Les autres se contentèrent de gémir; et par un étrange effet de la consternation publique, ces violences inouïes ne donnèrent lieu à aucun trouble, à aucun soulèvement. On essaya de rendre quelque crédit à la Compagnie, en créant de nouveaux papiers; mais ces manéges, « ces tours de passe-passe, » ne réussirent point.

« C'est ce qui, en finance, occupa tout le reste du gouvernement et de la vie de M. le duc d'Orléans; ce qui chassa Law du royaume; ce qui sextupla toutes marchandises, toutes denrées, jusqu'aux plus viles; ce qui fit une augmentation de toute espèce de salaire; ce qui ruina le commerce général et le particulier; ce qui fit, aux dépens du public, la subite richesse de quelques seigneurs, qui la dissipèrent et n'en furent que plus pauvres, en fort peu de temps; ce qui fit les énormes fortunes de toute espèce d'employés en divers degrés, en cette confusion, et qui valut des millions à une multitude de gens de la plus basse lie du peuple, du métier de traitant, et de commis ou employés de financiers, qui surent profiter promptement et habilement du Mississipi et de ses suites. »

Le comte Étienne de la Saulnaie suivit le torrent: bon jusqu'à la faiblesse, loyal jusqu'à la crédulité, il se laissa séduire par le désir de mener une royale existence et de répandre à pleines mains les bienfaits. Il vendit ses terres, et sans le respect qu'il conservait à la mémoire de ses pères, il aurait vendu la Saulnaie, pour en échanger le produit contre des actions de la Compagnie. Ruiné comme tant d'autres, il ne songea point à s'en affliger, et, quelques années plus tard, il se trouva riche encore, la dépréciation du papier n'ayant pas tardé à doubler la valeur du bien-fonds.

Il vécut à la Saulnaie, jusqu'à l'âge de quarante ans, sans autre passion que la chasse, sans autre souci que

de rendre tout le monde heureux autour de lui. Arrivé à cet âge, il épousa une noble bretonne, Mlle de Kervan; et dix ans après ce mariage, naquit sa fille unique, Louise de la Saulnaie.

L'enfance de Louise fut entourée de soins et d'amour; son père l'idolâtrait et ne songeait qu'à satisfaire ses moindres désirs; sa mère ne l'aimait pas moins; mais plus sage et plus ferme, elle savait que la vie a des heures difficiles, et elle s'efforçait de développer dans le cœur de sa fille les principes religieux qui donnent le courage et la résignation. Le comte admirait la haute raison de sa femme, sans croire cependant que Louise pût jamais avoir à lutter contre aucun chagrin. Il reconnut bientôt toutefois que Mme de la Saulnaie avait été bien inspirée en cherchant à donner à sa fille des goûts simples et des habitudes laborieuses.

La famille de Kervan possédait au Canada de grands biens, dont une part devait revenir à Louise. Les Anglais, avec lesquels la France était en guerre, s'emparèrent du Canada, comme de la plupart de nos colonies. De grands sacrifices furent faits pour le soutien de notre marine; le roi envoya sa vaisselle à la Monnaie; les plus grands personnages du royaume se firent un devoir de l'imiter. L'honneur français était engagé dans une lutte terrible, et chacun s'épuisait en efforts pour le soutenir. Les grandes villes et les riches communautés équipaient des vaisseaux à leurs frais, pour les opposer aux Anglais, dont l'ambition avait rompu la paix, sans même garder les mesures observées en pareil cas. Trois cents de nos navires marchands étaient devenus leur proie, avant même que la France sût si elle était en guerre avec ces insatiables voisins, alors tout-puissants sur les mers. Il fallait opposer une marine à leur marine formidable, et l'État n'avait plus à sa disposition qu'un seul vaisseau de guerre.

Un vaisseau, pour se mesurer avec la flotte anglaise!.... Mais les Français ne désespèrent jamais de rien : on construisit à la hâte des navires de tous rangs, et bientôt une escadre française, commandée par le duc de Richelieu, allait porter douze mille hommes à Minorque et s'emparer de Port-Mahon, tandis que nos armées pénétraient dans le Hanovre et y remportaient d'éclatants succès.

Ces brillants débuts ne se soutinrent pas; toutefois nos généraux continuèrent à garder l'avantage en Allemagne; mais la marine anglaise nous enleva presque tout ce que nous possédions aux Indes, en Afrique et en Amérique. En vain Naples et l'Espagne s'unirent à la France, leur alliance ne fit qu'offrir à l'Angleterre une plus riche proie.

C'est alors que, par un effort suprême, les princes, la cour, Paris et les provinces réussirent à opposer encore quelques vaisseaux aux flottes anglaises, grossies de tous les bâtiments capturés pendant cette guerre. Tout ce que les côtes avaient encore de matelots et de pêcheurs forma l'équipage de ces vaisseaux; mais à peine en mer, ils furent attaqués par des forces tellement supérieures, qu'ils ne purent, avant de tomber aux mains de l'ennemi, que déployer un héroïsme inutile.

Le comte de la Saulnaie chérissait sa fille; mais il aimait aussi son pays. Les désastres de la France le touchaient profondément, et, s'associant à l'élan patriotique qui devait retarder la ruine de notre commerce et de notre crédit, il n'hésita pas à engager le bien qui lui restait, pour l'armement d'un brick de guerre. Son seul regret était de n'être plus assez jeune pour entrer en campagne et de n'avoir pas un fils à offrir à la France, qui pleurait sa plus belle jeunesse, tombée sans profit et sans gloire dans cette cruelle guerre.

Enfin, quand il ne resta plus aucun espoir de sous-

traire nos colonies à l'Angleterre et de relever l'honneur du pavillon français, Louis XV signa le traité de Paris, par lequel il abandonnait les établissements de commerce créés par les Français dans les Indes, leurs comptoirs du Sénégal, et enfin le Canada, qui promettait de devenir une seconde France. Les Anglais crurent faire preuve d'une grande générosité en laissant à nos marins le droit d'aller pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve; mais comme ce qu'ils voulaient surtout, c'était l'humiliation de la France, ils exigèrent la démolition des fortifications et du port de Dunkerque (1768). Cette paix, si honteuse qu'elle fût, vint trop tard pour Étienne de la Saulnaie. Il ne possédait plus rien; car le château, dernier débris de son opulence passée, était grevé de lourdes hypothèques. Ne pouvant se décider à grossir la foule des solliciteurs qui encombraient la cour et qui achevaient de se ruiner pour ne point s'y laisser oublier, il se demandait avec effroi où il trouverait des ressources, lorsque Mme de la Saulnaie reçut une lettre d'un de ses frères, qu'elle croyait mort depuis plusieurs années. Cette lettre lui apprenait que M. de Kervan était parvenu à quitter le Canada, et à soustraire aux croiseurs anglais une partie de sa fortune; qu'il était établi à Saint-Domingue, et qu'il ne comptait revoir son pays que quand les pertes qu'il avait essuyées pendant la guerre seraient complétement réparées.

Mme de la Saulnaie, douée d'une rare énergie, n'hésita pas à saisir la planche de salut qui lui était offerte. Elle sut inspirer à son mari la résolution de quitter sa patrie, de se faire planteur comme M. de Kervan, et de ne rentrer en France qu'après avoir assuré l'avenir de sa fille. Elle vendit ses bijoux, pour acquitter le prix de la traversée et les premiers frais d'exploitation; puis elle partit en se recommandant à Dieu.

Le voyage s'accomplit sans accident; mais à peine

installée dans sa famille, Mme de la Saulnaie fut atteinte d'une fièvre qui l'emporta en quelques jours. La douleur du comte fut terrible; il avait cruellement souffert en disant adieu à sa chère Normandie; toutefois la fermeté de sa femme l'avait soutenu; mais ce dernier coup, arrivant après tant de chagrins, acheva de briser son courage. La nostalgie se joignit au deuil de son cœur; lui, si doux, si bon, si affectueux, devint brusque, froid et sombre; il fuyait toute société, même celle de sa fille, et restait insensible à ses caresses. Sa santé s'altéra comme son caractère, et les parents de Mme de la Saulnaie furent les premiers à lui conseiller de retourner en France.

L'exil qu'il supportait avec tant de peine n'avait plus de but, puisqu'il était incapable d'aucun travail, et la pensée de fuir le climat qui lui avait ravi sa compagne bien-aimée le poursuivait obstinément sans qu'il osât en faire part à personne. Il reçut donc avec reconnaissance la proposition qu'on lui en fit, et pour la première fois depuis la mort de sa femme, il serra Louise dans ses bras et laissa couler ses larmes. Dès lors il parla de la France comme de la seule amie dont il pût recevoir quelque consolation, et il attendit avec impatience qu'un vaisseau fît voile vers sa chère patrie. Il ne songeait même pas qu'il s'y retrouverait sans aucuns moyens d'existence; mais M. de Kervan y songeait pour lui. Il le força d'accepter le titre d'une rente qui devait le mettre, ainsi que sa fille, à l'abri du besoin, et lui promit de le rejoindre bientôt en France, où il désirait finir ses jours.

Louise ne s'arracha pas sans regrets du toit où elle avait été tendrement accueillie; sa patrie à elle, c'était ce pays où elle avait trouvé des amis et où s'élevait la tombe de sa mère; mais elle chérissait trop son père pour ne pas tout sacrifier au désir de le voir moins malheureux.

M. de la Saulnaie vint débarquer à Marseille et se rendit à Paris. Paris, c'était la France, il est vrai; mais ce n'était pas le coin de terre tout plein des doux souvenirs auxquels ce pauvre cœur blessé pouvait demander l'oubli du présent : le comte ne se consolait pas.

— Vous m'aviez promis de ne plus pleurer, mon bon père, lui dit un jour Louise. La France est une ingrate amie, qui ne vous donne pas ce que vous attendiez d'elle : retournons à Saint-Domingue.

— Allons à la Saulnaie, répondit le vieillard.

Ce qui l'avait empêché de diriger tout d'abord ses pas de ce côté, c'est qu'il savait bien que le château où il était né, où reposaient les os de ses pères, ne lui appartenait plus. Il avait laissé à son intendant le soin de le vendre et de désintéresser ses créanciers, et il avait appris en Amérique qu'il ne lui restait rien, mais que toutes ses dettes étaient payées. Il ignorait en quelles mains ce beau domaine était tombé, mais il lui semblait qu'en revoyant seulement ses tourelles élancées et ses ombrages séculaires, il se sentirait soulagé, et, puisqu'il avait le droit de se montrer partout la tête haute, il pouvait aller chercher cette consolation. D'ailleurs, entre gentilshommes, on se doit des égards, et il ne doutait pas que l'heureux propriétaire de la Saulnaie ne lui accordât le droit de venir quelquefois se promener dans son parc et y rêver aux années écoulées. Qui savait même s'il ne porterait pas la courtoisie jusqu'à prier le comte Etienne de chasser sur ses terres? A cette pensée, M. de la Saulnaie sentait un peu de jeunesse et d'espoir lui revenir au cœur.

Il chargea Pierre, le vieux et fidèle serviteur que nous avons retrouvé au commencement de ce récit, d'aller faire pour lui l'acquisition d'une maisonnette et d'un jardinet d'où l'on pût apercevoir le château, et lui recommanda en même temps de prendre quelques infor-

mations sur le possesseur de la Saulnaie. Pierre se promit bien de commencer par là; car il ne voulait pas exposer le comte à d'amères déceptions.

Le bon serviteur était loin de s'attendre à retrouver dans ce nouveau propriétaire une de ses anciennes connaissances. Il ne savait pas, personne ne savait que Jacques Bertin, l'intendant de M. de la Saulnaie, eût un coffre-fort dans lequel il avait puisé chaque fois que son maître l'avait chargé de lui procurer de l'argent. Rien n'était plus vrai cependant, et Jacques Bertin était en réalité le seul créancier du comte Etienne. Cela était surprenant; mais ce qui l'était plus encore, cette grande fortune n'avait pas été injustement amassée.

Jacques Bertin, fils d'un des fermiers de la Saulnaie, avait recueilli de bons sacs d'écus à la mort de son père, les seigneurs de ce domaine voulant que chacun pût vivre largement à leur service. Aussi jeune que le comte Etienne, lorsque fut mis au jour le fameux système de Jean Law, Jacques Bertin acheta de ces billets qui devaient donner des bénéfices fabuleux; mais beaucoup plus sage et plus avisé que son maître, quand il vit ses écus changés en beaux louis d'or, grâce à la valeur que le vertige général donnait aux actions du Mississipi, il n'hésita pas à se défaire de ce papier qui, après tout, lui paraissait fort bien payé. Il fit secrètement ses petites affaires, sans se vanter d'être devenu riche; et quand le gouvernement, pour soutenir la compagnie, eut reccours aux mesures rigoureuses dont nous avons parlé, le comte de la Saulnaie en fut victime, et Jacques Bertin y échappa.

L'intendant n'eut pas non plus le tort de laisser dormir son argent; il le prêta sur bonnes garanties. Les rentes arrondirent le capital, et Jacques Bertin, ne se croyant pas obligé de faire des sacrifices à l'honneur de sa patrie, pendant la guerre qui consomma la ruine de

M. de la Saulnaie, se borna simplement à avancer à son maître les fonds dont celui-ci avait besoin. Après le départ du comte Etienne, le château fut mis en vente; mais la misère publique était si grande, que les sommes offertes par les amateurs ne couvrirent point les dettes dont ce domaine répondait, et l'intendant put s'en rendre maître sans bourse délier.

Il ne crut pas devoir garder le secret sur ce te acquisition; mais chacun s'imagina qu'un revirement heureux avait eu lieu dans la fortune du comte Etienne, et que, pour un motif quelconque, il avait jugé à propos de faire racheter la Saulnaie par son intendant. On vit sans trop d'étonnement Bertin et son fils quitter le pavillon qu'ils avaient habité jusque-là et s'installer au château; mais on commença de murmurer, quand Jacques fit arracher un bois, défricher des terres incultes et labourer une côte jusque-là réservée aux plaisirs de la chasse. L'ex-intendant ne s'inquiéta point de ces murmures; il était dans son droit, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Secondé par son fils, garçon laborieux et intéressé, il s'occupa activement d'améliorer la terre de la Saulnaie, se promettant bien de lui faire rendre plus du double de ce qu'elle donnait à ses anciens maîtres. Ses essais furent couronnés d'un plein succès, et il put se considérer comme plus riche que le comte Etienne ne l'avait jamais été.

Mais il faut autre chose que de l'argent pour être heureux. Jacques était moins avare que vain; cette vanité qu'il avait cachée toute sa vie voulait être satisfaite; et s'il avait acheté la Saulnaie, c'était moins pour faire une bonne affaire que pour jouir du plaisir d'être le seigneur du pays. Il ne devina point, lui qui avait fait preuve de tant de sagesse et de perspicacité, que la considération générale lui manquerait et que

l'origine de sa fortune paraîtrait suspecte. Aussi fut-il péniblement surpris, quand il se vit seul au milieu de son opulence. Ses amis s'étaient éloignés de lui; ses parents même lui faisaient froide mine; les gens du village répondaient à peine à son salut, quand il passait auprès d'eux, et les petites filles, au lieu de lui faire la révérence, comme au comte Etienne, le montraient du doigt et chuchotaient entre elles à son approche.

La famille de la Saulnaie avait laissé de bons souvenirs, il est vrai; car la justice et la bonté y étaient héréditaires; cependant nous sommes forcé d'avouer que si l'espèce de réprobation qui pesait sur Jacques Bertin avait sa source dans la reconnaissance et la fidélité des paysans, il se mêlait à ces sentiments généreux un certain dépit, une jalousie non avouée de la position que s'était faite le fils d'un fermier. Notre orgueil s'accommode mal de la supériorité d'autrui; mais quand celui qui est au-dessus de nous aujourd'hui était hier notre égal, plus sa fortune est inattendue, moins nous nous sentons disposés à la lui pardonner.

Jacques s'en doutait bien un peu; mais il avait beau répéter : « Il vaut mieux faire envie que pitié! » la plaie faite à son amour-propre par l'indifférence des uns et le mépris des autres s'envenimait chaque jour. Il avait essayé de reconquérir l'estime publique, en disant franchement de quelle manière il s'était enrichi; mais on ne pouvait admettre que l'intendant eût fait fortune où le maître s'était ruiné, et l'on n'épargnait à Bertin ni les épigrammes, ni les dédains, ni les hommages dérisoires.

Ceux qui croient que la campagne est l'asile des vertus de l'âge d'or n'ont sans doute jamais quitté la ville où ils sont nés. Nulle part la médisance et la calomnie ne s'exercent si bien qu'au village; nulle part la jalousie n'est si clairvoyante ni la malice si raffinée. On vit côte

à côte; on se connaît si bien, qu'on ne frappe qu'à coup sûr, que le trait le plus douloureux est toujours celui qu'on lance, et que, tout en ayant l'air de plaindre et de caresser l'objet de son envie, on trouve encore moyen de le blesser.

Jacques Bertin, en butte à ce supplice, regrettait presque son obscurité passée, et ne se consolait qu'en pensant que la haine qu'il avait inspirée s'émousserait enfin.

— Quand ils reconnaîtront que je suis un honnête homme, se disait-il, ils cesseront de me soupçonner et ils chercheront à me faire oublier leur injustice. D'ailleurs, ils ont besoin de moi, et leur intérêt les engagera bientôt à me ménager. Puis, mon fils se mariera. Il est encore un peu lourd, un peu gauche; mais je lui choisirai une femme distinguée qui le formera. Riche comme je le suis, je trouverai facilement ce qu'il lui faut, et j'aurai des petits-enfants auxquels on ne pourra pas reprocher, comme à leur père et à leur grand-père, de n'être pas nés dans leur château.

Repoussé par les siens, le nouveau seigneur eut l'idée de se rapprocher de la noblesse. Il avait pour voisin le marquis de Surdan, dont la fortune n'était pas en meilleur état que celle du comte Etienne. Son château n'était qu'une bicoque en ruines; il vivait avec une extrême parcimonie et il avait des dettes; mais il tenait d'autant plus à sa noblesse qu'elle était devenue son seul bien. Mlle de Surdan, sa fille unique, commençait à vieillir sans qu'il lui eût trouvé un mari assez noble; il eût regardé comme indigne d'elle l'alliance de la Saulnaie, dont l'arbre généalogique ne remontait guère qu'à trois siècles, tandis qu'un de ses aïeux, à lui, avait suivi Godefroi de Bouillon en Palestine.

Jacques, très-habile en affaires, n'entendait rien à ces susceptibilités; il connaissait la détresse de

M. de Surdan; il crut que le manque de dot retenait sa fille au foyer, et qu'ébloui par la fortune de Claude, le marquis l'agréerait pour gendre. Il se présenta donc avec assurance et demanda la main de Mlle de Surdan pour l'héritier présomptif de la Saulnaie. Le vieux gentilhomme écouta gravement sa proposition; puis, sans y répondre, il sonna deux laquais, seul luxe d'une maison où il n'y avait pas tous les jours du pain, et il leur ordonna de jeter à la porte l'insolent qui venait de l'offenser.

Bertin eût bien voulu pouvoir tenir sa mésaventure secrète; mais dès le lendemain, chacun connaissait le résultat de sa démarche, et Dieu sait si les plaisanteries allèrent leur train! Pendant plus de six mois Jacques ne put sortir sans que les rires moqueurs avec lesquels il avait été congédié se renouvelassent autour de lui. Enfin, comme on se lasse de tout, on cessa de parler de ses prétentions insensées, et Claude Bertin, qui avait trente ans sonnés, reprit les projets de mariage abandonnés par son père.

Le bailli du village avait une fille, que Claude préférait de beaucoup à Mlle de Surdan; il en parla à Jacques Bertin, et celui-ci, après s'être fait longtemps prier, consentit à aller demander Marguerite. Ni Jacques ni Claude ne soufflèrent mot de leur projet; cependant on le connut; car l'ex-intendant trouva chez le bailli une nombreuse assemblée. Il pria le maître de la maison de lui accorder quelques minutes; car il avait à lui parler d'affaires; mais Marguerite répondit que tant de précaution était inutile, qu'elle n'ignorait pas le motif qui l'amenait, et que, comme elle n'était le pis-aller de personne, elle invitait monseigneur à chercher ailleurs une femme pour son fils.

Quelques autres tentatives ne furent pas plus heureuses; l'élan était donné; les jeunes filles qu'aurait pu

tenter la fortune de Claude furent retenues par la crainte de se montrer moins délicates que leurs voisines, qui ne se gênaient point pour dire qu'elles ne voulaient point d'un bien mal acquis. Jacques, réduit à un isolement de plus en plus complet, songeait sérieusement, quoique bien à regret, à se défaire de sa propriété, pour aller vivre à Paris, quand il apprit l'arrivée de Pierre et le but de son voyage.

Il alla le trouver chez un vieux brave homme du village, s'informa avec un respectueux intérêt de la famille de son ancien maître, se montra fort affligé de la mort de Mme de la Saulnaie, mais heureux de savoir que le comte Etienne était rentré en France avec sa fille. Pierre, à qui l'on avait promptement fait part de toutes les suppositions auxquelles la fortune de Bertin avait donné lieu, répondait à l'intendant de manière à ne pas encourager ses questions; mais Jacques n'y prit point garde.

— Est-il vrai, lui demanda-t-il, que vous soyez chargé d'acheter une maison pour monsieur le comte?

— Oui, dit Pierre; mais je ne terminerai rien avant que monsieur le comte sache que le château de ses pères appartient maintenant à Jacques Bertin.

— Vous aurez raison, Pierre, reprit l'intendant; car Jacques Bertin supplie M. et Mlle de la Saulnaie de lui faire l'honneur de venir habiter son château, et d'en considérer le propriétaire comme le plus humble de leurs serviteurs. On m'a bien mal jugé, ajouta-t-il; mais je prouverai à tous ceux qui m'ont accusé que je vaux mieux qu'eux.

Pierre demeura stupéfait; son hôte, ému jusqu'aux larmes, tendit la main à Jacques Bertin.

— Vous rendriez la Saulnaie à notre bon maître?... s'écria-t-il. Ah! si vous faisiez cela, je ne me pardonnerais jamais d'avoir pensé mal de vous.

— Dites à monsieur le comte, reprit Jacques en

s'adressant à Pierre, que plus tôt il viendra, plus je serai reconnaissant.

— Vous êtes un honnête homme, dit Pierre; que Dieu vous récompense !

M. de la Saulnaie accepta, en rendant grâces à la Providence, l'invitation de son intendant. Il éprouva un véritable mouvement de joie en quittant Paris, désert bruyant où l'on vous coudoie sans vous voir, où vous pouvez pleurer, languir et mourir, sans que personne s'en aperçoive. Il ne revit pas le château sans une vive émotion ; mais cette émotion même ne fut pas exempte d'une certaine douceur. Bertin l'accueillit avec les témoignages du plus profond respect, lui céda le château et se retira, en compagnie de Claude, dans le pavillon qu'il avait habité, lorsqu'il n'était que l'intendant de la Saulnaie.

Le gentilhomme reprit ses habitudes de bien-être et d'indolence, et Jacques continua d'administrer la propriété. Il ne fut nullement question d'affaires entre eux; Bertin en ayant un jour voulu parler, le comte refusa de l'entendre. Dans sa pensée, l'intendant s'était injustement emparé de son bien; mais puisqu'il s'était repenti, à quoi bon l'humilier en recevant des aveux toujours pénibles à faire? M. de la Saulnaie ne s'était d'ailleurs jamais occupé d'intérêts; et moins que jamais il y était disposé : la mort de sa femme avait achevé de briser les ressorts de son âme, douée d'excellentes qualités, mais trop faiblement trempée pour l'adversité.

Pierre resta au service de son maître, et tout reprit au château la plus paisible allure. Jacques reconquit l'estime de ses anciens détracteurs, et plus d'une proposition de mariage fut indirectement adressée à Claude; mais le père et le fils firent la sourde oreille, ou refusèrent avec une humilité trop profonde pour être bien sincère.

Louise, pâle et chétive enfant, éprouvée déjà par bien des chagrins, se développa soudain, à la grande joie de M. de la Saulnaie, qui parut retrouver quelque énergie pour donner des soins à l'éducation de cette fille chérie. Il avait aimé l'étude, et possédait des connaissances assez variées pour que Louise pût se passer d'un autre professeur. Les livres qu'elle trouva dans la bibliothèque de Mme de la Saulnaie l'aidèrent à profiter de ses leçons, et la nature, maître sublime qui parle aux cœurs purs, lui révéla sa douce et mystérieuse poésie.

Les années se passèrent : elle grandit en force, en beauté, en intelligence, sous l'œil de son père et sous celui de Dieu, contente de son sort, et ne se demandant pas s'il y avait au delà des ombrages de la Saulnaie et de la modeste église où elle aimait à prier, quelque bonheur qu'elle ne connût point. Les pauvres venaient à elle comme à leur protectrice obligée et ne la nommaient que l'ange du château.

Quand elle s'adressait à son père pour qu'il remplît sa bourse, épuisée par de trop abondantes largesses, il lui disait en souriant qu'elle prît garde de le ruiner et qu'elle eût à compter avec son intendant. Louise allait trouver Bertin, qui faisait droit à sa requête, sans jamais l'engager à mettre plus de mesure dans ses libéralités. La jeune fille lui en savait gré, et lui témoignait en retour beaucoup d'affection et de confiance. Elle voyait moins souvent Claude, presque toujours absent du château, soit pour vendre les produits de sa terre, soit pour en surveiller la culture; mais elle le regardait comme un bon et brave garçon, tout dévoué aux intérêts de M. de la Saulnaie.

III.

La douce vie que menait M. de la Saulnaie et le bonheur que lui donnait sa fille avaient rétabli sa santé; sa taille semblait s'être redressée, ses rides s'étaient effacées, il paraissait rajeuni de dix ans; mais au moment où Louise se réjouissait de cette transformation, une attaque d'apoplexie vint le frapper. Des soins intelligents l'arrachèrent à la mort, sans toutefois pouvoir lui rendre ni la mémoire ni le jugement.

La douleur de Louise fut grande; mais elle avait appris, par l'exemple de son père et de sa mère, à bénir le Seigneur au milieu des plus grandes afflictions. Elle se fit la compagne assidue, l'ingénieuse amie, l'indulgente gardienne de ce pauvre vieillard, redevenu enfant. Elle semblait ne plus vivre que pour lui; et si parfois de fugitives lueurs de raison la récompensaient de sa piété filiale, elle en remerciait Dieu avec des larmes de bonheur.

Le médecin qui visitait de temps en temps M. de la Saulnaie, touché de cet angélique dévouement, dit un jour à Louise qu'il ne désespérait plus tout à fait de

voir se rallumer ce flambeau presque éteint. Elle courut apprendre cette bonne nouvelle à Jacques Bertin, qui s'occupait avec une extrême sollicitude de l'état du comte; mais à la grande surprise de la jeune fille, l'intendant, au lieu de se réjouir avec elle, demeura tout rêveur. Elle lui en demanda la raison.

— Le docteur ne pense-t-il pas qu'il ne faut à monsieur le comte aucune secousse, aucune émotion pénible? dit Jacques.

— Sans doute, mon ami, répondit Louise.

— Voilà, Mademoiselle, ce qui me fait craindre que la guérison ne soit impossible.

— Mais puisque nous avons réussi jusqu'à présent à lui épargner toute impression fâcheuse, pourquoi serions-nous moins heureux à l'avenir?

— Mon Dieu, Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire me coûte tellement, que je ne sais si je pourrai m'expliquer.

— Vous m'effrayez.... Nous serait-il encore arrivé quelque malheur que j'ignore? La mort de quelqu'un de nos parents, une perte d'argent peut-être.... Parlez, Jacques, je vous en prie.

— Ce n'est rien de tout cela, Mademoiselle, et je crois d'ailleurs que ces événements laisseraient monsieur le comte à peu près insensible.

— Mais enfin qu'est-ce donc? Vous voyez mon inquiétude, Jacques, et vous n'en avez pas pitié.

— Ah! Mademoiselle, c'est que je n'ose vraiment vous dire....

Louise, impatiente pour la première fois de sa vie, ordonna à Bertin de parler sans détour.

Il y avait longtemps que Jacques songeait à cette explication, et son embarras n'était que simulé. Il fit à Louise une longue histoire de laquelle il résultait que la jeune fille et son père n'étaient pas chez eux, mais chez lui; que rien ne leur appartenait dans cette maison où il les

avait généreusement accueillis; que son vœu le plus cher eût été de leur laisser toujours ignorer ses bienfaits; mais que des circonstances indépendantes de sa volonté l'obligeaient à vendre la terre de la Saulnaie et à quitter pour toujours le pays.

Louise fut atterrée par cette révélation; mais son courage reprit bientôt le dessus. Elle assura Jacques de son inaltérable reconnaissance, et le pria de chercher un modeste asile où elle pût vivre avec son père de la petite rente viagère, seule ressource qu'ils eussent avant d'accepter l'hospitalité au château de la Saulnaie.

— Mon Dieu, dit hypocritement Bertin, si monsieur le comte n'eût pas perdu la raison, ce malheur qui me désespère ne fût pas arrivé. Monsieur eût achevé paisiblement sa carrière sous ce toit où il est né, et vous, Mademoiselle, vous n'eussiez jamais rien su de ce que je viens de vous apprendre.

Pressé de s'expliquer plus clairement, il ajouta, après de longues tergiversations, que le comte Etienne avait laissé entrevoir, lorsqu'elle était encore enfant, qu'un mariage pourrait concilier les droits réels de Claude et les droits apparents de Louise sur l'héritage de la Saulnaie; que Claude et lui, enhardis par ces espérances trop flatteuses, avait osé lever les yeux sur la fille de leurs maîtres, et qu'il ne leur restait rien à faire pour se consoler d'une cruelle déception que de quitter la Saulnaie et de n'y jamais revenir.

Louise était trop naïve, elle avait l'âme trop candide et trop désintéressée pour reconnaître ce qu'il y avait d'égoïsme à peine dissimulé dans les confidences de Bertin. Elle ne se demanda même pas s'il était possible que son père eût promis sa main au fils de l'intendant, ni qu'il eût accepté de revenir à la Saulnaie, s'il eût su que ce domaine ne lui appartenait plus. Elle savait pourtant que le comte Etienne était fier; mais elle ne

doutait pas de la bonne foi de Jacques, qu'elle s'était habituée à regarder comme un ami.

Mlle de la Saulnaie n'avait jamais pensé à se marier : elle était si jeune encore et si heureuse de se dévouer à son père; mais quoiqu'elle ignorât tout ce qu'elle valait et qu'elle ne fût point orgueilleuse de sa naissance, il est certain que si elle eût tourné ses regards vers l'avenir, elle ne s'y fût point vue la compagne de Claude Bertin. Ce n'était pas qu'elle le dédaignât ; elle avait, au contraire, pour lui de l'estime et de l'affection, mais de cette estime et de cette affection qu'un bon maître éprouve pour un fidèle serviteur.

Louise resta si étourdie de la révélation de Jacques, qu'elle ne songea pas d'abord à lui répondre; et quand sa surprise fut un peu dissipée, l'intendant s'était éloigné, comprenant sans doute qu'elle ne pouvait prendre une si grave résolution sans y avoir réfléchi. La jeune fille s'enfonça sous les arbres du parc, et, se laissant tomber sur le gazon, elle versa d'abondantes larmes, sans toutefois se rendre parfaitement compte de ce qui les faisait couler. Elle fut tirée de sa douloureuse rêverie par le bruit des pas chancelants de son père sur les feuilles sèches d'une allée voisine.

Elle n'osa pas courir au-devant de lui; car il aurait vu ses pleurs et en aurait voulu connaître la cause. Elle mit ses mains sur sa bouche pour comprimer ses sanglots, et s'agenouilla pour demander à Dieu la lumière et la force.

Le vieillard avançait lentement; il n'y avait plus entre lui et sa fille qu'un bouquet de coudriers. Il parlait à demi-voix, comme cela lui arrivait souvent. Louise retint son souffle.

— Oui, mon enfant, disait le comte, la Saulnaie est un beau domaine.... Il est doux d'y vivre...., encore plus doux d'y mourir.

— Vous y vivrez, mon père...., et vous y mourrez, je le jure! s'écria la jeune fille.

— Qui m'appelle? demanda-t-il, en suspendant sa promenade. Est-ce toi, Louise? Je la croyais près de moi, elle n'y est pas.

Louise ne répondit point. Elle fit un demi-tour et s'élança vers le pavillon qu'occupait Bertin. Elle y entra résolûment. Claude seul était là.

— Monsieur Claude, lui dit-elle, je suis prête à vous épouser. Vous pouvez en prévenir votre père.

— Mademoiselle, balbutia le fils de l'intendant, qui ne s'attendait point à cette brusque décision, je ne sais pas....; c'est beaucoup d'honneur....; enfin, comme vous voudrez....

Louise ne remarqua pas la gaucherie de cette réponse; elle courut retrouver son père, à qui elle venait de faire un si généreux sacrifice. Il la cherchait toujours dans le parc; et quand il l'aperçut, il lui tendit les bras.

— Viens donc, lui dit-il, viens, mon bon ange. Quand tu n'es pas là, je ne sais plus si je vis..... Embrasse-moi et dis-moi que tu m'aimes.

— Oh! oui, je vous aime, mon père..., répondit Louise avec effusion.

— Je suis bien heureux. Que Dieu te bénisse comme tu le mérites, ma fille!

Il n'y avait guère de jours qu'il ne tînt le même langage à Louise; mais elle crut voir dans cette bénédiction la récompense de ce qu'elle venait de faire, et de douces larmes lui vinrent aux yeux. De son côté, Claude cherchait Bertin, pour lui faire part de la réponse de Mlle de la Saulnaie. Il en était fort satisfait, non qu'il appréciât les rares et charmantes qualités de Louise; mais ce mariage lui souriait, parce que son père le lui avait fait regarder depuis longtemps comme la

meilleure vengeance qu'ils pussent tirer de tous les affronts qu'ils avaient reçus.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il n'avait jamais été question de rien de semblable entre le comte Etienne et Jacques Bertin; mais Jacques pouvait le dire sans crainte d'être démenti par un vieillard privé de raison. Il avait déjà roulé cet ambitieux projet dans son esprit avant d'inviter ses anciens maîtres à revenir à la Saulnaie, et les circonstances en avaient favorisé l'accomplissement.

Jacques n'avait pas compté toutefois sur un succès aussi facile et aussi prompt; il en fut presque effrayé, et il en éprouva quelque chose qui ressemblait à du remords, quoiqu'il eût jusque-là marché vers ce but sans que sa conscience lui reprochât rien. Il sentait mieux que Louise elle-même toute l'étendue du sacrifice que faisait la noble enfant; il connaissait la sottise et la brusquerie de son fils, et il devinait ce que souffrirait, unie à cet esprit grossier, l'âme d'élite de la jeune fille. Mais il n'eut pas un instant la pensée de renoncer à profiter de son amour filial, et tout ce que lui inspira l'involontaire pitié qu'il ressentait pour Louise fut le désir de rendre Claude un peu moins indigne d'elle.

Il lui fit un long discours sur la nécessité où il allait être de tenir son rang, et de faire oublier son origine par la réserve de son langage et le soin de sa personne. Il lui remit 20,000 fr. en or et l'envoya à Paris, en lui recommandant de voir le beau monde, afin d'apprendre à porter un habit, et de se former aux manières élégantes des gentilshommes. Pour faire cette éducation, Bertin lui accordait deux mois, au bout desquels son mariage devait être célébré. Deux mois, c'était beaucoup; car Jacques savait bien que si M. de la Saulnaie venait à mourir, avant que l'avenir de Louise fût fixé, tous les beaux projets de son fils et les siens s'en iraient en fumée.

Claude partit sans dire adieu à sa fiancée. L'intendant se fit un mérite de cette absence, en disant à la jeune fille qu'il n'avait pas voulu surprendre son consentement, et qu'il la priait de réfléchir encore à la détermination que lui avait inspirée sa tendresse pour son père. La résolution de Louise était inébranlable; mais il lui restait deux mois pour jouir de sa douce liberté, elle en remercia Jacques comme d'un bienfait. Il jugea inutile de lui recommander la discrétion; il la connaissait assez pour savoir qu'elle ne rendrait compte à personne des motifs qui la décidaient à ce mariage, et il put, tout à son aise, confier à ses anciens ennemis, redevenus ses amis, que Claude avait su plaire à Mlle de la Saulnaie et qu'il l'épouserait, dès que les affaires qui l'avaient appelé à Paris seraient terminées.

Le curé du village aimait Louise comme son enfant; il essaya de la détourner du sacrifice qu'elle voulait accomplir; mais la jeune fille étant fermement décidée à remplir ce qu'elle appelait un devoir, le bon prêtre l'admira et lui promit la bénédiction divine.

Pierre eût sans doute, en qualité d'ancien serviteur, mis quelque opposition à ce mariage; il aurait essayé de réveiller la mémoire engourdie de M. de la Saulnaie, et de savoir si réellement le comte avait promis sa fille à Claude; mais Bertin, qui le craignait, l'avait envoyé en Bretagne, où Louise avait à recueillir un petit héritage d'une parente de sa mère. L'intendant fit, par des retards habilement calculés dans l'envoi des papiers établissant les droits de Louise, traîner en longueur les affaires de la succession; quand elles furent terminées, Mlle de la Saulnaie était mariée. Pierre ne pouvait plus rien; mais il se reprocha toujours d'avoir trahi ses maîtres, en ne devinant pas les projets de l'ambitieux intendant.

Claude revint au jour fixé. Une transformation com-

plète s'était opérée en lui : il portait haut la tête, marchait avec assurance, se rengorgeait dans ses habits brodés d'or, et regardait avec complaisance les diamants qui brillaient à ses doigts et sur sa poitrine. En quittant ses simples vêtements, il s'était dépouillé de sa timidité; il parlait de tout avec l'aplomb de la sottise, avait pris un ton rogue, et ne regardait plus que par-dessus l'épaule ceux avec lesquels il avait autrefois vécu sur le pied d'une parfaite égalité. Quant aux domestiques, il leur prouva que personne n'est plus difficile à servir qu'un parvenu.

Louise s'aperçut à peine de ce changement; il fallait qu'elle épousât Claude, fût-il l'homme le plus stupide et le plus méchant qu'il y eût au monde. Disons toutefois qu'il était plutôt bon que méchant. Il eût fait un excellent mari pour sa cousine Marguerite; car avec elle il fût resté ce que la nature l'avait fait : un robuste et laborieux paysan, brusquant et querellant sa femme, qui le lui eût rendu, mais l'aimant à sa manière et en étant aimée de même. Ce qui devait cruellement blesser Louise eût à peine effleuré Marguerite, et Claude eût sans doute aussi, pour sa part, trouvé plus de bonheur dans une union assortie que dans la réalisation de ses rêves orgueilleux.

M. de la Saulnaie assista gaîment au mariage de sa fille : Louise était si belle dans sa blanche toilette; l'église si remplie de lumières et de parfums, le château si bruyant et si splendide. Pauvre père! La mariée était un peu pâle, un peu sérieuse, mais si calme, que personne ne soupçonna l'espèce de contrainte morale à laquelle la généreuse enfant obéissait. Quant à Claude, gêné dans ses beaux habits et tout bouffi de son importance, il fut complétement ridicule.

Ce jour-là, Louise ne vit rien que la joie de son vieux père; mais elle ne tarda point à reconnaître toute la nul-

lité de l'homme qu'elle avait accepté pour époux, à rougir de sa suffisance, à souffrir de la petitesse de son esprit et de la vulgarité de ses sentiments. Elle sentit alors tout le poids de la chaîne qu'elle s'était imposée; elle vit son avenir perdu, et un profond découragement s'empara de son cœur. Mais Louise était pieuse, et cette défaillance dura peu. Elle leva les yeux vers le ciel, d'où descend toute consolation, et reprit courage en songeant à la bonté du Dieu qui a dit : « Honore ton père et ta mère. » Elle se reprocha sa tristesse comme une faute; et, pour s'en distraire, elle s'arracha à la solitude qu'elle avait toujours aimée, s'occupa de sa maison, de ses serviteurs, se fit initier aux soins du ménage et distribua si bien son temps, qu'il ne lui en resta point pour rêver ni pour pleurer.

Puis, la jeune femme voyait son père si heureux, qu'elle oubliait par instants ce que ce bonheur lui avait coûté. Mais une année s'était à peine écoulée depuis son mariage, que M. de la Saulnaie succomba, sans souffrances, à une nouvelle attaque d'apoplexie. Cette mort laissa un vide affreux dans l'âme de Louise; elle regretta son dévouement désormais inutile; car si elle eût été seule au monde, elle ne se fût jamais laissé tenter par la fortune de Claude. La prière, qui l'avait déjà soutenue, fut encore une fois son refuge; elle y puisa la force de cacher ses regrets, de rester bonne et dévouée pour son mari, et de continuer à traiter Jacques Bertin avec les plus grands égards.

Dieu l'en récompensa en lui donnant un fils. Dès lors, elle ne désira plus rien, ne regretta plus rien, et n'eut plus pour la Providence que des actions de grâces. Claude ne lui parut plus un maître inepte et vain, dès qu'elle vit en lui le père de son enfant. Elle rendit justice à ce qu'il avait d'honnête et de bon, se sentit remplie d'indulgence pour ses défauts ou ses travers

d'esprit, et s'efforça de les dérober à la critique des autres. Elle parla de lui avec affection et respect, sut lui inspirer d'utiles projets et de bonnes actions, eut le talent de lui en laisser tout le mérite à ses propres yeux, et de lui donner à ceux du monde la gloire de ce qu'elle-même faisait de bien. Elle retrancha peu à peu de la toilette de Claude les superfluités de mauvais goût, et ne lui permit plus de se chamarrer d'or et d'argent qu'au coin de son feu. Elle lui fit comprendre qu'un personnage de son importance devait avoir une tenue sévère, un maintien digne, et garder habituellement en public un majestueux silence. Elle ne devait jamais arriver à en faire un homme distingué; mais elle parvint à ne le faire paraître ni plus sot ni plus ridicule que beaucoup d'autres.

Héritière du respect et de l'amour dont sa famille avait joui dans le pays, Louise s'effaça le plus qu'elle put, afin que ce respect et cet amour allassent jusqu'à son mari. Il y a plus de vraie vertu dans cette conduite que dans bien des actions éclatantes, qui ne demandent qu'un moment de courage et d'abnégation. Jacques Bertin en fut touché, et plus il se sentit forcé d'admirer sa belle-fille, plus il eut honte de l'avoir trompée. Mais Claude ne voyait rien et n'avait garde de savoir gré à Louise de la considération croissante dont il se sentait entouré. Il se croyait descendu en droite ligne des seigneurs de la Saulnaie, et n'avait pas tardé à oublier le nom de Bertin, dont il avait d'abord fait précéder celui de sa femme.

Cette prétention avait son bon côté : Claude se piquant d'imiter ses nobles aïeux, on était sûr de tout obtenir de lui en invoquant leur exemple; ce que Pierre, en vieux serviteur qui connaît le faible de son maître, n'avait pas manqué de faire, quand il l'avait vu prêt à repousser la pauvre enfant trouvée sous le buisson. Toutefois, il fallait mettre infiniment d'adresse dans l'emploi de ce moyen. Comme tous les gens nuls et faibles, Claude te-

nait beaucoup à ne se laisser gouverner par qui que ce fût; et quand une idée quelconque s'était emparée de son esprit, elle s'y établissait de telle sorte, qu'il n'y avait ni raisonnements ni prières qui pussent l'en chasser.

Peut-être avons-nous abandonné trop longtemps notre récit; mais nous avons cru pouvoir remplacer l'histoire nécessairement peu intéressante des premières années d'Anne par ces détails sur ceux qui l'avaient recueillie. Nous nous contenterons donc de dire qu'à quinze ans, Anne, élevée par Mme de la Saulnaie, avait ses vertus, sa candeur et sa grâce; mais qu'elle avait en outre le charme que donne un caractère pétulant, un esprit vif et légèrement railleur, une intarissable gaîté.

C'était le joyeux pinson, toujours voltigeant et chantant, c'était la vie de la maison et l'orgueil de Louise. Si nous ne savions que le cœur d'une mère ne peut mentir, nous dirions qu'elle eût été fort embarrassée, s'il lui eût fallu choisir entre son propre fils et sa fille d'adoption. Elle était amplement payée de retour : si tous deux avaient pour elle le plus tendre respect, elle recevait de l'orpheline les soins touchants qu'inspire la plus ardente reconnaissance.

Martial avait dix-huit ans. C'était un grand et beau garçon, pâle et sérieux comme sa mère, simple comme elle dans ses manières et dans ses goûts; enfin doué, comme elle, d'une intelligence élevée et d'un cœur généreux. Claude adorait son fils et ne voyait rien au monde qui pût lui être comparé. Il aimait aussi la gentillesse d'Anne; il daignait parfois sourire de ses promptes reparties et se prêter à ses caresses; mais il ne tardait point à reprendre avec elle un ton de raideur protecteur. Un nuage passait alors sur le front de la jeune fille; une larme brillait dans ses yeux, elle redevenait soudain la pauvre enfant abandonnée; mais un sourire de Martial, un baiser de Louise ne tardaient point à lui rendre son heureuse sérénité.

Depuis le retour de Bernard le pêcheur, aucune lumière ne s'était faite sur l'origine d'Anne; elle-même, en cherchant dans sa mémoire, n'y avait trouvé que l'image effacée d'un beau soleil, d'un enfant qui devait être son frère, d'une foule de noirs dont elle aimait les danses bruyantes, et d'un voyage sur les flots. Ces souvenirs concordaient avec le récit des marins; mais ils n'apprenaient rien à Louise. Cependant ils lui rendaient l'enfant encore plus chère; car elle se rappelait aussi avoir habité les climats brûlants dont parlait Anne, et elle se reportait souvent par la pensée vers cette terre où sans doute la tombe de sa mère était délaissée.

M. de la Saulnaie, à peine rentré en France, avait écrit à ses parents de Saint-Domingue, et n'en avait reçu aucune réponse. Pourtant sa lettre était arrivée à destination, un officier de marine qui s'en était chargé l'ayant remise lui-même à M. de Kervan. Ce silence avait affligé Louise et offensé le comte Étienne. Toutefois, quand Jacques Bertin l'eut remis en possession de ses biens, il fit un effort sur lui-même pour informer son beau-frère du changement survenu dans sa fortune, et lui demander ce qu'il devait faire de la rente qu'il tenait de sa libéralité. Il attendit vainement des ordres à cet égard, et, demeuré dépositaire d'un argent dont il n'avait plus besoin, il l'employa chaque année en œuvres de charité, en recommandant à ceux qu'il soulageait de prier Dieu pour la famille de Kervan.

Il restait encore en Bretagne un membre de cette noble famille, dispersée par les événements. Le comte de Kervan, propre frère de Mme de la Saulnaie, n'avait jamais quitté le manoir paternel; il n'avait pas revu sa sœur depuis la naissance de Louise; mais en apprenant que cette enfant n'avait plus de mère, il lui avait offert, à elle et à M. de la Saulnaie, l'hospitalité dans son château. Le comte Étienne avait refusé, aimant mieux vivre pauvre et libre que de se

mettre sous la dépendance d'un parent qu'il ne connaissait pas; mais, tout en refusant pour lui-même ces généreuses propositions, il avait prié le gentilhomme breton de se considérer comme le père de Louise, si elle devenait tout à fait orpheline.

De bons rapports s'étaient établis entre eux; mais ils avaient complétement cessé lors du mariage de Claude, et cet abandon de toute sa famille avait encore ajouté au chagrin de Louise, qui avait tant besoin d'être encouragée et consolée. Évidemment M. de Kervan blâmait ce mariage, et l'attribuait à la séduction qu'exerce la richesse sur l'imagination d'une jeune fille, avide de briller par le luxe de sa toilette et de ses équipages. Il connaissait si peu Louise, qu'il pouvait s'arrêter à cette pensée, la modeste enfant ne lui ayant pas dit qu'elle sacrifiait son avenir à la tranquillité des dernières années de son père.

Louise n'avait pas réclamé contre cette injustice, et elle avait fini par s'en consoler, en pensant qu'il valait sans doute mieux pour elle rester dans la sphère où Dieu l'avait placée que de se trouver en contact avec ses nobles parents dont elle avait partagé et dont elle partageait peut-être encore les aristocratiques préjugés. La paix qui régnait dans son ménage, le bonheur qu'elle goûtait au milieu de ses deux enfants, n'apaisèrent point les remords de Jacques Bertin. Il les lui témoignait par une déférence pleine d'admiration, par le soin qu'il prenait de lui épargner toute contrariété, par la manière dont il se plaisait à parler d'elle à son mari et à ses enfants. Il avait de l'influence sur l'esprit de Claude, et il en usait pour rendre plus supportable à la jeune femme l'existence qu'il lui avait faite. Elle lui savait gré de ces efforts, l'entourait de soins, de témoignages d'affection, prenait conseil de son expérience et apprenait à tous, par son exemple, ce qu'on doit de respect à la vieillesse.

Jacques Bertin avait quatre-vingt-sept ans, lorsque, sentant ses forces lui manquer, et ne voulant pas mourir sans emporter le pardon du mensonge qui avait décidé du sort de Louise, il la fit prier un soir de se rendre auprès de lui. Elle y courut, pressée de savoir s'il souffrait et ce qu'on pourrait faire pour le soulager.

— Oui, je souffre, répondit-il; car le souvenir d'une mauvaise action est un fardeau qui oppresse le cœur, surtout lorsqu'on voit approcher sa fin. Je vous ai appelée, Louise, non pour recevoir vos soins : vous ne m'en avez que trop prodigué; mais pour vous dire que je ne les méritais pas, que je suis un misérable, digne de votre mépris et de votre haine, du mépris et de la haine de tous les gens de bien; car j'ai trahi votre confiance, abusé de votre crédulité, exploité au profit de mon ambition la générosité de votre âme, l'héroïsme de votre amour filial. J'étais riche, mais la fortune ne m'avait donné que des ennuis; je voulais la considération, je l'ai achetée au prix de votre avenir et par un mensonge odieux. M. de la Saulnaie serait mort de faim plutôt que de vendre la main de sa fille, quand on l'eût payée d'une couronne; mais, privé de raison, il ne pouvait démentir le lâche qui le calomniait. Comprenez-vous, Madame, pourquoi j'ai voulu vous voir ?

En même temps le vieillard se laissait tomber aux genoux de Louise.

— Vous ne m'apprenez rien, répondit-elle en lui tendant la main; il y a des années que j'ai tout deviné et tout oublié. Si vous avez commis une faute, vous l'avez rachetée à force de repentir et de dévouement. Mon père et Dieu vous ont pardonné.

— Et vous, Louise, ne voulez-vous pas me pardonner aussi, pour que je puisse mourir en paix ?

— Que Dieu vous garde longtemps encore ! dit la jeune

femme en l'embrassant. Je vous aime comme un ami, et je vous pleurerai comme un père.

— Ah ! Louise, vous êtes un ange, s'écria Jacques. J'aurais dû le savoir et ne pas hésiter si longtemps à vous faire un aveu qui m'eût rendu la paix. Que Dieu vous écoute et me fasse vivre; car maintenant la vie me sera douce autant qu'elle m'était amère.

Ce vœu ne fut pas exaucé. Jacques Bertin mourut un mois plus tard, en remerciant encore Louise de la paix qu'elle avait donnée à ses derniers jours.

Au moment même où l'on venait de l'enterrer, un visiteur inconnu se présenta au château et insista pour voir Mme de la Saulnaie, malgré son deuil. C'était un homme de soixante à soixante-cinq ans, dont la physionomie noble et franche révélait une belle âme, et dont les manières annonçaient un parfait gentilhomme. Introduit dans le salon, il y demeura seul pendant quelques minutes et n'entendit point entrer Louise, absorbé qu'il était dans la contemplation du portrait de la comtesse Étienne de la Saulnaie.

— Vous avez connu ma mère, Monsieur? lui demanda la jeune femme.

— Je l'ai bien sincèrement aimée, répondit l'étranger en essuyant ses larmes, et je viens vous offrir la même tendresse, ma chère nièce; car je sais que vous en êtes digne.

— Monsieur le comte de Kervan ! s'écria Louise.

— Le comte de Kervan qui vient du fond de la Bretagne, pour vous demander pardon d'avoir pu méconnaître la noblesse de vos sentiments.

— Mais, Monsieur..., balbutia Louise toute confuse.

— Je vous reprochais votre mariage comme une mésalliance dont vos aïeux devaient rougir, et c'était un acte de dévouement propre à honorer le plus noble blason. J'ai tout appris par celui qui n'est plus et à qui

je prie Dieu de faire miséricorde. Vous êtes la digne fille de votre mère, Madame, et je regretterai toute ma vie d'avoir attendu si tard pour vous rendre justice.

— Ce que j'ai fait, mon oncle, tout le monde l'eût fait à ma place, et mon sacrifice n'a pas été aussi grand que vous pourriez le croire. Mon mari est honnête et bon, je suis heureuse.

— S'il en est ainsi, je ne verrai en lui que votre époux et le père de votre fils, ce jeune et élégant cavalier qui vous ressemble trait pour trait. Vous voyez, chère nièce, que je suis bien informé. Jacques Bertin m'a instruit en détail de tout ce qui vous concerne; j'ai reçu sa lettre il y a huit jours, et je me suis mis en route pour lui dire de mourir en paix; car nous ne devons pas être plus inflexibles que le Dieu qui pardonne tout au repentir.

Louise présenta sa famille au comte de Kervan. Claude s'excusa maladroitement de ne pas lui avoir fait visite le premier, comme c'est le devoir d'un neveu envers son oncle, et ne trouva rien de mieux à faire que de rejeter cette faute sur sa femme. Martial sut, avec un tact parfait, se montrer respectueux, empressé près du comte et profondément touché de sa démarche. Anne, qui ne fut point oubliée, gagna tout d'abord les bonnes grâces du vieillard par son esprit, sa grâce et sa modestie.

Le comte ne resta que peu de jours au château, et Louise ne crut pas devoir insister pour l'y retenir. Il fut convenu que Martial accompagnerait son oncle en Bretagne, pour faire connaissance avec les quatre fils du gentilhomme et présenter ses hommages à Mlle Blanche de Kervan, sa cousine. Claude voulait y aller aussi; mais Louise l'en empêcha, en lui disant que la mort de son père était trop récente pour que les convenances lui permissent de faire ce voyage.

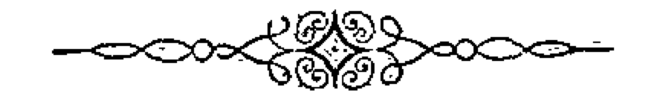
—Ma chère nièce, dit le comte en faisant ses adieux à la jeune femme, en présence de Claude, j'ai renoncé depuis

bien des années à paraître à la cour; je n'irais pas pour recommander mes fils aux bontés du roi; mais je m'y rendrai pour obtenir de Sa Majesté que Martial Bertin puisse prendre les titres et les armes des comtes de la Saulnaie.

— Pourquoi Martial, et non pas moi ? demanda tout bas Claude à Louise.

— Monsieur mon oncle, dit celle-ci, nous n'avons d'ambition que pour notre cher fils; c'est sur lui que reposent toutes nos espérances, et nous osons croire que si, par votre crédit si noblement acquis, il obtient la faveur que vous solliciterez, il saura témoigner sa reconnaissance au roi, en le servant comme vous l'avez servi.

Claude comprit que cette réponse s'adressait à lui autant qu'à M. de Kervan; il n'osa donc rien laisser voir de ses prétentions; mais blessé au vif de ce que le comte n'eût pas pensé à lui plutôt qu'à Martial, il n'en dissimula qu'avec peine son mécontentement.



IV.

Mme de la Saulnaie tenait peu à la réalisation des espérances que le comte de Kervan avait conçues pour Martial. Elle aimait tendrement son fils; mais elle l'aimait pour lui-même, et elle désirait le bonheur du jeune homme plutôt que la satisfaction de son orgueil maternel. Elle l'avait doucement élevé et s'était plus occupée d'orner son intelligence et de former son cœur que de tourner son esprit vers les grandeurs qu'elle ne lui croyait point réservées. Aussi ne fut-elle pas sans inquiétude pendant l'absence de Martial. Elle craignait qu'il ne parût bien ignorant des choses du monde, bien simple et bien vulgaire devant ses nobles cousins; elle craignait encore que son séjour à Kervan n'ouvrît son âme à l'ambition et ne lui ôtât quelque chose du respect qu'elle lui avait inspiré pour son père.

Louise s'alarmait en vain. MM. de Kervan firent à Martial un accueil tout fraternel, apprécièrent promptement ses aimables qualités, et le virent partir avec regret. Blanche déclara que son cousin était un gentil-

homme accompli, et le comte, entouré de sa belle famille, lui dit, en recevant ses adieux, qu'il enviait à Mme de la Saulnaie le bonheur de l'avoir pour fils. Ces éloges n'inspirèrent aucune vanité à Martial; il lui sembla qu'ils s'adressaient à sa mère, puisque, s'il y avait en lui quelque chose de bon, c'était à elle qu'il le devait. Enfin, loin d'établir entre le comte et Claude Bertin une comparaison qui pût lui laisser des regrets, il se réjouit de revenir à la Saulnaie, où l'on vivait avec plus d'abandon et d'intimité que dans l'aristocratique manoir de Kervan.

Toutefois il avait laissé en Bretagne un ami de quelques jours seulement, mais un ami déjà bien cher, et dont rien ne devait effacer le souvenir dans son cœur. Olivier de Kervan, le plus jeune des fils du comte, était savant comme un docteur, modeste comme une jeune fille et pieux comme un saint. Destiné dès l'enfance à entrer dans les ordres, il s'y préparait par de sérieuses études, et se délassait de ces études en cultivant la poésie et les arts. Ses deux aînés, Henri et Césaire, avaient fait, avec MM. de la Fayette et de Rochambeau, la guerre contre l'Angleterre, aux États-Unis; Gildas, le troisième fils du comte, était marin et avait fait partie de l'équipage de M. de Suffren, qui venait d'acquérir dans l'Inde une gloire immortelle. Henri, Césaire et Gildas étaient de brillants officiers, en présence desquels Martial se trouvait petit; mais avec Olivier, il se sentait à l'aise, parce qu'Olivier était de son âge, qu'il avait comme lui le goût de la solitude, et qu'il préférait à la gloire des armes les paisibles lauriers du savoir.

Il est vrai que Martial se reconnaissait bien inférieur à Olivier; mais cette infériorité ne l'humiliait point. Il prenait volontiers le jeune savant pour maître et pour modèle; il ne demandait pas à le surpasser, ni même à l'égaler, mais seulement à lui ressembler de loin, et il

espérait y parvenir à force de patience et de travail.

Quand Louise vit se développer dans son fils cette ardente soif de s'instruire, elle comprit qu'il ne trouverait point à la Saulnaie les ressources qui devaient faciliter sa tâche, et elle se résigna à une séparation inévitable. Elle y prépara son mari, et Claude, dont les promesses du comte avaient éveillé l'ambition, décida que, pour ne point être au-dessous du brillant avenir qui l'attendait, Martial devait aller achever ses études à Paris.

Chaque année, la veille de la Saint-Louis, Martial, après avoir souhaité la fête à sa mère, offrait à Anne un bouquet de fleurs des champs, dont une dizaine d'épis dorés occupaient le milieu. Ce bouquet ne rappelait pas à l'aimable enfant que la charité seule avait marqué sa place au château de la Saulnaie; il lui disait que le jour où elle y était entrée était resté pour son frère adoptif un jour de réjouissance. Anne recevait pour la quatorzième fois la gerbe fleurie, lorsqu'elle remarqua que Martial y avait joint une touffe de pensées.

— Pourquoi ces fleurs? lui demanda-t-elle avec surprise.

— Pour que vous ne m'oubliiez pas, chère petite sœur.

— Que je ne vous oublie pas?....

— Sans doute. Ne connaissez-vous pas ce proverbe: Les absents ont tort.

— Les absents.... Vous allez donc partir, Martial?

— Demain, ma chère Anne.

— Demain! répéta la jeune fille tout émue. Vous retournez à Kervan?

— Je vais achever mes études à Paris: c'est la volonté de mon père, qui a pour moi plus d'ambition que moi-même.

— Il a raison, Martial, il a raison. Vous avez tout ce qu'il faut pour vous faire un nom illustre, et j'espère

vous voir un jour aussi grand que vous êtes noble et bon.

— Grand merci du souhait, petite sœur! dit gaîment Martial. Ce n'est pas aujourd'hui ma fête; tu ne me dois pas de compliment.

— Ne ris pas, méchant. Demain, je serai bien triste et je n'aurai que cet espoir pour me consoler.

— Et mes lettres donc!....

— Tu m'écriras?

— Tout ce que je ferai à Paris, je te le promets.

— Je voudrais déjà tenir ta première lettre.

— Il faudrait pour cela que je fusse parti.

— Et je ne te verrais plus.... Je ne suis qu'une folle, mon pauvre Martial.

— Quand je ne serai plus là, chère Anne, vous aurez bien soin de notre mère?

— Pouvez-vous le demander?

— Je la trouve bien pâle depuis quelque temps. Et vous, Anne?

— Je n'osais pas vous le dire. Elle assure pourtant qu'elle ne souffre pas; mais si elle venait à tomber malade, je vous préviendrais aussitôt.

— Je partirai plus tranquille. Vois-tu, Anne, je n'aime rien au monde autant que ma mère.

— Ni moi non plus, Martial, à moins que ce ne soit toi. Comme la maison va me paraître déserte, quand tu n'y seras plus! Ne me regarde pas, je t'en prie, tu me ferais trop pleurer.

Les joues d'Anne étaient couvertes de larmes; Martial, en la regardant malgré sa défense, se mit à pleurer aussi.

— Mon Dieu! Martial, que fais-tu donc? s'écria-t-elle. Moi, je ne suis qu'une petite fille; il m'est permis de pleurer; mais tu es un homme, toi....

— Pas encore. Laisse-moi être enfant jusqu'à demain

seulement. C'est si bon d'être enfant, quand on est aimé comme toi et moi nous l'avons été. Va, toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas les baisers de notre mère, et tous les plaisirs qu'il promet n'approcheront jamais de nos joies enfantines. Tiens, Anne, je voudrais être encore au jour où je te trouvai sous le buisson et où je te fis un berceau dans les gerbes.

— Cher Martial! si ta mère m'a élevée, c'est toi qui m'as recueillie. Et depuis ce jour-là, que d'heureux moments je t'ai dus! que de douces surprises tu m'as faites! comme tu as cédé à tous mes petits caprices! comme tu m'as gâtée! Mais tout cela est fini, tu vas partir. Gronde-moi, mon frère; je sais qu'il faut que tu partes, je ne voudrais pas te retenir, quand même je le pourrais, et je ne puis m'empêcher de pleurer, comme si nous devions être séparés pour toujours.

Martial s'efforça de consoler Anne; mais sentant ses larmes près de couler encore, il descendit au jardin, s'enfonça dans le parc et éclata en sanglots.

— Qu'as-tu, mon cher enfant, dit Louise, qui, cherchant aussi la solitude pour cacher sa tristesse, était, depuis une heure, assise près du lieu où venait de s'arrêter son fils. Est-ce donc ton départ qui t'afflige à ce point? N'es-tu pas, comme je le croyais, tourmenté du désir de t'instruire, et préfères-tu à la science le calme heureux dans lequel tu as vécu? Dis-le sans crainte, Martial. J'irai trouver ton père, et je ne le quitterai pas qu'il n'ait révoqué l'ordre que je l'ai moi-même disposé à te donner.

— Merci, ma bonne mère. Je dois partir, je partirai. Mais laissez-moi pleurer, je vous en prie; cela fait du bien. Je ne suis pas triste comme vous pourriez le croire; mais je ne puis sans émotion dire adieu à tout ce qui me rappelle le bonheur de mon enfance.

— Au moment de quitter ton nid, tu sens combien

tu l'aimes. Tant mieux, Martial, tu y reviendras.

— Quand il n'y aurait que vous pour m'y rappeler, n'y reviendrais-je pas, ma mère?

— Ah! reviens-y, mon fils; si le monde ne tient pas les promesses qu'il te fait, si tes rêves d'avenir sont déçus, si tes chères affections sont trompées, reviens à ta mère. Confie-lui tes soucis, tes douleurs, tes fautes même, s'il t'arrivait d'en commettre; il n'y aura jamais pour toi dans son cœur qu'amour et pardon. Mais à quoi vais-je penser? Tu resteras fidèle aux leçons de ta mère, tu seras estimé, tu seras aimé, tu seras heureux; et quand tu reviendras, je n'aurai qu'à me réjouir avec toi.

Louise tendit les bras à son fils, qui s'y jeta en lui jurant de n'oublier jamais ni sa tendresse ni ses conseils. Ils reprirent ensemble le chemin du château, et bien des recommandations, des promesses et des baisers furent échangés dans cette dernière promenade.

Avant de rentrer chez lui, Martial rencontra son père.

— Je te ferai appeler demain de bonne heure, dit M. de la Saulnaie; nous partirons avant que personne soit levé.

— Ne me permettrez-vous pas, mon père, de dire adieu à ma mère et à ma sœur? demanda le jeune homme.

— Les adieux sont faits, puisque j'ai vu les yeux rouges à tout le monde, même à toi. Nous partirons à trois heures du matin : c'est mon idée.

Quand Claude avait dit : C'est mon idée! il était inutile d'insister. Martial le savait; aussi se contenta-t-il de répondre :

— Il suffit, mon père; je serai prêt.

A trois heures, Pierre éveilla son jeune maître; et quelques minutes après, Claude et Martial montaient

en voiture. Il ne faisait pas encore jour, et la lumière de la veilleuse qui brûlait dans la chambre de Louise était la seule qui se montrât sur la façade du château.

— Adieu, ma mère! dit Martial.

Tant qu'il put apercevoir la Saulnaie, il resta les yeux fixés sur ce point lumineux, qui brillait comme une étoile dans la nuit; et quand, au détour de la route, il l'eut perdue de vue, il pleura en silence. Il craignait d'attirer l'attention de son père; mais bientôt un ronflement sonore, qui partait du coin opposé au sien, vint le rassurer. A peine installé dans le lourd véhicule que le vieux serviteur conduisait, Claude s'était profondément endormi. Il ne s'éveilla qu'aux premiers rayons du soleil.

— Tu peux descendre ici, Pierre, dit-il; je n'ai plus besoin de toi, je te reprendrai ce soir au village que nous venons de traverser.

Pierre souhaita un bon voyage à Martial, qui l'embrassa de tout son cœur, et le chargea de dire à sa mère et à sa sœur combien il lui en avait coûté de partir sans les revoir.

— J'ai voulu rester seul avec vous, mon fils, dit M. de la Saulnaie, pour vous faire mes recommandations avant de vous quitter.

— Je vous écoute, mon père, répondit Martial.

— Eh bien! voici. Je ne parle pas des études, vous avez toujours aimé les livres; je suis sûr que vous deviendrez un savant, et que vous nous ferez honneur.

— Je ferai pour cela tout ce que je pourrai, mon père.

— Oui, oui, je suis tranquille là-dessus; mais faites attention au reste. Je veux que vous ne fréquentiez que des gens comme il faut. Vous entendez?

— Que d'honnêtes gens? Oui, mon père.

— C'est-à-dire des personnes de votre rang. Je me

suis laissé dire qu'au jour d'aujourd'hui, les nobles voient les petits bourgeois; mais cela ne me convient pas. Vous choisirez donc vos amis parmi les gentilshommes les mieux titrés; s'ils avaient leurs entrées à Versailles, la chose n'en vaudrait que mieux. Les belles connaissances peuvent servir; mais quand on n'aurait besoin de personne pour faire son chemin, il faut avoir la conscience de ce qu'on est. Et puis la fréquentation du grand monde forme la jeunesse, j'en sais quelque chose, moi. D'ailleurs, nous sommes riches, et je ne regarderai pas à la dépense.

— Que vous êtes bon, cher père! Je n'en abuserai pas.

— Quand vous feriez quelques dettes par-ci par-là, le mal ne serait pas grand. C'est l'habitude des jeunes seigneurs, et, je vous le répète, nous sommes riches. Mais ce que je vous défends expressément, c'est de penser à vous marier là-bas. J'ai trouvé la femme qu'il vous faut; et puisque vous le savez, vous agirez en conséquence.

— Comment! vous avez déjà pensé à me marier, papa? dit Martial, se servant à dessein de cette appellation enfantine.

— Il y a des années que j'y pense. Est-ce qu'un père n'est pas toujours occupé de l'avenir de ses enfants? Dès qu'ils sont nés, il les voit grands; et ils n'ont pas l'âge de raison que déjà il songe à leur établissement. C'est du moins ce que j'ai fait.

— Merci, bon père! Mais si la femme que vous m'avez choisie ne me convenait pas.....

— Je voudrais bien voir cela.... Mais elle vous conviendra, j'en suis sûr. Diable! vous seriez difficile.

— Est-elle blonde ou brune, petite ou grande?

— Elle est grande comme votre mère, blonde comme un champ de blé mûr, belle comme un ange et spirituelle comme un démon.

— Et je la connais?

— Vous la connaissez.

Martial, qui avait toujours vécu entre sa mère et sa sœur, ne connaissait d'autre jeune fille qu'Anne. Ce fut à elle qu'il pensa; et comme il eût été difficile de trouver réunies plus de charmantes qualités et de solides vertus, Martial se dit que l'obéissance exigée par son père ne lui serait pas trop pénible. Cependant il se rappela que M. de la Saulnaie n'avait jamais paru beaucoup aimer Anne, et un doute traversa son esprit.

— Ainsi, mon père, vous consentiriez à en faire votre fille?... reprit-il aussitôt.

— Cela vous étonne, parce qu'elle est pauvre?.... Apprenez, mon fils, que j'estime l'argent ce qu'il vaut. Je l'ai bien prouvé en épousant votre mère, et je ne m'en suis jamais repenti. Je ferai pour vous ce que j'ai fait pour moi-même, et personne, j'espère, n'y trouvera à redire. A propos, gardez le secret sur tout ceci.

— Même avec ma mère?

— Même avec votre mère : c'est une surprise que je lui garde.

Nos voyageurs arrivaient à Caen, où Martial devait prendre la chaise de poste commandée d'avance pour le conduire à Paris. M. de la Saulnaie veilla au chargement des bagages de son fils, pendant que celui-ci donnait un coup d'œil rapide aux monuments de cette vieille capitale de la basse Normandie. Il trouva la ville si grande et si belle, qu'il conçut une haute idée de Paris, et que le désir de voir tant de choses nouvelles adoucit un peu le chagrin de la séparation. Le père et le fils s'embrassèrent en pleurant. Martial monta dans la chaise, les chevaux partirent, enlevés par un vigoureux coup de fouet, et le jeune homme envoya par la portière un dernier adieu à M. de la Saulnaie, qui lui criait encore :

— Bon voyage! N'oubliez pas ce que je vous ai recommandé.

Martial, après quelques jours employés à faire connaissance avec Paris, se mit résolûment au travail. Olivier de Kervan lui avait parlé d'un savant abbé qui avait été son premier professeur et qui était devenu aumônier du collége Charlemagne. Martial avait mis dans sa mémoire le nom de ce digne ecclésiastique, et, ne voulant pas se conduire sans conseil, il alla le prier de le diriger dans le choix de ses études et de ses maîtres. Le vénérable aumônier n'avait point oublié son premier élève; il reçut Martial comme il eût reçu Olivier lui-même, et lui indiqua les sources où il pourrait aller puiser la science, sans risquer de perdre l'innocence de ses mœurs et la pureté de sa foi.

On n'était plus au temps où la religion, universellement respectée, servait de base à toute instruction. La licence qui s'était montrée en France à visage découvert, sous le règne de Louis XV, n'avait pas épargné les dogmes sacrés de notre antique foi; les philosophes citaient hardiment Dieu au tribunal de leur raison, et ils substituaient leurs rêveries aux principes qu'avaient révérés leurs pères.

Louis XVI, sincèrement attaché à la foi de saint Louis, animé d'un ardent amour pour ses peuples, doué d'une âme droite et pure, manquait, par malheur, de la fermeté nécessaire pour remédier aux maux sur lesquels il gémissait, pour apaiser l'effervescence des esprits, pour contenir le volcan dont l'éruption devait l'ensevelir sous les ruines de la royauté.

On était alors en 1788, et les hommes clairvoyants regardaient une grande crise comme très-prochaine; mais les autres ne voyaient dans les complications que faisaient surgir chaque jour le mauvais état des finances et le refus du parlement de voter les impôts, que des

difficultés qui s'aplaniraient d'elles-mêmes. Le gouvernement de la France était une si bonne machine, disaient-ils, une machine qui marchait toute seule.

Nous n'avons pas besoin de dire que les préoccupations politiques étaient le dernier souci de Martial. Il était venu à Paris pour étudier, et il étudiait en conscience; mais au lieu des jouissances qu'il avait cru trouver dans ce labeur incessant, il n'y rencontrait que fatigue et qu'ennui. D'après l'avis de l'aumônier, il avait résolu de suivre un cours de droit et d'éloquence; car le savant ecclésiastique prévoyait que le moment n'était pas éloigné où le talent de la parole serait appelé à jouer un grand rôle dans les affaires publiques.

Mais, malgré toute sa docilité, malgré toute sa persévérance, Martial sentit le courage lui manquer, lorsqu'il se vit, après avoir pâli six mois sur des livres de procédure, aussi peu avancé que le premier jour. Dès qu'il avait accompli sa tâche quotidienne, son bonheur était de courir à l'atelier d'un jeune sculpteur, son voisin, et là, de suivre les transformations du marbre qui s'animait sous les doigts de l'artiste. Après s'être permis cette distraction, il rentrait chez lui, pour reprendre son code; mais sa pensée restait ailleurs et ses progrès étaient nuls.

Il confia ses ennuis à sa mère, lui dit que son goût le portait vers les arts d'une manière invincible, et la pria d'obtenir pour lui la permission d'abandonner une carrière dans laquelle il était sûr de ne jamais réussir. C'était aussi l'avis de son respectable ami, qui regrettait de lui avoir donné des idées propres à flatter l'ambition de M. de la Saulnaie.

Louise fit attendre sa réponse : il fallait qu'elle s'y prît bien adroitement pour amener son mari à détester les avocats babillards, les agents de la chicane, les hommes de loi et tout leur grimoire. Elle y parvint

toutefois, et Martial reçut l'ordre de tourner ses vues d'un autre côté. Il se choisit aussitôt pour maître un sculpteur célèbre, et il travailla avec tant d'ardeur et de succès, qu'avant la fin de la deuxième année, ce maître habile l'engagea à le suivre à Rome.

Ce voyage n'avait point été prémédité; il devait être entrepris aussitôt que résolu. Le génie a des exigences auxquelles il faut obéir. Martial se vit donc dans la nécessité de changer de professeur ou de partir sans avoir revu sa famille; mais voir les chefs-d'œuvre de l'Italie était depuis longtemps son rêve : il partit.

Deux années se passèrent avant qu'il revînt en France, deux années bien longues pour ceux qui l'attendaient. Ni sa mère ni sa sœur ne se plaignirent; mais Claude parla de l'ingratitude des enfants et dit souvent à Louise :

— Voilà ce que vous avez gagné à vouloir en faire un artiste.

Pourtant il était facile de voir aux lettres de Martial que l'ingratitude dont son père l'accusait était bien loin de son cœur. Il rendait compte à ses parents de ses progrès, de ses espérances, les suppliait de prendre patience pendant quelque temps encore, et s'enthousiasmait à la pensée de les revoir, pour ne plus les quitter. Il les remerciait tendrement de l'avoir autorisé à entreprendre des travaux auxquels il pourrait se livrer loin de Paris, où s'agitaient alors tant de passions et tant d'ambitions effrénées.

De grands événements s'étaient accomplis depuis son départ, et l'heure de la révolution avait sonné.

Une assemblée des notables, convoquée en 1787, d'après l'avis de M. de Calonne, ministre des finances, n'avait servi qu'à occasionner des troubles et à faire voir combien était profond le gouffre de la dette publique. Calonne tomba en disgrâce, et, après lui, le cardinal

de Brienne, qui fut remplacé par Necker. Necker, porté au ministère par la faveur publique, ne put relever le crédit de l'État, et demanda au roi la convocation des états généraux, dont l'assemblée des notables avait déjà exprimé le vœu. Louis XVI, espérant que de la réunion des trois ordres jaillirait quelque lumière qui éclairerait le chaos dans lequel les affaires étaient plongées, et ne désirant rien tant que de prouver au peuple combien le bonheur de la France lui était cher, signa l'ordre de convocation.

Cette nouvelle fut accueillie avec joie à Paris et dans les provinces : chacun partageait les espérances du roi, et de toutes parts les représentants de la noblesse, du clergé et du tiers-état, se disposèrent à quitter leurs foyers, pour aller travailler au salut de la patrie.

Le comte de Kervan, qui, du fond de son château, ne jugeait pas la situation aussi grave qu'elle l'était réellement, et qui avait le bon esprit de ne pas se croire homme d'Etat, eut la pensée de refuser l'honneur que la noblesse de Bretagne voulait lui déférer ; mais il devenait vieux et se souvenait de la promesse qu'il avait faite à Mme de la Saulnaie de se rendre à la cour et de parler au roi de son neveu Martial. L'occasion de s'acquitter de sa parole lui sembla favorable : Henri et Césaire étaient à Kervan ; il pouvait laisser sans crainte sa fille sous leur garde, et il partit, en priant Dieu de permettre que sa démarche servît à son roi et à son pays aussi bien qu'à sa famille.

Il avait quelques amis à la cour; et quoiqu'il sût qu'on y oubliait vite, il espéra les trouver encore disposés à lui être utiles. Le duc de Polignac, dont il avait connu et obligé le père, l'accueillit avec joie et promit de lui faire obtenir une audience du roi ; mais il ajouta que le moment n'était pas venu de la solliciter, Louis XVI étant fort préoccupé de l'ouverture des états généraux.

— J'attendrai, dit M. de Kervan; il est juste que les affaires du roi passent avant les miennes.

Versailles, où devaient se tenir les séances de l'Assemblée, était littéralement envahi par les députés venus de tous les points de la France, et par les curieux que l'annonce d'une grande solennité ne manque jamais d'attirer. Paris ne l'était guère moins. Une foule d'hommes politiques, de jeunes gens de talent, d'ambitieux de tout âge et de tout rang, y étaient accourus, les uns inquiets ou impatients des événements qu'on pressentait, les autres désireux d'applaudir les orateurs qui sans doute allaient se révéler; enfin prêts pour la plupart à saisir les occasions de se produire ou de faire fortune.

Le comte de Kervan, descendu, avec un seul serviteur, à l'hôtel de l'Ecu-d'Argent, se trouva relégué sous le toit, la maison étant encombrée de seigneurs arrivés en grand équipage. Il n'en éprouva ni honte ni déplaisir. Habitué à une vie simple et austère, il savait se contenter de tout, et il se divertit fort de voir certains croquants, dont il connaissait l'origine, mettre l'hôtellerie sens dessus dessous.

Son serviteur, moins philosophe, ne prit pas si bien la chose; et un jour que le comte attendait son souper, et que l'hôtelier faisait la sourde oreille, empêché qu'il était par les allées et venues de deux ou trois grands laquais galonnés sur toutes les coutures, Alain, ne pouvant supporter le mépris que ce rustre semblait faire des ordres de son maître, prit un des énormes landiers qui garnissaient le foyer et faillit l'en assommer, en lui demandant si c'était ainsi que devait être servi l'un des plus nobles seigneurs de toute la Bretagne.

L'or était un grand pouvoir alors comme aujourd'hui; mais la force corporelle n'était pas trop dédaignée non plus. L'hôte, justement effrayé, devint attentif, et,

grâce à son valet, le comte ne risqua plus de mourir de faim dans sa mansarde. La vue de cette mansarde, dans laquelle son maître et lui avaient peine à se tenir debout, mettait Alain au désespoir; il résolut de renouveler la scène du landier, pour obtenir une chambre plus convenable; mais le comte, devinant son projet, lui défendit positivement de le mettre à exécution.

— J'ai eu tort, lui dit-il, de ne point écrire à l'avance pour retenir un logis; ces vilains ont été mieux avisés que moi; il est juste qu'ils en profitent.

— Mais, Monseigneur, si l'assemblée des états dure longtemps?...

— Que m'importe? Quand on a eu l'honneur de se battre pendant dix ans sous les ordres du comte Maurice de Saxe, on a assez souvent couché sur la terre nue et mangé assez de pain noir pour se trouver bien partout.

— Oui, mais quand les grands personnages que monsieur le comte a été voir viendront lui rendre visite....

— Eh bien! je les recevrai; car ce sont des amis.

— Mais si le roi lui-même....

— Le roi!... Es-tu fou, mon pauvre Alain? Si le roi daigne m'accorder une audience, je serai trop heureux.

— Il me semble pourtant qu'il ne se déshonorerait pas en venant visiter un Kervan, murmura le naïf serviteur. Ma grand'mère m'a dit souvent que les Kervan étaient nobles comme le roi.

— Tais-toi, dit le comte en souriant. Nous appartenons au roi corps et âme, et lui ne nous doit rien, que l'honneur de le servir.

Alain ne savait s'il devait se réjouir de ce que Louis XVI ne viendrait pas visiter son maître dans l'étroit réduit où il était confiné, ou s'offenser de ce manque d'égards envers le comte de Kervan, qu'il regardait sérieusement comme aussi grand seigneur que le roi. Alain était un brave garçon, plein de courage,

de dévouement, de véritable dignité, mais qui cachait ce qu'il valait sous les rudes dehors d'un paysan. Elevé par son aïeule au château de Kervan, où elle-même était née, et où elle remplissait les fonctions de gouvernante, il n'aimait rien tant, après Dieu, la vieille Yvonne, sa grand'mère, et Suzanne, sa jeune sœur, que les nobles maîtres de ce manoir, et sans nul doute il eût sacrifié à l'honneur ou à la sûreté des Kervan ces chères affections de famille, si ce n'eût point été assez de sa propre vie.

Son père, ancien garde-chasse du comte, était mort depuis dix-huit ans, et sa mère peu de semaines après, en donnant le jour à Suzanne; mais la tendresse d'Yvonne et les bontés du comte l'avaient empêché de s'apercevoir de cette double perte. L'aîné des jeunes Kervan, qui était son frère de lait, avait voulu l'emmener aux Etats-Unis, et lui avait promis de l'avancement dans l'armée; mais quoique cette proposition fût bien capable de tenter son humeur aventureuse, il était resté au château. Pourquoi? Parce que Blanche, qui avait alors six ans, s'était mise à pleurer en apprenant que son ami Alain devait partir.

Alain révérait le comte de Kervan, il avait pour ses jeunes maîtres une affection qui ne devait reculer devant rien; mais nous ne savons quel nom donner aux sentiments que lui avait inspirés la petite demoiselle. C'était de l'admiration, du respect, de la tendresse, de la pitié : elle avait un si doux visage, de si jolies façons de commander, un si bon cœur, et elle était si mignonne, si pâle, si chétive. On eût dit que sa vie ne tenait qu'à un fil, et c'était peut-être à force de trembler pour la chère enfant qu'Alain s'y était si profondément attaché.

Blanche l'aimait comme l'enfant aime le bon dogue qu'il flatte ou qu'il caresse, qu'il lance ou qu'il arrête

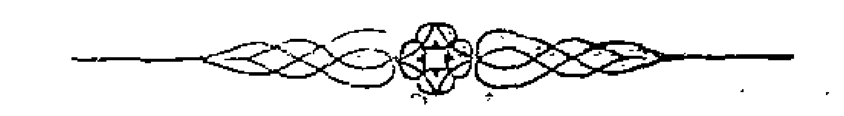
selon sa volonté, volonté qu'il est tout fier d'oser avoir, lui à qui on répète sans cesse qu'il doit obéir. Alain avait d'abord aimé Blanche comme le chien aime l'enfant de son maître, puis il s'était habitué à être flatté par cette petite main, à être appelé par cette voix caressante, et, en restant plein de respect et de dévouement pour le maître, il avait donné toute sa tendresse à l'enfant. Blanche n'ignorait pas son pouvoir sur Alain; elle en abusait quelquefois; mais, loin de se plaindre de sa tyrannie, plus elle exigeait, plus il était heureux.

Blanche grandit et se fortifia, les craintes d'Alain s'évanouirent, et la sollicitude dont il entourait la jeune fille devint inutile; mais il ne cessa d'être auprès d'elle comme un bon génie, devinant ses moindres désirs pour les satisfaire, ses moindres chagrins pour les consoler. La mère de Blanche était morte en léguant aux soins d'Yvonne cette enfant bien-aimée, qui n'avait encore pu prononcer son nom. Yvonne n'était qu'une pauvre femme; mais elle avait rempli sa tâche avec un zèle, un tact, une intelligence tout à fait au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de sa condition.

Mlle de Kervan venait d'avoir quatorze ans, quand il fut décidé que son père siégerait aux états généraux. Aller du pays de Vannes à Paris, c'était un bien grand voyage; aussi Blanche apprit-elle avec douleur la résolution du comte. N'ayant jamais quitté le manoir, elle croyait les routes infestées de brigands, et, sur la foi des récits faits par quelques gentilshommes bretons, elle regardait Paris comme le repaire d'une foule d'escrocs et de spadassins. Elle eut donc autant de frayeur des dangers auxquels son père serait exposé que de chagrin d'être privée de sa présence. Alain s'en aperçut, et, pour sécher les larmes de Blanche, il lui offrit d'accompagner le comte et lui jura de le ramener

sain et sauf. Dans l'élan de sa reconnaissance, Blanche lui sauta au cou, et il partit plus fier de ce baiser qu'un roi ne peut l'être de sa couronne.

Il n'eût pas fait bon lui chercher querelle; tout gonflé de l'honneur que lui avait fait la demoiselle de Kervan, il se croyait un personnage, et peut-être cet orgueil n'était-il pas étranger à la mauvaise humeur que lui causait le sans-gêne de l'hôtelier. Il était profondément humilié pour son maître et pour lui-même, qui pouvait se regarder comme étant un peu de la famille, de voir ce vilain traiter avec si peu de cérémonie le comte de Kervan; aussi se mit-il en tête de trouver, soit par la ruse, soit par la force, quelque logis plus digne d'un si noble seigneur.



V.

Alain avait de longues jambes et savait s'en servir; il chassait des journées entières sans éprouver la moindre lassitude, et les gars de son village prétendaient qu'il pourrait forcer un lièvre à la course; cependant il se fatigua de battre le pavé de Paris, avant d'avoir rencontré ce qu'il cherchait. Un soir qu'il revenait harassé, mais non découragé, il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna vivement, tout prêt à corriger quelque Parisien moqueur, lorsqu'il se vit en présence d'un beau vieillard, qui le regardait avec complaisance.

Il porta la main à son large feutre et attendit que l'inconnu lui parlât.

— Tu es Breton, l'ami, dit celui-ci, et Breton du pays de Vannes, si je ne me trompe?

— Du pays de Vannes, oui, Monsieur, répondit Alain.

— Ah! ma foi, j'en suis bien aise; car je commençais à avoir assez de mes recherches.

— Moi aussi, pensait Alain, j'en ai assez; mais si c'est moi que ce seigneur cherchait, ce n'est, malheu-



E. Vimont *Editeur* — Anne. *Chap. V.*

Rauss sc.

Votre ami, vous dira Monsieur de Kervan, qu'il n'a pas eu besoin de me rappeler vos services.

reusement pour moi, pas après lui que je cours. En quoi puis-je vous servir, mon gentilhomme? ajouta-t-il.

— Tu peux me donner un renseignement, mon ami, si toutefois tu es venu, comme je le pense, avec quelque noble du pays.

— Avec le comte de Kervan, mon maître.

— Le comte de Kervan!... Mais c'est justement de lui que je voulais te demander des nouvelles. Il est donc à Paris?

— Il est à cent pas d'ici, à l'hôtellerie de l'Écu-d'Argent.

— Conduis-moi vers lui, mon gars, et sois sûr qu'il t'en saura bon gré.

— Je ne sais si je dois vous obéir, Monsieur; car mon maître ne reçoit personne.

— Mais il me recevra, moi, je t'en réponds.

— C'est que monsieur le comte, ayant cédé son bel appartement à une noble dame qui ne trouvait point de place en cette hôtellerie maudite, a été obligé de s'établir en un grenier.

— Cette courtoisie ne m'étonne pas plus que le grenier ne m'effraie, et je suis content d'arriver à propos pour l'en arracher.

Alain, souriant d'espoir, remercia d'un grand salut le gentilhomme qui se présentait à lui comme un libérateur. Il gravit lestement et sans maugréer l'escalier qui conduisait chez M. de Kervan et s'arrêta devant la porte, pour demander qui il devait annoncer.

— Eh! corbleu! n'annonce personne. Je suis curieux de savoir si, après dix ans de séparation, un vieil ami me reconnaîtra.

Cette infraction à l'étiquette contrariait bien un peu le brave Alain; cependant il ouvrit et s'effaça pour laisser passer l'étranger, en se contentant de dire :

— Monseigneur, une visite.

Le comte de Kervan se leva, fit quelques pas au-devant de l'inconnu, et lui tendit les bras.

— Le commandeur de Karadouëc!

— Moi-même, cher comte, répondit le nouveau venu. Je suis bien heureux de vous voir, et plus heureux encore de m'être assuré que mon souvenir est si fidèlement resté dans votre mémoire.

— Comment ne vous aurais-je pas reconnu? Vous n'êtes pas du tout changé.

— Bon! vous savez que j'ai la faiblesse de ne point aimer à vieillir, et vous me flattez.

— Je n'y songe guère, mon ami, et vous devriez savoir que ce n'est pas là mon défaut. Mais je me réjouis de vous voir à soixante-quinze ans aussi fort et aussi ingambe que vous l'étiez à soixante.

— Je vois que vous êtes toujours le même, mon cousin; vous n'oubliez rien et vous ne voulez pas que les autres oublient. Eh bien! oui, j'ai soixante-quinze ans, et, Dieu merci! je ne craindrais pas encore quelque beau muguet d'aujourd'hui. Les hommes de notre trempe deviennent rares; dans un siècle on n'en verra plus. Les jeunes gens d'à présent sont pâles et moroses; à vingt ans, ils s'occupent de politique, ils rêvent des réformes, comme si ce qui a été avant eux ne devait pas être encore après; ils ne savent plus ni causer ni rire, ils sont vieux. Il faut en excepter pourtant mes beaux cousins de Kervan, qui sont de hardis chasseurs et de vaillants officiers. A propos, donnez-moi donc de leurs nouvelles, cher comte.

— Gildas est en mer; Henri et Césaire attendent à Kervan qu'une nouvelle guerre les appelle; Olivier étudie.

— Ah! oui, Olivier, qui n'était qu'un enfant lors de mon dernier voyage en Bretagne, mais un enfant déjà plein d'esprit et de raison. Et la petite Blanchette?

— La petite Blanchette est en train de devenir une grande et belle demoiselle; et j'espère qu'elle ressemblera à sa mère, autant par le cœur que par le visage.

— Quel bonheur pour la noble dame, si elle eût pu se voir entourée d'une si belle famille! Enfin, Dieu est grand et nous sommes bien petits, mon cousin. Nous n'avons rien de mieux à faire que de vouloir ce qu'il veut. Mais, ajouta le commandeur en jetant un regard autour de lui, sans doute pour distraire le comte de l'émotion que lui causait toujours le souvenir de sa femme, vous êtes fort mal ici, monsieur le comte, et je ne souffrirai pas que vous y restiez. Depuis deux jours, je vous fais chercher par mes gens dans toutes les hôtelleries; les maladroits ont fait buisson creux; je les ai tancés vertement et me suis mis moi-même en campagne. J'allais rentrer fort désappointé, quand ma bonne étoile m'a fait rencontrer votre valet. J'habite Paris depuis dix-huit mois, et je vous aurais écrit pour réclamer la faveur d'être votre hôte, si j'avais cru que vous pussiez vous décider à quitter notre cher pays. Mais je n'avais pas encore, je le vois, une assez haute idée de votre dévouement à la France et au roi.

— Si l'on me demandait mon sang pour la France et pour le roi, je le donnerais volontiers, comme vous, mon cousin, et comme tout ce qui porte une épée; mais ce n'est pas du sang qu'il faut dans la situation présente, ce sont des lumières; je ne suis pas un homme politique, et je me serais récusé, si un intérêt privé ne m'eût appelé à Paris.

M. de Kervan raconta alors à son ami quel engagement il avait pris envers Mme de la Saulnaie, et comment il espérait le tenir.

— Rien ne vous sera plus facile, répondit le commandeur; si vous voulez venir demain à Versailles avec moi, vous verrez le roi.

— Êtes-vous donc si bien en cour, mon cher Karadouëc, que vous puissiez ainsi me présenter à Sa Majesté?

— J'ai l'honneur d'être un des meilleurs amis de M. de la Pérouse. Avant d'entreprendre son voyage autour du monde, il parla de moi au roi, comme d'un homme ayant quelques connaissances maritimes; c'en était assez pour que Louis XVI me reçût avec bonté. Depuis quatre ans que le célèbre navigateur est parti, j'ai souvent vu le roi; et lors des dernières nouvelles données par la Pérouse, Sa Majesté a bien voulu me faire appeler pour me les communiquer.

— J'ai ouï dire, en effet, que le roi s'intéresse fort au succès de cette expédition scientifique.

— Il s'y intéresse tant, qu'il a tracé lui-même une carte de la route que doit suivre la Pérouse pour tenter de pénétrer dans les mers de l'Inde par le Nord, et qu'il a rédigé un mémoire qui doit accompagner cette carte. Il voulait d'abord tenir ce travail secret, et n'en avait parlé qu'à moi, me chargeant de le faire copier, afin qu'on ne reconnût point son écriture. J'obéis. L'ouvrage, présenté au ministère de la marine, fut approuvé de tous points; on en voulut connaître l'auteur, et l'on finit par le découvrir. Le roi me fit des reproches de mon indiscrétion; mais il me crut, lorsque je lui affirmai que j'avais gardé le plus complet silence. « Je n'aurais pas fait mystère de si peu de chose, me dit-il; mais je voulais qu'on pût juger avec impartialité de l'utilité de ce travail, et je craignais que M. de la Pérouse, ramené par quelque événement de mer, n'en eût connaissance et ne se crût obligé de tenir compte de mes idées dans son rapport. »

— Le roi n'aime pas la flatterie, dit le comte de Kervan.

— Et il se méfie des flatteurs; aussi je dois à ma franchise la bienveillance dont il m'honore.

— Ne craindrez-vous pas, mon cousin, d'en disposer pour moi ?

— Je le craindrai d'autant moins que jamais je n'ai rien demandé à Sa Majesté ni pour moi ni pour personne. Je vous prie de croire que ce ne sont pas les solliciteurs qui m'ont manqué. Oh ! mon ami, que le désintéressement est rare! Quoique je ne me sois jamais vanté des bontés du roi, on m'a demandé depuis les services les plus importants jusqu'aux plus frivoles.

— Et vous aurez grand'peine à me persuader que vous n'en avez point rendu.

— Quand ils m'ont paru mérités, j'ai fait ce que j'ai pu pour que justice fût faite, mais sans jamais consentir à ce qu'on me crût pour quelque chose dans le succès, non par modestie, je me hâte de le dire, mais par souci de mon repos. Si l'on avait su que je pouvais souvent parler à Sa Majesté, on m'aurait pris pour une puissance, et j'aurais vu ma porte assiégée nuit et jour par les grands comme par les petits. On doit vieillir vite à ce métier-là ; rien que d'y penser, j'en frissonne.

— N'est-ce pas plutôt de froid, mon cousin? Nous voici au 1er mai, il est vrai ; mais dans votre Paris, il n'y a pas de soleil.

— Ne dites pas de mal de Paris, comte. C'est le plus beau séjour du monde, après la Bretagne.

— Est-ce bien votre pensée, commandeur? Il me semble que j'en puis douter, d'après la rareté de vos visites dans notre cher pays.

— Vous savez pourquoi je n'y veux point reparaître.

— C'est trop de susceptibilité. Le chevalier n'est pas plus votre parent que le mien.

— Non; mais il portait le même nom que moi, et l'on m'a pris une fois pour lui, dans une soirée où monsieur le gouverneur m'avait invité. J'ai vu quelques personnes se parler bas, puis s'éloigner de moi, et je ne

sais ce que je serais devenu, tant la honte me suffoquait, si MM. de Rohan et de Soubise n'étaient venus me rendre le courage, en m'entourant des plus grands témoignages d'estime et d'amitié. Un mot du gouverneur dissipa l'erreur de ceux qui me prenaient pour un misérable, je me vis recherché autant qu'homme peut l'être; mais le coup était porté; je dis adieu au manoir paternel, à nos landes, à nos plages; mais je ne les oubliai jamais.

— Et vous y viendrez peut-être achever votre belle carrière, au milieu de vos amis.

— Non, cher comte; s'il m'arrivait encore quelque affront pareil à celui que j'ai reçu, je n'aurais plus le temps ni la force de m'en consoler. Mais de quoi nous entretenons-nous là? Ne serions-nous pas mieux chez moi pour deviser de notre vieux temps?

— J'accepte l'hospitalité que vous m'offrez, mon cousin, et j'aurais été vous la demander, si j'avais su où vous trouver.

— Merci, comte, je n'attendais pas moins de vous, dit le commandeur en tendant la main à M. de Kervan.

Celui-ci appela son serviteur et lui dit de tout préparer pour le départ. Alain n'avait pas attendu cet ordre; car il avait hâte de sortir de l'hôtellerie. Il reparut aussitôt, portant la valise de son maître, s'arrêta un instant pour solder la dépense, et rejoignit en courant les deux gentilshommes, qui se dirigeaient vers la place Royale, où était situé l'hôtel du commandeur.

Quand Alain vit le comte installé près d'un bon feu, devant une table bien servie, il eût volontiers baisé les mains de M. de Karadouëc; mais quand il sut que le commandeur présenterait à Versailles, dès le lendemain, M. de Kervan, il ne parla de rien moins que de se jeter au feu pour le vieux gentilhomme.

— Est-il possible, se disait-il, qu'un si digne sei-

gneur, qu'un ami de mon maître porte le même nom qu'un vil escroc, perdu de dettes et de débauches, à qui l'occasion seule a manqué pour devenir un assassin?

Alain n'avait pas entendu la conversation du comte et du commandeur; mais il savait qu'un chevalier de Karadouëc avait déshonoré sa famille; et quoiqu'il fût bien jeune lors de ces événements, il se rappelait, comme nous nous rappelons ce qui nous a le plus vivement impressionnés, les traits, la taille, la tournure, en un mot, toute la personne du chevalier. Il avait vu plus souvent le commandeur; mais il ne l'avait pas reconnu, soit que M. de Karadouëc eût vieilli beaucoup plus que le comte ne le voulait dire, soit que rien ne l'eût frappé dans la belle et noble figure de ce gentilhomme.

Quand il l'entendit nommer, il porta la main à son couteau et fit un mouvement pour s'élancer au-devant de son maître; mais il put bientôt constater qu'il n'existait aucun point de ressemblance entre le Karadouëc dont il se souvenait si bien et celui que le comte paraissait si content de retrouver.

La veillée se prolongea au delà des habitudes du commandeur; il avait tant de choses à raconter à son ami, et plus de choses encore à lui demander; puis, entre deux vieillards qui causent du passé, la conversation ne peut qu'être interminable. Lorsque le comte rentra dans son appartement, Alain se leva vivement de son siége.

— Tu dormais, mon brave Alain, dit M. de Kervan. Je me suis tant fait attendre.

— Je ne dormais pas, Monseigneur, je pensais....

— A quoi pensais-tu, mon gars? A la demoiselle de Kervan, n'est-ce pas?

— J'y pense toujours; mais je songeais aussi à monsieur le comte.

— A propos de quoi, mon ami?

— Je suis bien hardi de me mêler des affaires de notre monsieur; mais c'est qu'il n'a peut-être pas remarqué que ses habits, qui sont bien beaux, oh! bien beaux, ne sont pas faits comme ceux des seigneurs qu'on voit à Paris; et puisque notre monsieur va voir le roi....

— Ne t'inquiète pas de cela, mon cher Alain; mon habit convient à mon âge, et s'il n'est pas fait à la dernière mode, le roi ne s'en apercevra pas; car il sait bien que le cœur qui bat sous cette enveloppe un peu antique est celui d'un de ses plus fidèles serviteurs.

Alain ne répondit point; il eût aimé à voir son maître magnifiquement vêtu; mais il pensa que le roi serait heureux de voir M. de Kervan, dans quelque toilette que celui-ci se présentât.

Le lendemain, le commandeur conduisit à Versailles le gentilhomme breton, et se plaça avec lui sur le passage du roi, pour le saluer lorsqu'il sortirait de la messe. Beaucoup de députés de la noblesse s'y étaient rendus, jaloux de voir le souverain au secours duquel la province les avait envoyés. M. de Kervan fut reconnu par plusieurs, qui se contentèrent d'échanger avec lui quelques politesses; mais l'un d'entre eux, se souvenant d'avoir vu M. de Karadouëc et sachant qu'il jouissait de quelques privautés à la cour, lui demanda comment il pourrait s'y prendre pour obtenir de visiter le Petit-Trianon.

— C'est chose assez difficile pendant que la reine l'habite, répondit le commandeur; car elle s'y réfugie pour chercher la solitude et la liberté; cependant si vous connaissiez quelqu'une des dames de Sa Majesté....

— Je n'en connais pas.

— En ce cas, je vous engage à vous contenter de voir le château, les musées, le parc, les jardins; cela est beaucoup plus curieux et plus grandiose que le Petit-Trianon.

— Cependant, si j'en crois les récits qu'on m'a faits, le Petit-Trianon mérite d'être visité.

— Sans doute. C'est une retraite charmante, où la reine, ennemie du faste et de l'étiquette, vient goûter le plaisir de vivre en famille et se délasser des grandeurs auxquelles Sa Majesté préfère les douceurs de l'amitié.

— Oui, je sais que la duchesse de Polignac est l'amie de Marie-Antoinette : on en a causé beaucoup ; et entre nous, Louise de Savoie-Carignan, duchesse de Lamballe, était plutôt faite pour ce rôle que Mme Jules de Polignac. Enfin, cela ne me regarde pas ; j'aime la reine, parce que je ne puis croire qu'elle soit Autrichienne de cœur, comme on le lui reproche, et je donnerais pour la défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— C'est le devoir de tout bon gentilhomme. Croyez, Monsieur, qu'on a beaucoup calomnié cette bonne et charmante princesse, et qu'elle partage sincèrement l'amour que le roi porte à tous ses sujets.

— Je le crois, monsieur de Karadouëc. Je ne suis pas de ceux qui font un crime à une jeune et belle femme d'aimer les courses en traîneau, les spectacles, les bals de l'Opéra, la parure et les bijoux ; mais je voudrais que cette femme n'oubliât point qu'elle est reine; car si elle l'oublie, comment voulez-vous que les autres s'en souviennent?

— Vous avez raison jusqu'à un certain point, Monsieur. Les reines ne s'appartiennent pas. Si pénible que leur paraisse le joug de l'étiquette, il est à désirer qu'elles ne s'en affranchissent point ; car il est bon que le peuple ne s'habitue pas à regarder ses souverains comme de simples particuliers. C'est vous dire que je regrette comme vous que Sa Majesté se soit laissé entraîner par la curiosité au bal de l'Opéra, où elle était cependant sous la protection de ses beaux-frères. Quant aux courses en traîneau, ce fut une occasion de dépense dans un

temps où la misère publique était grande; mais la reine était jeune alors, et elle a montré depuis combien elle est sensible aux souffrances de ses sujets. Enfin, l'affaire du collier, à laquelle vous faites allusion, a été un très-fâcheux scandale, puisque le nom de la reine et celui d'un prince de l'Église ont pu être mêlés à ceux d'un faussaire comme Réteaux de Villette et d'une intrigante comme la comtesse de Lamotte. Mais la reine et le cardinal étaient innocents.

— Vous pensez donc, monsieur le commandeur, que la justice n'a point été influencée par le haut rang des personnages compromis dans cette affaire ?

— Sur mon honneur, je le crois, et je m'étonne de la question que vous m'adressez. N'avez-vous donc pas connu tous les détails de cette histoire ?

— Il y a diverses manières de la raconter.

— Je vous certifie, Monsieur, qu'il ne doit y en avoir qu'une, et la voici : Le joaillier Bœhmer, dont le nom est devenu trop célèbre, employa dix ans à réunir les plus beaux diamants qu'il put trouver, et en forma un collier, qu'il fit présenter au roi. Le roi en fut émerveillé et fit porter ce collier chez la reine; mais Marie-Antoinette, qui savait que ce merveilleux bijou devait coûter 1,600,000 fr., répondit noblement que la France avait plus besoin d'un vaisseau que la reine d'un collier. Les diamants furent donc rendus à Bœhmer qui essaya vainement de les vendre à l'étranger, et non moins vainement de les faire acheter par Marie-Antoinette. Pendant quelque temps, on n'en entendit plus parler; mais au mois d'aout 1785, Bœhmer fit parvenir à la reine un billet par lequel il la félicitait de posséder les plus belles pierreries du monde et la priait de ne pas oublier son joaillier. La reine répondit que sa résolution était inébranlable, qu'elle n'achèterait pas le collier. Bœhmer ne comprit rien à cette réponse, ou plutôt il devina qu'il

avait été la dupe d'une intrigue ; car il avait livré le collier au cardinal de Rohan et reçu de la reine, par son entremise, un à-compte de 30,000 fr. M. de Rohan, grâce à de faux ordres, écrits par Réteaux de Villette et portant pour signature Marie-Antoinette de France, s'était cru chargé par la reine d'acheter le fameux collier et l'avait remis à la comtesse de Lamotte.

— La comtesse de Lamotte était de très-noble origine.

— Elle descendait des Valois et n'en était pas moins une habile voleuse, qui n'avait ourdi cette trame que pour faire fortune. Elle dépeça le collier dès qu'elle l'eut reçu du cardinal, et envoya son mari le vendre hors de France. Quand la reine apprit l'escroquerie commise en son nom, elle demanda justice. Ce fut un tort. Il eût mieux valu étouffer cette affaire ; mais la reine, ainsi outragée, ne fut point maîtresse de son indignation, et le roi, prenant conseil de la droiture de son cœur plutôt que de la politique, ne songea point à prévenir un funeste éclat. Le procès s'instruisit, l'innocence de Marie-Antoinette et celle du cardinal furent reconnues ; mais les ennemis de la royauté trouvèrent moyen de faire croire au peuple que le rang du cardinal et le nom de la reine avaient pesé dans la balance de la justice. On me l'avait dit ; mais j'en doutais encore, Monsieur, avant que vous me l'eussiez assuré.

— Je suis le très-fidèle sujet du roi et le très-dévoué serviteur de la reine, répondit le gentilhomme, et je vous remercie d'avoir bien voulu rétablir pour moi les faits altérés par la malignité publique. Nous vivons en un triste temps, monsieur de Karadouëc, en un temps où la censure publique ne ménage plus rien, et où tous les yeux semblent attachés sur le pouvoir, non pour obéir à ses ordres, mais pour épier ses fautes et les relever impitoyablement.

— C'est pourquoi, nous qui sommes les défenseurs

nés de ce pouvoir, nous devons nous presser autour de nos souverains, et leur faire de nos respects et de notre amour un rempart contre la calomnie, dit M. de Kervan.

— Je suis de votre avis, monsieur le comte, et maintenant que je tiens de bonne source la vérité, je ne souffrirai point qu'on ose l'attaquer devant moi. C'est un service que m'a rendu M. de Karadouëc, et, s'il le voulait, il pourrait m'en rendre encore un autre.

— Disposez de moi, Monsieur, répondit le commandeur.

— Je vous ai fait part du désir que j'éprouve de visiter le Petit-Trianon, ne voudriez-vous point m'aider à le satisfaire ?

— Cela ne me sera pas facile; cependant, si vous y tenez beaucoup, j'ai l'honneur de connaître la comtesse d'Adhémar, et je lui en parlerai.

— J'y tiens tant, que je n'ai pas le courage de refuser, quoique je devine l'effort de courtoisie que vous faites pour ne pas m'éconduire comme un importun. Mais vous m'excuserez, j'espère, quand vous saurez que j'ai engagé ma parole de gentilhomme de ne pas retourner dans ma province sans avoir vu les magnificences de ce palais.

— J'ai vu plusieurs fois le Petit-Trianon, et je n'y ai jamais remarqué rien de magnifique.

— Pas même la salle dont le parquet est formé de pièces d'or et les murailles incrustées de pierreries ?

— C'est là ce que vous voulez voir. Je comprends votre curiosité, Monsieur, répondit le commandeur; j'écrirai ce soir même à Mme d'Adhémar et j'espère obtenir pour vous la permission de visiter tous les appartements du château.

— Ce sera un véritable service que vous me rendrez, Monsieur. Comptez, je vous prie, sur ma reconnaissance.

Le gentilhomme laissa son adresse à M. de Karadouëc,

afin que la permission tant souhaitée pût lui être envoyée, s'excusa de nouveau et s'éloigna.

— Il n'y a ni murailles incrustées de pierreries ni pavé de pièces d'or à Trianon, n'est-ce pas, mon ami? demanda le comte de Kervan, resté seul avec le commandeur.

— Non, cher ami; votre château de Kervan est aussi richement meublé que la retraite de Marie-Antoinette; mais quand je l'aurais dit à ce gentilhomme, je n'aurais pas réussi à le persuader. Il m'aurait pris pour un des fanatiques de la reine, que je viens déjà de défendre contre les accusations dont on la charge. J'aime mieux qu'il voie par lui-même combien cette princesse est calomniée.

Un mouvement qui se fit dans la galerie annonça l'approche du roi. Le comte de Kervan, qui n'avait jamais tremblé sur le champ de bataille, sentit battre son cœur. Il avait vu Louis XVI encore dauphin; mais il n'était pas venu à la cour depuis la mort de Louis XV. Le comte de Provence et le comte d'Artois accompagnaient leur frère, que M. de Kervan reconnut aussitôt. Les deux princes, arrivés au milieu de la galerie, sortirent par une porte latérale, et le roi continua de s'avancer, distribuant aux gentilshommes rangés sur son passage des saluts, des sourires et de bienveillantes paroles. Arrivé près du commandeur, il s'arrêta.

— Bonjour, monsieur de Karadouëc, lui dit-il affectueusement; il y a longtemps que je ne vous ai vu.

— Sire, je remercie Votre Majesté d'avoir bien voulu s'en apercevoir, répondit le commandeur.

— Vous n'avez pas de nouvelles de M. de la Pérouse?

— Aucunes, sire.

— Ce silence commence à m'inquiéter. Venez, monsieur de Karadouëc, j'ai à causer avec vous.

Le commandeur s'inclina; le roi attacha sur le comte

de Kervan un regard plein de bienveillance, salua et passa outre. Le comte avait alors soixante-six ans; mais sans la blancheur de ses cheveux, qu'il ne poudrait point, il eût été impossible de lui donner cet âge, tant sa taille était droite, sa démarche ferme, ses traits nobles et ses yeux pleins d'éclat. Une large cicatrice qui traversait son front achevait de caractériser sa physionomie et de faire du comte de Kervan un des plus beaux vieillards qu'on pût rencontrer.

A peine Louis XVI eut-il disparu, que le commandeur emmena son ami. Tous deux gagnèrent par un escalier bien connu de M. de Karadouëc l'antichambre dans laquelle se tenait Cléry, valet de chambre du roi.

— Sa Majesté vous attend, Monsieur, dit Cléry, en s'effaçant pour laisser passer le commandeur.

— Monsieur de Karadouëc, quel est donc le gentilhomme que j'ai vu près de vous tout à l'heure? demanda le roi.

— Sire, c'est le comte de Kervan, qui désire vivement obtenir une audience de Votre Majesté.

— Le comte de Kervan.... Vieille noblesse de Bretagne.... Est-ce donc le comte qui a glorieusement servi sous les ordres de M. de Suffren?

— C'est son troisième fils, sire; les deux aînés sont partis comme volontaires avec M. de Rochambeau.

— Le comte méritait d'avoir de si vaillants héritiers; car, si je ne me trompe, il a noblement servi le roi mon aïeul.

— Votre Majesté ne se trompe pas: le comte de Kervan a donné à la France son sang et sa fortune pendant les guerres du dernier règne.

— Vous me le présenterez, monsieur de Karadouëc.

— Sire, il attend le bon plaisir de Votre Majesté.

Louis fit un signe approbateur, et le comte parut.

— Venez, monsieur de Kervan, dit le roi avec l'af-

fabilité qui lui gagnait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient. M. de Karadouëc vous dira qu'il n'a pas eu besoin de me rappeler vos services, et je serai heureux de vous en récompenser, si je le puis.

Le comte expliqua en quelques mots le but de sa démarche, fit avec dignité et modestie l'éloge des comtes de la Saulnaie et celui de Martial, leur unique rejeton.

— J'avoue, sire, que ce jeune homme n'a rien fait encore pour mériter une telle faveur, ajouta-t-il; mais il saura prouver à Votre Majesté qu'il n'en est point indigne.

— J'accepte votre garantie, monsieur de Kervan, et je charge votre ami le commandeur de me rappeler votre requête, si je venais à l'oublier.

— Sire, répondit M. de Karadouëc, Votre Majesté n'oublie jamais ses promesses.

— Ma mémoire est assez bonne, il est vrai.

— Dites qu'elle est prodigieuse, sire. Mais pour moi le prodige s'explique : cette mémoire, qui étonne tout le monde, a sa source dans le cœur de Votre Majesté.

— La simple justice veut qu'on se rappelle toujours les services qu'on a reçus. C'est trop souvent la seule récompense que les rois puissent accorder; aussi je voudrais ne rien oublier; mais les préoccupations du moment sont si fâcheuses.... Enfin, Dieu voit le fond de mon âme; il sait combien j'aime mon peuple, il daignera me venir en aide. Vous êtes un des députés de la noblesse, monsieur de Kervan?

— Oui, sire, et l'un des plus dévoués à Votre Majesté.

— Dites bien à vos collègues qu'aucun sacrifice ne me coûtera pour la gloire et le bonheur de la France. Qu'ils assurent le paiement des créanciers de l'État, le maintien de l'ordre public et la défense du royaume, c'est tout ce que je demande; et s'il faut, pour y arriver,

que je réduise encore les dépenses de ma maison, que je renonce à mes intérêts ou à mes jouissances personnelles, j'en serai trop payé par la vue de la prospérité de mon peuple.

— Ah ! sire, pourquoi faut-il que ces nobles paroles ne soient entendues que par deux de vos serviteurs ?

— Je les répéterai devant les états, monsieur de Karadouëc ; je voudrais les répéter à chacun de mes sujets ; car ils ne sauront jamais assez combien il y a d'amour pour eux dans mon cœur.

— Votre Majesté l'a prouvé en accordant la convocation des états généraux, dit M. de Kervan.

— On m'a assuré que la paix et le bonheur de mon peuple sortiraient de cette assemblée. Que Dieu le veuille, et tout ce que je regretterai sera de ne l'avoir pas réunie plus tôt. Prenez ces notes, mon cher Karadouëc, ajouta le roi en remettant des papiers au commandeur ; vous les lirez à loisir et vous me direz franchement ce que vous en penserez.

L'audience était terminée ; les deux gentilshommes se retirèrent pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour la bonté du roi.

— Est-il possible, dit le comte, qu'un tel prince ait des ennemis et des détracteurs ?

— On ne lui rend pas toute la justice qu'il mérite ; cependant la droiture de ses intentions est si connue, que ses ennemis, n'osant l'attaquer comme ils le voudraient, calomnient la reine et s'efforcent de la rendre odieuse, afin que le mépris et la haine amassés contre elle retombent sur le roi. C'est véritablement un triste temps, cher comte, que celui où nous vivons.

— Patience et espoir, mon cousin ! Tout ira bien, dit M. de Kervan.

— Le croyez-vous sincèrement, vous qui êtes un homme de sens et un homme de cœur ?

— Je le crois comme vous, comme le roi, comme tout le monde.

— Ne parlez pas de moi, comte; si j'avais eu quelque influence sur les affaires, les états généraux n'eussent pas été convoqués.

— Vous n'espérez pas qu'ils remédient à l'épuisement des finances?

— Je n'en attends rien de bon, à moins que Dieu n'en fasse surgir des événements que personne ne peut prévoir. Louis XV espérait que la machine gouvernementale durerait autant que lui; mais elle est bien usée pour durer autant que Louis XVI.

— Que dites-vous, mon ami?

— Je dis, mon cher comte, que le tiers-état est bien ambitieux, bien jaloux de nos priviléges, et que la noblesse ne sortira point de cette assemblée sans y avoir laissé les plus belles plumes de ses ailes.

— Qu'à cela ne tienne, mon cousin! Le roi est prêt à faire tous les sacrifices possibles au bonheur de la France, et le devoir de la noblesse est d'imiter le roi.



VI.

Le 4 mai 1789 eut lieu l'ouverture des états généraux. Dès le point du jour, une foule immense stationnait dans les rues de Versailles, attendant l'heure où le roi et les députés se rendraient à l'église Saint-Louis, pour assister à la messe solennelle et à la procession qui devait la suivre.

Cette procession fut on ne peut plus brillante. Louis XVI et Marie-Antoinette, entourés des grands dignitaires de leurs maisons, des princes et des princesses de la famille royale, des seigneurs et des dames de la cour, y parurent pour la dernière fois dans toute leur majesté. Le roi avait trente-quatre ans. Sa taille moyenne était un peu alourdie, depuis quelques années, par un commencement d'embonpoint; mais cet embonpoint n'était pas disgracieux; ses traits étaient nobles et beaux comme ceux des princes de sa race: front large, nez aquilin, bouche grande, garnie de belles dents, lèvres un peu épaisses, mais bien découpées et entr'ouvertes par un sourire plein de bonté, peau fine, blanche et animée des

couleurs de la santé. Ses yeux, d'un bleu limpide, grands et bien fendus, respiraient la tendresse et la mélancolie. Il tenait des Bourbons et de la princesse de Saxe, sa mère, une constitution robuste, et pouvait passer pour un des hommes les plus forts de son royaume.

Élevé loin de la cour de Louis XV, par des maîtres sages et pieux, le jeune prince n'avait point été atteint par la corruption de ce règne; ce qu'il aimait le plus au monde, c'était le peuple; ce qu'il redoutait le plus, c'était de ne pouvoir le rendre heureux. « L'âme de Fénelon, dit M. de Lamartine, semblait avoir traversé deux générations de rois, dans ce palais (Meudon) où il avait élevé le duc de Bourgogne, pour inspirer encore l'éducation de son descendant. Ce qui était le plus près du vice couronné sur le trône était peut-être ce qu'il y avait de plus pur en France. Si le siècle n'eût pas été aussi dissolu que le roi, il aurait tourné là son amour. Il en était venu jusqu'à ce point de corruption où la pureté paraît un ridicule et où on réserve le mépris pour la pudeur. »

L'avénement de Louis XVI fut salué par un peuple enthousiaste; mais la popularité de ce prince venait plutôt de la joie que causait la mort de Louis XV que d'un véritable amour. Louis XVI arrivait au trône avec les plus loyales intentions; probe, savant et religieux, il comprenait la nécessité de nombreuses réformes et ne demandait qu'à les accorder; mais il manquait d'audace, et il fut entraîné par la révolution, qu'il était digne de diriger. Il porta la peine de toutes les fautes de ses prédécesseurs, de tous les désordres des administrations, de la misère du temps et des haines sourdement amassées depuis des siècles dans le cœur du peuple.

Mais les choses n'en étaient pas encore à ce point quand les états généraux s'ouvrirent, et de nombreuses acclamations saluèrent son passage au milieu des rangs

pressés de la multitude. Le comte de Provence eut sa part de ces applaudissements; mais le comte d'Artois ne reçut que des injures et des menaces. Le comte d'Artois était le plus brillant seigneur de la cour. Jeune, beau, chevaleresque, ne doutant de rien, il résumait les vertus et les défauts de l'ancienne noblesse. On l'accusait d'empêcher, de concert avec la reine, l'effet des mesures libérales que le roi eût décrétées, s'il eût agi d'après ses seules inspirations. Il n'était donc point aimé, et la foule, qui commençait à s'enhardir, ne le lui laissa pas ignorer.

Marie-Antoinette n'avait plus la fraîcheur de la première jeunesse; de nombreuses déceptions, des soucis, des chagrins, causés par la malignité publique, avaient un peu altéré sa physionomie et attristé son sourire; mais ses traits fins et nobles, sa taille pleine de grâce et de majesté, ses magnifiques cheveux qui avaient fait l'admiration de la cour, et, plus que tout le reste, son âme fière et tendre rayonnant sur son visage, la rendaient encore admirablement belle. Sa toilette royale, les riches diamants de la couronne et ceux qui lui appartenaient en propre relevaient son éclat; cependant la multitude, qui se laisse presque toujours séduire par le double prestige de la grandeur et de la beauté, accueillit la reine avec une froideur qui la glaça, comme un sinistre pressentiment. Elle n'avait pas vu sans crainte la convocation des états généraux; car seule elle avait entrevu la révolution qui en devait sortir. Elle avait plus de force d'âme, plus d'orgueil, plus de perspicacité que le roi; elle exerçait sur lui un empire absolu; on le savait, on la rendait responsable de ce que faisait Louis XVI et de tout ce qu'il manquait de faire.

Ce qui rendit plus cruel encore à Marie-Antoinette l'accueil peu sympathique du peuple, ce furent les cris de joie, les vivat, les applaudissements qui éclatèrent, quand le duc d'Orléans parut. Elle fut blessée de ce

contraste, et eut peine à retenir ses larmes jusqu'à ce qu'elle pût les verser dans la solitude de son palais.

Après les princes et la cour défilèrent les députés des trois ordres : les évêques, revêtus de leurs habits sacerdotaux ; les nobles, fièrement coiffés du chapeau à plumes blanches, mis à la mode par Henri IV, et portant la veste glacée d'argent sous le manteau de velours noir doublé et bordé de drap d'or ; enfin le tiers-état, modestement drapé dans le manteau de drap noir. Plusieurs représentants du tiers-état appartenaient à la noblesse ; mais en acceptant la députation de la bourgeoisie, ils en avaient pris l'habit. De ce nombre était Mirabeau, qui devait jouer un grand rôle dans le drame de la révolution.

Le tiers-état était nombreux ; le ministre Necker, jaloux de conserver la popularité dont il jouissait, lui avait fait donner un nombre de voix égal à celui de la noblesse et du clergé réunis. Le tiers-état devait, suivant l'ancienne coutume, tenir ses séances dans un local particulier, mais il ne voulut pas se soumettre à ce qu'il regardait comme une humiliation, et il fit sommer les députés des deux autres ordres de se joindre à lui. Quelques membres du clergé et de la noblesse obéirent ; mais la plupart se tinrent à l'écart, attendant que la volonté du roi fût connue. Le tiers-état, fort du génie de Mirabeau, dont l'éloquente parole disposait de l'esprit public, déclara que s'il y avait des députés infidèles à leur mandat, leur défection ne devait point empêcher les autres de délibérer sur les grands intérêts de la patrie. Les séances commencèrent, et les représentants du tiers-état, auxquels s'étaient joints un certain nombre d'autres députés, donnèrent à leur réunion le titre d'Assemblée nationale.

— Eh bien ! que dites-vous de ces débuts ? demanda le commandeur de Karadouëc au comte de Kervan,

qui avait refusé de prendre place dans l'assemblée.

— Je dis que vous aviez raison, mon cher cousin, quand vous parliez des prétentions du troisième ordre, et je commence à craindre, comme vous, qu'il ne sorte de ceci des choses auxquelles le roi ne s'attend point.

— Il serait à désirer que la cour parvînt à s'attacher M. de Mirabeau. Il est nôtre par sa naissance, et c'est un malheur que la noblesse d'Aix l'ait rejeté avec le mépris que méritaient ses déréglements; car son incomparable talent fera toujours pencher la balance en faveur du parti qu'il adoptera.

— Je le crois comme vous; et si j'avais l'honneur d'être admis auprès du roi, j'oserais lui conseiller de tout faire pour que, d'ennemi de la royauté, cet admirable orateur consentît à en devenir le soutien.

— Le roi n'estime que la vertu, et il reculera peut-être devant l'idée d'acheter un tel appui. La reine seule pourrait l'y décider. Vous verrez la duchesse de Polignac, mon cher comte; faites en sorte qu'elle parle de cette affaire à la reine.

— Vous me supposez un crédit que je n'ai pas; mais si l'occasion de voir Mme de Polignac se présente, je lui dirai ce que je pense, dût mon avis être pris pour celui d'un peureux ou d'un fou.

Le comte de Kervan se trompait sur les dispositions de la cour. Marie-Antoinette savait, à n'en pouvoir plus douter, qu'elle n'était point aimée, et sa tendresse d'épouse et de mère se sentait instinctivement alarmée. Elle avait compris, dès les premières résistances du tiers-état, qu'un puissant ennemi s'élevait contre la royauté; et si elle se laissait quelquefois rassurer par l'insouciance et les dédains du comte d'Artois, qui regardait les députés comme une poignée de factieux, ses craintes ne tardaient pas à reparaître.

L'idée de s'attacher Mirabeau lui était déjà venue ou

lui avait été déjà suggérée, quand M. de Kervan prit sur lui d'en parler à la duchesse de Polignac, et la reine songeait à faire adroitement sonder l'ambition du tribun. Mirabeau savait ce qu'il valait; il demanda, dit-on, l'ambassade de Constantinople; et la cour ne jugeant pas à propos de la lui accorder, il continua de prêter aux idées nouvelles le merveilleux prestige de sa parole.

Louis XVI crut qu'en se rendant à l'Assemblée dans tout l'éclat de la majesté royale, il imposerait au tiers-état un respect salutaire, et il ordonna de fermer pendant quelques jours la salle des séances, pour qu'on y pût faire les préparatifs nécessaires à sa réception. On voulait aussi enlever les gradins et fermer les travées qui entouraient la salle et que le peuple de Paris envahissait pendant toutes les séances; car il s'était établi entre la foule et l'Assemblée nationale des rapports à la suite desquels les esprits s'échauffaient d'une manière très-alarmante.

Il y avait entre Paris et Versailles un va-et-vient continuel; les artisans désertaient leurs ateliers, les marchands fermaient leurs boutiques, pour venir assister aux délibérations des états généraux. Or, ce qui passionnait cette foule, ce n'étaient pas les dissertations plus ou moins savantes de la noblesse et du clergé sur les droits que leur contestait le tiers-état; c'étaient les motions de ce dernier, déjà tout-puissant; car l'opinion publique était pour lui.

Le roi fit placer des gardes autour de la salle des séances pendant que les travaux ordonnés s'y exécuteraient. Les députés, n'ayant pu y pénétrer, se réfugièrent au Jeu de Paume, et, se plaignant des entraves mises à l'exécution de leur mandat, déclarèrent que, dans les conjonctures alarmantes où ils se trouvaient, leur devoir était de jurer qu'ils ne se sépareraient point sans avoir donné une constitution à la France; qu'ils se regardaient

comme liés jusque-là par les pouvoirs qu'ils avaient reçus de la nation, et qu'ils se réuniraient, malgré tous les obstacles, dans n'importe quel lieu, pour y accomplir leur mission. Chacun prêta ce serment; on en rédigea une copie, et tous les membres y apposèrent leur nom.

Le lendemain, 23 juin, l'Assemblée se réunit dans une église et y fut rejointe par un certain nombre de députés du clergé et de la noblesse, que les membres du tiers-état reçurent avec acclamation. Ils se rendirent ensemble dans la salle où le roi devait réunir les trois ordres.

Louis XVI se plaignit en père plutôt qu'en maître des divisions qui empêchaient les états généraux de travailler au bien public et rendaient inutile toute la sollicitude dont son cœur était rempli pour le bonheur du peuple. Il fit lire ensuite par le garde des sceaux une déclaration par laquelle les décrets rendus sans la participation des trois ordres étaient frappés de nullité. Une seconde déclaration contenait en trente-cinq articles les éléments d'une charte qui devait répondre aux vœux légitimes des Français.

— Si vous m'abandonnez dans une si belle entreprise, dit le roi en terminant son discours, je ferai seul le bien de mes peuples.... Il est rare peut-être que l'unique ambition d'un souverain soit d'obtenir de ses sujets qu'ils s'entendent pour accepter ses bienfaits.

Louis donna ensuite l'ordre à tous les députés de se séparer et de reprendre le lendemain leurs délibérations dans les salles réservées à chacun des trois ordres.

Il sortit, suivi de la noblesse et d'une partie du clergé; mais le tiers-état demeura dans la salle des séances. Mirabeau, devinant les pensées qui agitaient ses collègues, se leva et dit :

— J'avoue, Messieurs, que ce que vous venez d'entendre pourrait être le salut de la patrie, si les présents du despotisme n'étaient toujours dangereux. Quelle est

cette insultante dictature? L'appareil des armes, la violation du temple national pour vous commander d'être heureux? Qui vous fait ce commandement? Votre mandataire. Qui vous donne des lois impérieuses? Votre mandataire; lui qui doit les recevoir de nous, Messieurs, qui sommes revêtus d'un sacerdoce politique et inviolable; de nous, enfin, de qui seuls vingt-cinq millions d'hommes attendent un bonheur certain, parce qu'il doit être consenti, donné et reçu par tous! Je demande qu'en vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment: il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution.

Les députés applaudirent, et le grand maître des cérémonies étant entré dans la salle pour leur demander s'ils avaient entendu les ordres du roi, Mirabeau lui répondit:

— Oui, Monsieur, nous avons entendu les intentions qu'on a suggérées au roi; et vous, qui ne sauriez être son organe auprès des états généraux, vous qui n'avez ici ni place ni droit de parler, vous n'êtes pas fait pour nous rappeler son discours. Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes.

Il y eut une nouvelle explosion d'enthousiasme; les députés déclarèrent persister dans la résolution qu'ils avaient prise de travailler sans relâche à donner au peuple une constitution.

Le tiers-état formait dès lors la majorité des représentants, puisque cent cinquante députés des deux autres ordres s'étaient déjà réunis à ce tiers-état, qui comptait à lui seul autant de membres que le clergé et la noblesse, c'est-à-dire cinq cent soixante-dix-huit. Si le vote avait lieu par tête, il était évident que le dernier ordre l'emporterait, tandis que si les suffrages recueillis dans

chaque assemblée ne formaient qu'une seule voix, la direction des affaires échapperait au plus grand nombre. Là était toute la question ; déjà on l'avait agitée, et elle avait été la cause des dissidences survenues dans l'Assemblée. Le roi, ordonnant de nouveau que les trois ordres délibérassent séparément, devait éprouver une grande résistance de la part du tiers-état, et Mirabeau fut l'organe de cette résistance. Plusieurs autres orateurs protestèrent comme lui contre la violence faite à la liberté des états généraux par le pouvoir exécutif.

Avant que les délibérations fussent reprises, Mirabeau demanda que la personne des députés fût déclarée inviolable pendant toute la durée des états, et qu'on regardât comme infâme et traître à la patrie tout agent de la force publique qui prêterait son ministère contre un des membres de l'Assemblée.

— Monsieur, parlez pour vous, répondit plaisamment un député.

Mirabeau avait eu fort souvent affaire aux huissiers ; il était dissipateur, aimait le luxe, le plaisir, et ne savait pas y renoncer, lorsqu'il manquait d'argent. Le vicomte de Mirabeau, son frère, disait :

— Dans une autre famille, je passerais pour un homme d'esprit et un mauvais sujet ; dans la nôtre, je passe pour un sot et pour un homme rangé.

La motion faite par Mirabeau fut votée, et l'Assemblée se sépara. Il y eut dès lors deux partis, soit dans les états généraux, soit parmi le peuple, soit même à la cour : l'un qui acceptait les déclarations de Louis XVI, l'autre qui les repoussait. Chaque jour le nombre des mécontents augmentait à Paris, et les démonstrations de la foule devenaient hostiles pour les députés qui ne s'étaient pas encore joints à ceux du tiers-état. Il y eut aussi du bruit à Versailles, et l'archevêque de Paris fut insulté, au sortir d'une séance, par la populace ameutée.

Le roi, instruit de ces troubles, fit appeler le duc de Luxembourg, président de la noblesse, et lui demanda quelle décision il comptait prendre.

— Sire, répondit le duc, nous sommes décidés à mourir; mais en tombant sous le fer des assassins, nous frapperons de nullité les décrets du tiers-état, et par là nous sauverons peut-être le roi et la monarchie.

— Non, reprit vivement Louis XVI, je ne veux pas que vous mouriez pour me soutenir. Dites à ma brave noblesse que je la prie de se réunir au tiers-état, et que si ce n'est pas assez de l'en prier, je le lui ordonne.

Le duc voulut insister; mais le roi écrivit lui-même aux membres non encore réunis qu'il était fort touché de la marque de fidélité qu'ils lui donnaient, en acceptant sa déclaration, mais qu'il ne pouvait se dispenser de les inviter à se joindre à ceux qui ne l'acceptaient pas. L'ordre était positif, les députés obéirent, et, imitant le désintéressement du roi, ils firent volontairement l'abandon de tous leurs priviléges pécuniaires.

Cette réunion des trois ordres fut célébrée par des illuminations à Paris et à Versailles; mais la tranquillité ne se rétablit pas dans la première de ces villes. On forçait les prisons, on mettait en liberté les débiteurs et les soldats révoltés; on les portait en triomphe; en un mot, on affichait le plus grand mépris pour les actes du pouvoir. Le roi, désirant remédier à ces désordres, fit avancer des troupes, et ordonna la formation d'un camp aux portes de sa capitale. On fit aussitôt courir le bruit que la reine avait juré de faire dissoudre l'Assemblée et d'affamer Paris. La disette était déjà si grande, que la population, vivement alarmée, accueillit tous ces bruits, les grossit, et se montra bientôt prête à opposer la force à la force.

L'Assemblée nationale n'était guère plus rassurée que les Parisiens. Les députés des trois ordres, réunis par

la volonté du roi, ne s'entendaient point : la noblesse affectait pour le tiers-état un dédain dont celui-ci se vengeait en s'emparant chaque jour davantage du pouvoir. Il était soutenu par la capitale, où des meneurs, plus ou moins sincères dans leurs convictions, commençaient à agiter les masses et à corrompre les troupes. L'Assemblée se plaignit de ce que la présence des forces militaires nuisait à la liberté de ses délibérations et demanda au roi d'éloigner les régiments qui entouraient Versailles. Louis répondit qu'il les avait fait venir pour empêcher les troubles, et que s'ils portaient ombrage à l'Assemblée, il pourrait la transporter à Soissons.

Cette réponse mécontenta plus encore les Parisiens que l'Assemblée, et le renvoi de Necker, ministre qui avait su se rendre populaire, fut le signal de la révolte. Des rassemblements se formèrent au Palais-Royal, qui depuis quelque temps déjà servait de rendez-vous aux agitateurs et aux curieux.

— Citoyens ! s'écrie un jeune homme en s'élançant sur une chaise, un pistolet à la main, il n'y a pas un moment à perdre. Le renvoi de Necker est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes. Ce soir même, les bataillons étrangers sortiront du Champ de Mars pour nous égorger. Il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes !

— Aux armes ! aux armes ! répond la foule, qui s'élance dans les rues les plus populeuses, et qui, se voyant repoussée par les troupes, enfonce et pille les boutiques des armuriers, brûle les barrières, et marche contre les régiments rassemblés dans les Champs-Élysées.

Le jeune homme qui avait provoqué ce mouvement se nommait Camille Desmoulins. Les électeurs parisiens, réunis à l'hôtel de ville, livrèrent à la foule les armes qu'ils y trouvèrent, et, s'étant constitués en municipalité

provisoire, ils décrétèrent la formation d'une milice bourgeoise. Les gardes-françaises, régiment composé d'enfants de Paris, entrèrent dans cette milice, à laquelle on donna pour signe de reconnaissance une cocarde rouge et bleue.

La cour était dans une agitation voisine de la terreur: les Parisiens pouvaient se porter sur Versailles; et quelle force serait assez imposante pour commander aux flots déchaînés d'une populace en courroux?

Le roi, affligé de voir son autorité méconnue et ses bonnes intentions calomniées, humilié de son impuissance à soulager le peuple, ne se sentait plus le maître de cette foule qui avait jadis salué son avénement avec tant d'amour, et qui maintenant l'accusait de ses maux. La reine, plus fière et plus forte, tremblait cependant, sinon pour elle, du moins pour ses enfants. Elle encouragea les troupes à se bien défendre, si les Parisiens se portaient sur Versailles; elle leur distribua de l'argent et du vin, et leur confia la garde des avenues du château.

Le 14 juillet, l'hôtel des Invalides fut envahi par la foule, et ses arsenaux dépouillés de vingt-huit mille fusils et de vingt canons. Ces armes, jointes à celles que la municipalité avait distribuées, à celles qu'on avait enlevées chez les armuriers ou trouvées dans les maisons, enhardirent la populace; elle se rua vers la Bastille, où elle savait en trouver encore. La forteresse n'était défendue que par cent quatorze soldats; mais ses murailles étaient solides, et, après cinq heures de combat, la garnison n'avait encore perdu qu'un seul homme. Les gardes-françaises arrivèrent alors avec du canon, qu'elles mirent en batterie devant le pont-levis. Les assiégés demandèrent à capituler; mais pendant que le gouverneur Delaunay parlementait avec les assiégeants, un petit pont fut abaissé; la populace furieuse se préci-

pita dans la cour, égorgea le gouverneur, trois officiers et plusieurs soldats, et reprit en triomphe le chemin de l'hôtel de ville.

Flesselles, prévôt des marchands, présidait la municipalité improvisée l'avant-veille. La foule lui demanda des armes et prétendit qu'il se jouait d'elle et la trahissait. Quelques-uns de ces farouches vainqueurs prétendirent avoir trouvé dans les vêtements du malheureux Delaunay un billet qui faisait preuve de la trahison du prévôt. En vain essaya-t-il de se disculper; des vociférations lui coupèrent la parole, et un misérable ayant porté la main sur lui, Flesselles se vit arraché de son bureau, traîné dans la rue et jusque sur la place de Grève, où il fut impitoyablement massacré.

Pendant que ces événements, prélude d'une ère sanglante, s'accomplissaient, le comte de Kervan, assez gravement malade depuis quelques jours pour que le commandeur, son ami, l'eût contraint de revenir à Paris, entendait gronder l'émeute, et souffrait cruellement de ne pouvoir partager les dangers qu'il redoutait pour l'Assemblée et pour le roi. M. de Karadouëc était parti la veille pour Versailles, afin de prévenir Louis XVI de ce qui se passait dans sa capitale. Il ne restait donc auprès du vieux gentilhomme que son fidèle Alain; encore l'envoyait-il à chaque instant savoir ce que devenait l'insurrection; et s'il n'eût été cloué sur son lit par la souffrance, il n'eût pu résister au désir de se jeter, l'épée à la main, au milieu de cette armée ivre de sang et de fureur.

A la première nouvelle de l'attaque de la Bastille, il eut un mouvement de joie; car il ne doutait pas que l'audace de la foule ne vînt se briser contre la terrible forteresse, et il attendit avec impatience qu'Alain vînt lui apprendre de quel côté se tournerait, après une défaite, la rage de ces hardis combattants.

L'absence du bon serviteur dura longtemps. Le comte s'agitait sur sa couche, sans pouvoir commander à son inquiétude; de temps en temps il faisait un effort pour se lever et retombait brisé, au moral comme au physique. Enfin le pas d'Alain retentit sur l'escalier, et le brave garçon parut. Il était pâle, haletant, et se soutenait à peine.

— Ah! Monsieur, Monsieur, s'écria-t-il, en se laissant tomber sur un siége, ce ne sont pas des chrétiens, ce ne sont pas des hommes, ce sont des démons.

Pour qu'Alain oubliât le respect qu'il devait à son maître, il fallait qu'il fût sur le point de succomber à l'émotion ou à la fatigue; aussi le comte, en le voyant s'asseoir, devina qu'il n'avait rien de bon à lui annoncer.

— Remets-toi, Alain, lui dit-il avec bonté, puis tu me raconteras ce que tu as vu.

— Ce que j'ai vu, notre monsieur, je ne l'oublierai de ma vie, répondit le jeune homme, en essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Ils n'ont pas pris la Bastille? reprit le comte en souriant.

— Ils l'ont prise, monsieur le comte.

— Rappelle tes esprits, Alain; ce que tu me dis là est impossible.

— J'ai du sang de soldat dans les veines, notre monsieur, et, soyez-en sûr, la peur ne m'a pas troublé la cervelle, dit Alain en se levant. La Bastille est prise, et j'ai vu les vainqueurs en emporter fièrement les clefs. Je voulais revenir aussitôt vers vous; mais je m'étais trop avancé; j'ai été enveloppé par la foule et porté je ne sais comment jusque sur la porte de l'hôtel de ville. Pendant que j'essayais de me dégager, j'ai entendu de grands cris, puis j'ai vu passer un gentilhomme que sept ou huit forcenés entraînaient en criant : « Il a trahi le peuple, il faut qu'il meure! »

Aussitôt la multitude est tombée sur ce malheureux comme une nuée de corbeaux. Je me suis élancé comme les autres, et, grâce à quelques coups de poing distribués à droite et à gauche, j'ai de nouveau aperçu celui qu'on désignait à la vengeance publique. Déjà ses vêtements en lambeaux, ses cheveux pleins de poussière, son visage couvert de sang le rendaient méconnaissable, et c'était à qui s'approcherait pour le frapper. Nos chiens s'élancent avec moins de rage sur le sanglier blessé que cette meute humaine ne s'acharnait contre la pauvre victime. J'ai senti la colère me gagner, et j'ai dit, en repoussant les plus furieux : « Ah ! les lâches qui se mettent cent contre un ! » Je n'en ai pas dit davantage ; un coup terrible s'est abattu sur ma tête, je suis tombé comme un bœuf qu'on assomme ; et quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu des restes informes se balancer à la potence. Je me suis relevé comme j'ai pu, j'ai demandé mon chemin à une femme qui passait près de moi tout effarée, et me voici bien désolé de vous avoir fait si longtemps attendre.

— Tu as eu tort, mon garçon, de te mêler à cette bagarre.

— Ah ! Monsieur, je le sais bien. Si j'y étais demeuré, comme cela pouvait m'arriver, qu'auriez-vous fait ici, tout seul et malade comme vous voilà ? Mais je n'ai pas eu le temps de réfléchir, quand j'ai vu cette troupe de brigands se ruer contre un seul homme, et je crois, sans vous offenser, notre monsieur, que vous auriez fait comme moi.

— C'eût été sans plus de succès ; la colère de la populace est aussi aveugle que féroce. Mais, dis-moi, Alain, souffres-tu beaucoup de ta blessure?

— Un peu de pesanteur à la tête, voilà tout. J'ai le crâne si dur.

— Te sens-tu capable de partir pour Versailles?

— Rien ne m'en empêcherait, si monsieur le comte avait quelqu'un pour le soigner.

— Il ne s'agit pas de moi, mon ami, mais du roi, qui peut-être ignore encore les graves événements de cette journée. Prends mon cheval et crève-le, s'il le faut; mais hâte-toi. Arrivé à Versailles, tu iras trouver M. de Karadouëc, et tu lui rapporteras ce que tu viens de me dire. Il est huit heures, tu peux être à Versailles pour dix heures.

— Et ici avant minuit.

— Non; repose-toi là-bas jusqu'à demain. Je me passerai de tes soins; car tu es plus malade que moi.

Alain baisa la main que lui tendait son maître, et s'éloigna sans répondre, mais en murmurant à part lui:

— Que dirait Mlle Blanche, si j'abandonnais notre monsieur pendant toute une nuit? Elle me renierait, et elle aurait bien raison.

Le cheval du comte était un de ces petits bretons à l'apparence modeste, mais plein de vigueur et de feu. Alain n'eut pas besoin de le stimuler; il le retint au contraire, de peur d'éveiller les soupçons, jusqu'à ce qu'il fût hors de la ville; puis, le flattant de la main et lui rendant la bride, il le laissa dévorer l'espace.

Le commandeur venait de rentrer chez lui, quand Alain descendit à la porte de l'hôtellerie, où il occupait l'appartement du comte de Kervan. En peu de mots, le fidèle serviteur le mit au courant de la situation, et, sans perdre de temps, il reprit le chemin de Paris. M. de Karadouëc fut moins étonné que son ami de tout ce qui venait de se passer; il savait que la colère du peuple est terrible comme la tempête, et non moins difficile à conjurer. Il comprit pourtant qu'il fallait que le roi fût prévenu, et, n'ayant aucun titre pour se faire ouvrir les portes du château, partout exactement gardé, il se mit en quête de quelqu'un qui pût se charger des communications

qu'il venait de recevoir. Un de ses amis, le duc de Liancourt, consentit à les transmettre au roi.

Louis XVI connaissait déjà l'attaque de la Bastille; mais il en ignorait le résultat.

— Eh bien! Monsieur, dit-il au duc, quelles nouvelles?

— Mauvaises, sire! La Bastille est prise.

— Ah! quelle révolte! dit le roi terrifié.

— C'est plus qu'une révolte, sire, c'est une révolution, dont M. Delaunay et le prévôt des marchands ont été les premières victimes.

— M. de Flesselles a été tué? demanda Louis XVI

— Les vainqueurs de la Bastille l'ont massacré.

Le roi demeura quelques instants sombre et préoccupé; puis, relevant la tête, il demanda au duc de Liancourt quel était son avis sur la conduite à tenir dans de si graves circonstances. Le duc était tout dévoué à la cour, et sa valeur éprouvée lui permettait de donner des conseils pleins de prudence. Il engagea le roi à ne pas irriter encore la foule par une résistance qui ne pourrait qu'être insuffisante, et à se rapprocher de l'Assemblée, qui seule arrêterait ou dirigerait le mouvement populaire, s'il était possible qu'il fût arrêté ou dirigé.

Le lendemain, Louis XVI se rendit à pied et sans escorte à l'Assemblée. Il rassura les députés par un discours paternel, qui fut vivement applaudi. « Alors une députation de cent membres se rendit à Paris, qui s'apprêtait à soutenir un siége, pour lui annoncer la réconciliation du roi et de l'Assemblée, et elle fut accueillie avec le plus grand enthousiasme. Bailly et la Fayette faisaient partie de cette députation : on offrit au premier la mairie de Paris; au second le commandement de la garde bourgeoise ou nationale. Tous deux acceptèrent, et, à leur retour, ils conseillèrent au roi de sceller par sa présence dans la capitale la paix avec son peuple.

Louis y consentit, malgré la reine et les princes, mais si bien convaincu qu'il ne reviendrait pas, qu'il fit, en s'en allant, ses dispositions pour la régence. Il partit, accompagné d'une députation de l'Assemblée, et arriva à l'hôtel de ville au milieu d'une multitude armée, sombre et silencieuse (17 juillet). Le peuple ne se dérida qu'en lui voyant prendre la cocarde parisienne, à laquelle on ajouta la couleur royale: ce fut alors cette cocarde tricolore qui, suivant la prophétie de la Fayette, devait faire le tour du monde. Louis acheva la réconciliation en confirmant la formation de la garde nationale et de la municipalité provisoire, en approuvant les nominations du général et du maire, enfin en légitimant toute la révolution que la force venait de faire (1). »

(1) Théophile Lavallée, *Histoire des Français.*

VII.

Les troubles qui agitaient Paris avaient un grand retentissement par toute la France. Chacun sentait qu'une violente secousse était imminente ; une sourde inquiétude paralysait le commerce, et jusqu'au fond des provinces les plus reculées, tous les esprits étaient dans l'attente. Les idées nouvelles avaient de fougueux prosélytes et d'ardents ennemis ; et si la lutte entre les partis n'était pas encore déclarée, elle ne pouvait tarder à s'ouvrir.

Parmi les plus zélés défenseurs des priviléges nobiliaires, il fallait compter M. de la Saulnaie. La politique était devenue sa principale occupation. Sa table était sans cesse encombrée de journaux et de brochures, qu'il lisait avec une fiévreuse activité ; il ne pouvait maîtriser son indignation au récit des audacieuses entreprises du tiers ; il accusait de faiblesse les représentants des deux autres ordres, et ne se privait pas de dire que si on l'eût choisi pour soutenir les droits de la noblesse, il n'eût pas failli comme eux à cette haute mission.

Il se gênait d'autant moins qu'il était sûr de ne point

trouver de contradicteurs. La douce et bonne Louise se fût bien gardée de lui rappeler son origine plébéienne; elle le laissait dire et se contentait de l'engager prudemment à ne pas trop manifester ses opinions, dans la crainte de se faire des ennemis. Quant à elle, les graves événements qui s'accomplissaient ne lui inspiraient qu'un intérêt secondaire; toutes ses affections, toutes ses espérances étaient concentrées sur son fils; son cœur était avec lui, et elle demeurait presque indifférente à tout ce qui ne le concernait point.

Un jour que, selon son habitude, elle s'entretenait avec sa fille adoptive de ce fils tant aimé, M. de la Saulnaie parut, un journal à la main.

— Eh bien! s'écria-t-il, avais-je tort de vous dire que nous sommes perdus, trahis, déshonorés?...

— Qu'y a-t-il donc, mon ami? demanda Louise, sans trop s'effrayer.

— Ce qu'il y a? Voyez vous-même. Lisez le résumé de la séance du 4 août, et vous verrez quels mandataires nous nous sommes choisis.

Louise prit le journal et lut attentivement les passages que lui désignait son mari

— Qu'en dites-vous? lui demanda-t-il; sommes-nous assez dépouillés et avilis? Tous les droits féodaux sont rachetables, toutes les corvées seigneuriales et les servitudes personnelles sont abolies; la noblesse renonce à tous ses priviléges, et désormais les manants pourront prétendre à toutes les dignités ecclésiastiques, civiles et militaires. Que nous restera-t-il donc?

— Les mêmes droits qu'aux autres, mon ami, dit Louise. Ah! voilà une belle séance! J'aime l'enthousiasme avec lequel ces évêques, ces gentilshommes, ces représentants des villes et des provinces demeurées presque indépendantes, font le sacrifice de leurs droits et de leurs priviléges à la paix et à l'unité de la France.

— Allons! je vois que vous êtes de mon avis comme toujours. Je suis indigné de ce qui se passe, madame en est ravie.

— Mais, mon cher Claude, vous êtes trop juste et trop bon pour ne pas vous réjouir de voir une si légitime satisfaction accordée à une foule d'hommes qui, après tout, sont nos égaux.

— Ainsi votre fils, votre bien-aimé Martial est l'égal du premier paysan venu?

— Devant Dieu, et désormais devant la loi. Mais la délicatesse des sentiments, la noblesse de l'âme, la supériorité de l'intelligence et du talent établiront toujours des distances entre les hommes.

— Ce qui n'empêchera pas le fils de n'importe qui de pouvoir disputer au vôtre les honneurs et les dignités.

— Il n'en aura que plus de gloire à les obtenir, répondit doucement Louise, sans songer à relever ce que l'indignation de Claude avait de ridicule. Ah! mon ami, notre Martial fera son chemin, soyez-en sûr; et si grande que soit la concurrence, il en triomphera.

— Hum! grommela Claude, qui sait ce qu'il fait là-bas?

— Il travaille et il pense à nous.

— Je veux le croire; mais pourquoi n'écrit-il pas?

— Peut-être n'en a-t-il pas le temps, dit Mme de la Saulnaie, qui devint pâle et tremblante, en voyant son mari partager les inquiétudes que lui causait le silence de Martial.

— S'il n'écrit pas, dit Anne, en passant un de ses bras autour du cou de Louise, c'est parce qu'il va revenir. D'ailleurs, vous savez bien qu'il ne peut oublier un père et une mère qu'il chérit; et puisqu'il nous a solennellement promis de ne nous cacher rien de ce qui pourrait lui arriver de fâcheux, vous devez être tranquilles.

— Tu l'es donc, toi, ma fille? demanda Louise.

— Je suis heureuse; car quelque chose me dit que bientôt nous allons le revoir.

— Dieu le veuille! répondit Louise en mettant un baiser sur le front de l'aimable enfant, qui savait si bien la rassurer et la consoler. Si j'ai pu supporter l'absence de Martial, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, c'est à cette bonne et charmante petite fée que je le dois. Son sourire est la baguette magique qui dissipe mes craintes et chasse mes ennuis. Ah! si Martial ne l'aime pas doublement pour tout le bien qu'elle m'a fait, je le renierai; car ce ne sera qu'un ingrat.

— Elle ne fait que son devoir en vous chérissant et vous soignant comme sa mère, puisque vous la traitez comme votre fille, dit M. de la Saulnaie.

— Ah! vous avez bien raison, dit Anne vivement. C'est mon bonheur, c'est ma vie même que je voudrais pouvoir sacrifier au bonheur et à la vie de ceux qui m'ont si généreusement accueillie.

— Allons, c'est bien, ne parlons plus de cela. Tu es une bonne fille, et nous n'aurons jamais à nous repentir de ce que nous avons fait pour toi, reprit Claude, en lui donnant une petite tape sur la joue.

Anne releva la tête et remercia M. de la Saulnaie par un sourire caressant; mais Louise vit briller une larme dans ses yeux et lui serra tendrement la main, comme pour la prier de pardonner à son mari. Il est certain que celui-ci rappelait assez souvent ses bienfaits à la jeune fille pour qu'elle pût se croire dispensée de reconnaissance, si elle avait eu le cœur moins noble et moins bon. Mais Anne, tout en appréciant la différence qui existait pour elle entre les sentiments de M. et de Mme de la Saulnaie, aimait et respectait Claude, comme s'il eût été son père.

Le lendemain, une lettre de Martial vint arracher

M. de la Saulnaie à ses préoccupations politiques et rendre la paix à Louise. Cette lettre était longue et tendre, pleine de doux souvenirs et de riantes espérances.

— Eh bien! dit Claude, après l'avoir lue et relue, cette fois encore la petite fée s'est trompée, Martial ne songe guère à revenir.

— Peut-être! répondit la jeune fille.

Quinze jours après, à l'heure du repas du soir, Martial, un bouquet de roses d'une main, un bouquet d'épis et de fleurs des champs de l'autre, fit son entrée dans la salle à manger.

Quel bonheur! Nous ne disons pas quelle surprise! Car Louise, partageant enfin l'espoir d'Anne, attendait Martial pour sa fête. Que de caresses échangées! que de questions restées sans réponse! que de doux reproches! que de charmantes promesses! Plus les ennuis de l'absence ont été cruels, plus les joies du retour sont enivrantes. Claude et Louise ne se lassaient pas de regarder leur fils. Comme ils le trouvaient grand, fort et beau! Le soleil de l'Italie avait un peu bruni son teint, et une fine moustache noire achevait de donner du caractère à sa physionomie. Il était parti enfant, il revenait homme.

Pendant que Martial passait des bras de son père dans ceux de sa mère, Anne se tenait à l'écart et répétait en pleurant de joie:

— Je savais bien qu'il reviendrait!

Son tour ne tarda point à arriver. Martial courut à elle, l'embrassa et lui offrit le bouquet rustique.

— Chère Anne, lui dit-il, j'ai voulu fêter l'anniversaire de notre bonheur à tous.

Puis, la conduisant vers M. et Mme de la Saulnaie, il reprit:

— Le jour où vous êtes entrée sous le toit de mon père a été un jour béni; et tant que nous vivrons, nous remercierons Dieu de nous l'avoir donné.

Claude haussa légèrement les épaules; mais Louise les serra tous deux contre son cœur, en disant :

— Je suis la plus heureuse des mères, maintenant que j'ai retrouvé mes deux enfants.

On se sépara de bonne heure. Martial avait fait un long voyage sans prendre un seul jour de repos, et Louise, dont la santé était depuis longtemps chancelante, avait besoin de calme, après de si vives émotions. Le jeune homme éprouva une joie pleine d'attendrissement en se retrouvant dans sa petite chambre qu'il avait si souvent regrettée, en y revoyant les amis de son enfance et de sa jeunesse : ses livres amusants ou sérieux, son fusil, son herbier, les coquillages et les pierres qu'il aimait à collectionner, ses premiers trophées de chasse, son lit recouvert d'un léger tissu brodé par sa mère, et sous ses rideaux la belle image de la Vierge, devant laquelle il avait appris à prier. Il s'agenouilla, et son cœur trop plein déborda devant Dieu par de douces larmes.

Le chant des oiseaux le réveilla dès l'aube. Il se hâta de se lever et descendit dans le parc. Il lui tardait de voir, comme autrefois, la rosée briller sur le gazon et les premiers rayons du soleil glisser entre les branches des ormes et des tilleuls. Il lui tardait de revoir ces allées, ces massifs, ces vieux arbres qui presque tous lui rappelaient quelque cher souvenir. Il se dirigea vers le lieu où, la veille de son départ, il s'était assis pour pleurer. On y avait construit un banc de gazon circulaire, devant lequel était placée une table de chêne. Un volume avait été oublié sur cette table, il l'ouvrit : c'était l'Évangile, le livre que sa mère lisait et méditait sans cesse. Il comprit qu'elle aimait à venir chaque jour prier en ce lieu où elle avait vu son fils pour la dernière fois.

Il ne quitta pas sans une émotion profonde ce petit coin retiré où l'on avait si souvent pensé à lui, où son nom avait été si souvent prononcé par sa mère et par sa sœur.

— Les hommes, se disait-il en s'éloignant, courent le monde, s'agitent, se tourmentent pour trouver le bonheur, tandis que souvent Dieu l'a placé sous leur main. Ils veulent des biens, des honneurs, de la gloire, comme si tout cela pouvait satisfaire leur cœur. Je ne les imiterai pas. J'ai déjà perdu trois années de paix et de joie; trois années retranchées du petit nombre de jours qui nous sont comptés, c'est trop.... Je vivrai désormais ici, sans ambition, sans regret, partageant mes heures entre les jouissances de l'art, les saintes affections de la famille, et goûtant chaque jour l'incomparable plaisir de faire un peu de bien.

Martial en était là de son monologue, quand il se trouva face à face avec Anne, qui sortait d'une allée latérale.

— Vous vous êtes levée bien matin, ma chère Anne, lui dit-il.

— Il fait si beau, répondit-elle.

— Oui, il fait bien beau et bien bon ici. J'y veux rester toujours.

— Serait-il vrai? Moi qui m'effrayais déjà de votre départ....

— Voilà une bonne parole, une parole qui me réjouit....

— Mais qui ne vous étonne pas sans doute; car vous ne pouvez avoir oublié notre enfance si joyeuse et si belle. Moi, je me rappelle tout, Martial, depuis le jour où vous m'avez trouvée sous le buisson jusqu'à celui où vous m'avez dit adieu. Si petite que j'aie été, j'ai eu en vous un protecteur, un ami, un frère; vous étiez le confident de mes plus gros chagrins, et rien qu'en vous les contant je les oubliais. Puis, quand nous avons commencé à grandir, avec quelle joie et quel orgueil j'écoutais vos leçons! Je sais encore tout ce que vous m'avez appris des étoiles et des plantes, de la nature et de Dieu.

Quand nous allions ensemble, cueillant les liserons et les églantines le long des haies, nous arrêtant pour écouter chanter les grillons dans l'herbe, et qu'un paysan, venant à passer, s'éloignait en disant : « Les deux beaux enfants ! » il n'y avait personne au monde d'aussi heureux que moi. Mais après votre départ, quel vide et quelle tristesse ! Ah ! si vous aviez pu nous voir tous, M. de la Saulnaie, votre mère et moi, si beau que soit le ciel de l'Italie, si admirables que soient les chefs-d'œuvre de Rome et de Florence, vous n'auriez pas eu le courage de rester si longtemps loin de nous.

— Ces jours-là sont passés, chère Anne, je ne vous quitterai plus. Mon père a formé pour notre bonheur à tous des projets qu'il vous communiquera, et que vous approuverez, je l'espère.

L'arrivée de M. de la Saulnaie empêcha la jeune fille de demander quels pouvaient être ces projets. Claude faisait grand bruit, quoiqu'il fût seul, et paraissait fort en colère. Anne, qu'il n'avait pas coutume de ménager beaucoup dans ses accès de mauvaise humeur, prit la fuite, dès qu'elle l'entendit.

— Je te trouve donc enfin, dit M. de la Saulnaie à son fils, qui venait au-devant de lui. C'est bien heureux !

— Pardonnez-moi, mon père ; j'ignorais que vous fussiez déjà levé.

— La curiosité m'a éveillé bien avant le jour. Tu n'avais pas voulu faire ouvrir tes caisses hier.

— Et il vous tardait de voir mon ouvrage, cher père ? Eh bien ! en êtes-vous content ?

— Content.... J'ai bien sujet de l'être assurément ! D'abord, je m'attendais à trouver là-dedans quelque grande statue pour décorer mon parc, et je n'y trouve que des bagatelles, des figures hautes comme le bras.

C'était bien la peine d'aller à Rome pour si peu de chose!

— Songez donc, mon père, à la difficulté de transporter de si lourds morceaux. J'ai pensé, d'ailleurs, qu'ici je ferais tel groupe que vous pourriez désirer; et si c'est le seul reproche que vous ayez à me faire....

— J'en ai d'autres, et de plus graves. C'est toi sans doute qui as signé tous ces morceaux?

— Oui, mon père. Vous savez que c'est l'usage parmi les artistes.

— Qu'est-ce donc, je vous prie, monsieur mon fils, que ce nom que vous y avez gravé?

— Le mien, mon père. Est-ce que je ne m'appelle pas Martial Bertin?

— Bertin de la Saulnaie, s'il vous plaît.

— Je respecte comme je le dois le nom de ma mère; mais j'estime trop le vôtre, mon cher père, pour qu'il ne me suffise pas.

— Avez-vous donc oublié que le comte de Kervan, votre oncle, a obtenu pour vous du roi la faveur de prendre le nom et les armes de la Saulnaie?

— Non, mon père; mais cette autorisation ne m'a pas encore été accordée.

— Quand le nom de la Saulnaie ne vous appartiendrait pas du chef de votre mère, vous auriez le droit de le porter, puisque, moi, j'ai acheté la terre de la Saulnaie. Vous savez bien, d'ailleurs, qu'on ne nous appelle pas autrement dans le pays. Mais Martial Bertin, qui est-ce qui connaît cela?

— Si j'ai quelque talent, mon père, ce nom sera bientôt connu; et si je n'en ai pas, je n'aurai qu'à me louer de son obscurité.

— Ta, ta, ta, vous raisonnez fort bien à votre point de vue; mais au mien, vous ne savez ce que vous dites.

On vous a toujours appelé Martial de la Saulnaie, vous signerez Martial de la Saulnaie, et voilà tout.

— Si vous l'exigez absolument.... Pourtant, mon père....

— Il n'y a pas de pourtant. Les jeunes gens d'à présent croient tout savoir et tout faire mieux que leurs parents. Mais j'y songe: les belles idées qui commencent à bouleverser Paris n'ont-elles pas été jusqu'à Rome? Ne seriez-vous pas de ceux qui regardent leurs titres de noblesse comme un habit passé de mode?

— Loin de là, mon père. Je regarde un grand nom comme un héritage difficile à porter, mais infiniment précieux, parce qu'il lègue aux fils l'obligation d'égaler leurs pères en loyauté, en bravoure, en générosité.

— A la bonne heure! Voilà qui me réconcilie avec toi, et qui me rassurera, s'il te prend fantaisie d'aller achever tes études à Paris.

— Mon intention est de rester ici, mon père.

— Eh bien! tant mieux! J'avais peur de te voir entreprendre le tour du monde.

— Non, non, mes voyages sont finis. Je suis peut-être encore un peu jeune pour me marier; mais on ne se hâte jamais trop d'être heureux. Qu'en pensez-vous, mon bon père?

— Je suis de ton avis, et je verrai ton mariage avec le plus grand plaisir.

— Et ma mère!... quelle joie pour elle! Croiriez-vous, cher père, que je ne lui ai pas dit dans mes lettres un seul mot qui pût lui faire deviner vos projets à mon égard?

— Tu as bien fait. Qui sait si elle ne les aurait pas contrariés?

— C'est impossible. D'abord ma mère veut tout ce que vous voulez; puis vous n'ignorez pas combien elle aime Anne.

— Non, non, je ne l'ignore pas, et je compte bien un peu sur les soins de la petite pour l'aider à supporter ton absence.

— Mon absence, mon père?...

— Eh! mon cher, il faut tout prévoir. Peut-être Mlle de Kervan ne voudra-t-elle pas quitter son vieux père.

— Mlle de Kervan?... dit Martial avec un étonnement voisin de la stupeur.

— En ce cas, mon ami, il ne faudrait rien brusquer. Nous pouvons bien acheter par un sacrifice l'honneur de cette alliance, qui rapprocherait encore une fois les la Saulnaie d'une des plus nobles familles de toute la Bretagne.

— Pardon, mon père, mais je ne vous comprends plus.

— Est-ce que je parle hébreu, par hasard? Allons, je vois ce que c'est; tu veux que ton mariage ne soit pas du tout une affaire de convenance ou d'intérêt. Soit! je ne te parlerai plus des avantages qui m'ont décidé à te choisir pour femme ta noble cousine, Blanche de Kervan.

— Comment! mon père, ce n'est donc pas Anne que vous me destinez?

— Anne!... dit Claude en éclatant de rire. Ah! par exemple, voilà qui est joli.

— Ce n'est pas d'Anne que vous me parliez le jour de mon départ?

— D'Anne?... Mais, Dieu me pardonne! il devient fou.

— Cette enfant belle comme un ange, spirituelle comme un démon, cette enfant que vous vous souhaitiez pour fille, malgré sa pauvreté, parce qu'elle réunissait les plus solides vertus aux qualités les plus charmantes, ce n'était pas Anne?

— Non, mille fois non, ce n'était pas Anne.

Et comme Martial, accablé, gardait le silence, Claude reprit avec colère :

— Anne!... une enfant venue je ne sais d'où, que j'ai bien voulu recueillir pour qu'elle ne mourût pas de faim, mais que j'aurais reléguée dans ma basse-cour, sans un caprice de votre mère! Vous avez cru que je vous laisserais épouser Anne!... Allons donc! vous ne me connaissez guère. La femme que je vous destine est pauvre, il est vrai, c'est-à-dire qu'elle est loin de posséder une fortune égale à la vôtre; mais elle est noble comme une princesse, et si bien partagée que soit Anne en vertus et en beauté, votre cousine Blanche ne doit lui céder en rien.

— Je l'avoue, mon père; mais j'ai cru vous obéir en associant Anne à tous mes rêves d'avenir, et Dieu sait que ce n'est pas à mon seul bonheur que je pensais, quand, chaque jour, après un travail obstiné, je me voyais à la Saulnaie, entourant de soins et d'amour la vieillesse bénie d'un père et d'une mère aussi tendrement aimés de leur fille adoptive que de leur unique enfant.

— Vous avez trop de bonté vraiment. Ne vous occupez ni de votre mère ni de moi; ou plutôt si, occupez-vous-en; mais songez que ce serait le désespoir de toute ma vie que de vous voir épouser une enfant trouvée. D'ailleurs, vous n'êtes pas d'âge à vous passer de mon consentement, et je vous préviens que vous ne l'obtiendrez jamais.

— Croyez bien, mon père, que je n'ai pas l'intention de lutter contre votre autorité. Je sais tout le respect que je lui dois, et j'espère ne pas l'oublier.

— Tu reconnaîtras plus tard que j'avais raison, et tu me remercieras de la contrariété que je te cause aujourd'hui. Quand veux-tu que j'écrive au comte de Kervan ?

— Rien ne presse, mon père. C'est une grave affaire qu'un mariage : on n'y saurait trop réfléchir.

— C'est vrai, et plus tu réfléchiras, plus tu comprendras que rien ne peut être plus avantageux pour toi que d'épouser ta cousine.

— Pardon si je vous quitte, mon père, dit Martial; mais Pierre pourrait défaire mes malles, et je ne dois pas lui laisser prendre une peine inutile.

Martial courut chez sa mère et lui apprit en peu de mots ce qui venait de se passer. Louise mêla ses larmes à celles de son fils.

— Dieu nous éprouve, mon enfant, lui dit-elle; mais il ne nous abandonnera pas. Il a promis sa bénédiction au fils pieux qui honore les auteurs de ses jours. Courbe donc ton front sous la volonté de ton père, et pardonne-lui le chagrin qu'il te cause. J'avais formé le même rêve que toi, et j'y renonce avec une douleur profonde; car si tu es le fils de mes entrailles, Anne est l'enfant de mon cœur, et mon vœu le plus cher eût été de vous voir heureux l'un par l'autre. Mais courage, Martial, l'avenir est à Dieu, qui peut, lorsqu'il lui plaît, changer nos pleurs en joie.

Louise n'en put dire davantage; elle entendit retentir dans le vestibule les pas de M. de la Saulnaie, elle essuya ses yeux et engagea Martial à se retirer.

— Eh bien! s'écria Claude en entrant, il s'en passe de belles chez moi, à ce qu'il paraît. C'est un scandale, une horreur, une indignité. Votre fils veut nous déshonorer.

— Rien jusqu'à présent ne nous a fait craindre un pareil malheur, dit Louise doucement.

— Je vous dis qu'il veut nous déshonorer, nous mettre au tombeau; car je n'y survivrai pas, c'est certain. Vous ne savez donc pas qu'il veut épouser une vagabonde, une mendiante, une enfant trouvée, Anne enfin,

votre Anne, dont je voulais faire une gardeuse de dindons, et que vous avez eu la sottise d'élever en demoiselle, que vous avez dorlotée, cajolée, à qui vous avez donné de belles robes et de belles manières ?

— Ne vous emportez pas, Claude, je vous en prie : la colère ne remédie à rien et n'a jamais donné de bons conseils à personne.

— Que je ne m'emporte pas! Vous en parlez bien à votre aise, Madame. Mais vous n'avez donc point de sang dans les veines, qu'une telle mésalliance ne vous révolte pas ?

— Je sais bien que nous avions le droit de désirer pour Martial un brillant mariage; mais rappelez-vous, mon ami, que la fortune et les honneurs ne suffisent pas pour rendre l'homme heureux.

— Ainsi vous seriez d'avis de le laisser marier à sa guise? Ah! je vous reconnais bien là! Vous n'avez pas la moindre fierté. Quant à moi, voyez-vous, j'aimerais autant conduire à l'église le cercueil de Martial que d'y mener sa noce, si Anne était la mariée.

— Taisez-vous, Claude, taisez-vous! s'écria Louise en pâlissant. Que Dieu prenne ma vie plutôt que celle de mon fils!

— Est-ce que vous croyez que j'hésiterais à mourir pour lui, moi? Est-ce que je ne l'aime pas autant que vous l'aimez?... Mais depuis qu'il est au monde, je n'ai vécu que pour lui, je n'ai pensé qu'à lui. J'ai fait de la Saulnaie la plus belle propriété du pays, en l'agrandissant chaque année du fruit de mon travail, et j'ai encore trouvé le moyen de placer par-ci par-là bien des écus que j'aurais pu dépenser à ma fantaisie. Ceux-là, je les amassais pour la dot de sa femme, afin que si celle que je lui choisirais n'était pas riche, il n'eût pas besoin, une fois marié, de toucher à son bien pour figurer dans le grand monde. Enfin, depuis qu'il est parti, j'ai mis de côté,

sans en rien dire à personne, de quoi lui acheter une maison à Paris, s'il y veut aller demeurer. Et vous, qu'est-ce que vous avez fait pour lui? Dites-le, que je sache si vous l'aimez mieux que moi.

— Vous êtes un bon père, dit Louise émue, et je n'ai jamais douté de votre amour pour Martial. Moi, je n'ai fait qu'une chose : j'ai prié Dieu, chaque jour, à chaque instant, de nous rendre heureux, vous et moi, en assurant le bonheur de notre unique enfant.

— Dieu ne vous a pas écoutée; car c'est notre malheur et le sien qu'il veut faire aujourd'hui.

— Qui peut savoir cela, mon ami? Il ne manque rien à Anne de ce qui fait l'orgueil d'un mari et la joie d'une famille; c'est une femme pieuse et forte autant que bonne et charmante.

— C'est une ambitieuse et une ingrate, qui nous récompense de ce que nous avons fait pour elle en nous enlevant notre fils.

— Ne l'accusez pas, Claude; car ce serait une injustice, vous le savez bien.

— Je sais que ce petit serpent réchauffé dans votre sein va vous causer de mortelles douleurs. Martial veut partir.

— Il faut qu'il parte! répondit Louise en soupirant.

— Et l'on dit qu'une bonne action porte bonheur! s'écria Claude, en refermant brusquement derrière lui la porte de la chambre.

La journée se passa bien tristement pour les hôtes de la Saulnaie. Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, Anne se trouva seule dans la salle à manger. Elle attendit quelques minutes, puis, ne voyant paraître personne, elle monta chez Mme de la Saulnaie. Louise n'y était pas. Elle s'était enfermée avec Martial dans la chambre du jeune homme, afin qu'Anne ne vît pas ses larmes, dont elle ne voulait pas lui faire connaître la cause. L'aimable

enfant commençait à s'inquiéter, lorsque Pierre vint, de la part de Mme de la Saulnaie, la prier de déjeuner seule.

— Monsieur est sorti, lui dit-il, et madame est occupée d'affaires avec M. Martial.

— On voit bien que Martial est un homme à présent, dit gaîment la jeune fille. Autrefois il ne s'occupait pas d'affaires, et sa sœur y gagnait. Mais tu as l'air tout bouleversé, mon bon Pierre. Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose de fâcheux ?

— Non pas précisément, Mademoiselle; mais M. Martial est obligé de partir demain pour Paris.

— Demain! Mais ce matin encore, il m'assurait qu'il ne nous quitterait plus.

— Il le croyait; mais depuis ce matin tout est changé.

— Ah! oui, ces affaires dont tu me parlais tout à l'heure.... Des intérêts compromis, une faillite peut-être....

— Par le temps qui court, cela n'aurait rien d'étonnant. Puis, M. Martial doit voir son oncle, et travailler encore sans doute.

Anne n'avait plus faim. Elle reprit silencieusement le chemin du parc, où elle avait lu et travaillé toute la matinée, pour ne point gêner par sa présence les douces causeries de la mère et du fils. Elle retrouva son livre, mais elle ne l'ouvrit pas : elle pensait avec effroi aux troubles dont Paris était le théâtre, et elle se disait qu'à la place de M. de la Saulnaie, elle aimerait mieux perdre une partie de sa fortune que de risquer les jours de son fils.

Vers le soir, Louise la fit appeler.

— Oh! que c'est mal, bonne mère, dit Anne, de m'avoir caché vos ennuis pendant une grande journée! Songez donc que si Pierre ne m'avait rien dit, je serais en-

core tout à la joie de revoir Martial, tandis que vous vous affligez déjà de son départ. Vous êtes pâle, et vos yeux sont gonflés par les pleurs. Son absence durera donc bien longtemps?

— Je ne sais, répondit Louise; mais la séparation est toujours cruelle. Heureusement, tu me restes, chère fille; car sans toi....

— Ne pensez pas à ce que vous feriez sans moi, ma mère. Je ne vous quitterai jamais. Je n'ai pas d'études à faire, moi, pas de parents à visiter, pas d'intérêts à soigner; je n'ai qu'un devoir, qu'une ambition, qu'un bonheur : vous aimer, vous distraire et vous consoler.

Pour toute réponse, Mme de la Saulnaie embrassa la jeune fille.

— Les affaires qui obligent Martial à s'éloigner de nous sont donc bien graves et bien pressées? reprit Anne.

— Plus que tu ne peux le croire, mon enfant. Il voudrait être déjà parti.

— M. de la Saulnaie l'accompagne-t-il?

— Non; son père souffre comme moi de le voir s'éloigner, et ne peut ni le suivre ni le retenir. Cette pénible nécessité l'irrite; et s'il t'adressait quelque dure parole, je te prierais, ma fille, de n'y point prendre garde.

— Ne vous inquiétez pas de cela, bonne mère. M. de la Saulnaie est parfois un peu brusque; mais il vaut bien mieux que sa mauvaise humeur tombe sur moi que sur d'autres.

Les craintes de Louise ne se réalisèrent point, Claude n'adressa pas un seul mot à la jeune fille. Le souper fut court et presque silencieux; chacun des convives, tout entier à ses préoccupations, ne laissait échapper que de rares et insignifiantes paroles. Anne, habituée à ce que ses parents adoptifs échangeassent sans contrainte leurs pensées devant elle, s'étonna de la gêne qui régnait entre

eux. Elle sentit que cette gêne n'était motivée ni par le prochain départ de Martial, ni par le mauvais état des affaires qui exigeaient ce départ; elle devina qu'un orage avait éclaté entre le père et le fils, et elle eut la pensée de s'éloigner sous un prétexte quelconque. Mais un peu de réflexion lui fit comprendre que, puisqu'on n'avait pas jugé à propos de lui confier la cause de ce différend, sa présence empêcherait qu'il n'en fût de nouveau question. Elle resta donc; mais quelque effort qu'elle fît, elle ne put retrouver ni calme ni gaîté.

Au premier coup de neuf heures, Claude rejeta sur la table le journal qu'il lisait, se leva et sortit. Martial le suivit. Il ne croyait pas que la sévérité de M. de la Saulnaie pût le dispenser de remplir envers lui les devoirs d'un fils respectueux et soumis.

— Mon père, lui dit-il, je partirai cette nuit; recevez mes adieux et donnez-moi votre bénédiction.

Claude lui tendit les bras et le pressa sur son cœur. Toute sa colère venait de tomber devant la démarche de Martial. Le jeune homme le vit et reprit avec tristesse :

— Ah! mon père, si vous l'aviez voulu, nous aurions pu être si heureux!...

— Mon bonheur et le vôtre seraient payés trop cher, répondit Claude. Allez, et ne revenez que quand vous serez prêt à m'obéir.

VIII.

Martial, en se rendant à Paris, ne voulait demander qu'à un travail opiniâtre la distraction dont il avait besoin. Mme de la Saulnaie lui avait fait promettre de ne prendre aucune part aux agitations de la politique, et il tenait religieusement sa parole. On ne le voyait ni au Palais-Royal, rendez-vous des meneurs et des nouvellistes, ni dans les clubs, où se discutaient les grandes questions du moment; mais quand on ne le trouvait pas à son atelier, on était sûr de le rencontrer dans les musées, où les meilleurs modèles étaient offerts à l'admiration du public.

Il ne recevait pas d'autres visites que celles de M. de Kervan, auquel il avait été présenter ses hommages; encore ces visites étaient-elles rares, le comte ayant repris sa place au sein de l'Assemblée, dès que sa santé le lui avait permis. D'excellents rapports s'étaient promptement établis entre l'oncle et le neveu; Martial éprouvait pour le comte un respect et un dévouement justifiés par la rare distinction, la noblesse d'âme et la parfaite bonté du vieux gentilhomme. Il lui eût volontiers ouvert

son cœur, si le nom de Mlle de Kervan n'eût pas été mêlé à ses ennuis, et s'il n'eût pas craint de livrer au ridicule les prétentions nobiliaires de Claude Bertin. Il s'applaudit vivement de sa réserve, lorsqu'il apprit que le comte venait de prier Mme de la Saulnaie de se charger de Blanche jusqu'au moment où lui-même pourrait, sans faillir à sa mission, retourner en Bretagne.

Les troubles de Paris commençaient à trouver de l'écho dans les provinces. Des bandes affamées ou payées parcouraient les campagnes, fauchaient les blés verts, mettaient le feu aux châteaux; et quoique M. de Kervan connût l'affection des paysans, il n'était pas sans inquiétude sur le sort de sa fille; car son troisième fils, las de son oisiveté, lui avait demandé la permission de reprendre la mer, et il prévoyait le moment où le roi aurait besoin des services des deux autres.

Les illusions que le digne gentilhomme s'était faites n'avaient pas duré longtemps. L'anarchie et la défiance partout répandues lui faisaient voir l'avenir sous les plus sombres couleurs. L'Assemblée, généralement dévouée à Louis XVI, lui donnait des preuves d'attachement et de déférence; mais, selon l'expression d'un historien moderne, tout en chérissant la personne du roi, elle détruisait la royauté. Le peuple ne parlait que des conspirations de la cour, et les agitateurs prétendaient que le seul moyen de l'empêcher d'affamer Paris, c'était d'enlever le roi à son entourage et de l'amener de force dans sa capitale.

Des bruits répandus à dessein augmentaient les soupçons du peuple. Ainsi, on raconta que, le 3 octobre, dans un banquet donné par les gardes du corps aux officiers de la garnison de Versailles, banquet honoré de la visite du roi et de la reine, la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, l'Assemblée nationale insultée, et les Parisiens menacés. A cette nouvelle, des rassemblements se for-

mèrent sur tous les points, et le 5, au matin, la trop célèbre Théroigne de Méricourt, s'étant saisie d'un tambour et parcourant les rues en criant : « Du pain ! du pain ! » fut suivie de plusieurs milliers de femmes, qui se portèrent à l'hôtel de ville. Des hommes armés de haches et de piques y pénétrèrent après elles, pillèrent l'Arsenal ; et l'un d'eux ayant proposé de marcher sur Versailles, toute cette multitude répéta :

— A Versailles !

La garde nationale, rassemblée à la hâte pour comprimer le mouvement, s'y associa, malgré la résistance de son général. Arrivées à Versailles, les femmes, qui tenaient la tête de cette immense colonne, se précipitèrent dans la salle des séances de l'Assemblée, en demandant du pain. Un des vainqueurs de la Bastille, Maillard, qui avait parlé le premier de marcher sur Versailles, harangua les représentants et obtint qu'une députation, de laquelle douze femmes feraient partie, allât sur-le-champ trouver le roi.

Louis accueillit avec bonté ces femmes, ces mères que la faim avait rendues furieuses ; mais pendant qu'il les désarmait par quelques paroles sorties du cœur, un combat s'engagea entre les gardes du corps et la garde nationale. Quelques hommes furent tués ; les gardes reçurent l'ordre de rentrer au château, et la Fayette fit prendre à la milice bourgeoise les postes demeurés vacants par cette retraite.

La nuit fut assez tranquille. Harassée de fatigue et trempée jusqu'aux os par une froide pluie d'automne, la multitude armée se réfugia dans les maisons et les édifices publics pour y prendre un peu de repos. Mais le lendemain, vers six heures du matin, quelques rôdeurs, ayant trouvé ouverte une des grilles du château, entrèrent dans le jardin et se prirent de querelle avec les gardes du corps. Au bruit des coups de fusil, la foule

accourut, envahit le château, et pénétra jusqu'à l'appartement de la reine, qui n'eut que le temps de s'enfuir chez le roi.

Au milieu des cris de ce peuple furieux, on distinguait celui-ci :

— Le roi à Paris !

Louis XVI parut au balcon, promit de se rendre dans sa capitale, et fut salué de nombreuses acclamations.

La Fayette engagea la reine à s'y montrer aussi ; elle céda à ses instances et lui tendit, en signe de réconciliation, une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres. La foule applaudit ; mais ces applaudissements ne rassurèrent point Marie-Antoinette. Elle sentait qu'ils ne partaient point du cœur, elle frémissait pour le roi et pour ses enfants, à la vue de cette armée dont l'aspect était à la fois hideux et terrible.

Louis XVI, voyant le château envahi, avait fait demander à l'Assemblée de se rendre auprès de lui pour protéger sa famille, et aussitôt une députation de trente-six membres lui avait été envoyée. Ce nombre fut porté à cent, dès qu'on apprit que le roi était décidé à se rendre à Paris.

Fière de la victoire qu'elle venait de remporter en forçant son souverain à la suivre, la populace courut annoncer aux Parisiens l'arrivée de la famille royale. En avant marchaient deux hommes portant au haut d'une pique les têtes de deux gardes du corps. Il fallut l'intervention de la garde nationale pour leur faire abandonner ce sinistre trophée. Le gros de la foule commença d'arriver à deux heures après midi, et à dix heures du soir le défilé durait encore. Jamais on n'avait vu un roi et une reine faire leur entrée dans leur capitale au milieu d'un semblable cortége. « C'était d'abord le régiment de Flandre, les Suisses, l'artillerie, des charrettes où étaient montés des hommes et des femmes déguenillés, couverts

de rubans tricolores et portant des branches de peuplier; puis soixante voitures de grains, puis la garde nationale pêle-mêle avec les femmes armées, les hommes des faubourgs, les gardes du corps; puis l'Assemblée nationale à cheval ou en voitures; puis les carrosses de la famille royale et de la cour, entourés d'une foule de gens de toute espèce; puis enfin des voitures de farine et de bagages. Tout cela poussait des cris de joie, chantait, menaçait, insultait. — Nous ne mourrons plus de faim, disaient les femmes : nous amenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron (1). »

On peut se faire une idée de ce que souffrirent le roi, la reine et leurs amis, pendant les longues heures de ce voyage. Le comte de Kervan et quelques zélés partisans de la cour s'étaient rapprochés autant que possible du carrosse royal; ils mettaient tous leurs soins à empêcher les propos insolents de la foule d'arriver aux oreilles de Louis XVI et de Marie-Antoinette; mais ils n'y parvenaient pas toujours. Plus d'une fois le gentilhomme breton porta la main à son épée, pour éloigner ces hommes féroces et avinés, ces femmes éhontées, qui, au risque de se faire écraser, mettaient le pied sur les roues de la voiture, pour jeter à la famille royale un regard insolent et une parole outrageante. Le commandeur connaissait trop bien son ami pour ne pas deviner quelle indignation remplissait son cœur et ne pas surveiller tous ses mouvements. Le comte de Kervan n'était d'ailleurs pas le seul qui brûlât d'envie de venger les injures faites à la majesté royale; Louis XVI fut obligé de défendre à ses serviteurs toute manifestation et de leur faire comprendre que le moindre mot échappé à leur colère serait sans doute sa perte et celle de sa famille.

(1) Lavallée.

Le comte de Kervan rentra chez lui, brisé de fatigue et de douleur. A ses yeux, la royauté était perdue, puisque le respect du peuple lui était enlevé. Il se demanda ce qu'il pouvait faire pour conjurer les malheurs qu'il entrevoyait, et, reconnaissant son impuissance, il résolut de quitter Paris. Peu de jours après, au sortir d'une des séances de l'Assemblée, il pria le roi de trouver bon qu'il retournât en Bretagne.

— Vous aussi, monsieur de Kervan? répondit Louis avec tristesse.

— Ah! sire, Dieu m'est témoin que si je croyais pouvoir être utile à la France ou à mon roi, je ne récuserais point cet honneur, dût-il me coûter la vie.

— Ah! comte, n'est-ce donc rien pour le roi que de se savoir entouré de cœurs loyaux et dévoués comme le vôtre? repartit Louis XVI.

— Je reste, sire, dit le vieux gentilhomme, et Dieu veuille me fournir l'occasion de prouver à Votre Majesté qu'elle m'a bien jugé!

Déjà plus de trois cents députés, désespérant de remplir leur mandat, s'étaient retirés, les uns pour rentrer dans la paix de la vie privée, les autres pour passer à l'étranger, d'où ils comptaient que viendrait la contre-révolution. Les nobles, au lieu de se serrer autour de la personne du roi, et de le soutenir dans l'Assemblée, écoutèrent leurs ressentiments contre cette Assemblée, qui les avait dépouillés de leurs priviléges, et s'éloignèrent, sans songer qu'ils abandonnaient la monarchie que leur devoir était de défendre.

Louis XVI tenait médiocrement au pouvoir; il aimait sincèrement le peuple, il souhaitait de le rendre heureux; aussi blâmait-il ces partisans trop zélés dont les intrigues à l'étranger le mettaient dans une situation difficile, en excitant contre lui les soupçons de ses sujets. Il n'entravait pas systématiquement les travaux de l'As-

semblée; il approuvait même volontiers toutes les mesures qui lui paraissaient grandes et sages; ainsi, lorsque la division des provinces en quatre-vingt-trois départements eut été décrétée, il vit combien cette nouvelle division, qui allait faire un seul peuple des diverses nationalités réunies sous son sceptre, devait contribuer à la grandeur de la France, et il se rendit au milieu de l'Assemblée pour donner une sanction solennelle à ce nouveau décret. Il engagea les représentants à abdiquer leurs dissentiments et à ne songer qu'à l'avantage du pays. Il s'adressa surtout à la noblesse par ces paroles :

— Que ceux qui s'éloigneraient encore d'un esprit de concorde devenu si nécessaire me fassent le sacrifice de tous les souvenirs qui les affligent; je les en paierai par ma reconnaissance et mon affection. Ne professons tous, je vous en donne l'exemple, qu'une seule opinion, qu'un seul intérêt, qu'une seule volonté, l'attachement à la constitution nouvelle et le désir ardent de la paix et du bonheur de la France.

Ce discours fut accueilli avec un enthousiasme qui passa de l'Assemblée au peuple. Chacun se réjouit à la pensée de voir la paix succéder à tant d'agitations; la France envoya à Paris soixante mille députés; un autel fut dressé dans le Champ de Mars, et ces soixante mille députés, la garde nationale, l'Assemblée et le roi lui-même prêtèrent serment à la nation, à la loi, au roi et à la constitution, en présence d'une multitude innombrable (14 juillet 1790.)

L'espoir qui épanouissait tous les cœurs ne fut pas de longue durée. L'Assemblée décréta qu'il y aurait un évêque dans chaque département, que ces évêques et les curés seraient nommés par les électeurs, que les ecclésiastiques prêteraient le serment civique devant leur municipalité, et qu'ils s'engageraient en outre à mainte-

nir la constitution civile du clergé. Le roi ne voulut pas sanctionner ce décret sans avoir pris l'avis du pape, et la partie éclairée et irréprochable du clergé refusa le serment exigé. Elle se vit dépouillée de ses emplois, puis persécutée et proscrite. Une émeute arracha au roi la sanction que sa conscience ne lui permettait pas d'accorder ; il protesta contre cette sanction obtenue par la violence, et les esprits s'aigrirent de plus en plus.

Louis XVI comprit que l'Assemblée, perdant chaque jour sa popularité, débordée par la presse, insultée par les clubs, ne croyait pas elle-même à la durée de la constitution qu'elle avait proclamée, et ne saurait pas contenir le peuple, sans cesse surexcité par des harangues et des écrits incendiaires. Il vit la sûreté de la reine et de ses enfants sérieusement compromise, et il s'arrêta enfin à l'idée d'une évasion, qui seule pouvait les arracher à de si terribles dangers.

Mirabeau, que la cour avait acheté, engagea la reine à décider Louis à se retirer secrètement dans une ville frontière, d'où il traiterait avec l'Assemblée, tandis que lui, Mirabeau, userait de l'autorité que lui donnait son éloquence, pour disposer les représentants et le peuple à un accommodement favorable à la royauté. La mort enleva Mirabeau avant que ce projet s'accomplît; car le roi hésitait à fuir, dans la crainte que sa fuite n'occasionnât la guerre civile, ou qu'une imprudence, une indiscrétion, le faisant retomber entre les mains du peuple irrité, ne brisât d'un même coup son trône et la liberté, peut-être même la vie de sa famille.

Mirabeau mort, le roi modifia son plan d'évasion. Il écrivit au marquis de Bouillé, qui commandait les troupes de la Lorraine, de l'Alsace, de la Champagne, de la Franche-Comté, et dont le dévouement à la monarchie était sans bornes. Il lui annonça l'intention de se rendre à Montmédy, petite place frontière de la Lor-

raine, et lui ordonna de disposer entre Châlons et Montmédy des détachements qui pussent protéger sa fuite. Une menace de l'ennemi contre Montmédy devait justifier ces mouvements de troupes aux yeux des municipalités soupçonneuses. Tous les obstacles furent prévus et écartés avec une rare prudence par le marquis de Bouillé. Le roi avait fixé son départ de Paris au 19 juin; la nécessité de se méfier d'une des femmes de chambre de la reine, dont le service ne finissait que ce jour-là, l'obligea de donner contre-ordre et de remettre sa fuite au lendemain. Ce retard devait nuire à la précision des mesures prises par M. de Bouillé; cependant il fit de son mieux pour que le succès de l'évasion ne fût point compromis.

Le 20 juin 1791, le roi et la reine reçurent, le soir, comme d'habitude, les personnes qui vinrent leur faire la cour; ils ne trahirent ni par un mot ni par un geste leur impatience et leurs angoisses, et ils ne donnèrent pas plus tôt le signal de la retraite. Quand ils se retrouvèrent enfin seuls, ils changèrent à la hâte de vêtements, sortirent du palais par différents groupes, avec Madame Elisabeth et leurs enfants, passèrent à travers les gardes nationaux sans être reconnus, et gagnèrent le quai des Théatins, où deux voitures les attendaient. Ces voitures les conduisirent jusqu'à Bondy, où ils trouvèrent une berline construite exprès pour eux par les soins d'un gentilhomme suédois, M. de Fersen. Ils y montèrent avec la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France, et deux gardes du corps, déguisés, prirent place devant et derrière la voiture. Un passe-port désignait la reine sous le nom de baronne de Korf; le roi était son valet de chambre.

Tout alla bien jusqu'à Montmirail; là, une réparation à faire à la berline causa aux fugitifs un retard d'une heure. Cependant ils atteignirent Châlons sans accident,

et ils se crurent sauvés; car c'était à partir de cette ville qu'ils devaient trouver les détachements envoyés par M. de Bouillé pour les protéger. Mais, au relais suivant, le roi n'aperçut pas les troupes sur lesquelles il comptait; il en fut de même à Sainte-Menehould, où la berline arriva vers sept heures et demie du soir. Louis, inquiet de ne pas voir l'escorte promise, mit la tête à la portière. Le fils du maître de poste, Drouet, qui n'avait jamais vu le roi, fut frappé de la ressemblance du prétendu valet de chambre avec l'effigie gravée sur les monnaies de Louis XVI. Il ne dit rien pourtant; mais il monta à cheval et partit pour Varennes, où il précéda sans peine la berline royale, obligée de suivre les détours de la route.

Le départ précipité de Drouet avait été remarqué; un sous-officier des dragons casernés à Sainte-Menehould s'élança sur ses pas, d'après l'ordre du commandant; mais Drouet, se voyant épié, se jeta à travers champs, gagna les bois qu'il connaissait parfaitement, et échappa ainsi à la poursuite dont il était l'objet.

Varennes n'avait pas de relais de poste; le roi devait y trouver des chevaux préparés par les soins de M. de Choiseul; mais cet officier, chargé de guider et de défendre au besoin la famille royale, n'arriva qu'une heure après elle à Varennes; car il avait été obligé d'allonger de beaucoup son chemin, pour éviter Sainte-Menehould, dont le passage des troupes avait, la veille, inquiété la population. Les chevaux attendaient les augustes voyageurs au delà du pont qui sépare Varennes en ville haute et ville basse; par malheur le roi n'en avait pas été informé; il perdit beaucoup de temps à la recherche de ce relais, et quand il eut décidé les postillons à continuer leur route, il trouva le pont obstrué par une charrette renversée.

La berline s'arrête devant cet obstacle. Aussitôt des hommes armés s'élancent aux portières et somment les voyageurs de se rendre à la municipalité, pour y faire vé-

rifier leurs passe-ports. Les gardes du corps veulent répondre par la force à cette attaque, le roi le leur défend. Les postillons tournent bride, et la voiture est ramenée devant la maison de l'épicier Sausse, maire de la ville de Varennes. Drouet et les jeunes gens qui s'étaient cachés avec lui sur le pont éveillent les habitants par leurs cris, par le son du tocsin, et bientôt la porte du maire est assiégée.

Le roi, se voyant reconnu, avoue qu'il va chercher avec sa famille un asile, non à l'étranger, mais à Montmédy, d'où il veut traiter avec l'Assemblée. Il prie le maire de ne pas s'opposer à ce qu'il continue sa route, de ne pas livrer à une populace égarée les jours si précieux de la reine, de ses enfants, de Madame Élisabeth. Ceux qu'il implore sont attendris jusqu'aux larmes; ils voudraient sauver le roi; mais ils savent que s'ils le laissent échapper, l'Assemblée leur en demandera compte, et ils ne se sentent pas le dévouement nécessaire pour accepter cette responsabilité. La reine, assise dans la boutique de l'épicier, serre ses enfants dans ses bras, et, les montrant à Mme Sausse, elle lui dit :

— Vous êtes femme, vous êtes mère, Madame! Vous comprenez ce que je souffre en songeant à mon mari, à mes enfants. Dites un mot, et vous nous sauverez tous.

— Mon Dieu, Madame, répond Mme Sausse, je voudrais pouvoir vous être utile; mais vous pensez au roi, moi je pense à M. Sausse.

La reine, profondément blessée, n'insista pas. Elle se retira avec ses enfants et sa belle-sœur à l'étage supérieur, où du moins elle pouvait pleurer en liberté. Le roi conservait encore quelque espoir; il comptait que le marquis de Bouillé amènerait bientôt des forces assez imposantes pour le délivrer. Il ne savait pas que les gardes nationales des villages voisins arrivaient en bon ordre à Varennes, que les hussards s'étaient déclarés contre lui,

et que des courriers avaient été expédiés à Metz et à Verdun, pour demander des troupes et du canon. La reine le devinait. Elle passa une nuit si affreuse, que le lendemain ses beaux cheveux blonds, qui naguère encore faisaient l'admiration de la cour, étaient devenus tout blancs.

Paris s'éveilla au bruit de la fuite du roi. Les gens de service, en entrant dans son appartement et dans celui de la reine, furent consternés de n'y trouver personne et répandirent promptement la nouvelle par toute la ville. La colère du peuple grondait encore, lorsque l'Assemblée apprit que les fugitifs avaient été arrêtés à Varennes. Elle chargea aussitôt trois de ses membres, Péthion, Barnave et Latour-Maubourg, de ramener à Paris la famille royale.

Ces commissaires rencontrèrent entre Dormans et Épernay les voitures du roi, escortées par les gardes nationales. On s'était hâté de le faire partir de Varennes, pour prévenir les efforts que ne manquerait pas de faire en sa faveur le marquis de Bouillé. Il était temps que les commissaires arrivassent; aucun outrage, aucun opprobre n'avait été épargné sur la route aux illustres fugitifs. Péthion et Barnave prirent place dans la berline. Péthion s'y conduisit avec une rudesse extrême; Barnave, touché par tant de grandeur et d'humiliation, conçut pour l'auguste famille un respect et un dévouement sans bornes.

Le 25 juin, à sept heures du soir, la famille royale rentra dans Paris, au milieu d'un silence menaçant. La Fayette la reçut aux Tuileries, dont la garde lui fut confiée. Ce général vint, quelques instants après, demander les ordres du roi.

— Il me semble, Monsieur, répondit Louis en souriant, que je suis à vos ordres bien plus que vous n'êtes aux miens.

Le roi ne se trompait pas : il n'était plus réellement qu'un prisonnier dans son palais. Toutes ses actions, toutes ses paroles, tous ses gestes, tous ses regards étaient l'objet d'une surveillance qui ne se lassait ni ne s'endormait. Louis XVI fut d'abord accablé par une telle situation; il fallut les exhortations de la reine pour le ranimer. Il avait au plus haut point le courage passif, qui prend sa source dans la résignation chrétienne; mais il n'avait pas l'énergie nécessaire pour lutter sans relâche contre les hommes et contre les événements. En voyant le roi captif, les représentants qui lui étaient dévoués protestèrent solennellement contre la violation de l'autorité royale, et dès lors, tout en continuant de faire partie de l'Assemblée, ils y gardèrent un silence absolu. Cette résolution devint funeste à la monarchie, en assurant la victoire au parti révolutionnaire, dont elle doubla l'audace. Les clubs demandèrent à l'Assemblée la déchéance du roi. Barnave, par le plus beau de ses discours, repoussa cette proposition et fit ajourner la république; mais les clubs et la presse continuèrent à prononcer ce nom et à souffler au milieu des masses l'esprit d'insurrection.

Le 17 juillet, une pétition demandant encore la déchéance fut signée sur l'autel de la patrie par la foule réunie au Champ de Mars. La garde nationale, chargée de dissiper le rassemblement, fut insultée; elle revint en force, conduite par la Fayette et Bailly, et, la foule refusant d'obéir aux sommations légales, il y eut des victimes. On en exagéra le nombre, et le peuple ne désigna plus cette journée que par le nom de Massacres du Champ de Mars. La Fayette et Bailly devinrent l'objet de sa haine, et il accusa hautement l'Assemblée de pactiser avec la cour. Cela était vrai jusqu'à un certain point, c'est-à-dire que l'Assemblée, effrayée des passions et des colères du peuple, prévoyait les terribles excès auxquels

il devait se porter, et se tournait instinctivement vers le pouvoir monarchique, pour conjurer les orages qu'elle-même avait excités.

Dans ces circonstances, l'Assemblée eut le tort de déclarer la non-rééligibilité de ses membres, et cette abdication, que le roi vit avec douleur, le livra sans défense à ses mortels ennemis.

Le 5 août 1791, la révision de la constitution commença. Lorsqu'elle fut achevée, une députation de l'Assemblée alla porter au roi une copie de cette constitution. Louis XVI, à qui l'apparence de la liberté venait d'être rendue, attendait les députés dans la salle du conseil, au milieu de ses ministres et des gentilshommes qui lui étaient restés fidèles.

— Sire, lui dit un des membres de la députation, les représentants de la nation viennent présenter à Votre Majesté l'acte constitutionnel qui consacre les droits imprescriptibles du peuple français, qui rend au trône sa vraie dignité, et qui régénère le gouvernement de l'empire.

Le roi promit d'examiner l'acte dans le plus court délai. Quelques jours après, il déclara l'accepter et promit de le faire exécuter. Le lendemain, il se rendit à l'Assemblée, et, se tenant debout auprès du président, il dit :

— Je viens consacrer ici solennellement l'acceptation que j'ai donnée à l'acte constitutionnel. Je jure d'être fidèle à la nation et à la loi, et d'employer tout le pouvoir qui m'est délégué à maintenir la constitution et à en faire exécuter les décrets. Puisse cette grande et mémorable époque être celle du rétablissement de la paix et devenir le gage du bonheur du peuple et de la prospérité de l'empire !

Ces paroles furent accueillies par des applaudissements unanimes. L'Assemblée entière reconduisit le roi

aux Tuileries, au milieu des transports de joie d'une foule immense. Des fêtes publiques furent célébrées, un *Te Deum* fut chanté, Louis XVI distribua d'abondantes aumônes, pour que les pauvres pussent se réjouir, comme lui, de voir éclore une nouvelle ère de paix et de prospérité.

Mais déjà les dispositions du peuple avaient changé, lorsque, le 30 septembre, le roi voulut assister à la dernière séance de l'Assemblée. Non-seulement il ne retrouva plus sur son passage les acclamations de la foule; mais à peine fut-il rentré dans son palais, que les représentants modérés se virent grossièrement insultés. On leur reprochait leur faiblesse ou leur trahison. Robespierre et Péthion furent, au contraire, salués avec enthousiasme ; on les couronna de feuilles de chêne et on les conduisit en triomphe à travers les flots pressés d'un peuple en délire.

Quelques jours après, le comte de Kervan et le commandeur de Karadouëc causaient ensemble au coin du feu.

— Eh bien! mon ami, disait le commandeur, croyez-vous que la révolution soit finie, comme l'annonçait naguère le président de l'Assemblée nationale?

— Je crois, au contraire, qu'elle va commencer, répondit M. de Kervan. Il suffirait, pour en être convaincu, de voir la jeunesse des nouveaux députés. Il y a là de grands talents, sans doute, mais aussi de grandes ambitions; et si les vieux législateurs ont manqué de prudence et de fermeté, que pouvons-nous attendre de ces jeunes fous qui se croient appelés à changer la face du monde?

— L'Assemblée constituante a commis des fautes; mais la plus grande de toutes, à mon avis, est d'avoir, en se retirant, cédé la place à l'anarchie.

— Nous devrons tous emporter ce regret ou plutôt

ce remords dans nos cœurs. Pour moi, je l'avoue, mon ami, je voudrais n'avoir jamais fait partie de cette Assemblée, et je ne m'en consolerai que quand le trône ébranlé aura repris son aplomb et que je verrai mon roi adoré comme il mérite de l'être. En attendant ce jour, je vais tâcher d'oublier dans la solitude les amers souvenirs que m'a laissés ma carrière politique.

— Ainsi vous me quittez, cher comte ?

— A moins que vous ne vouliez venir avec moi vous reposer de tant d'agitations, à l'ombre du vieux manoir que vous avez si souvent visité dans des temps plus heureux.

— Merci, mon cousin; je voudrais pouvoir accepter cette invitation; mais un devoir impérieux me retient à Paris.

Le comte n'insista pas, et le lendemain les deux vieux amis se séparèrent, les larmes aux yeux, en se demandant s'il leur serait donné de se revoir encore.



IX.

Vingt mois après avoir quitté la Saulnaie, Martial reçut d'Anne la lettre suivante :

« Vous restez bien longtemps loin de nous, mon bon frère; je vous accusais presque de nous oublier, quand j'ai appris enfin pour quel motif vous vous êtes éloigné du toit paternel. Oui, Martial, je sais tout, et j'en éprouve autant de douleur que de confusion. C'est donc moi qui suis la cause du malheur de tout ce que j'aime en ce monde, votre mère, votre père, et vous, mon cher Martial. Pourquoi donc ne voulez-vous plus être mon frère? Et qui a pu vous inspirer la funeste pensée de m'épouser, moi, une fille sans nom, une enfant trouvée? Une enfant trouvée...., voilà ma condamnation. Tous les efforts de notre digne mère se briseront contre ces deux mots, et personne ne blâmera M. de la Saulnaie, personne, pas même moi, pas même vous, Martial, si vous voulez être juste. Figurez-vous, mon ami, que vous ayez un fils noble et bon, beau et spirituel, plein de talent, peut-être de génie, un fils élégant et riche, ayant tout ce qu'il faut enfin pour briller dans le monde et pour tenir

un rang parmi les hommes sérieux; ne souhaiteriez-vous pas pour lui quelque grande alliance? Et si, au moment où vous vous réjouiriez de voir bientôt s'accomplir ce rêve longtemps caressé, il venait vous demander la main d'une pauvre fille, recueillie sous votre toit, nourrie de votre pain, ne maudiriez-vous pas le jour où vous auriez ouvert les bras à cette étrangère? Et si ce fils tant aimé se plaignait de votre rigueur, ne mériterait-il pas d'être accusé d'aveuglement et d'ingratitude?

« Ah! Martial, mon bon frère, si tu savais ce que ton départ a laissé de deuil à la Saulnaie, si tu voyais ton père se promener seul à travers champs, sans jeter un coup d'œil à ses beaux blés, sans donner un ordre à ses ouvriers, sans leur répondre, sans même les apercevoir; si tu voyais ta mère, notre mère chérie, à qui nous voulions tous deux faire une vie si riante et si douce, si tu la voyais rester des heures entières, immobile et rêveuse, à sa fenêtre, les yeux attachés sur la route, comme si elle y cherchait encore la trace de tes pas; si tu la voyais abréger chaque jour de quelques instants sa promenade accoutumée, et gravir plus péniblement que la veille les marches du perron, tu serais bien forcé d'avouer que ta conduite n'est pas celle d'un bon fils.

« Si ta mère te dit qu'elle se porte bien, qu'elle est forte, qu'elle espère en l'avenir, elle te trompe, mon ami. Elle voudrait me tromper aussi. Chaque fois que je la regarde, elle me sourit d'un sourire si bon, si charmant, qu'il cacherait sûrement sa souffrance à des indifférents; mais tu peux t'en rapporter à moi, Martial; elle souffre beaucoup, elle souffre tant, que le chagrin la tuerait, si ton absence devait durer plusieurs années. Et si tu hésitais à me croire, sache que ce n'est pas moi seule qui m'aperçois de ce qu'elle endure. Tu sais combien notre bon vieux Pierre nous a toujours aimés; depuis quelque temps donc, je ne voyais pas sans étonnement l'air froid

et contraint qu'il affectait, quand je lui parlais, et le soin qu'il semblait prendre de m'éviter. D'abord je croyais me tromper ; mais enfin, ne pouvant plus douter de l'éloignement que je lui inspirais, je pris le parti de lui demander comment je pouvais avoir perdu son affection.

« — Bah ! me répondit-il, vous n'y tenez guère. M'est avis qu'il y en a d'autres dont vous devez vous soucier plus que de la mienne, et il ne paraît point que vous y teniez.

« Je le pressai de s'expliquer, je l'en priai avec larmes; car il croyait que je savais fort bien ce qu'il avait à me reprocher.

« — Autrefois, me dit-il, vous ne saviez pas mentir, et je commence à croire que vous ignorez le mal que vous faites.

« — Je vous proteste, mon bon Pierre, lui dis-je, que jamais je n'ai fait volontairement de mal à personne. Parlez donc en toute franchise, qu'avez-vous à me reprocher?

« — Le malheur de mes dignes maîtres; il me semble que c'est bien quelque chose. Pourquoi tout le monde est-il si triste à la Saulnaie?

« — Parce que Martial est parti.

« — Mais pourquoi est-il parti? Pourquoi ne revient-il pas? Parce qu'il s'est mis en tête de vous épouser et que monsieur n'en veut pas entendre parler.

« Ma surprise fut si grande, que je doutai un instant que Pierre eût toute sa raison ; mais je me rappelai l'embarras de notre mère, lorsque je lui demandai si ton absence serait longue; je me rappelai quelques paroles échappées à M. de la Saulnaie, paroles dont je n'avais pas jusque-là compris le sens, et je ne doutai plus. Pierre, qui m'avait accusée d'ambition et d'ingratitude, reconnut l'injustice de ses soupçons, et, retrouvant sou-

dain pour moi sa tendresse quasi paternelle, il me confia les projets que M. de la Saulnaie avait formés pour ton avenir, mon cher Martial.

« Mlle Blanche de Kervan est la meilleure et la plus charmante jeune fille que je connaisse. Je ne puis la comparer qu'à ta mère, dont elle a la douceur et l'amabilité. Comment as-tu pu la voir sans désirer d'en faire la compagne de ta vie? Comment as-tu pu lui préférer la pauvre enfant qui doit tant aux bienfaits de ta famille, et qui n'a rien à elle, pas même un nom? Ne dis pas que tu veux donner pour fille à ta mère celle que son cœur a depuis longtemps adoptée : notre mère aime Blanche presque autant qu'elle m'aime, et Mlle de Kervan lui rend bien sa tendresse. Crois-moi, Martial, mon cher et bon frère, il faut revenir à la Saulnaie, il faut épouser ta cousine; il le faut, sous peine de manquer au précepte divin et de te préparer pour l'avenir les regrets les plus cuisants.

« Dès que tu nous auras annoncé ton arrivée, je trouverai un prétexte pour m'éloigner. J'irai partager les charitables travaux des pieuses sœurs dont nos législateurs modernes n'ont pas encore osé fermer les asiles sacrés, et, au milieu de toutes les souffrances que je m'efforcerai de soulager et de consoler, j'oublierai mes propres chagrins. Et pourquoi serais-je triste, puisque je vous saurai tous heureux? Regretter de n'être plus au milieu de vous serait de ma part un regret égoïste, puisque ma présence fait le malheur de la famille que je regardais comme la mienne. Qui sait d'ailleurs si, quand tu seras marié depuis quelques années, je ne reviendrai pas finir mes jours entre ta mère et tes enfants? Hâte-toi donc, Martial; songe que ton père a le droit de me maudire, et ne me laisse pas plus longtemps sous le coup de cette malédiction.

« Il faut que M. de la Saulnaie soit bien patient et

bien bon pour ne m'avoir pas chassée de sa maison; pourtant je murmurais tout bas contre lui, quand son ton me paraissait un peu brusque. Ah! combien ces murmures me semblent injustes, depuis que Pierre m'a tout appris. Pauvre Pierre! il m'a fait bien de la peine sans le vouloir! Je n'avais jamais compris, je l'avoue, ce que ma position a de douloureux : je l'ai senti tout d'un coup, et un vide affreux s'est fait autour de moi. J'ai couru à la chapelle, et j'ai prié du fond d'un cœur plein de honte et d'amertume. Je ne savais pas, je sais maintenant combien la religion est douce aux cœurs affligés: Dieu lui-même a séché mes larmes. N'est-il pas le père des pauvres comme celui des riches, des enfants trouvés comme des fils des princes? Les jours d'ici-bas sont mauvais, mais ils sont courts; et dans cette autre vie qui commence à la tombe, il n'y a plus de préjugés. Là, on ne me reprochera ni ma misère ni mon abandon; on ne me fera pas un crime de ce qui n'est qu'un malheur.

« Mais voilà que je me plains de l'injustice des hommes. C'est sans y penser, Martial. Pardonne-le-moi, mon bon frère, et reviens, je t'en prie, rendre la santé à ta mère, le bonheur à tous ceux qui t'aiment.

« Adieu, Martial; je vais faire mes préparatifs de départ en attendant la nouvelle de ton arrivée. »

Avant de mettre à la poste cette lettre, qu'elle avait écrite en secret, Anne la porta au bon curé qui l'avait élevée, ainsi que Martial. Le vieux prêtre y laissa tomber une larme.

— C'est bien, mon enfant, dit-il, vous avez fait votre devoir; que Dieu vous en récompense.

— J'ai attendu bien tard, monsieur le curé, dit la jeune fille; mais ce n'est pas ma faute.

— Ni la mienne, mon enfant. J'avais promis de me taire; sans cela, j'aurais réclamé de vous, il y a longtemps, un sacrifice douloureux, mais nécessaire.

— Je partirai dès que Martial aura répondu, et j'irai où vous-même me direz d'aller.

Ce n'était pas sans une peine profonde qu'Anne avait pris la résolution de s'éloigner; mais elle avait l'âme trop généreuse pour hésiter à remplir un devoir, quel qu'il fût. Elle rentra plus calme au château; elle ne courba plus le front, comme une coupable, devant M. de la Saulnaie; elle ne se reprocha plus la tristesse et la pâleur de Louise; le sourire reparut sur ses lèvres, et peu s'en fallut qu'elle n'annonçât à la pauvre mère le retour de son fils. Mais les jours, puis les semaines s'écoulèrent sans amener la réponse qu'Anne attendait.

Si fermement décidé que Martial eût été de ne point s'occuper de politique, il était impossible qu'il demeurât complétement étranger aux événements qui passionnaient tous les esprits. Des circonstances qu'il n'avait ni désirées ni recherchées l'avaient mis en rapport avec plusieurs personnages alors célèbres, Guadet, Vergniaud, Gensonné et Roland, qui devaient être les chefs des Girondins. Mme Roland l'avait accueilli avec distinction; elle voyait dans ce jeune homme plein de cœur et de talent une excellente acquisition à faire pour le parti dont elle était l'âme; et, de son côté, Martial admirait franchement ce qu'il y avait de grand et de généreux dans cette femme, dont les manières pleines de grâce et de dignité, l'éloquence animée et persuasive, exerçaient un véritable pouvoir.

Mme Roland avait alors trente-huit ans; elle était belle encore, et elle avait conservé dans toute leur exaltation les idées romanesques qui sont ordinairement le partage de la jeunesse; seulement ces idées s'étaient tournées vers la politique. Républicaine ardente, Mme Roland sacrifiait tout à ses convictions et se regardait comme l'Égérie des nouveaux législateurs de la France.

Louis XVI, obligé de congédier ses ministres, en avait

choisi d'autres dans le parti girondin. Parmi ces ministres, Roland, Clavière et Servan se montraient si fiers de leurs sentiments républicains, qu'ils ne se donnaient pas, dit Lacretelle, la peine de les dissimuler devant le roi. « Cependant, en voyant de près la bonté, l'esprit judicieux, les connaissances vastes et précises, les manières faciles et obligeantes d'un monarque longtemps objet de leurs préventions cruelles, ces trois ministres se sentaient émus; et peut-être eussent-ils conçu pour le roi une affection sincère, si Mme Roland n'avait pris le soin odieux de leur représenter qu'ils étaient bien neufs à la cour, et qu'ils ne pouvaient connaître quelle est chez les rois la profondeur de la dissimulation. »

Mme Roland faisant honte aux ministres de la sympathie qu'ils éprouvaient involontairement pour l'infortuné Louis XVI, ils entrèrent en défiance contre lui, et, pour n'être plus accusés de se laisser corrompre, ils se montrèrent constamment en opposition avec le roi. Ils le pressèrent de sanctionner le décret porté contre les prêtres non assermentés et celui qui établissait près de Paris un camp de vingt mille hommes. Ce rassemblement de troupes excitait la méfiance du roi, qui lisait dans les intentions de l'Assemblée législative. Quant au décret contre les prêtres, il le repoussait de toutes ses forces et ne se pardonnait pas de s'être laissé arracher la sanction à la constitution civile du clergé. « Il jugeait avec un pressentiment prophétique toutes les conséquences du décret contre les prêtres. Il croyait déjà voir couler le sang des martyrs, et frémissait à la pensée qu'on pût un jour reprocher à un descendant de saint Louis d'avoir, par son assentiment, joint son nom à celui des nouveaux persécuteurs de l'Église. Tout était sauvé, si Louis était resté roi avec la même intrépidité qu'il resta chrétien. La reine partageait les sentiments de son époux. Les jours de sa frivolité avaient passé avec

ceux de l'idolâtrie dont elle fut l'objet. Vers ces heures du soir qui, en suspendant les bruits confus de la capitale, portaient plus distinctement à ses oreilles les cris et les imprécations qui lui étaient adressés, elle écoutait, soit seule, soit à côté de son époux, soit entre deux anges, sa belle-sœur et sa fille, la voix d'un prêtre qui, disposé lui-même au martyre, adoucissait, au nom de Dieu, le martyre prochain ou plutôt le martyre commencé du roi et de la famille royale. C'était un péril que de le recevoir; mais c'était un bonheur céleste que de l'entendre. »

Le curé de Saint-Eustache, que le roi avait pour confesseur, ayant prêté serment à la constitution, Louis le remplaça par un prêtre non assermenté. Barnave, devenu, depuis le retour de Varennes, le sincère admirateur et l'ami dévoué de la famille royale, fit à ce sujet quelques observations au roi, qui lui répondit courageusement :

— Je ne trahirai pas Dieu pour plaire au peuple.

Les ministres savaient combien il serait difficile d'obtenir la sanction des deux décrets dont nous avons parlé, et ils commençaient à se lasser de la demander. Mme Roland engagea son mari à écrire au monarque pour le presser de l'accorder enfin. Elle se chargea de rédiger cette lettre; et loin d'y mettre le respect dû aux malheurs du roi, elle sembla prendre à tâche de l'humilier encore. Mme Roland fit preuve plus tard d'un courage au-dessus de son sexe, en écrivant d'éloquentes épîtres contre un pouvoir sanguinaire; mais l'histoire lui reprochera toujours la lettre adressée par elle à Louis XVI. En voici quelques fragments :

« Le salut de l'État et le bonheur de Votre Majesté sont intimement liés; aucune puissance n'est capable de les séparer. De cruelles angoisses et des malheurs certains environneront votre trône, s'il n'est appuyé par

vous-même sur les bases de la constitution et affermi dans la paix que son maintien doit vous procurer.

« La conduite des prêtres en beaucoup d'endroits, les prétextes que fournissait le fanatisme aux mécontents, ont fait porter une loi sage contre les perturbateurs ; que Votre Majesté lui donne sa sanction. La tranquillité publique la réclame, et le salut des prêtres la sollicite. Si cette loi n'est en vigueur, les départements seront forcés de lui substituer, comme ils le font de toutes parts, des mesures violentes, et le peuple irrité y suppléera par des excès.

« Les tentatives de nos ennemis, les agitations qui se sont manifestées dans la capitale, l'extrême inquiétude qu'avait excitée la conduite de votre garde et qu'entretiennent encore les témoignages de satisfaction qu'on lui a fait donner par Votre Majesté par une proclamation vraiment impolitique dans la circonstance, la situation de Paris, sa proximité des frontières ont fait sentir le besoin d'un camp dans son voisinage. Cette mesure, dont la sagesse et l'urgence ont frappé tous les bons esprits, attend encore la sanction de Votre Majesté. Pourquoi faut-il que des retards lui donnent l'air du regret, lorsque la célérité lui gagnerait tous les cœurs ?

« Juste ciel ! auriez-vous frappé d'aveuglement les puissances de la terre, et n'auront-elles jamais que des conseils qui les entraînent à leur ruine ?

« Je sais que le langage austère de la vérité est rarement accueilli près du trône ; je sais aussi que c'est parce qu'il ne s'y fait presque jamais entendre que les révolutions deviennent nécessaires ; je sais surtout que je dois le tenir à Votre Majesté, non-seulement comme citoyen soumis aux lois, mais comme ministre honoré de sa confiance ou revêtu de fonctions qui la supposent, et je ne connais rien qui puisse m'empêcher de remplir un devoir dont j'ai la conscience. »

Cette lettre fut envoyée au roi, qui ne put la lire sans une douloureuse indignation. Le lendemain, Roland se présenta au conseil, et, tirant de son portefeuille une copie de cette même épître, il la lut tout haut devant les ministres. Le roi l'écouta patiemment, et se contenta de lui dire :

— Puisque vous m'aviez envoyé cette lettre hier, vous pouviez vous épargner la peine de la lire.

Quelques instants après, Roland, Clavière et Servan apprirent qu'ils étaient congédiés. Ils en éprouvèrent d'autant plus de dépit que leurs trois autres collègues restaient au ministère. Mme Roland, pour se venger du roi, envoya à l'Assemblée une copie de la lettre qui avait motivé la disgrâce de son mari. La lecture de cette pièce souleva contre la cour une tempête d'injures et d'imprécations, et bientôt une insurrection se prépara pour punir le roi du renvoi de ses ministres républicains.

Cette insurrection devait éclater le 20 juin. La veille, Martial de la Saulnaie arriva chez le commandeur, au moment où celui-ci allait se mettre au lit.

— Qui vous amène si tard, mon cher ami? lui demanda le vieux gentilhomme.

— Je pars dans quelques jours pour la Saulnaie, Monsieur, répondit Martial, et je venais vous faire mes adieux, quand j'ai appris qu'il se prépare pour demain un grand mouvement populaire. On parle de planter un arbre en l'honneur de la liberté, de célébrer l'anniversaire du serment du Jeu de Paume, de présenter une pétition à l'Assemblée législative, de porter une adresse au roi. J'ai cherché des renseignements plus positifs, et je n'en ai point trouvé; mais vous pouvez être certain qu'il y aura du bruit.

— Et que le roi courra des dangers. Merci, mon cher Martial. Je serai à mon poste; et s'il faut mourir pour défendre un prince si indignement méconnu....

— Je réclame l'honneur de mourir avec vous, Monsieur; car je ne vous quitterai pas.

Ce n'était pas la première fois que Martial partageait les dangers de M. de Kervan et du commandeur. Il s'était tendrement attaché à ces nobles vieillards, et, comme eux d'ailleurs, il sentait son dévouement à la famille royale grandir en raison des malheurs de ces augustes infortunés. M. de Karadouëc lui tendit la main pour le remercier de son avis et de sa promesse, et ils convinrent de se trouver le lendemain de bonne heure sur la place du Carrousel.

L'Assemblée fut investie par trente mille pétitionnaires armés, qui défilèrent devant les représentants et attaquèrent ensuite les grilles des Tuileries. Les factieux pénétrèrent dans l'appartement du roi ; mais sur leurs pas s'y glissèrent aussi des serviteurs fidèles. Louis reconnut le commandeur, le salua d'un regard attendri, et ne lui dit que ces deux mots : La reine !

Le gentilhomme fit aussitôt signe à Martial de le suivre et courut à l'appartement de Marie-Antoinette. Il fallait, pour y arriver, traverser des salles envahies par la foule furieuse, et ne point attirer son attention. Martial portait un vêtement d'atelier et pouvait fort bien, avec sa blouse maculée de terre et de plâtre, passer pour un des pétitionnaires; mais si simples que fussent les habits du commandeur, sa noble et fière mine le dénonçait à l'émeute. Les piques se levèrent sur sa poitrine pour lui interdire le passage, et une scène sanglante allait sans doute avoir lieu, lorsque des cris se firent entendre :

— La voici ! C'est elle, c'est l'Autrichienne !...

Un mouvement se fit dans la foule; Martial en profita pour tirer à l'écart M. de Karadouëc. Aussitôt la princesse parut. Sa beauté touchante, la noblesse de ses traits et de sa démarche, imposèrent un moment à cette multitude égarée; mais la haine que les ennemis de la

reine avaient répandue dans les cœurs se réveilla bientôt plus ardente. Les cris redoublèrent; les injures les plus grossières tombèrent sur la princesse, qui, sans s'émouvoir, continua de s'avancer en disant :

— Respectez la demeure du roi; sauvez-le, sauvez votre père.

Des imprécations couvrirent sa voix; un cercle de furieux l'entoura, et leurs glaives la menaçaient, quand un des serviteurs du château s'écria :

— Arrêtez! c'est Madame Élisabeth.

— Pourquoi les détromper? dit la princesse avec regret. Cette erreur pouvait sauver la reine.

Un dévouement si sublime désarma les rebelles; ils s'écartèrent devant celle qu'on appelait l'ange de la cour, et se replièrent vers l'appartement du roi, entraînant le mmandeur et Martial. Ceux-ci voulurent sortir de la foule pour se rendre au poste que Louis leur avait assigné; mais le commandeur entendit de nouveau résonner à ses oreilles le titre d'espion, et cinq ou six hommes armés de piques et de massues lui fermèrent le passage. M. de Karadouëc avait des pistolets; mais il ne songea point à s'en servir pour sa propre défense; Martial, non moins prudent, feignit de ne pas voir l'embarras du gentilhomme, et tous deux, attendant, pour s'échapper, un moment plus favorable, rentrèrent avec leurs hideux compagnons dans la salle où ils avaient laissé le roi.

Louis, entouré d'une foule de factieux qui prétendaient lui arracher la sanction des deux décrets, luttait avec une fermeté qu'on n'aurait pu attendre de son caractère timide et indécis. En vain le menaça-t-on de la fatale lanterne, devenue l'instrument des vengeances populaires; en vain fit-on manœuvrer devant lui la guillotine récemment inventée; il refusa obstinément de céder aux désirs des rebelles. Le boucher Legendre, un des

meneurs de l'insurrection, s'approcha de lui pour le haranguer.

— Monsieur...., lui dit-il.

Le roi fit un mouvement. C'était la première fois qu'il s'entendait appeler ainsi. Legendre reprit sans se troubler :

— Oui, Monsieur, vous nous écouterez, vous êtes fait pour nous écouter.

— Misérable! s'écria Martial, ne pouvant plus contenir son indignation, est-ce ainsi que tu parles au roi?...

Il s'avançait contre l'orateur; mais deux bras vigoureux le saisirent, un poing fermé s'abattit sur sa tête, et sans même que la harangue fût interrompue, Martial inanimé fut précipité du haut en bas des degrés. Des grenadiers le relevèrent; quelques femmes du peuple, trompées par ses simples habits et touchées de sa jeunesse, lui donnèrent les premiers soins et le firent porter à l'hospice.

Le commandeur n'avait ni vu ni entendu Martial, dont un groupe curieux et menaçant le séparait. Il n'avait pu d'ailleurs voir sans une violente colère le roi affublé du bonnet rouge, et il s'était éloigné, dans la crainte d'oublier la modération qu'il s'était imposée.

Le roi subit avec un calme admirable la harangue injurieuse de Legendre, et y répondit par un refus formel de sanctionner les deux décrets. La populace redoubla ses cris.

— Non, dit Louis, plutôt la mort.

Un grenadier de la garde nationale s'approcha du roi et lui dit :

— Sire, n'ayez pas peur, nous veillons sur vous.

— La peur n'est connue que de ceux qui n'ont pas la conscience pure, répondit Louis. Tiens, mon ami, ajouta-t-il en posant sur sa poitrine la main du grenadier, vois si mon cœur bat plus vite qu'à l'ordinaire.

Cette lutte durait depuis cinq heures, lorsque Péthion, maire de Paris, se montra enfin.

— Peuple, dit-il en s'adressant à la foule, tu t'es montré digne de toi-même, en ne souillant d'aucun excès tes mouvements sublimes. Espérons que ta voix aura été entendue. Mais la nuit qui s'approche peut favoriser les traîtres qui voudraient se glisser dans ton sein; peuple, retire-toi.

La foule s'écoula lentement, et le roi, demeuré seul avec ses serviteurs, put enfin rejoindre sa famille. La reine, qu'on avait eu beaucoup de peine à retenir loin de lui, Madame Élisabeth, qui n'avait pas voulu le quitter, le félicitèrent de l'héroïque fermeté dont il avait fait preuve; et ses amis se joignirent aux deux princesses pour le supplier de ne point se départir de cette fermeté, qui seule pouvait encore le sauver.

Le commandeur s'aperçut seulement alors de l'absence de Martial; mais il l'attribua à la modestie du jeune homme et ne s'en préoccupa nullement. Peu de jours après, il quitta Paris, sans avoir revu son jeune ami. Louis XVI l'envoyait à Rouen auprès du duc de Liancourt, qui proposait à la famille royale de se rendre en Normandie. Les outrages reçus par le roi dans la journée du 20 juin avaient indigné toute la France. La Fayette vint déposer à la barre de l'Assemblée les réclamations de son armée; il offrit au roi et à la reine de favoriser leur évasion; mais le souvenir de Varennes remplissait encore le cœur des augustes fugitifs, et les projets formés pour les arracher à leur perte devinrent inutiles.

Le roi cependant accueillait sans trop de répugnance l'idée de se retirer à Rouen, d'où il pourrait, au besoin, gagner le Havre, puis l'Angleterre; il y eut des mesures prises pour ce voyage, et dans les premiers jours du mois d'août, trois cents hommes de la garde suisse re-

çurent l'ordre de se porter sur la route de Normandie. Mais pendant que la cour était indécise, ses ennemis travaillaient sans relâche à sa ruine.

Déjà le pouvoir des Girondins n'existait plus; un parti plus violent dominait le peuple de sa fatale influence; Robespierre et Danton préparaient le règne de la Terreur. Robespierre, député d'Arras, n'avait joué dans l'Assemblée constituante qu'un rôle effacé. Son éloquence froide et prolixe, sa voix tantôt monotone, tantôt criarde, n'y avaient produit que peu d'effet. Mais à mesure que la révolution avait marché, ce pâle tribun avait grandi; il plaisait à la foule, dont il flattait les instincts féroces, et qui croyait à son incorruptibilité. Danton ne se donnait pas, comme Robespierre, la peine de dissimuler; il marchait droit au but. Son éloquence âpre et convulsive, sa voix formidable, sa taille athlétique, sa laideur extrême inspiraient plus d'effroi que l'air sournois et les paroles mielleuses de Robespierre; cependant il était moins à craindre. On pouvait l'attendrir par des prières, par des larmes et par de l'or, tandis que Robespierre était inflexible. Ni l'un ni l'autre ne faisaient partie de l'Assemblée législative; mais ils commandaient au club des Jacobins et à celui des Cordeliers, qui avaient dans cette Assemblée un parti puissant.

Une insurrection plus terrible que les précédentes eut lieu le 10 août. Le roi s'y attendait et avait donné ses ordres pour la défense des Tuileries à neuf cent cinquante Suisses et à deux mille gardes nationaux. Mandat, qui commandait ces derniers, obtint de Péthion la permission de repousser la force par la force; mais bientôt après il fut mandé à l'hôtel de ville, et, interrogé sur les dispositions prises par le roi, il refusa de répondre et paya de sa vie son héroïque discrétion.

On ignorait encore au château le sort de Mandat, quand

un officier de la garde nationale accourut tout effaré vers la reine.

— Ah! Madame, s'écria-t-il, tout est perdu! Nous allons avoir sur les bras une armée innombrable.

La reine, vivement émue à la nouvelle de ce péril, courut à ses enfants. Elle prit dans ses bras le dauphin, qui dormait encore, et le couvrit de baisers.

— Ah! maman, pourquoi pleurez-vous? dit le petit prince. On ne veut pas faire de mal à papa : il est si bon!

A six heures, l'avant-garde de l'émeute se montra, aux cris de Vive la nation! A bas le tyran! Plusieurs bataillons sur lesquels le roi comptait pour la défense du palais répétèrent ces cris et braquèrent leurs canons contre la demeure dont ils avaient accepté la garde. Louis, témoin de cette défection, rentra le cœur navré. Alors, le procureur-syndic, Rœderer, fit un effrayant tableau des forces et de la fureur des rebelles, et dit au roi que le seul moyen de salut qui lui restât était d'aller, avec sa famille, chercher un asile au sein de l'Assemblée législative. La reine s'y opposa vivement.

— Non, non, dit-elle, n'allons pas demander un refuge à cette Assemblée qui vote peut-être, à l'heure qu'il est, notre déchéance. Si nous ne pouvons sauver notre vie, sauvons du moins notre honneur.

Rœderer insista; le roi, qui redoutait l'effusion du sang, se laissa persuader. La reine le suivit, la mort dans l'âme et la rougeur au front.

— Messieurs, dit Louis avec calme, en se plaçant à côté du président, je suis venu ici pour prévenir un grand crime. Je me croirai toujours en sûreté, avec ma famille, au milieu des représentants de la nation.

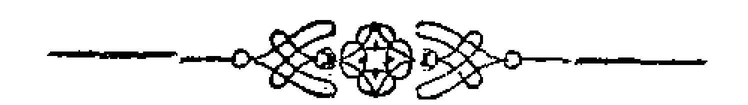
— Sire, répondit Vergniaud, qui présidait alors, l'Assemblée connaît ses devoirs et regarde comme un des plus chers le maintien de toutes les autorités con-

stituées. Elle demeurera ferme à son poste, nous saurons tous y mourir.

Ce premier mouvement de l'Assemblée ne dura point. Sous prétexte qu'on ne pouvait délibérer en présence du roi, on le fit descendre du fauteuil qu'il occupait, et on le plaça, lui et sa famille, dans une loge de journaliste, située derrière le bureau.

Enfermés avec Madame Élisabeth et leurs enfants dans cette étroite prison, le roi et la reine apprirent la mort de leurs plus courageux défenseurs, l'incendie de leur palais, et entendirent décréter la chute de leur trône.

L'auguste et malheureuse famille passa la nuit dans trois cellules de l'ancien couvent des Feuillants. Pendant trois jours le supplice enduré par elle dans la loge du logographe se renouvela; puis, quand on jugea qu'elle avait enduré assez d'angoisses et d'humiliations, au lieu de lui donner pour résidence le palais du Luxembourg, qui lui avait été assigné d'abord, on l'enferma dans la tour du Temple, qui devait être sa dernière prison.



X.

Le 10 août, au bruit des hurlements des massacreurs et des cris des victimes, Martial parut s'éveiller d'un long sommeil, troublé seulement par les divagations d'un cerveau en délire. Il se leva sur son lit, prêta un moment l'oreille aux clameurs confuses de la rue, puis il s'écria :

— Misérables ! c'est Madame Élisabeth !...

Une sœur de Saint-Vincent de Paul accourut et s'empressa de le calmer par de douces paroles. Martial la regarda comme s'il la voyait pour la première fois ; puis, passant ses mains sur son front à diverses reprises, comme pour dissiper les ténèbres qui couvraient son intelligence, il murmura tout bas :

— Où suis-je donc ? Que s'est-il passé ?

— Oubliez les scènes dont vous avez été témoin, mon enfant, lui dit la bonne sœur, et ne craignez rien : vous êtes ici en sûreté.

— Mais ici c'est un hospice.... Comment se fait-il que je m'y trouve ?

— On vous y a apporté mourant, à la suite d'une chute terrible....

— Ah! oui, je me souviens, aux Tuileries.... Ce brigand qui insultait le roi....

— Chut! mon ami. Nous vivons dans un temps où la prudence est indispensable.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier. Mais dites-moi, je vous prie, ma sœur, y a-t-il longtemps que je suis ici?

— Vingt jours. Mais vous en sortirez bientôt, puisque la connaissance vous est revenue.

— Vingt jours! s'écria Martial avec effroi. Ah! ma sœur, je veux partir.

— Partir dans l'état où vous êtes, mon ami, c'est impossible.

— Il le faut, ma sœur, il le faut.... Ma mère se meurt peut-être en m'attendant.

La charitable gardienne de Martial eut besoin de toute son éloquence pour lui persuader de remettre son départ au lendemain; pendant quelques jours, elle lui fit encore entendre raison; mais sitôt qu'il fut en état de se tenir debout, elle n'essaya plus de le retenir, l'inquiétude l'eût tué.

Obligé de suspendre plusieurs fois son voyage, Martial n'arriva à la Saulnaie que la semaine suivante. Il faisait nuit, quand il frappa à la porte du château. Pierre vint ouvrir et jeta un cri en reconnaissant son jeune maître.

— Où est ma mère? demanda Martial tout tremblant.

Pierre recula d'un pas.

— Ma mère.... Mais dis-moi donc où est ma mère.

— Madame.... Mais, Monsieur, vous n'avez donc pas reçu la lettre?...

— Je n'ai rien reçu depuis plus d'un mois.

— Comme vous êtes défait, monsieur Martial! Vous avez donc été malade?

— Oui, oui, je le suis encore; mais il ne s'agit pas de moi.

— Eh bien! Monsieur, madame n'est pas au château.

— Elle n'est pas à la Saulnaie.... Mais où donc est-elle?

— Vous savez qu'elle était malade depuis longtemps.... Les médecins disaient qu'il lui fallait un pays plus chaud....

— Et elle s'est décidée à leur obéir. Bien! Mais Anne, je pourrai la voir?

— Mademoiselle n'est pas ici non plus.

— C'est juste: elle n'aurait pas quitté notre mère.

— Et monsieur est à Paris, dit Pierre.

— Il me cherche sans doute. Pauvre père! quelles angoisses je lui cause!

— Oui, sans doute, il vous cherche, monsieur Martial. Mais qu'avez-vous, mon cher maître? Comme vous pâlissez! Ah! mon Dieu! il ne me voit plus, il ne m'entend plus! Ses mains sont glacées.... Mon enfant, mon cher enfant, revenez à vous....

— Ce n'est rien, Pierre. La fatigue, l'émotion.... Je craignais tant d'apprendre de mauvaises nouvelles.

Le vieux serviteur se détourna pour essuyer une larme.

— Quand ma mère est-elle partie? demanda Martial.

— Le 16 août, et c'est aujourd'hui le 24.

— La veille de sa fête.... Et je l'avais oublié.... Bonne mère! comme elle doit souffrir de mon silence! Pierre, donne-moi vite ce qu'il faut pour écrire.

— Vous écrirez demain, monsieur Martial. Aujourd'hui, il faut vous reposer. D'ailleurs, vous savez bien que l'heure de la poste est passée.

— Tu as raison, mon ami. Conduis-moi jusqu'à ma chambre; car je ne suis pas encore bien fort.

— Et vous vous êtes mis en route, malade comme vous êtes, quelle imprudence!

— Si ma mère le savait, comme elle me gronderait! Mais me voilà plus tranquille; mes forces reviendront bien vite, et dans deux ou trois jours j'irai la rejoindre.

— Il n'y a rien qui presse; il faut d'abord vous rétablir tout à fait.

— Il est vrai que si elles me voyaient ainsi toutes les deux, elles en auraient trop de chagrin. Pourquoi donc ne me parles-tu pas d'Anne, mon bon Pierre?

— Que voulez-vous que je vous en dise, monsieur Martial? Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis qu'elle est partie.

— Mais avant son départ, tu la voyais tous les jours. Dis-moi, Pierre, mon père ne la rudoyait-il pas quelquefois?

— Il ne lui disait rien, ni bien ni mal; il n'avait pas même l'air de la voir, ni à table ni ailleurs; et quand elle disait quelque joli mot, pour tâcher d'égayer un peu le repas, je crois qu'il ne l'entendait point. Aussi, à la fin, elle ne disait plus rien.

— Pauvre enfant! Tu lui as fait aussi bien de la peine, mon vieux Pierre.

— C'est vrai, monsieur Martial. Pourtant je l'aimais bien, la chère petite; mais j'aimais encore mieux madame, et je ne voulais pas la laisser mourir.

— Ni moi non plus, Pierre, je ne veux pas qu'elle meure, et me voilà prêt à tous les sacrifices.

— C'est bien, cela, monsieur Martial, le bon Dieu vous en récompensera. Mais pourquoi faut-il que vous vous soyez décidé si tard? dit le bon serviteur avec une vive émotion.

— Si tard.... Mais il est encore temps, n'est-ce pas?

— Sans doute, reprit Pierre avec embarras; mais

vous savez que Mlle de Kervan est retournée en Bretagne, auprès de son père.

— Puisse-t-elle le consoler de tous les chagrins que lui causent les infortunes du roi!

— Il s'est donc passé de bien tristes choses à Paris? Vous y étiez, monsieur Martial?

— J'y étais. Mais je te raconterai tout cela plus tard. Tu dois avoir sommeil, mon ami, je t'ai dérangé. Va te recoucher; car si tu attends que je n'aie plus rien à t'apprendre ni rien à te demander, le jour te trouvera encore ici.

— En ce cas, je m'en vas tout de suite; car monsieur a besoin de repos au moins autant que moi.

— Va donc. Bonsoir, Pierre!

— Bonne nuit, monsieur Martial!

Pierre ne se coucha point. Il allait, à petit bruit, coller son oreille à la porte de la chambre où il avait laissé son jeune maître, puis il revenait s'asseoir près d'une fenêtre d'où l'on découvrait le cimetière du village, et de temps en temps il portait la main à ses yeux gros de larmes. Le jour vint sans qu'aucun bruit justifiât les inquiétudes que lui causait Martial. Il attendit encore quelques heures avant d'aller offrir ses services au jeune homme. Mais quelle fut sa surprise! La chambre était déserte. Pourtant les vêtements de Martial étaient restés où il les avait placés; il n'était donc pas sorti du château.

Pierre attendit pendant quelques minutes, puis, croyant que le jeune homme avait voulu, malgré son état de souffrance, respirer le bon air du matin, il parcourut les jardins, la grande avenue du parc et les allées que Martial préférait. Il ne rencontra personne; une vague crainte le saisit, et il recommença sa course, en appelant de tous côtés son cher maître. Il rentra au château, et, de plus en plus agité, il en visita tous les appartements. Il ne restait plus que la chambre de Mme de la Saulnaie. Pierre

hésitait à y entrer; mais un gémissement qu'il crut entendre l'y décida.

Martial, privé de connaissance, gisait sur le tapis.

— Malheureux que je suis! s'écria Pierre. Je n'ai voulu lui rien dire; mais je devais bien savoir qu'il viendrait ici.

Le lit de Louise était, comme toujours, enveloppé de ses rideaux de mousseline; mais au chevet de ce lit, sur une petite table recouverte d'une fine nappe, était placé, entre deux cierges à demi consumés, un vase dans lequel trempaient encore les dernières feuilles d'une branche de buis renversée, et près du vase un grand christ d'argent emprunté à la chapelle du château.

Pierre releva Martial, le porta dans sa chambre, et, sans s'arrêter à lui donner des soins insuffisants, il courut chez le médecin. Celui-ci reconnut une congestion cérébrale et ne répondit pas de la vie du malade. Pourtant au bout de quinze jours, tout danger avait disparu.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, dit Martial à Pierre, et surtout rappelle-toi que cette fois je veux tout savoir.

— Soyez tranquille, mon cher enfant, je vous dirai tout; j'ai eu trop de chagrin quand je vous ai trouvé là, presque mourant, et par ma faute encore. Ah! voyez-vous, si vous étiez mort, je crois qu'on aurait pu creuser ma fosse avec la vôtre.

Martial tendit à Pierre sa main amaigrie et attacha sur lui un regard qui voulait dire :

— Parle-moi de ma mère.

Le brave homme comprit ce regard, et, gardant entre les siennes la main de son jeune maître, il reprit :

— Le docteur a dit que depuis bien longtemps, depuis l'âge de dix-huit ans, madame avait la maladie qui nous l'a enlevée, et à laquelle les médecins donnent je

ne sais plus quel nom. Mais moi, qui n'entends rien à leur langage et qui connaissais ma chère maîtresse comme moi-même, je crois qu'elle ne pouvait pas vivre sans vous. Pendant votre premier voyage, elle a commencé à dépérir; pendant le second, elle a été de plus mal en plus mal, d'abord parce qu'elle ne vous voyait plus, puis parce qu'elle sentait que vous aviez sur le cœur un bien gros chagrin. Elle aimait mademoiselle ni plus ni moins que sa fille, et elle vous l'aurait vu épouser si volontiers.... Enfin, elle savait que l'enfant doit obéir à son père; et quand elle aurait su mourir à la peine, elle ne vous aurait pas dit autre chose. Tant que vous avez donné régulièrement de vos nouvelles, la chère dame s'est soutenue; mais quand les lettres ont manqué, j'ai dit : C'est fini. Elle s'en allait comme une lampe sans huile; on aurait cru qu'elle ne souffrait pas : elle avait toujours sa belle figure douce et riante comme une figure de sainte, et ses grands yeux qui vous caressaient, quand elle vous parlait. Ah! monsieur Martial, cette figure et ces yeux-là, je les verrai toujours. Mademoiselle ne la quittait pas; et quand madame voyait pleurer sa chère fille, elle l'embrassait et la consolait. Un jour qu'elles étaient ensemble dans le jardin, j'ai entendu madame qui disait : « Dieu veille sur nous, ma fille; il ne nous arrive rien qu'il ne l'ait permis; et s'il nous éprouve, c'est parce qu'il nous aime. Disons donc toujours, au milieu des douleurs aussi bien que dans le calme et dans la joie : Mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Mademoiselle s'est jetée à genoux, et elle a répété en sanglotant : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Le lendemain, madame n'a pas pu se lever; elle a fait appeler monsieur le curé; il ne voulait pas l'administrer, ne la croyant pas si malade; mais elle lui a dit : « Cela ne fait pas mourir, monsieur le curé. Si le bon Dieu ne m'appelle pas, je l'en bénirai; mais s'il m'ap-

pelle; je veux être prête à partir. » Quand monsieur le curé revint, apportant le saint viatique, tout le village le suivait; madame parla encore à l'un et à l'autre; elle les remercia tous et leur recommanda de prier pour elle. Restée seule avec mademoiselle, elle lui dicta un petit bout de lettre pour vous; puis elle dit qu'elle allait se reposer un peu, et elle rendit son âme à Dieu si doucement, que nous la croyions endormie quand le docteur annonça qu'elle était morte.

Des larmes coulaient lentement sur les joues de Martial; les détails de cette paisible fin adoucissaient sa douleur.

— Où donc était mon père? demanda-t-il après un assez long silence.

— Monsieur était à Rouen pour affaires. Quand j'ai vu que madame était si mal, je lui ai envoyé un exprès; mais il n'a pu arriver que le lendemain. Mademoiselle alla au-devant de lui et lui apprit notre malheur. Il l'embrassa en pleurant et lui promit de ne pas oublier les soins qu'elle avait donnés à madame. Ah! c'est qu'elle lui en a donné pendant sa vie et après sa mort! Elle a voulu lui rendre les derniers devoirs; personne qu'elle n'a touché la chère défunte, et, tant que le corps est resté là, elle ne l'a pas quitté un instant. Elle l'a suivi comme nous tous au cimetière; mais nous sommes revenus sans elle et nous ne l'avons pas revue.

— Mais mon père sait ce qu'elle est devenue?

— Pas plus que les autres. Avant de sortir du cimetière, elle lui a baisé la main, sans rien dire, parce qu'elle pleurait trop fort; il voulait la ramener au château, elle l'a prié, par signe, de la laisser encore un peu près de la fosse; et quand j'ai été pour l'y chercher, elle n'y était plus.

— Et personne ne s'est occupé de savoir où elle est allée?

— Tout le monde, au contraire, en a beaucoup parlé. Des petits pâtres ont trouvé son voile noir accroché aux branches d'un saule; cela a suffi pour faire penser à bien des gens qu'elle avait péri; il y en a même qui ont dit que, dans son chagrin, elle s'était jetée à l'eau. Moi, je n'en ai pas cru le premier mot, et monsieur le curé les a rudement sermonnés là-dessus, en disant que c'était une grande calomnie, que mademoiselle avait bien trop de religion pour avoir seulement pensé à une chose pareille, qu'il ne fallait pas s'inquiéter d'elle et que le bon Dieu la conduirait. Quand je lui en ai parlé, il m'a répété la même chose; j'ai bien vu qu'il en savait plus long qu'il n'en voulait dire, et je me suis tranquillisé.

— Maintenant, Pierre, je n'ai plus qu'une question à t'adresser, dit Martial. Mon père sait-il que je suis malade?

— Monsieur le docteur lui a écrit tout de suite.

— Et il n'est pas venu?

— Il est près de toi, dit M. de la Saulnaie, qui, depuis quelques instants, se tenait derrière les rideaux du lit.

— Vous m'aimez donc encore, mon père? demanda Martial.

— Ingrat! ne vous ai-je pas toujours aimé? Ne savez-vous pas que je ne voulais que votre bonheur?

Martial ne répondit pas.

— Si vous aviez voulu m'écouter, tout cela ne serait pas arrivé.

— Ma mère vivrait encore....

— Ah! je ne sais pas. Les médecins disent qu'elle n'aurait jamais pu aller bien loin. Ne vous tourmentez donc pas inutilement et tâchez de vous guérir bien vite. Il me tarde d'écrire au comte de Kervan.

— Ah! Monsieur, laissez-moi du moins le temps de pleurer ma mère, dit Martial.

— Pour que vous manquiez ce magnifique parti, et

que vous osiez encore me parler d'un mariage pour lequel vous n'obtiendrez jamais mon consentement, répondit M. de la Saulnaie.

— Prends garde, Claude Bertin; ton orgueil a fait mourir ta femme, et voilà qu'il va tuer ton fils, dit le bon curé en entrant dans la chambre du malade.

C'était la première fois, depuis bien des années, que M. de la Saulnaie s'entendait appeler ainsi; il en resta stupéfait.

— Ne voyez-vous donc pas en quel état est ce pauvre enfant? reprit le vieillard en faisant respirer à Martial un flacon de sels. Allez! vous êtes un mauvais père.

— Vous me conseilleriez donc de souffrir cette mésalliance? demanda Claude.

— Savez-vous ce que c'est qu'une mésalliance? dit le curé, dont le grave et doux visage prit une légère teinte d'ironie. Votre mariage, à vous, a été une mésalliance, parce qu'il y avait entre Claude Bertin et Mlle Louise de la Saulnaie une distance que rien ne comblait, ni la distinction de l'esprit, ni la délicatesse des sentiments, ni le savoir-vivre qui sauve les apparences, ni l'affection réciproque qui fait oublier tout le reste. Vous me trouvez bien sévère, n'est-ce pas? Je ne suis que juste, et je vous dis la vérité, comme mon devoir m'y oblige.

Claude ne trouva sans doute rien à répondre; car il s'éloigna en murmurant :

— Bien! bien! Qu'on vienne me dire à présent que les idées révolutionnaires n'ont pas tout envahi. Où allons-nous? mon Dieu, où allons-nous ?

Le bon curé s'assit près du lit de Martial, qui rouvrit bientôt les yeux, le reconnut et lui dit avec effusion :

— Ah! c'est vous, monsieur le curé! Je suis heureux de vous voir. Merci de vos bons soins pour ma mère et pour moi.

— Votre mère était une sainte, Martial; il ne faut pas la pleurer; car elle a quitté la terre d'exil pour la véritable patrie. Il faut seulement marcher sur ses traces, afin d'obtenir par la patience, la résignation et la pratique des vertus chrétiennes, le bonheur dont elle jouit. Elevé par elle, mon cher enfant, vous n'oublierez jamais que nous ne sommes pas en ce monde pour être riches, puissants, heureux, mais pour souffrir, pour combattre, pour mériter, ou plutôt, comme l'enseignent aux petits enfants les humbles pages du catéchisme, pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. Le secret de la vie et du bonheur est là, mon enfant. Mais je ne veux pas vous fatiguer. Guérissez-vous d'abord, nous causerons ensuite.

— Et vous me direz ce que je dois faire, monsieur le curé. Je vous obéirai comme j'aurais obéi à ma mère.

— Croyez-moi, Martial, jetez vos inquiétudes dans le sein de Dieu. C'est un bon père que notre confiance touche, un maître tout-puissant qui change, lorsqu'il lui plaît, le cœur des hommes, et qui dispose à son gré des événements. Courage, Martial; un homme de cœur ne doit jamais se laisser abattre; que dirai-je donc d'un chrétien ?

Les bonnes paroles du digne prêtre contribuèrent autant que les soins du docteur à la complète guérison du jeune homme. Elles firent rentrer le calme dans son esprit et la force dans son cœur. Martial comprit qu'il y aurait de sa part beaucoup d'égoïsme à ne s'occuper que de ses propres douleurs; et dès qu'il se sentit tout à fait rétabli, il demanda à son père la permission de retourner à Paris.

— Vous prévenez mes désirs, lui répondit M. de la Saulnaie. Louis XVI est captif; mais il a encore des serviteurs fidèles. Cherchez à les connaître et donnez avec

eux tout votre sang, s'il le faut, pour la délivrance du roi.

Claude agissait en vrai gentilhomme; mais nous devons dire qu'en réponse à la demande qu'il avait adressée à M. de Kervan de la main de Blanche, il avait reçu, la veille, cette lettre aussi courte qu'énergique :

« J'estime et j'aime votre fils; mais je n'ai pas le loisir de songer à marier ma fille. Louis XVI est captif, mais il a encore des serviteurs fidèles. Que Martial cherche à les connaître, et qu'il donne avec eux, s'il le faut, tout son sang pour la délivrance du roi. »

Martial, arrivé à Paris depuis quelques heures à peine, se rendit chez M. de Karadouëc. C'était là, sans doute, le fidèle royaliste que le comte de Kervan avait voulu désigner à son neveu. Mais Martial trouva la maison déserte, et il apprit par un marchand du voisinage que le commandeur, arrêté comme suspect, lors des premières visites domiciliaires opérées dans Paris, avait été conduit à l'Abbaye, quelques jours avant les massacres du 2 septembre. Cette nouvelle causa au jeune homme plus de douleur que de surprise. Il ne se présentait qu'en tremblant chez son vieil ami; il craignait que le dévouement du commandeur à la famille royale ne se fût trahi par quelque démarche imprudente, et que la délation ne l'eût mis au nombre des premières victimes de la Terreur.

Il savait que, le 2 septembre, plusieurs milliers de personnes avaient été égorgées dans les prisons, et il avait lu le manifeste adressé par la Commune de Paris à toutes les municipalités du royaume, pour les inviter à l'imiter.

« Prévenue que les hordes barbares s'avancent contre elle, disait ce manifeste, la Commune de Paris se hâte d'informer ses frères de tous les départements qu'une partie des conspirateurs féroces détenus dans les prisons

a été mise à mort par le peuple, actes de justice qui lui ont paru indispensables pour retenir par la terreur les légions de traîtres renfermés dans ses murs, au moment où il allait marcher à l'ennemi, et où sans doute la nation, après la longue suite de trahisons qui l'a conduite sur le bord de l'abîme, s'empressera d'adopter ce moyen si utile et si nécessaire, et tous les Français se diront, comme les Parisiens : « Nous marchons à l'ennemi et « nous ne laissons pas derrière nous des brigands pour « égorger nos femmes et nos enfants. »

Sous de tels auspices avait eu lieu l'élection de nouveaux députés, destinés à remplacer, sous le nom de Convention nationale, l'Assemblée législative. Le nom de Robespierre était sorti le premier du scrutin; et après lui, Danton, Marat, Billaud-Varennes, Philippe-Egalité, etc. Mais les départements, indignés des atrocités commises au nom de la Commune de Paris, envoyèrent à la nouvelle Assemblée bon nombre de députés d'une opinion plus modérée. Ceux-ci conservèrent le nom de Girondins, tandis que le parti révolutionnaire le plus ardent garda celui de Jacobins.

La Convention nationale avait, dès sa première séance, prononcé l'abolition de la monarchie, décrété la république et proposé la mise en accusation du roi. Martial savait tout cela, et plus les circonstances étaient graves, plus les moments lui semblaient précieux, plus il regrettait M. de Karadouëc, dont la vieille expérience eût pu seule guider sa bonne volonté. Il fit de nombreuses démarches pour s'assurer de son sort; mais elles demeurèrent sans résultat. Il se rapprocha alors des Girondins, devenus le parti de l'opposition, après avoir été celui de la révolution, et reparut dans le salon de Mme Roland. Ce parti était demeuré fidèle à la république; mais il avait horreur des crimes dont on souillait son berceau. Roland transmit à Martial la liste de toutes les victimes

connues; le nom de M. de Karadouëc ne s'y trouvait point. Martial n'ignorait pas combien cette liste était incomplète; cependant il reprit quelque espoir, et dès le même jour il loua, sous les combles d'une maison voisine du jardin du Temple, une mansarde où il s'installa sans retard.

Chaque jour, à l'heure de la promenade des augustes captifs, il se mettait à sa fenêtre, attendant l'occasion de leur faire savoir qu'ils pouvaient compter sur son dévouement. Une semaine tout entière s'écoula sans qu'il fût remarqué, ou du moins sans qu'il crût l'être. Ne pouvant plus résister à son impatience, il garnit sa fenêtre de plusieurs pots de fleurs, et pendant que Madame Royale feignait, pour consoler la reine, de jouer gaîment avec son jeune frère, Martial jeta un bouquet de pensées aux pieds des deux enfants. Le dauphin ramassa les fleurs, et, levant les yeux vers la mansarde d'où elles devaient être tombées, il vit Martial et lui envoya un baiser du bout des doigts. Puis, avec la précoce prudence que le royal enfant devait aux malheurs de sa famille, il continua de jouer, en se rapprochant doucement de sa mère, qui causait avec Madame Élisabeth.

— Maman, dit-il en lui présentant le bouquet, encore un ami!

La reine cacha les fleurs, après les avoir furtivement approchées de ses lèvres; mais elle ne tourna point la tête du côté que lui indiquait son fils. Ce n'était pas la première fois que des regards amis tombaient dans ce jardin, et elle ne voulait pas compromettre ceux qui s'exposaient ainsi pour donner à la majesté tombée une dernière preuve d'affection et de dévouement.

Le lendemain, à la même heure, le petit prince alla jouer sous la fenêtre de Martial et reçut le même présent; mais les jours suivants cette fenêtre ne s'ouvrit pas.

— Quel malheur ! disait l'enfant, notre ami est parti.

— Qui sait si nous ne le reverrons pas ? répondait sa sœur.

La princesse n'avait regardé Martial qu'une seule fois ; cependant elle le reconnut sans peine sous l'uniforme d'un garde municipal chargé de surveiller le roi. Dès qu'elle fut seule avec la reine et Madame Élisabeth, elle leur fit part de sa découverte, et ce soir-là il y eut des actions de grâces mêlées à leur prière.

Martial avait payé d'une somme énorme le tour de garde d'un municipal, qui s'était dit malade et l'avait proposé pour le remplacer, comme étant un jeune patriote de province qui mourait d'envie de voir le tyran et de lui dire combien il était haï.

A l'heure de la promenade royale, Martial, qui ne savait pas avoir été reconnu, se plaça sur le passage de la reine. Lorsqu'il la vit paraître, il commença de siffler l'air du fameux *Ça ira!*... et, tirant de sa poche une pensée flétrie, il la mit entre ses dents. Ses compagnons ne professaient pas un bien grand respect pour leurs prisonniers; cependant ils n'auraient pas osé fredonner devant eux un tel refrain. Ils ne cachèrent pas à Martial leur admiration; et si quelqu'un avait osé le soupçonner, ils auraient répondu sans crainte de son dévouement à la patrie.

La reine passa sans tourner la tête vers le garde insolent; elle avait pris l'habitude de ne jamais répondre aux outrages. Madame Élisabeth et Madame Royale levèrent sur lui un craintif regard, qui devint brillant d'espérance et de joie, lorsque Martial jeta à leurs pieds la fleur qu'il tenait à ses lèvres.

— J'ai vu ce jeune homme au milieu de nos amis, dit Madame Élisabeth à sa sœur; nous pouvons nous fier à lui.

Le roi et le dauphin parurent. Madame Royale em-

mena le petit prince, pendant que Madame Élisabeth désignait à son frère le faux municipal.

Louis XVI causait volontiers avec ses gardiens. Il s'approcha d'eux comme d'habitude, et, reconnaissant un tailleur de pierre nommé Mercereau, qu'il savait avoir travaillé au Panthéon, il lui parla de cet édifice.

— Croyez-vous que les colonnes en soient bien solides? lui demanda-t-il.

— Elles sont plus solides que celles du trône, répondit Mercereau.

Louis ne dit rien; mais il leva les yeux vers Martial, vit passer sur son visage un éclair d'indignation, et se rappela positivement avoir vu ce prétendu municipal presque assommé par les insurgés du 20 juin, au moment où le boucher Legendre commençait à injurier le roi.

— Vous êtes de Paris, jeune homme? lui dit-il.

— Je suis Breton, répondit Martial; mais il y a d'aussi bons patriotes à Kervan qu'à Paris.

— Je n'en doute pas, dit le roi, qui s'éloigna aussitôt, de peur que Martial ne se trahît; car, en parlant au roi pour la première fois, le jeune homme n'avait pu maîtriser entièrement son émotion.

La reine appela son fils, pour essuyer la sueur qui coulait du front de l'enfant, occupé à jouer à la paume avec un garde complaisant. Le dauphin ne tarda point à reprendre sa partie; mais, comme le soleil le gênait, il changea de place. Quelques minutes après, il envoya sa balle dans les jambes de Martial, qui se baissa pour la ramasser, avec une mauvaise humeur évidente. L'enfant accourut et se baissa en même temps que lui. Leurs têtes se trouvèrent un instant à la même hauteur.

— Dites à ceux qui vous envoient qu'ils se hâtent, murmura le dauphin.

Hélas! personne n'avait envoyé Martial. Il aurait voulu

mourir pour sauver l'auguste famille, mais il fallait, pour la servir, autre chose qu'un dévouement isolé. Pendant tout le reste de la journée, le jeune homme fut rêveur, et ses camarades ne manquèrent pas de le plaisanter grossièrement sur l'effet que lui avaient causé les beaux yeux de l'Autrichienne. Le soir, en quittant la table, Madame Élisabeth passa tout près de lui.

— A qui m'adresser? lui dit-il.

Mais soit que la princesse n'eût pas entendu cette question, soit qu'elle craignît de laisser échapper un nom qui pouvait être recueilli par d'autres oreilles que par celles de Martial, elle garda le silence et se contenta de lever les yeux au ciel. Ce regard voulait-il dire : Que Dieu vous inspire! » ou bien : « Que Dieu bénisse votre entreprise! » Martial ne le sut pas. Il sortit du Temple plus triste qu'il n'y était entré; car il sentait mieux que jamais son impuissance.

Il reprit machinalement le chemin de l'hôtel du commandeur; mais il en vit de loin les volets fermés, et il revint sur ses pas, la mort dans l'âme. Il se regardait comme chargé d'une mission d'où dépendait le salut du roi et de sa famille; et cette mission, il ne pouvait la remplir.

— Si seulement le comte de Kervan était à Paris! se dit-il. Puis aussitôt il ajouta : Puisqu'il n'est pas à Paris, j'irai en Bretagne. S'il peut me renseigner, il le fera; et s'il ne le peut pas, du moins je n'aurai pas donné l'éveil sur les projets du roi à quelque faux ami capable de les livrer.

Cette résolution une fois prise, Martial mit à l'exécuter toute la promptitude imaginable. Grâce à l'or dont son père l'avait généreusement muni, il voyageait avec autant de rapidité qu'on le pouvait en ce temps, où les moyens de locomotion laissaient beaucoup à désirer. Cependant, malgré cette rapidité, il calculait avec effroi

le temps qu'il lui faudrait pour se rendre au fond de la Bretagne et revenir à Paris, ou peut-être aller encore plus loin, lorsque le troisième jour, au moment où il entrait dans une hôtellerie pour prendre quelques heures de repos, il crut reconnaître dans l'écurie la voix du fidèle Alain.

— Encore une fois, l'hôte, disait cette voix, je vous dis qu'il nous faut des chevaux, et nous en aurons de gré ou de force.

— Je ne donne pas des chevaux aux émissaires de la Convention, répondit l'hôte. Le roi m'a fait, il y a dix ans, l'honneur de loger chez moi; j'aime le roi, je ne m'en cache pas, et je déteste tous ses ennemis.

— Touchez là, dit Martial en tendant la main à l'hôtelier; vous êtes un brave homme et un homme courageux; on peut se fier à vous. Nous aussi, nous sommes de fidèles serviteurs du roi.

— Monsieur Martial! dit Alain; car c'était bien lui. Quel heureux hasard vous amène?

— Dis plutôt, mon ami, que c'est la Providence qui m'a conduit ici. Donne-moi vite des nouvelles de mon oncle.

— Si vous voulez monter, monsieur Martial, vous le verrez.

— Il est ici?... Ah! que Dieu soit béni! s'écria le jeune homme, en franchissant lestement les degrés qui conduisaient à la chambre indiquée.

L'entrevue du comte et de son neveu ne dura pas dix minutes. L'aubergiste, devant qui les deux Bretons avaient cru devoir se parer, pour plus de sécurité, du titre d'envoyés de la Convention, leur donna les meilleurs chevaux de son écurie, dès qu'il sut à qui il avait réellement affaire. M. de Kervan fit monter Martial dans sa voiture et s'assit auprès de lui; Alain prit les rênes et lança les chevaux au galop sur la route de Paris.

Le comte n'avait pu demeurer tranquille dans son château, lorsqu'il avait appris que la nouvelle Assemblée se disposait à juger Louis XVI. Décidé à risquer sa vie, sinon pour sauver celle de son roi, du moins pour lui donner une dernière preuve d'amour et de fidélité, il avait laissé sa fille sous la garde du dernier de ses fils, et il était parti, les recommandant tous deux à Dieu.

Il comptait, comme Martial y avait compté d'abord, sur l'aide du commandeur. Il n'apprit pas sans beaucoup de peine la disparition de cet ami; mais loin de renoncer à poursuivre son voyage, il se promit de faire des recherches pour s'assurer de la mort de M. de Karadouëc et de ne rien épargner pour le sauver, s'il avait eu le bonheur d'échapper aux massacres du 2 septembre. D'ailleurs, le comte ne devait pas être tout à fait sans guide à Paris; il avait fait la connaissance de plusieurs royalistes dévoués, auxquels il pourrait s'adresser et que peut-être il déterminerait à entrer dans quelque conspiration ayant pour but la délivrance des prisonniers du Temple. Il avait vu plusieurs fois, entre autres, M. de Goguelas, que le marquis de Bouillé avait chargé de veiller sur le roi pendant sa fuite. De fatales circonstances avaient rendu inutile le dévouement de cet officier; mais le comte de Kervan le savait capable de tout hasarder pour prendre sa revanche.

Nous avons vu, par le manifeste de la Commune de Paris, que la crainte de laisser derrière eux des amis de la royauté, au moment où les armées étrangères attaquaient nos frontières, avait amené les massacres du 2 septembre. Une foule de volontaires s'étaient enrôlés pour repousser l'invasion. Longwy et Verdun, tombés au pouvoir du roi de Prusse, furent repris, et l'armée républicaine, poursuivant ses succès, battit les étrangers à Valmy, entra en Belgique, en Savoie et en Allemagne.

La Convention, un instant intimidée par l'approche des Prussiens et des Autrichiens, reprit, en les voyant repoussés, ses projets contre le roi. Elle décida qu'il paraîtrait à sa barre, pour répondre aux chefs d'accusation portés contre lui.

Ce procès préoccupait tout Paris, lorsque M. de Kervan et Martial y arrivèrent. Le vieux gentilhomme dissimula, par un sublime effort de volonté, toute l'horreur que lui causait un semblable outrage à la majesté royale ; Martial, qui savait combien il était difficile de pénétrer dans la tour du Temple, pensa que du moins ils pourraient, son oncle et lui, se placer sur le passage du roi, et peut-être, à la faveur du tumulte que sa présence excitait, recevoir ses ordres et échanger avec lui une mystérieuse correspondance.

Le 11 décembre, Louis subit devant la Convention un premier interrogatoire. Il s'y rendit, accompagné du maire de Paris, au milieu d'une foule qui l'accabla d'imprécations et de cris furieux. Il regarda cette multitude égarée avec plus de pitié que de colère, et le calme qu'il s'était imposé ne se démentit pas un instant. Aux premiers rangs de cette foule bruyante, qui assiégeait les portes de l'Assemblée, il reconnut le comte de Kervan et Martial, luttant de toutes leurs forces pour conserver la place qu'ils avaient conquise. Une larme vint aux yeux du roi; il mit sans affectation sa main sur son cœur, et il passa.

Louis conserva pendant son interrogatoire une sérénité, une majesté qui eussent intimidé des ennemis moins acharnés. Ses réponses furent dignes et fermes; aussi, quoique sa condamnation fût résolue, on n'osa lui contester le droit accordé à tous les accusés de se choisir des défenseurs. Il nomma deux avocats célèbres, Tronchet et Target.

Tronchet accepta ce périlleux honneur; Target le re-

fusa, en disant qu'un homme libre et républicain ne devait point accepter des fonctions dont il se reconnaissait incapable. L'Assemblée entendit ce refus avec défaveur, et un député déclara que l'exemple donné par ce républicain pouvait être dangereux pour la morale publique.

Deux membres de la précédente Assemblée, Malouet et Lally, alors réfugiés en Angleterre, avaient déjà sollicité la mission de défendre le roi. Louis ne voulut point qu'ils rentrassent en France. Un noble vieillard, M. de Malesherbes, écrivit au président de la Convention : « J'ai été appelé deux fois au conseil de celui qui fut mon maître dans le temps que cette fonction était ambitionnée par tout le monde; je lui dois le même service, lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. »

La même offre fut faite le même jour par plusieurs autres magistrats. Le roi, pénétré de reconnaissance pour leur dévouement, n'accepta que celui de Malesherbes. Déjà Tronchet avait commencé ses travaux; mais bientôt les deux défenseurs reconnurent que l'aide d'un nouveau conseil leur était indispensable, et ils s'adjoignirent Desèze, avocat célèbre, qui avait fait prier Louis XVI d'agréer ses services.

La présence de ces trois hommes si nobles, si dévoués, donna au roi, sinon l'espoir d'échapper à la haine de ses ennemis, du moins des consolations bien précieuses dans son isolement. Ils travaillaient avec une ardeur extrême que Louis était souvent obligé de modérer.

— Le sacrifice de ma vie est fait, leur disait-il. N'abrégez point la vôtre pour me sauver. Conservez-vous pour tous ceux qui vous aiment.

Un jour qu'il était seul avec Malesherbes, son plus cher confident, il lui témoigna le regret de ne pouvoir récompenser le zèle de ses deux collègues.

— J'avais pensé, dit-il, à leur faire un legs; mais je crains qu'on ne le respecte pas et qu'il ne les compromette.

— Sire, répondit Malesherbes, le legs est fait. En les choisissant pour ses défenseurs, Votre Majesté a immortalisé leurs noms.

Tronchet et Desèze entrèrent alors; le roi alla au-devant d'eux et les serra dans ses bras avec une émotion qu'il ne chercha point à déguiser. Il ne s'attendrissait jamais sur son propre sort; mais il était demeuré sensible, comme au temps de sa grandeur, aux preuves d'affection qui lui étaient données. Son calme inaltérable causait à ceux qui l'approchaient autant d'étonnement que d'admiration.

— Croyez-moi, leur disait-il, la religion console mieux que la philosophie.

Le 26 décembre, le roi parut pour la seconde fois devant la Convention. Il dut attendre pendant une demi-heure avant d'être introduit. Pendant ce délai, il adressa plusieurs fois la parole à Malesherbes. Celui-ci se servait, en lui répondant, des mots: Sire, Votre Majesté. Un député en fut indigné, et, se plaçant devant l'illustre magistrat, il lui dit:

— Qui vous rend assez hardi pour prononcer ici des mots proscrits par la Convention?

— Le mépris de la vie, répondit Malesherbes.

Le noble vieillard, plein de confiance dans la justice de la cause qu'il s'était chargé de défendre, espérait que les juges n'oseraient prononcer contre Louis une sentence de mort. Le comte de Kervan et quelques royalistes déterminés s'étant adressés à lui pour le prier de combiner avec le roi un plan d'évasion, il leur déclara que cette évasion lui semblait impossible, et qu'il fallait attendre, pour la risquer, que tout fût désespéré.

Le comte ne put qu'approuver cette prudente réponse;

mais incapable de demeurer en repos pendant que s'agitait cette grande question de la vie ou de la mort du roi, il s'occupa de lui recruter des serviteurs prêts à mourir pour l'arracher à ses bourreaux. Il en trouva, mais en petit nombre; la crainte de la délation glaçait le courage des plus résolus. Plusieurs de ceux sur lesquels M. de Kervan comptait furent arrêtés pendant la durée du procès; lui-même fut soupçonné et ne put échapper à la prison qu'en fuyant momentanément de Paris.

Le jour où Malesherbes vint, le cœur brisé, annoncer au roi que la Convention avait prononcé contre lui la peine de mort, il se rappela les offres du comte et de ses amis.

— Sire, dit-il à Louis, qui s'efforçait de le consoler, j'espère encore que le peuple indigné ne laissera point accomplir une telle iniquité. Quelques fidèles sujets donneront l'exemple et périront, s'il le faut, pour sauver Votre Majesté.

— Vous connaissez ces amis dévoués? demanda le roi.

— Sire, je n'ai pas agréé d'abord leurs propositions; mais je puis les retrouver.

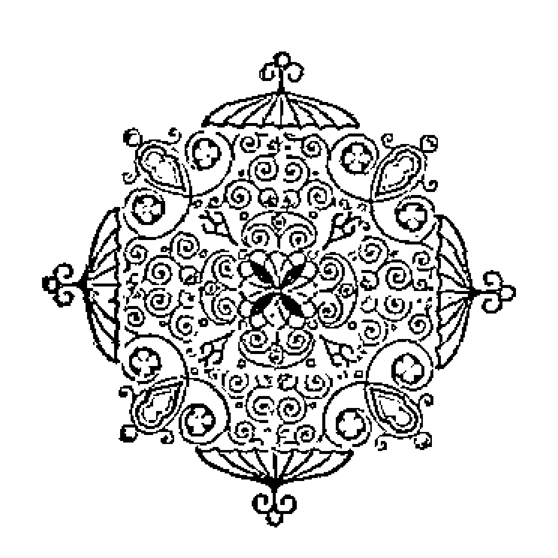
— Eh bien! tâchez de les rejoindre, remerciez-les de leur zèle, et dites-leur que toute tentative exposerait leur vie sans sauver la mienne. Quand la force aurait pu me conserver un trône, j'ai refusé d'y recourir; pourrais-je donc aujourd'hui voir couler pour moi le sang des Français?

Malgré cette défense, on vit, le jour de la mort du roi, quelques hommes dévoués s'élancer, le sabre au poing, derrière la voiture qui conduisait au supplice l'auguste condamné, et l'on entendit retentir ce cri:

— A nous ceux qui veulent sauver le roi!....

Mais la crainte paralysa ceux qui voyaient avec douleur s'accomplir cet acte inique; l'escorte se resserra, et

le mouvement fut étouffé. Les braves défenseurs du roi, désespérant de réussir, se frayèrent un passage jusqu'au pied de l'échafaud, et, au moment où l'abbé de Firmont lui adressait cet adieu : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! » ils agitèrent leurs mouchoirs blancs, pour que les derniers regards de Louis pussent rencontrer encore quelques regards amis.



XI.

La nuit était sombre et froide. Quelques tisons à demi consumés s'éteignaient lentement dans l'âtre d'une des salles basses du château de Kervan, et les rayons d'une lampe suspendue au manteau de la haute cheminée formaient un cercle de pâle lumière, au milieu duquel deux femmes veillaient.

L'une, assise dans un large fauteuil de cuir, roulait entre ses doigts les grains d'un chapelet, en murmurant tout bas sa prière. Des cheveux blancs sortaient de sa coiffe de lin et descendaient de chaque côté de son front sillonné de rides nombreuses, mais sur lequel on lisait le calme que la confiance en Dieu donne au chrétien. C'était Yvonne, l'aïeule du brave Alain. Elle avait près d'un siècle; mais elle portait sans effort sa vieillesse heureuse et bénie.

Auprès d'elle se tenait Suzanne, sa petite-fille, qui, orpheline en naissant, n'avait jamais connu d'autre mère. Suzanne était le portrait d'Yvonne, rajeunie de quatre-vingts ans; la bonne vieille du moins l'affirmait. Elle avait de grands yeux noirs, pleins de malice et de gaîté,

un teint bruni par l'air des champs et le voisinage de la mer, mais animé des fraîches couleurs de la santé; et quoiqu'elle parût soucieuse, on devinait que les joyeux éclats d'un rire enfantin devaient, plus souvent que de graves paroles, entr'ouvrir ses lèvres vermeilles.

Quand, le dimanche, Suzanne, donnant le bras à sa grand'mère, se rendait à l'église du village, avec son corset de velours noir, sa jupe rouge, ses mignons souliers à boucles d'argent, et son tablier de percale, les paysans ôtaient respectueusement leur chapeau devant Yvonne et adressaient à la jeune fille un bonjour amical.

Mais il y avait longtemps que Suzanne n'avait tiré sa toilette du bahut de chêne pour aller à la messe; il y avait longtemps, hélas! que l'église était fermée, et que le vieux recteur qui l'avait baptisée s'était vu chasser de son presbytère. Il était parti, emportant du moins cette consolation que pas un de ceux qu'il appelait ses enfants ne s'était joint aux forcenés qui l'avaient insulté. L'apparition de cette bande avait été courte; mais elle avait laissé sur son passage le meurtre, l'incendie, et derrière elle une terreur qui, six mois après, durait encore. On ne voyait plus les jeunes gens revenir par groupes joyeux des travaux des champs, ni les vieillards s'asseoir devant leurs maisons pour raconter les histoires de leur bon temps. Les enfants eux-mêmes ne jouaient plus librement dans les rues du village; leurs mères avaient sans cesse l'œil et l'oreille aux aguets, pour les rappeler, si quelque étranger se montrait ou si quelque parole compromettante échappait à leur naïveté. Dès que la nuit commençait à tomber, toutes les portes se fermaient; et si quelque voyageur égaré eût demandé asile, au lieu de l'accueillir comme chargé des bénédictions du ciel, on eût hésité à le recevoir.

Le manoir de Kervan, dont la noble hospitalité réu-

nissait naguère, pour de royales parties de chasse, toute la noblesse du pays, était morne et désert. Ses maîtres l'avaient quitté. Après la mort du roi, le comte, honteux de vivre encore, n'avait plus songé qu'à le venger; et quand le tocsin de la Vendée avait retenti, rien n'avait pu le retenir. Ses fils l'avaient suivi, à l'exception d'Olivier, que sa santé délicate rendait incapable de supporter les fatigues de cette guerre.

Pendant que son père et ses frères combattaient, Olivier priait pour que Dieu, apaisant dans les cœurs les haines politiques, délivrât la France du fléau de la guerre civile. Deux jeunes filles, deux anges de candeur et de dévouement, priaient avec lui : Blanche de Kervan et la fille adoptive de Mme de la Saulnaie. Une étroite amitié s'était établie entre elles, et Blanche avait prié Anne, redevenue orpheline, de venir se fixer auprès d'elle. Louise de la Saulnaie, avant de mourir, avait d'ailleurs pris soin de recommander sa protégée au comte de Kervan, et le vieux gentilhomme lui avait répondu :

— Anne sera ma seconde fille.

Depuis cette époque, il avait passé bien peu de temps dans son château; mais, fidèle à sa parole, il avait eu pour Anne les soins et la tendresse d'un père. Cette tendresse était même plus attentive et plus touchante que celle qu'il témoignait à sa propre fille; elle avait quelque chose de moins solennel; aussi, pendant que Blanche éprouvait pour le comte un respect craintif, Anne se sentait portée envers lui à la plus entière confiance. Elle l'aimait comme elle avait aimé Mme de la Saulnaie, dont il lui rappelait le noble cœur et la délicate bonté.

Connaissait-il tous les chagrins qu'avait éprouvés sa nièce? Savait-il que Martial avait voulu épouser Anne, et que la jeune fille l'avait généreusement engagé à obéir à son père? Nous l'ignorons. Mais il avait pour la raison d'Anne et pour son courage une profonde estime, et sou-

vent il engageait Blanche à tout faire pour ressembler à son amie. Blanche n'était ni moins bonne, ni moins aimante, ni moins bien douée qu'Anne des qualités et des vertus qu'on aime à rencontrer dans une jeune fille ; mais le malheur ne l'avait pas encore mûrie; et d'ailleurs l'espèce de crainte que lui inspirait son père l'empêchait de se montrer aussi sérieuse qu'elle l'était réellement. M. de Kervan la considérait toujours comme une enfant, et, en lui disant adieu, il avait instamment prié Anne de lui servir de mentor.

Le manoir de Kervan paraissait bien triste à Blanche, qui l'avait vu dans sa splendeur, et qui sans doute avait compté sur la brillante existence d'une jeune et belle châtelaine. Anne n'avait pu concevoir les mêmes espérances, elle n'avait pas les mêmes regrets; mais elle les comprenait; elle consolait Blanche, lui parlait de l'avenir, pour détourner sa pensée du présent, et elle parvenait à calmer ses angoisses, à dissiper ses ennuis par les soins de la plus ingénieuse amitié.

Grâce à cet aimable mentor, les journées remplies par l'étude, le travail et la prière, s'écoulaient aussi doucement qu'on pouvait l'espérer et même le désirer en ce temps où il n'y avait de joie pour personne; et lorsque Blanche avait reçu des nouvelles de son père et de ses frères, elle se reprochait presque d'être trop heureuse. La pétulante gaîté de Suzanne animait encore le château, et les contes de la vieille Yvonne charmaient les longues heures de la veillée. Mais avant de commencer les merveilleuses légendes, dont on ne pouvait se séparer sans entendre la fin, Yvonne récitait son rosaire, pour que Dieu daignât garder de tout malheur ses petits-fils et leurs bons maîtres, les seigneurs de Kervan.

Le soir dont nous parlons, sa prière fut interrompue.

— Donne-moi bien vite tout ce qu'il faut pour panser un blessé, ma chère Yvonne, dit Blanche, entrant pré-

cipitamment. Keizic s'est laissé tomber du haut d'un arbre qu'il ébranchait; on vient de le rapporter à demi mort.

— Que sainte Anne d'Auray le protége! dit Yvonne. Que deviendraient sa femme et ses pauvres enfants? Je cours chez lui, Mademoiselle.

— Non, Yvonne, tu ne peux sortir ce soir. Le chemin est glissant et le brouillard glacial. Tu iras voir demain si j'ai bien profité de tes leçons.

— Quoi! mademoiselle Blanche, vous voulez aller à cette heure chez Keizic? A mon tour je vous dirai : « C'est impossible. Les chemins ne sont pas meilleurs pour vous que pour moi, et le brouillard n'est pas moins froid. » Mais ce n'est pas à cela que je songe. Si monsieur le comte savait que je vous ai laissée sortir à pareille heure, il ne me le pardonnerait de sa vie.

— Tu te trompes, Yvonne. Si mon père était ici, il serait le premier à me dire : Va! Car mon père ne connaît pas la peur, quand il s'agit de remplir un devoir.

— C'est la vérité. Pourtant s'il venait à vous arriver malheur....

— Tu n'as guère de confiance en Dieu, ma chère Yvonne. Est-ce qu'il peut m'arriver malheur, quand je vais essayer de faire une bonne action? D'ailleurs, sois sans crainte, Olivier m'accompagnera.

— Monsieur Olivier ne porte jamais d'armes; qu'Alain prenne son pen-bas et qu'il vous suive.

— Tu le veux, j'y consens, pour que tu sois tranquille.

Tout en causant ainsi, la bonne vieille avait tiré d'une armoire de la charpie, des bandes, une fiole de baume, des fleurs séchées, un flacon de sels et divers cordiaux. Suzanne arrangea le tout dans un panier et se disposa à suivre Mlle de Kervan.

— Donne-moi cela, ma fille, lui dit Blanche, et reste

auprès de ta grand'mère. Anne est souffrante et ne descendra pas; tu seras ce soir la gardienne du château.

— Que les sans-culottes ne se présentent pas, s'écria Suzanne; ils trouveraient à qui parler.

— Tais-toi, enfant! dit Yvonne en faisant dévotement le signe de la croix, et en jetant autour d'elle un regard effrayé.

— Alain sera de retour avant une heure; ne crains donc rien, chère Yvonne, dit Blanche en présentant son front à la vieille, qui y déposa un tendre et respectueux baiser.

— Alain ne reviendra pas sans vous, mon enfant. Allez donc, et que le bon Dieu vous protége!

Blanche s'enveloppa d'une mante d'étoffe brune, prit le panier que tenait Suzanne, et sortit du château, appuyée au bras de son frère. Alain marchait en éclaireur, son pen-bas à la main et son fusil en bandoulière. La maison de Keizic était située assez loin du village, presque entièrement formé d'habitations séparées entre elles par des jardins et des champs où une embuscade eût pu facilement se cacher. Alain savait qu'on avait vu depuis quelques jours des hommes à mine suspecte rôder aux environs; il n'en avait pas parlé; mais pour rien au monde il n'eût laissé Olivier et Blanche sortir seuls. Il prêtait l'oreille au moindre bruit, et son œil inquiet cherchait à percer le voile étendu devant lui par une brumeuse nuit d'octobre. Il s'arrêta court à l'entrée du chemin qui conduisait chez Keizic.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Olivier.

— Chut! répondit Alain, en se baissant vers la terre et en invitant Olivier à faire comme lui.

— Ce sont les pas d'une demi-douzaine d'hommes, mais ils ne viennent point de ce côté, dit Olivier en se relevant.

— Ils s'éloignent par le chemin du moulin, reprit

Alain, après avoir encore écouté quelques instants. Ce sont les gars qui vont chaque soir chez Nicolazic, pour apprendre les nouvelles.

— Mon Dieu! Alain, dit Blanche, tes précautions, loin de me rassurer, me causent une peur affreuse.

— Prudence est mère de sûreté, Mademoiselle.

— Sans doute, mais tu m'as donné le frisson. Par bonheur, nous voici arrivés.

On voyait, en effet, glisser quelques filets de lumière à travers les fentes des volets de la maison de Keizic, et bientôt on put entendre les gémissements étouffés du malade. Blanche pressa le pas.

— Ah! c'est vous, Mademoiselle! dit une paysanne en lui ouvrant la porte. Que le bon Dieu vous bénisse pour tant de charité. Keizic, mon pauvre homme, prends courage. Tu seras bientôt guéri; car c'est un ange du ciel qui vient te visiter.

Keizic joignit les mains, et des larmes vinrent à ses yeux.

— Vous souffrez beaucoup, mon ami? demanda Blanche en s'approchant du lit.

Le malade porta la main à sa tête, qu'entourait un linge taché de sang, puis à son bras gauche, qu'il ne pouvait soulever. Blanche enleva les rudes bandages qui garnissaient le front du patient : une pierre aiguë lui avait fait au-dessus de la tempe une profonde entaille, par laquelle il avait perdu beaucoup de sang.

— Remerciez Dieu, Ann-Jann, dit-elle, ceci n'est rien; mais quelques lignes plus bas, ce coup eût rendu vos enfants orphelins.

Elle lava doucement la plaie, y versa quelques gouttes du baume composé par Yvonne, et l'enveloppa de linges souples et fins. Puis elle examina le bras de Keizic. Ce bras était meurtri et déchiré dans toute sa longueur;

mais Olivier, qui avait un peu étudié la chirurgie, n'y reconnut aucune fracture. Restait à savoir si la chute n'avait pas déterminé à l'intérieur quelque lésion beaucoup plus grave. Le blessé respirait péniblement, et une fièvre ardente le dévorait. Blanche se hâta de lui préparer une boisson rafraîchissante et déclara qu'elle ne le quitterait pas de la nuit.

Alain était sorti aussitôt après avoir souhaité le bonsoir à Ann-Jann et serré la main du pauvre Keizic. Il se promenait le long de la maison avec la régularité d'une sentinelle. De temps à autre, il s'arrêtait encore pour écouter des bruits qui l'inquiétaient, mais qu'il s'expliquait, soit par le sifflement du vent dans le feuillage, soit par le mugissement lointain de la mer en courroux. Sa faction avait duré près de deux heures, et ses craintes s'étaient dissipées, quand Olivier vint lui dire de retourner au château.

— Non, monsieur Olivier, lui dit-il, je ne vous quitterai pas. Vous voulez que j'aille me reposer; mais tant que je vous sentirais dehors, mademoiselle et vous, mon lit serait rempli de charbons ardents. Ma grand'mère et Suzanne dorment, et d'ici je veille sur elles comme sur vous, ajouta-t-il en montrant à Olivier la lampe d'Anne, qui brillait comme une étoile dans la nuit.

Il parlait encore quand plusieurs des fenêtres du château s'illuminèrent soudain.

— Que veut dire ceci? s'écria-t-il.

— Cela veut dire qu'Yvonne et Suzanne nous attendent, répondit Olivier, et que, pour tromper leur impatience, elles s'occupent de divers soins dans les salles basses du château.

— Vous devez avoir raison, monsieur Olivier; mais je ne suis pas tranquille, reprit Alain. Que voulez-vous? Tout ce que j'entends raconter par-ci par-là me trouble la cervelle, si bien que par moments je rêve tout éveillé.

Mais vous voyez bien, comme moi, toutes ces lumières, n'est-ce pas, monsieur Olivier?

— Je les vois, et j'insiste pour que tu retournes au château.

— Sans mademoiselle et sans vous?

— Blanche ne veut pas abandonner ce pauvre homme.

— Après tout, dit Alain, s'il y a là-bas quelque danger, mieux vaut que j'y sois seul exposé. Mais vous me promettez de rester ici, monsieur Olivier?

— Je te le promets.

Alain partit en courant. Il traversa le village, enseveli dans un calme profond, et ne put s'empêcher de rire de ses craintes. Mais en gravissant la montée ardue qui conduisait au château, il entendit un bruit confus de cris, de chants et de rires, qui le remplit d'un mortel effroi. Un instant ses jambes paralysées refusèrent de le porter; mais aussitôt il reprit sa course avec une extrême rapidité. A mesure qu'il approchait, le bruit devenait plus distinct, et dans le cœur d'Alain l'épouvante faisait place à la colère. A cent pas du château, il faillit se heurter contre une femme qui fuyait dans l'ombre. Elle jeta un cri étouffé, il reconnut Suzanne.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-il à voix basse.

— Je te cherchais, mon frère, répondit la jeune fille. Mais où est mademoiselle? Où est M. Olivier?

— Là-bas, chez Keizic.

— Dieu soit loué! Je courais te dire de ne pas les laisser revenir ici. Ce serait leur mort. Le château est au pouvoir des brigands.

— Et notre mère?

— Notre mère est en sûreté. C'est elle qui m'a envoyée vers toi. « Va, m'a-t-elle dit, enfant, et que Dieu te conduise : il faut sauver nos maîtres. Cours leur dire de fuir, de se cacher n'importe où, mais de ne pas chercher à rentrer au château. »

— Viens, ma sœur, ils te croiront mieux que moi, dit Alain, en saisissant le bras de Suzanne, afin de n'être point obligé de ralentir sa course sur la pente rendue glissante par l'humidité de la nuit.

Ils échangèrent à peine quelques paroles, et ils arrivèrent tout haletants à la demeure de Keizic. Alors, Suzanne raconta à ses maîtres ce qui s'était passé.

Après leur départ du château, Yvonne en avait soigneusement fait fermer les portes par le vieux domestique qui, en temps ordinaire, servait de concierge. Nous disons en temps ordinaire, parce que, depuis l'absence du comte et de ses fils, Alain avait pris la garde de la porte, ne s'en rapportant qu'à lui-même du soin de veiller à la sûreté du manoir.

Yvonne et Suzanne firent ensuite leur prière; puis, après s'être assurées qu'Anne n'avait besoin de rien, elles s'enfermèrent dans leur chambre. Suzanne ne tarda point à s'endormir du calme et profond sommeil de la jeunesse; mais Yvonne demeura longtemps éveillée; car Blanche et Olivier n'étaient pas encore rentrés. Pourtant elle commençait à s'assoupir, quand les furieux aboiements des chiens la tirèrent de son engourdissement. Elle se souleva pour mieux écouter; elle crut entendre tirer les verrous de la lourde porte, et bientôt des voix irritées et moqueuses arrivèrent jusqu'à elle, avec les cris du vieux portier.

Celui-ci ne s'était pas couché; il attendait ses jeunes maîtres; mais en les attendant, il s'était endormi en tête-à-tête avec une bouteille de genièvre, sa liqueur favorite. Réveillé en sursaut par plusieurs coups frappés à la porte, il pensa que c'était Alain qui ramenait Blanche et Olivier, et, sans faire attention au bruit menaçant que faisaient les fidèles gardiens du manoir, il se hâta d'aller ouvrir. Sa seule crainte était que Mlle de Kervan ne s'aperçût de son ivresse; mais cette ivresse se dissipa

soudain, lorsqu'il se vit en présence de dix hommes bien armés, auxquels nous n'oserions donner le nom de soldats; car c'étaient de véritables bandits, qui s'étaient faits volontairement les pourvoyeurs des prisons et de la guillotine.

— Tu ne te presses guère d'obéir, quand on te parle au nom de la loi, dirent-ils au portier.

— Je dormais, balbutia le vieillard, confus et désolé.

— Tu dors, mais les patriotes veillent, dit un homme de petite taille, qui paraissait être le chef de la troupe, quoiqu'il portât, comme ses compagnons, la carmagnole et le bonnet rouge.

Son visage, bronzé par le soleil d'un autre climat, disparaissait presque entièrement sous d'épais favoris qui allaient rejoindre une longue barbe du plus beau roux.

— Les patriotes veillent, continua-t-il, au salut de la république une et indivisible, qui te somme, par ma voix, de remettre entre nos mains le ci-devant comte de Kervan et toute sa famille.

— Je ne connais pas la république, répondit le Breton; mais quand je le voudrais, je ne pourrais faire ce qu'elle me demande: monsieur le comte et sa famille n'habitent plus le château.

— Ah! tu ne connais pas la république! s'écrièrent à la fois la plupart des nouveaux venus; eh bien! bonhomme, c'est une connaissance que nous te ferons faire.

— Sais-tu à quoi tu t'exposes en refusant de livrer cette nichée d'aristocrates? reprit le chef.

— Je le sais; mais je vous répète qu'ils ne sont pas au château; et quand ils y seraient, je ne vous les livrerais pas.

— Comment t'appelles-tu?

— Marcof, pour vous servir; c'est-à-dire non, pour servir mes maîtres, mon roi et mon Dieu.

Marcof fut aussitôt saisi, garrotté et jeté dans la cour comme une masse inerte.

— Voilà le poste que je souhaitais, se dit-il. Ces bandits vont fouiller le château, sans y trouver ce qu'ils cherchent; et si nos jeunes maîtres reviennent, je serai là pour les empêcher d'aller se jeter dans les griffes du loup. Que je puisse leur rendre ce service, et le loup fera de moi ce qu'il voudra. Le soldat qui introduit l'ennemi dans la place mérite la mort; je suis prêt à mourir.

Le seul défaut de Marcof était d'aimer un peu trop le genièvre, et ce défaut l'avait perdu.

— Camarades, dit le chef à ses hommes, nous allons visiter minutieusement le repaire de ces ci-devant, afin qu'aucun d'eux ne puisse échapper au juste châtiment de sa trahison. Vive la nation! Mort aux royalistes!

— En avant les amis! et main basse sur tout ce qui nous conviendra. Le bien des aristocrates appartient aux sans-culottes.

Un formidable hourra accueillit cette phrase prononcée par un grand gaillard qui se tenait près du chef et lui parlait de temps en temps à voix basse.

— Tu vois, lui dit-il, citoyen Décius, que mon éloquence vaut bien la tienne.

Celui-ci fit un geste de dégoût, qui ne fut point remarqué; les bandits venaient d'entrer dans la salle à manger et ils travaillaient à en forcer les buffets.

— Quand les traîtres seront en notre pouvoir, dit Décius avec une colère concentrée, vous pillerez et vous boirez, si bon vous semble. Jusque-là j'entends que vous m'obéissiez. Marchons!

La voix du chef était devenue si impérieuse, que tout le monde le suivit. Il tira son sabre et guida lui-même ses hommes dans les appartements occupés ordinairement par la famille de Kervan. Il allait sans aucune

hésitation, comme s'il eût lui-même construit ou habité le château.

— Ce drôle avait dit vrai, murmura-t-il, après avoir visité la chambre du comte et celles de ses fils; il n'y a personne..., personne.

Et ses traits contractés exprimaient un violent dépit. En traversant avec sa bande la galerie dans laquelle étaient rangés les portraits des Kervan, il s'arrêta devant celui du comte, et souffleta de son sabre ce noble visage, qui souriait en le regardant.

— Voici le portrait du ci-devant qui nous échappe, dit-il. Examinez-le tous, afin que vous puissiez reconnaître, en quelque lieu qu'il se cache, cet ennemi de la république.

— Ah! le voilà! s'écria l'un des sans-culottes. Il faut le pendre en effigie, puisque nous ne pouvons mieux faire.

— Oui, oui, pendons-le! hurlèrent les autres. A la lanterne!

Le portrait fut arraché de sa place, déchiré, bafoué, et enfin pendu aux cris mille fois répétés de l'ignoble et cruel *Ça ira!*

— Assez! dit Décius, après avoir paru contempler avec satisfaction les détails de cette scène odieuse. Achevons notre perquisition.

Il restait à visiter l'appartement de la défunte comtesse, devenu celui de Blanche, et partagé, depuis quelques mois, par la fille adoptive de Mme de la Saulnaie. Anne occupait la partie la plus rapprochée de la galerie des tableaux, et Blanche, celle qui touchait à la chambre d'Yvonne. Ces deux parties étaient séparées par plusieurs pièces destinées aux femmes de service et par la bibliothèque de la comtesse, dont Blanche avait fait une salle d'étude et de travail.

Anne, dont la santé avait éprouvé une rude secousse

à la mort de sa chère bienfaitrice, et qui, depuis quelques jours surtout, était fort souffrante, goûtait un sommeil réparateur au moment où les soi-disant patriotes pénétrèrent dans la galerie des portraits. Elle se crut d'abord le jouet d'un rêve affreux; mais quand elle se fut assurée que cet horrible cauchemar était une réalité, elle ne perdit point courage. Elle s'habilla à la hâte et courut chez Blanche, bien décidée à ne pas se séparer de son amie. Elle ignorait que Mlle de Kervan fût sortie, personne n'ayant voulu le lui dire, de peur de l'inquiéter.

En trouvant la chambre déserte, elle pensa que Blanche, n'étant pas encore couchée, avait pu se sauver au premier bruit; elle en ressentit une grande joie, et, dans l'espoir de la rejoindre ou du moins d'échapper à la bande dont les clameurs se rapprochaient, elle voulut ouvrir la porte qui communiquait avec le pavillon habité par Yvonne et ses enfants; mais cette porte se trouva fermée.

Anne se meurtrit vainement les doigts contre la forte serrure qu'elle voulait ébranler; Blanche avait fui sans songer à elle, et, dans ce cruel oubli, elle avait rendu impossible le salut de sa compagne. Voilà ce que pensait Anne; mais elle excusait Mlle de Kervan et n'attribuait son abandon qu'au trouble causé par un suprême effroi.

La porte résistait encore, quand les bandits firent irruption dans la chambre de Blanche. Anne sentit son cœur serré par une si forte angoisse, qu'il lui sembla qu'elle allait mourir. Elle recommanda son âme à Dieu, et, promptement résignée à son sort, elle ne chercha point à se cacher.

— Que voulez-vous? dit-elle en se tournant vers ces forcenés.

— C'est elle. La voilà. Sus! sus! crièrent-ils à l'envi.

— Elle paiera pour toute la famille, dit Décius. Tu es la citoyenne Blanche, fille du ci-devant comte de

Kervan? ajouta-t-il en dirigeant vers la jeune fille la lumière d'une des torches portées par ses gens.

A la vue de ce visage pâle, mais plein de résolution, il parut saisi d'une vive émotion. Il fit un pas en arrière, et, se rapprochant ensuite, il reprit :

— C'est toi qui te nommes Blanche de Kervan?

— C'est moi, dit Anne d'une voix ferme.

Elle venait de penser que Blanche n'avait peut-être encore pu gagner le souterrain, où il était convenu que les hôtes de Kervan chercheraient un asile, si le château était envahi; et elle s'était aussitôt décidée à passer pour la fille du comte.

— Quelle étrange ressemblance ! murmura Décius en pâlissant visiblement.

Mais il se remit aussitôt et dit d'un ton où perçait la haine satisfaite :

— Au nom de la loi, je t'arrête, comme ennemie de la république.

— Je suis prête à vous suivre, répondit Anne avec un si grand calme, que ces hommes farouches en parurent intimidés.

— Où est le ci-devant comte de Kervan? Où sont ses fils? lui demanda leur chef. Tu es jeune encore, tu peux obtenir l'indulgence de la nation, si tu lui dénonces les complots formés contre elle.

— Tu veux que je lui livre mon père et mes frères? dit Anne froidement. Fi donc, citoyen ! Tu me ferais haïr le gouvernement que tu représentes, si je ne le méprisais trop pour qu'un autre sentiment pût trouver place dans mon cœur.

— Bien ! ma belle fille. Je n'attendais pas moins de toi; mais tu changeras bientôt de langage. Allons ! vous autres, liez-lui délicatement les mains, placez-la sur la première charrette que vous rencontrerez, et en route pour Nantes.

— Nous ne pouvons partir sans avoir tout visité, dit le fidèle compagnon de Décius. Où mène cette porte?

— Au pavillon du garde-chasse, répondit Anne.

— Qui l'habite?

— Personne.

— Tu mens, dit le chef. C'est Yvonne, la veuve du vieux garde-chasse Ternoc. La république que tu méprises respecte les vieillards, Yvonne peut dormir en paix. Et nous, amis, partons; notre mission est terminée.

Il sortit, et, guidant ses hommes, il traversa la galerie dévastée, gagna la salle à manger en passant par le grand salon, qu'il avait évité d'abord, et garda lui-même la prisonnière pendant que sa bande se livrait au pillage promis. Après le pillage vint l'orgie, et minuit sonnait à la tour du château, quand les sans-culottes en sortirent. Marcof n'était plus où ils l'avaient laissé. Il était parvenu, non sans peine, à dénouer les cordes qui serraient ses poignets; le reste avait été facile, et Marcof, se voyant libre, avait couru chez Yvonne.

— Je suis un misérable ivrogne, lui avait-il dit, je ne mérite que la potence; car j'ai ouvert la porte à ces maudits; mais si le bon Dieu, qui voit mon repentir, permet qu'il n'arrive pas malheur à mes chers maîtres, jamais un verre d'eau-de-vie n'approchera de mes lèvres.

— Courez chez Keizic, répondit Yvonne, sans lui adresser aucun reproche. Dites-leur de fuir au plus vite; commandez de ma part à mon fils Alain de les suivre partout où ils iront, et emmenez Suzanne.

— Non, grand'mère, je ne vous quitterai pas, dit la jeune fille. Nous nous sauverons ou nous mourrons ensemble.

— Et moi, je n'abandonnerai pas la demeure laissée à ma garde, reprit Yvonne. Je n'ai plus que quelques jours à vivre; un peu plus ou un peu moins, tout comme

il plaira au bon Dieu. Partez donc, Marcof. Embrasse-moi, ma fille.

Suzanne se jeta dans les bras de la vieille, et, la tenant étroitement serrée contre son cœur, elle s'écria de nouveau que rien ne pourrait les séparer. Yvonne insista, Suzanne fondit en larmes.

— Ecoutez, ma Suzanne, dit Marcof, il y a moyen de tout arranger. Allez vous-même prévenir Alain de ce qui se passe, et laissez-moi près de votre grand'mère. Je la défendrai mieux que vous, s'il y a des coups à donner; mais il n'y en aura pas; car nous allons tous deux descendre dans le souterrain, où l'on ne pensera pas à venir nous chercher, avant que nous soyons au milieu du bois. Là encore ma compagnie vaudra mieux que la vôtre pour Yvonne; car vous ne sauriez ni couper des branches ni construire une hutte pour la mettre à l'abri du froid, jusqu'à ce qu'elle puisse rentrer au château. Est-ce vrai, cela, petite Suzanne?

— C'est vrai, Marcof. Mais....

— Mais vous avez peur que je ne tienne pas ce que je vous promets. On se méfie tant d'un ivrogne.

— Au revoir, Marcof, dit Suzanne en lui tendant la main. Que Dieu vous garde, grand'mère!

— Qu'il te conduise, mon enfant! répondit Yvonne, et qu'il protége nos bons maîtres!

Suzanne sortit. Marcof, soutenant l'aïeule, la conduisit dans la salle voisine où se trouvait l'entrée du souterrain, et, pour gagner encore quelques minutes, s'ils venaient à être poursuivis, il tira les verrous de la porte qui donnait du pavillon dans la chambre de Mlle de Kervan. Blanche était en sûreté; Marcof ne songea point à la jeune étrangère, qu'il connaissait à peine pour l'avoir vue quelquefois. Yvonne ne vit ni n'entendit fermer cette porte; et dans le trouble que lui causaient le danger de ses maîtres et l'éloignement de Suzanne, elle aussi oublia

l'orpheline. Elle ne s'en ressouvint qu'au moment où, sortant du souterrain, elle rendit grâces à Dieu de sa délivrance.

— Anne! s'écria-t-elle avec consternation. Nous avons oublié Anne!

— C'est un malheur, Yvonne, dit Marcof; mais il n'y a pas de remède.

— Qui sait, Marcof? Il faut du moins tout faire pour la sauver.

— Retourner au château? Vous n'y pensez pas?

— J'y pense sérieusement, mon ami. Nous ne pouvons, sans manquer au devoir le plus sacré, laisser périr un hôte de Kervan.

— C'est juste, Yvonne. Mais comme vous me retarderiez et que j'arriverai peut-être déjà trop tard, attendez-moi là.

— Sauve cette jeune fille, Marcof, et ta faute sera réparée.

— Je la sauverai; car sa mort serait mon ouvrage. Pour que son sang ne retombât pas sur moi, je verserais tout le mien.

Marcof prit sa course pendant qu'Yvonne agenouillée priait dévotement. Au bout d'une heure, qui dut peser comme une année sur sa tête blanche, elle entendit des pas dans le souterrain.

— Est-ce toi, Marcof? demanda-t-elle en tremblant.

— Hélas! ce n'est que moi, répondit Marcof. La jeune demoiselle est gardée par dix hommes; mais ils vont l'emmener, et je la retrouverai.

— Tu la retrouveras? dit Yvonne accablée.

— Et je la sauverai, quand elle serait au pied de la guillotine.

— Tais-toi, Marcof. Il n'appartient à personne d'être si présomptueux.

— Et à moi encore moins qu'à personne, je le sais. Mais si la demoiselle meurt, c'est que je serai mort avant elle.

Marcof conduisit Yvonne dans la cabane d'un bûcheron qu'il connaissait pour un honnête homme, et le pria d'avoir grand soin de la bonne vieille.

— Ne t'inquiète pas de moi, mon ami, lui dit-elle. Qu'est-ce que cela fait que je souffre un peu du froid ou de la faim? Une autre est en péril mortel, c'est à celle-là qu'il faut penser. Va, Marcof, et que Dieu te bénisse!

Marcof sortit du bois, qui touchait d'un côté au jardin du château; il traversa ce jardin et gagna le chenil, où il s'enferma. Les chiens surpris grognèrent un peu; mais il les calma promptement; et sûr qu'on ne viendrait pas le chercher là, il attendit le départ des bandits. Il vit Anne passer au milieu d'eux, garrottée comme une criminelle, mais si belle, si imposante, malgré sa pâleur, qu'il se frappa la poitrine, en disant :

— Ah! scélérat d'ivrogne, faudra-t-il qu'une si noble fille périsse par ta faute?

Il s'élança derrière la petite troupe, qui, évitant de passer au milieu du village endormi, fit un détour par les champs. La marche était difficile et ne pouvait qu'être lente, à travers les terres détrempées par les pluies d'automne. Marcof eut la pensée d'éveiller quelques paysans et de tomber avec eux sur l'escorte de la prisonnière. Mais ce qu'il y avait d'hommes forts et résolus était parti avec le comte, et Marcof d'ailleurs avait ouï dire que, pour ne pas se laisser enlever leurs victimes, c'était à elles qu'en cas d'attaque, les sans-culottes réservaient leurs premiers coups.

Il devait gagner au moins un quart d'heure en suivant le chemin ordinaire; il le prit donc et courut jusqu'à la chaumière de Keizic, où il espérait avoir des nouvelles de ses jeunes maîtres. Blanche et Suzanne venaient de

partir, sous la conduite d'Olivier, pour Avranches, où le comte avait une vieille parente. Alain devait les accompagner pendant quelques heures; mais on l'attendait de grand matin chez Keizic.

En voyant arriver Suzanne et son frère, en apprenant d'eux les événements de la nuit, la première parole de Blanche avait été pour son amie.

— Je ne partirai pas sans Anne, dit-elle au brave Alain, qui la pressait de fuir.

Il se jeta à ses pieds en pleurant, lui parla de son père, que sa mort conduirait au tombeau, et la supplia de ne pas risquer par un dévouement inutile des jours si précieux.

— Je ne serais pas digne de mon père, répondit Blanche, si j'abandonnais sa seconde fille; et lui-même me reprocherait un jour cet abandon. Je veux aller au château.

— Qu'y feras-tu? dit Olivier. Anne est sans doute hors de danger. Yvonne et Marcof l'auront emmenée. Tu iras te jeter au milieu des misérables qui nous cherchent; ils nous arrêteront tous deux, car tu sais bien que je te suivrai, et tu ne pourras pas même t'assurer du sort de ton amie sans compromettre la sûreté de l'asile qu'elle aura trouvé.

Olivier devait à la haute raison dont il faisait preuve en toutes rencontres, à son esprit calme et juste, à l'impartialité avec laquelle il jugeait toutes choses, à la modération qu'il conservait au milieu des passions politiques qui s'agitaient de toutes parts, le talent de persuader sa sœur. Il ne parvint pas cependant à lui faire comprendre qu'elle pût sans remords s'éloigner avant de savoir ce qu'était devenue sa compagne; mais pour ne pas exposer les jours d'Olivier, elle consentit à le suivre. Toutefois, elle posa pour condition que le lendemain, dès le point du jour, Alain se mettrait à la

recherche d'Anne et n'épargnerait rien pour réunir bientôt les deux amies.

Marcof reçut avec plaisir ces nouvelles de la bouche d'Ann-Jann; il savait combien on pouvait compter sur la bravoure, l'intelligence et le dévouement d'Alain. Il chargea la femme de Keizic de lui dire qu'Yvonne était chez Pornic le bûcheron, en attendant qu'elle pût rentrer au château, mais qu'Anne, arrêtée par les suppôts du farouche Carrier, suivait avec eux la route de Nantes. Il ajouta qu'il les avait entendus donner à l'étrangère le nom de Blanche de Kervan, et qu'elle ne les avait point désabusés.

Ann-Jann promit de s'acquitter fidèlement de la commission.

— Mais pourquoi, dit-elle, n'attendez-vous pas ici le bon Alain?

— Parce que je suis les pas de ces brigands, afin de savoir ce qu'ils feront de cette chère demoiselle. Alain connaît le pays; qu'il prenne les plus courts chemins, et qu'il aille m'attendre chez Jacques Féron, le frère à Nicolazic Féron.

— Qui tient l'auberge du Soleil, à Nantes?

— C'est cela même. Bonne nuit, Ann-Jann! Que Dieu guérisse bien vite le brave Keizic!

— Et qu'il ait pitié de la pauvre demoiselle! Bon courage, Marcof, et bonne chance!



XII.

Bien avant la mort du roi, la noblesse bretonne, à laquelle on avait pu reprocher jadis sa turbulence, s'était déclarée contre tout mouvement démocratique. Elle avait émigré presque en masse; mais ceux des gentilshommes qui s'étaient choisi pour asile les îles anglaises voisines des côtes de Bretagne pouvaient, grâce au dévouement de leurs amis restés en France, faire quelques excursions autour de leurs manoirs et entretenir parmi les paysans l'indignation qu'y excitaient les excès de la révolution.

Fermement attachés à la foi de leurs pères, les Bretons ne purent voir avec indifférence leurs églises fermées, leurs recteurs maltraités et chassés, leurs enfants privés d'instruction religieuse, leurs filles mariées sans la bénédiction du prêtre, leurs morts jetés en terre sans les prières et les consolantes cérémonies du culte catholique. Des murmures sourds d'abord se firent entendre partout; ils devinrent bientôt plus menaçants, et, dès qu'un chef se présenta pour les commander, les Bretons coururent aux armes.

Le premier qui entreprit de tourner au profit de la cause royale le mécontentement public fut le marquis de la Rouarie, gentilhomme plein d'audace, d'éloquence, d'activité, mais auquel il eût fallu plus de prudence. Le comité qu'il présidait compta bientôt parmi ses membres les plus beaux noms de la Bretagne, les Limoëlan, les Tinténiac, les Talmont, etc.... La Rouarie noua des intelligences avec la noblesse du Poitou; mais un mouvement éclata dans le département de la Vendée avant que le comité breton en eût fixé l'époque.

La Vendée forme le centre d'un pays d'aspect agréable et poétique qu'on nomme le Bocage, et qui s'étend dans les départements de Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres et de la Loire-Inférieure. Ce pays, formé de prairies fertiles entre lesquelles s'élèvent des collines couronnées de bois, est coupé de chemins creux, de sentiers bordés d'arbres, de talus escarpés qui entourent les vergers et les métairies. Le général Dumouriez, envoyé dans le Bocage pour apaiser les premiers troubles causés par le décret contre les prêtres non assermentés, ne put s'empêcher de dire, en parcourant ces campagnes :

— Le beau pays pour la guerre civile!

Après la journée du 10 août, lorsqu'on sut en Vendée que le roi était captif au Temple, quatre à cinq mille paysans marchèrent sur Châtillon et s'en emparèrent. De là, ils se portèrent sur Bressuire; mais les gardes nationales, venues au secours de cette ville, les repoussèrent et firent un assez grand nombre de prisonniers.

Plusieurs de ces prisonniers furent massacrés avec une horrible cruauté; mais peu de jours après, la Convention, craignant un soulèvement général, ordonna de relâcher les autres.

Dès lors l'attention du gouvernement se porta sur la Vendée et sur la Bretagne. Danton fit partir pour l'An-

gleterre un de ses affidés, qui reçut de M. de Calonne des instructions pour le comité breton, dont il se vantait de faire partie. Un autre envoyé de la Convention parvint à se lier avec les gentilshommes de ce comité; il surprit et livra les plans des conjurés. Le marquis de la Rouarie, obligé de se cacher, fut poursuivi de retraite en retraite. Il tomba malade et ne put survivre à la terrible nouvelle de la mort de Louis XVI. Restaient les membres du comité; les uns furent arrêtés, conduits à Paris et enfermés à l'Abbaye, d'où ils passèrent à l'échafaud; les autres parvinrent à s'échapper.

Le mauvais succès de l'attaque de Bressuire eût peut-être découragé les Vendéens, si plusieurs gentilshommes du pays n'étaient alors revenus de Paris, après avoir vainement essayé d'arracher le roi à ses bourreaux. Ils rentraient dans leurs châteaux, le cœur navré de douleur et d'indignation; ils trouvèrent les esprits abattus par une défaite, mais tellement animés contre le nouvel ordre de choses, que la moindre circonstance devait leur suffire pour recommencer ou plutôt pour commencer sérieusement la guerre civile.

La Convention, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, à l'Espagne, à la Hollande, avait besoin de soldats. Elle décréta la levée de trois cent mille hommes, et le 10 mars 1793 fut fixé pour le tirage général. Ce jour-là aussi éclata l'insurrection vendéenne. Les conscrits prirent les armes, et avec eux leurs pères, leurs frères, quelquefois même leurs mères et leurs sœurs. Au bruit du tocsin, qui retentit dans tout le Bocage, plusieurs postes républicains tombèrent au pouvoir des révoltés, commandés par deux hommes du peuple, Cathelineau et Stofflet.

Après les fêtes de Pâques, les paysans allèrent tirer de leurs châteaux, pour les mettre à leur tête, des gentilshommes dont le nom devait être un jour célèbre :

d'Elbée, de Bonchamp, de la Rochejacquelein, de Lescure, de Talmont, de Charette.

En peu de jours Chollet, Machecoul, Beaupréau, furent emportés. Bressuire, Thouars, Parthenay, la Châtaigneraie eurent le même sort; et les Vendéens, animés par ces victoires, allèrent attaquer Fontenay, chef-lieu du département. Ils échouèrent d'abord; mais la semaine suivante ils se rendirent maîtres de la ville, délivrèrent leurs frères prisonniers, s'emparèrent d'un certain nombre de pièces de canon, de plusieurs milliers de fusils et de munitions. Non moins heureux sur d'autres points, les Vendéens inspirèrent à la Convention de telles inquiétudes, qu'elle envoya contre eux une armée qui, jointe aux troupes déjà répandues dans le pays, devait monter à soixante mille hommes.

Lescure et Cathelineau, d'accord avec les autres chefs vendéens, résolurent d'aller au-devant des renforts et d'empêcher leur jonction avec les différents corps de cette armée. Ils marchèrent sur Saumur, dont la prise devait les rendre maîtres du cours de la Loire et leur ouvrir l'entrée de la Bretagne, soulevée aussi contre la république.

Rien ne put résister à leur bouillante valeur; la ville, le château, les magasins de l'armée et onze mille prisonniers ne leur coûtèrent que cinq à six cents hommes. Cette victoire leur fut chaudement disputée; mais les paysans semblaient rivaliser d'audace avec leurs chefs, et ces chefs étaient regardés comme des héros par les républicains eux-mêmes. Henri de la Rochejacquelein jeta son chapeau par-dessus les retranchements, en disant aux Vendéens: « Qui de vous ira me le chercher? » Il s'élança le premier; et son exemple électrisa les siens, auxquels il avait naguère adressé cette belle harangue:

— Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi.

Cathelineau et stofflet prenaient les canons à coups de bâton. Ils s'élançaient au pas de course, suivis d'une dizaine de paysans, vers la batterie qu'ils voulaient emporter; ils se jetaient à terre au moment où l'on mettait le feu aux pièces, se relevaient dès que le coup était parti, recommençaient cette manœuvre autant de fois qu'il le fallait; puis ils sautaient sur les canons et massacraient les artilleurs.

Lescure, d'Elbée, Bonchamp combattaient comme des lions, malgré leurs blessures; les vieillards marchaient auprès d'enfants à peine échappés des bancs de l'école, et tous faisaient assaut de courage et d'intrépidité.

Les Vendéens n'avaient ni bataillons ni régiments; mais chaque paroisse se choisissait un capitaine, qui prenait les ordres du chef de son arrondissement. Quand une expédition était résolue, ce chef faisait sonner le tocsin, et chacun se hâtait de se rendre au quartier général. Quand l'ennemi était en vue, les Vendéens s'ébranlaient sans ordre, en jetant de grands cris; ils s'étendaient pour l'envelopper, et fondaient sur lui avec une impétuosité à laquelle il était difficile de résister. S'ils étaient repoussés, ils fuyaient, mais pour s'embusquer plus loin derrière une haie, un mur, un fossé, d'où ils tiraient sur les Bleus avec une précision des plus meurtrières. Malheur aux républicains, si, trompés par cette fuite simulée, ils s'engageaient dans les chemins du Bocage! Car bientôt la cloche d'alarme se faisait entendre, et l'on eût dit que les Vendéens sortaient de terre pour écraser ces imprudents.

Après la prise de Saumur, les vainqueurs résolurent de se choisir un généralissime qui pût donner à leurs opérations toute l'unité nécessaire. Lescure, vers qui se portaient les suffrages, déclara que Cathelineau lui sem-

blait plus digne et plus capable de commander. Cathelineau, fileur de laine, puis marchand forain, cachait sous la rude écorce du paysan une âme noble et intrépide, une éloquence entraînante, une probité incorruptible et une rare modestie. Il se défendit d'abord d'accepter l'honneur qu'on lui déférait; mais il dut céder à la volonté générale.

Charette commandait l'armée royaliste du bas Poitou. Il pressa Cathelineau, qui s'était facilement emparé d'Angers, de venir assiéger avec lui la ville de Nantes, dont plusieurs fois il avait effrayé les faubourgs. Tout fut convenu entre les deux chefs, et l'attaque de Nantes fixée au 29 juin. Cathelineau, retenu pendant dix heures devant une bourgade que les Vendéens voulaient emporter, arriva à Nantes avec une armée harassée de fatigue et de chaleur, mais qui retrouva subitement son ardeur en face du péril. Déjà Cathelineau croyait au succès de la journée, lorsque, frappé d'une balle qui lui traversa le bras et vint se loger en pleine poitrine, il tomba au pied d'une batterie qu'il allait enlever.

D'Elbée, nommé généralissime, se hâta de rentrer dans la Vendée, où l'attendait un ennemi redoutable. Le général Westermann, chargé de soumettre à tout prix les Vendéens, s'avança, le fer d'une main, le feu de l'autre, vers Châtillon, dont il s'empara, mais qu'il ne put défendre contre la Rochejacquelein. Les Vendéens, triomphants à Chollet, à Chantonnay, à Vihiers, ne passaient guère de jours sans combattre. L'incendie de leurs moissons, de leurs bois, de leurs métairies, redoublait leur haine contre la république et leur fournissait de nouveaux soldats; mais aussi la Convention envoyait contre eux des forces imposantes.

Charette, isolé des autres chefs dans le bas Poitou, eut à lutter contre quatorze mille hommes aguerris, disciplinés et d'une valeur éprouvée. Ils sortaient de la

garnison de Mayence. Charette, obligé de se replier vers l'armée d'Anjou, qu'on appelait la Grande-Armée, n'eut pas plus tôt opéré sa jonction avec Bonchamp et Lescure, qu'il attaqua les Mayençais et les battit à Montaigu, puis à Saint-Fulgent. Mais pendant qu'il concentrait ses efforts de ce côté, les Vendéens, attaqués dans leurs meilleures positions, à Châtillon, à Chollet, à Chemillé, ne purent s'y maintenir.

Ils firent un effort suprême pour reprendre Chollet, et la victoire parut vouloir encore leur sourire. Une confiance présomptueuse se glissa dans leurs rangs et y mit quelque désordre. Les Mayençais en profitèrent. Le combat recommença plus terrible que jamais. Le courage semblait égal des deux côtés; mais la discipline des troupes républicaines ne le cédait point à leur valeur, et l'acharnement des Vendéens vint se briser contre la plus opiniâtre des résistances.

D'Elbée et Bonchamp veulent périr, puisqu'ils n'ont pu vaincre; ils s'élancent suivis d'une poignée de braves, mais ils tombent criblés de blessures. La Rochejacquelein n'échappe au même sort que grâce à l'arrivée d'un corps de troupes fraîches, qui se jette entre lui et l'ennemi.

A la lueur de l'incendie de Chollet, les Vendéens se dirigent vers la Loire, décidés enfin à quitter un pays qu'ils ne peuvent plus défendre et où ils ne peuvent plus subsister. Ils vont en Bretagne, attirés bien moins par l'hospitalité qui leur est offerte que par l'espoir de recommencer la guerre sur un plus vaste théâtre.

Déjà les Vendéens, leurs femmes et leurs enfants, se jetaient dans les barques qui devaient les conduire de l'autre côté du fleuve, lorsque des cris de fureur se firent entendre autour de l'église de Saint-Florent, où cinq mille prisonniers républicains étaient enfermés. Les fugitifs ne voulaient pas laisser derrière eux ces cinq

mille ennemis. Plusieurs officiers disaient, comme leurs soldats, qu'on n'avait que trop souvent pardonné. Bonchamp s'informe de la cause du tumulte, qui parvient jusqu'à la tente où il se meurt.

— Mes amis, dit-il à ceux qui l'entourent, vous ne souffrirez pas que j'expire au milieu des horreurs d'un massacre. Courez vers les Vendéens, dites-leur qu'ils vont en un jour perdre la gloire qu'ils ont acquise et se rendre indignes du titre de chrétiens. Dites-leur que Bonchamp demande en mourant la grâce des prisonniers, et qu'il donne un dernier ordre, celui de les épargner.

Un roulement de tambour réunit les Vendéens; d'Autichamp leur rapporte les paroles de l'illustre blessé; leur colère tombe, et l'on n'entend plus qu'un cri parmi eux :

— Sauvons les prisonniers, c'est Bonchamp qui l'ordonne....

Quelques heures plus tard, le héros vendéen disait, après avoir reçu les derniers secours de la religion :

— J'ai confiance en la miséricorde suprême. Je n'ai pas combattu par orgueil, mais par devoir. Si je n'ai pu relever l'autel et le trône, je les ai du moins défendus. J'ai servi mon Dieu, mon roi, ma patrie, et j'ai su pardonner. Il est doux de mourir ainsi....

Peu de jours après, l'armée pleurait la mort de Lescure, général non moins brave et non moins généreux que Bonchamp. D'Elbée, grièvement blessé et hors d'état de suivre la Grande-Armée, était transporté dans celle de Charette, qui occupait encore le Bocage.

Il y eut de grandes réjouissances à Paris, lorsqu'on y apprit la fuite de l'armée vendéenne. Mais la Convention s'était trop hâtée de déclarer qu'il n'y avait plus de Vendée. La Rochejacquelein, nommé généralissime, dirigea les fugitifs vers Laval, et y rencontra les vain-

queurs, qui s'étaient hâtés de passer la Loire à sa poursuite. Il les battit et leur fit perdre tant de monde, que Paris crut se voir menacé par les Vendéens et les Chouans réunis.

On donnait aux Bretons armés pour la cause royaliste le nom de leur premier chef, Jean Chouan, qui, secondé par ses trois frères, avait organisé la révolte des paysans.

Les Chouans avaient commencé de combattre vers le même temps que les Vendéens; mais le caractère de leurs opérations différait essentiellement. Les Vendéens s'étaient mesurés en masses imposantes contre de nombreuses armées; les Chouans ne se battaient guère qu'en tirailleurs. Ils agissaient par pelotons contre des détachements isolés, et, vainqueurs ou vaincus, ils disparaissaient après l'action.

Depuis longtemps les Bretons engageaient les Vendéens à venir partager leurs vivres, leurs maisons, et ne demandaient que des armes pour combattre avec eux. Mais, malgré l'aide qu'ils offraient aux Vendéens, ceux-ci, comprenant que la rébellion serait tôt ou tard écrasée, si elle ne pouvait compter sur des secours plus puissants, tournèrent leurs espérances vers l'Angleterre.

Le ministère anglais leur avait fait faire des promesses par le chevalier de Tinténiac, quelques mois après leurs premiers succès; mais ces promesses étaient assez vagues, et le chevalier de Tinténiac avoua lui-même qu'il n'y croyait qu'à demi. L'Angleterre demandait que les Vendéens, pour favoriser l'entrée en France des renforts qu'elle annonçait, s'emparassent d'un port. L'attaque infructueuse des Sables, puis de Nantes, ne leur permit pas de remplir cette condition. Lorsque leur armée fugitive et cependant victorieuse eut gagné Fougères, deux émigrés bretons leur apportèrent une

nouvelle dépêche du cabinet anglais. Cette dépêche désignait le port de Granville comme celui où la flotte anglaise pourrait le mieux seconder les efforts des Vendéens.

Cette fois encore les généraux n'ajoutèrent pas une foi entière à l'espérance qu'on leur donnait; mais ils continuèrent à s'avancer vers Granville. Ils trouvèrent la place à l'abri d'un coup de main; car leur dessein avait été deviné, et les garnisons d'Avranches, de Pontorson, de Fougères et de plusieurs autres villes, avaient reçu l'ordre de s'y rendre. Le découragement s'était peu à peu glissé dans l'armée vendéenne; pourtant les chefs risquèrent l'attaque. Ils se battirent pendant trente heures, attendant toujours la flotte anglaise, qui ne se montra point.

La Rochejacquelein, obligé de donner le signal de la retraite, comprit avec douleur qu'un tel échec allait altérer la confiance de ses soldats, et il regretta vivement de s'être engagé dans cette entreprise. Il revint à Dol, où il faillit perdre le reste de son armée.

Westermann, Kléber et Marceau, trois généraux aussi braves qu'habiles, viennent attaquer les Vendéens au milieu de la nuit. Stofflet se charge de couvrir la ville, Talmont et la Rochejacquelein courent à la rencontre de l'ennemi. On se bat dans les ténèbres, rendues plus intenses par un épais brouillard; tout n'est que tumulte et confusion. Soudain quelques fuyards, rentrant à Dol, s'écrient que les Vendéens sont battus et n'ont plus d'espoir que dans la fuite. La terreur des femmes et des enfants gagne les soldats; ils courent en désordre hors de la ville; Stofflet lui-même est entraîné; mais une femme le reconnaît et l'interpelle :

— Eh quoi! Monsieur, est-ce donc ici votre place?

Stofflet a reconnu Mme de Bonissant, la belle-mère de Lescure; il rougit de lui-même, et, retrouvant aussitôt

son courage ordinaire, il arrête les fuyards et s'efforce de les rallier. La veuve du brave Bonchamp leur a déjà fait honte de céder à cette panique.

— Amis, s'écrie-t-elle, mieux vaut la mort que le déshonneur! Suivez-moi, nous périrons ensemble.

— En avant! au feu les Poitevines! répond une Vendéenne, en se saisissant d'un fusil.

Quelques officiers traversent cette foule, en demandant aux soldats s'ils laisseront leurs chefs soutenir seuls le combat.

— Vive le roi et la Rochejacquelein! crient les Vendéens, en marchant au secours de leur général.

Marigny, d'Autichamp et Stofflet les conduisent; ils arrivent à temps pour dégager la Rochejacquelein et Talmont, qui soutenaient depuis plusieurs heures l'effort des républicains. Ceux-ci perdent quelques canons, une partie de leurs bagages, et le général vendéen rentre à Dol, en désignant Talmont comme le sauveur de l'armée.

Cette armée, ne comptant plus sur l'aide des Anglais, et cédant au désir de revoir le pays, qui, tout ruiné et tout dévasté, ne lui en était pas moins cher, résolut de repasser la Loire, et, pour y réussir, de s'emparer d'Angers. Ils s'en étaient déjà rendus maîtres; mais, depuis cette époque, de nouvelles fortifications avaient été ajoutées aux anciennes; et quoique les Vendéens eussent juré de prendre Angers, quand ses murailles seraient de fer, ils ne firent pas preuve de leur intrépidité ordinaire, et la ville ne put être forcée.

Les Vendéens se rejetèrent sur la Flèche et sur le Mans; mais à peine entrés dans cette dernière place, ils furent attaqués par trois colonnes républicaines, placées sous les ordres de Westermann, de Marceau et de Kléber. Le combat fut terrible. La Rochejacquelein eut deux chevaux tués sous lui; il vit tomber à ses côtés ses meil-

leurs officiers, s'élança presque seul au milieu des Bleus, et ne put trouver la mort qu'il ambitionnait, pour ne pas voir le désastre de son armée. Talmont fit des prodiges de valeur; mais les Vendéens, accablés par le nombre, affaiblis par les cris de leurs femmes et de leurs enfants, furent complétement vaincus.

Marceau et Kléber, écoutant la voix de l'humanité plutôt que les ordres de la Convention, défendirent le pillage et le massacre; ils arrachèrent les fuyards à la vengeance de leurs soldats, et sauvèrent même, au péril de leur vie, plusieurs officiers royalistes.

Les restes de l'armée vendéenne se portèrent sur Ancenis, pour y tenter encore le passage de la Loire; mais tous les bateaux avaient été enlevés, et quelques frêles barques se balançaient seules au bord du fleuve, grossi par des pluies abondantes. La Rochejacquelein et Stofflet passèrent les premiers et atteignirent l'autre rive à la vue des Vendéens, qui priaient pour eux en frémissant. Il fallait les suivre à tout prix; les Vendéens se mirent à construire des radeaux; mais avant qu'ils fussent achevés, les hussards républicains parurent. Une suprême épouvante précipita sur la route de Savenay les débris de cette armée, privée de son général. Atteints près de cette ville, les Vendéens retrouvèrent leur ancien courage; ils luttèrent en vain, mais ils vendirent chèrement leur vie, et l'on voit encore dans le cimetière de Savenay un monument élevé à la mémoire de tous ceux qui, vainqueurs ou vaincus, périrent dans cette journée.

Deux mille hommes à peine échappèrent aux Bleus et parvinrent à passer la Loire ou se dispersèrent en Bretagne.

Quelques gentilshommes avaient trouvé asile dans les villages voisins; plusieurs furent reconnus, malgré leurs déguisements, et traduits devant les délégués de la

Convention. De ce nombre fut le prince de Talmont.

— Fais ton métier, dit-il à ce représentant du pouvoir républicain; moi, j'ai fait mon devoir.

Il parut bientôt devant le tribunal chargé de le condamner.

— Je suis le prince de Talmont, seigneur de Laval et de Vitré, répondit-il à ses juges; soixante-neuf combats ont prouvé que je ne dégénérais point de mes aïeux, et je suis prêt, comme eux, à mourir pour mon Dieu et pour mon roi.

Il fut décapité à Laval, devant l'entrée principale de son château. D'Elbée, réfugié à Noirmoutiers, était encore incapable de marcher, par suite des blessures qu'il avait reçues à Chollet; on le fusilla dans son fauteuil, en présence de sa femme, qui fut mise à mort le lendemain.

La Rochejacquelein alla retrouver Charette, qui, depuis le départ de la Grande-Armée, n'avait pas cessé de tenir en haleine les troupes de la république dans ce même Bocage témoin des premiers succès des Vendéens. Les deux chefs eurent ensemble un court entretien, à la suite duquel Charette dit au jeune généralissime :

— Vous allez me suivre, Monsieur.

— Je n'ai l'habitude de suivre personne, dit la Rochejacquelein.

Et, réunissant autour de lui une petite troupe, ce général intrépide recommença de combattre avec audace et bonheur. Il s'exposait en homme qui, voyant la ruine de son parti, ne demande qu'à ne pas survivre à ses espérances. Un jour, après une vive escarmouche, dans laquelle il venait d'avoir l'avantage, il aperçoit deux fuyards sur lesquels ses gens allaient tirer.

— Épargnons-les, dit-il. Peut-être nous serviront-ils.

En même temps il s'approche d'eux et les somme de

se rendre. Mais un de ces soldats, qui vient d'entendre nommer le général, le couche en joue à travers une haie. La Rochejacquelein tombe mortellement frappé, et les Vendéens, après avoir immolé son meurtrier, creusent en pleurant la tombe de leur héros bien-aimé. Il n'avait encore que vingt et un ans.

Stofflet lui succéda et devint le chef de la haute Vendée. Charette resta celui de la basse Vendée. Ils se rendirent également redoutables. Chaque jour leur amenait de nouveaux soldats, à la tête desquels ils lassaient, par de continuelles attaques, les armées républicaines. La Vendée, inondée de sang et couverte de ruines, était encore si redoutable, que la Convention, informée des dissentiments qui existaient entre ces deux chefs, entama des conférences avec Charette et parvint à le désarmer, en accordant aux Vendéens le libre exercice de leur religion, deux millions pour les frais de la guerre, des indemnités à ceux qu'elle avait ruinés, et pendant un certain temps l'exemption de tout impôt.

Stofflet accepta les mêmes conditions, ainsi que les lieutenants du comte de Puysaie, qui, après avoir organisé la chouannerie, était passé en Angleterre, pour y ménager des ressources à son parti. La paix se rétablit donc en Vendée et en Bretagne ; mais elle dura peu.

Des bandes de pillards, désavoués par les Vendéens et par les Chouans, dont ils prenaient le nom, infestèrent les routes, enlevèrent les convois de vivres et se portèrent à des violences contre quiconque professait des opinions républicaines. Pour réprimer ce brigandage, les Bleus établirent un camp dans la Vendée; Charette s'en plaignit; les esprits, à peine calmés, s'aigrirent de nouveau, et les hostilités ne tardèrent point à recommencer.

La Convention chargea le général Hoche de soumettre la Vendée et la Bretagne. Jeune encore, ce général

jouissait déjà d'une haute réputation de valeur et d'habileté.

L'Angleterre se décidait enfin à envoyer aux Vendéens et aux Chouans réunis les secours si longtemps attendus par eux. Quatre mille émigrés prirent passage sur l'escadre qui apportait en Bretagne des armes et des munitions.

L'amiral Villaret de Joyeuse, chargé d'empêcher le débarquement, fut battu près de Belle-Isle par la flotte anglaise, bien supérieure à la sienne, et se retira vers Lorient, pendant que les vainqueurs venaient mouiller à Quiberon. Le fort Penthièvre, qui couvrait la presqu'île, fut emporté, et trois mille hommes, parmi lesquels il n'y avait que cent cinquante Anglais, s'avancèrent jusqu'à Auray et Landevan, sous la conduite du comte d'Hervilly.

Hoche, sans montrer toutes les forces dont il dispose, fait enlever ces postes; ce qui n'empêche pas d'Hervilly de venir avec sa petite armée, grossie par seize cents Chouans, attaquer dix mille Bleus retranchés au camp de Sainte-Barbe. Il paie de sa vie cette téméraire entreprise, un grand nombre d'officiers sont blessés, et la colonne royaliste, cruellement décimée par l'artillerie républicaine, n'opère sa retraite qu'à la faveur du feu des Anglais.

Deux expéditions tentées sur d'autres points par les Chouans n'ont pas mieux réussi, et la mort du chevalier de Tinténiac, un de leurs chefs, commence à les décourager. Pourtant ils attendent, toujours prêts à combattre, un second débarquement, qui bientôt s'effectue sous les ordres du comte de Sombreuil. Mais ce second corps n'était que de seize cents hommes et ne pouvait percer l'armée du général Hoche, par laquelle ils étaient bloqués dans la presqu'île.

Pendant qu'ils s'épuisaient en vains efforts, une partie

de la garnison du fort Penthièvre résolut de livrer ce fort aux républicains.

Le 20 juillet, à onze heures du soir, trois cents grenadiers d'élite marchent vers le fort, sous des torrents de pluie, au milieu du déchaînement d'une horrible tempête. Ils longent la plage battue par la lame qui les renverse, et, peu habitués à lutter contre la colère des éléments, ils hésitent à continuer leur chemin; mais Hoche les ranime, les rassure et leur fait comprendre que le bruit des flots courroucés dérobera leur marche à l'ennemi. En effet, ils atteignent le pied de la falaise sans avoir été entendus; ils égorgent les sentinelles et pénètrent dans le fort, que le reste de l'armée attaque d'un autre côté. Les royalistes se défendent avec courage; mais comment lutter à la fois contre l'ennemi et contre la trahison? Le comte de Sombreuil arrive du camp des émigrés, pour soutenir ses amis, qu'il croit encore sur les remparts; il est assailli par l'artillerie du fort, désormais au pouvoir des républicains.

Sombreuil voit combien sa position est périlleuse; mais il compte sur la protection de l'escadre, où le comte de Puysaie s'est rendu pour demander du secours. Hoche veut lui couper la retraite; Sombreuil le devine et se rapproche de la mer, pour favoriser du moins le rembarquement de ses compagnons. Mais la tempête a rejeté bien loin les vaisseaux anglais, et quelques légers bâtiments ballottés par la vague offrent seuls un asile aux vaincus. Sombreuil parvient à gagner un petit fort délabré, auquel il appuie les huit cents hommes qui lui restent; il continue à se battre contre les colonnes républicaines, qu'augmentent sans cesse de nouveaux renforts, et, pour comble de malheur, il va manquer de munitions. Ses ennemis ne peuvent lui refuser leur admiration; ils se rappellent que ces braves combattants

sont Français comme eux; ils les supplient de se rendre, pour éviter l'inutile effusion du sang.

Sombreuil et Hoche s'avancent entre les deux armées, et, pour qu'ils puissent capituler, un brave officier de marine, M. de Géry, se jette à la mer et va, luttant contre les vagues furieuses, faire cesser le feu d'une corvette anglaise. Hoche promet la vie aux royalistes encore enfermés dans le fort, consent à ce que les émigrés rejoignent l'escadre qui les a amenés, et reçoit les soldats comme prisonniers de guerre. Sombreuil accepte la capitulation pour tous ses compagnons; mais il s'en excepte volontairement, trop heureux de faire à leur sûreté le sacrifice de sa vie.

Lorsqu'on apprit à quelles conditions il avait traité, il y eut un moment de consternation générale; mais la mer commençant à s'apaiser, il pressa les émigrés de s'embarquer. On allait lui obéir, quand un ordre de Tallien, commissaire de la Convention, déclare que tous les émigrés seront enfermés au fort Penthièvre. A cette nouvelle, les soldats républicains, saisis d'un pressentiment sinistre, montrent autant de surprise que de douleur; ils ressentent vivement l'affront fait à la parole de leur général. Les officiers supérieurs protestent; Hoche, atteint dans son honneur, essaie de le défendre; mais Tallien veut que la Convention, dont il représente le pouvoir sans bornes, soit consultée sur le sort des prisonniers; et pendant que leur jugement s'instruit, il envoie le général à Saint-Malo.

Les émigrés, conduits à Auray et à Vannes, trouvèrent dans la pitié des dames bretonnes quelque adoucissement à leur malheur. Elles leur apportaient du linge, des vivres, des vêtements, et les consolaient par des paroles d'espérance. Eux ne se faisaient point illusion; ils se préparaient pieusement à la mort. Chaque soir, après avoir prié pour la France et pour leurs enne-

mis, ils chantaient ensemble le *De profundis* et le *Miserere* dans la nef de l'église convertie en prison, et les Bleus, témoins de cette scène touchante, y assistaient chapeau bas.

La Convention, décidée à verser le sang de huit cents hommes, au mépris d'une capitulation, ne s'était pas sentie assez forte pour accomplir cet acte inique en présence des soldats devant lesquels cette capitulation avait été conclue. Elle les avait tous éloignés et remplacés par des bataillons formés en grande partie de déserteurs belges; cependant la pitié se glissa dans le cœur de ces hommes. Quelques-uns favorisèrent l'évasion des émigrés, et la commission militaire chargée d'instruire le procès des victimes en sauva le plus qu'elle put.

Le comte de Sombreuil, appelé le premier devant ces juges, leur dit :

— Ma mort est juste, puisque je me suis excepté de la capitulation; mais celle de mes compagnons est un crime que ni Dieu ni les hommes ne vous pardonneront.

Ne pouvant mourir en guerriers, les prisonniers moururent en martyrs. La commission militaire, pour sauver ceux qui n'avaient pas encore atteint l'âge de seize ans, leur accorda un sursis et voulut étendre cette faveur à ceux dont la physionomie juvénile pouvait dissimuler quelques années; mais ils refusèrent de racheter leur vie par un mensonge. On n'entendit parmi les condamnés ni plaintes ni reproches; ils moururent en priant pour la France et pour le roi, et en pardonnant à leurs bourreaux.

Le lieu où s'accomplit cette atroce exécution porte encore aujourd'hui le nom de Champ-des-Martyrs. Il est voisin de la petite ville d'Auray, et peut-être est-ce là que fut livrée longtemps auparavant la sanglante bataille où périt Charles de Blois, et qui termina la longue

guerre que la possession de la couronne ducale de Bretagne avait allumée entre Jean de Montfort et Jeanne de Penthièvre.

Le sort des vaincus de Quiberon jeta dans les âmes une horreur profonde et ranima parmi les royalistes le désir de la vengeance. Mais, affaiblis par la perte de leurs généraux, ils ne retrouvèrent ni leurs premiers succès ni l'enthousiasme auquel ils les devaient.

Nous n'avons pu qu'indiquer les principaux événements de cette guerre, dont le récit demanderait des volumes, et dans laquelle furent déployés de part et d'autre un courage et une opiniâtreté à toute épreuve. Cette rapide esquisse ne nous a pas fait oublier les héros de la simple histoire que nous avons entrepris de raconter; mais nous nous contenterons de dire que, parmi les plus braves Vendéens, quelques gentilshommes bretons se faisaient remarquer par leur audace et leur intrépidité. Les premiers à l'attaque, les derniers à la retraite, on les voyait toujours au point le plus menacé, et leur exemple eût suffi pour entraîner les moins résolus. Ce petit bataillon d'élite était composé du comte de Kervan, de ses fils et de quelques paysans de leurs domaines. Cathelineau le tenait en haute estime; de son côté, le comte professait pour cet illustre chef un dévouement et une admiration sans bornes.

Un paysan vendéen, parent de Cathelineau, vint, après l'attaque de Nantes, dire à ses soldats alarmés:

— Mes amis, Cathelineau a rendu à Dieu la bonne âme qu'il en avait reçue....

Le comte de Kervan essuya les seules larmes qu'il eût versées depuis longtemps, et, quoiqu'il rendît justice au mérite des autres généraux royalistes, il annonça à ses fils l'intention de rentrer en Bretagne, non pour y prendre du repos, mais pour y organiser de nouvelles bandes; car il prévoyait le moment où les Vendéens

n'auraient plus d'autre ressource que de passer la Loire.

Toutefois, les combats se succédèrent de telle sorte, qu'il ne put exécuter son projet et qu'il ne revit son pays natal que quand les Vendéens, chassés par le fer et par le feu, acceptèrent l'hospitalité bretonne. Cette grande émigration commença le 16 octobre 1793. Huit jours après, le comte arrivait à Kervan, chargé par la Rochejacquelein d'une mission importante qui ne lui permettait de s'arrêter sous son toit que le temps nécessaire pour embrasser sa fille et pour donner l'ordre d'amasser les provisions destinées aux Vendéens.

Il arriva seul, vers le soir, et ne trouva qu'Yvonne au château. La bonne vieille, loin de saluer avec sa joie ordinaire le retour du maître, cacha sa tête sous son tablier, dès qu'elle l'aperçut, et se mit à pleurer amèrement. Pressée de parler, elle apprit au comte l'arrestation d'Anne, la fuite de Blanche et d'Olivier. Cette seconde nouvelle ne put consoler le gentilhomme de la douleur que lui causait la première. Il se laissa tomber sur un siége, et, le front dans ses mains, il resta comme accablé pendant quelques minutes, puis Yvonne l'entendit murmurer :

— Est-ce ainsi que je devais veiller sur elle ? Chère enfant ! qu'est-elle devenue ? Et dire que je ne puis tout abandonner pour essayer de la sauver.... Non, je ne le puis sans trahir la noble cause que je défends ; mais je veux du moins lui envoyer un défenseur.

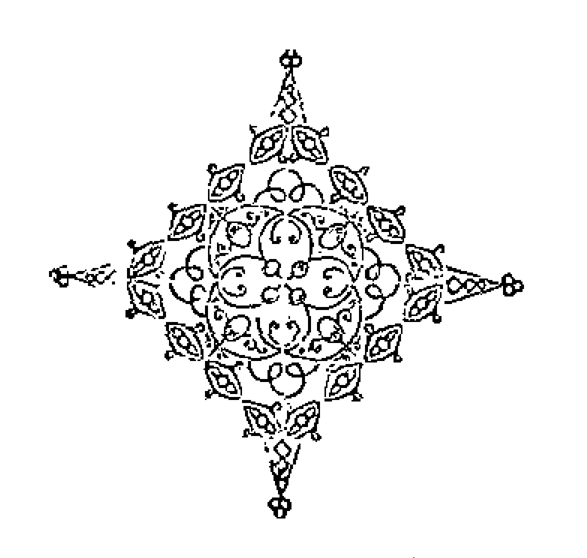
Il s'approcha d'une table sur laquelle il y avait du papier et de l'encre, et écrivit les lignes suivantes :

« Faites passer sans retard à Martial l'ordre de se rendre à Nantes, quartier Feydeau, hôtellerie du Soleil. Alain y sera. »

Il plia ce papier, le glissa dans son pourpoint, mangea et but à la hâte, dit adieu à Yvonne et continua sa

route. Il se rendait à Granville, pour étudier ce port, dont les Vendéens voulaient s'emparer, d'après le conseil de l'Angleterre. Le château de la Saulnaie était peu éloigné de Granville ; le comte n'eut pas de peine à y faire porter son billet.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il en apprenant que Claude Bertin lui-même l'avait reçu. Que Dieu sauve la prisonnière !



XIII.

Nous avons laissé Marcof suivant, sur la route de Nantes, les bandits qui avaient arraché Anne du château de Kervan. La jeune fille marcha, pendant quelques heures, sans se plaindre et sans obliger ses gardiens à la presser; mais, accablée enfin par la fatigue et la douleur, elle se laissa tomber. Décius, qui ne s'était pas éloigné d'elle, voulut l'aider à se relever; elle était évanouie. Il se fit ouvrir, au nom de la loi, une maison isolée près de laquelle il se trouvait alors, et somma le métayer qui l'habitait de lui donner sans retard une charrette et un cheval. Il eût demandé tout ce que ces bonnes gens possédaient, qu'il eût été obéi, tant était grande la crainte inspirée par la vue de ces odieux satellites du pouvoir.

La charrette fut conduite au lieu où la prisonnière gisait inanimée; on la jeta sur la paille sans s'inquiéter de lui donner des soins; Décius et deux de ses compagnons y montèrent avec elle, et le convoi se mit en marche. Quand il passa devant la ferme, la porte en était refermée; mais une tête de femme se glissa entre deux

volets entr'ouverts avec précaution, et la fermière put voir, à la clarté de la lune, que les soldats n'étaient pas seuls.

— Ils emmènent une pauvre dame qui paraît plus morte que vive, dit-elle à son mari, et qui est aussi innocente que toi et moi, j'en répondrais. Ah! Seigneur, quand tout cela finira-t-il?

— Chut! répondit le métayer. Il ne fait pas bon dire ce qu'on a sur le cœur. Ferme les volets et recouche-toi, Jocelyne.

— C'est bien inutile. Je ne pourrai pas dormir; ou si je dors, je ferai des rêves si tristes, que j'aime bien mieux ne pas me coucher. Je vas dire mon chapelet pour cette pauvre créature du bon Dieu qu'on emmène là-bas.

Jocelyne jeta dans l'âtre quelques brassées de genêts, qui flambèrent en pétillant, s'assit sur un escabeau de bois, et resta longtemps plongée dans des réflexions qui remplirent ses yeux de larmes; puis, s'agenouillant dévotement devant une image de sainte Anne d'Auray, qu'elle tira du fond d'une armoire, elle pria pour l'inconnue dont le sort la faisait frémir. Elle n'avait pas encore achevé son chapelet, quand on frappa de nouveau à sa porte. Elle cacha promptement la sainte image, et, ne doutant pas que ce ne fussent les soldats qu'elle avait vus passer, elle demanda en tremblant ce qu'on lui voulait.

— C'est moi, Jocelyne, lui répondit-on. Ouvrez, pour l'amour de Dieu!

Cette formule, bien différente de celle qu'avait employée le citoyen Décius, ne rassura qu'à demi la fermière. C'était sans doute quelque suspect, quelque Chouan, qui, ayant aperçu la troupe des terroristes, venait lui demander un asile. Elle savait à quoi elle s'exposait en le recevant; mais elle ne pouvait refuser

l'hospitalité à un compatriote malheureux. Elle alla ouvrir.

— C'est vous, Marcof! dit-elle en reconnaissant le nouveau venu. Vous m'avez fait grand'peur, en frappant ainsi au milieu de la nuit.

— J'en suis fâché, ma fille; mais je ne pouvais attendre le jour; le service que je viens vous demander ne souffre point de retard. Il me faut un cheval, Jocelyne.

— Il ne nous en reste que deux, prenez celui que vous voudrez. Le troisième conduit à Nantes une pauvre prisonnière; on nous l'a fait donner avec la charrette, il n'y a pas une heure.

— C'est cette charrette que je veux suivre. Vite le cheval, mon enfant.

— Mon Dieu! père Marcof, est-ce que la chère dame vient du château de Kervan?

— Oui, c'est une amie de notre demoiselle, une jeune personne que monsieur le comte regarde comme sa fille.

— Et qu'allez-vous faire pour la sauver, Marcof?

— Je n'en sais rien; mais j'espère que le bon Dieu m'inspirera. Priez pour elle, Jocelyne.

— Sans reproche, père Marcof, c'est ce que je faisais, quand vous êtes arrivé. Ainsi vous allez à Nantes, à ce que je vois? Tous ceux qui y vont n'en reviennent pas, vous savez cela?

— Je le sais; mais si je ne vous rends pas le cheval, monsieur le comte vous le paiera.

— Ce n'est pas le cheval qui m'occupe; mais je pense que si vous allez là-bas comme vous voilà, on vous reconnaîtra tout de suite pour un Chouan, et que vous serez pris sans avoir rien pu faire pour la pauvre demoiselle. Tenez, Marcof, j'ai là des habits qui vous serviront mieux. C'est un chef royaliste qui les a déposés

chez nous ; et comme il est mort, il y a déjà trois mois, on ne les réclamera pas.

— Voyons, dit Marcof.

Jocelyne alla prendre dans un coffre un paquet contenant un pantalon rayé de bleu et de blanc, une carmagnole brune, et un bonnet rouge orné d'une cocarde tricolore.

— Vraiment, dit Marcof, les femmes ont plus d'esprit que les hommes. J'emporte tout cela, Jocelyne, en vous remerciant du fond du cœur.

Marcof attacha le paquet à la selle de son cheval et partit, accompagné des vœux de la bonne fermière. Il ne pressa point sa monture, quelque désir qu'il eût d'apercevoir Anne et de la rassurer par sa présence; car il devait surtout éviter d'être reconnu par ceux auxquels il venait d'échapper. Il se contentait de s'assurer de temps en temps que la charrette escortée par les gens qu'il désignait était toujours devant lui. Quand elle s'arrêtait, il trouvait sans peine une maison ouverte pour le recevoir. Il n'avait pas encore revêtu son nouveau costume, qui, sans doute, eût effarouché l'hospitalité bretonne; mais avant d'entrer à Nantes, il acheta de gros sabots, qui devaient compléter son déguisement, et, laissant son cheval chez les derniers villageois qui l'avaient accueilli, il put, sans être remarqué, suivre jusqu'à la prison du Bouffay la charrette sur laquelle Anne achevait son voyage.

La jeune fille était très-pâle, mais elle paraissait calme et tellement maîtresse d'elle-même, que, pour ne pas s'appuyer sur la main que lui tendait Décius, elle sauta de la charrette en lui jetant un regard de mépris.

— Est-elle leste, l'aristocrate ! dit Marcof, qui s'était ouvert un passage à travers le groupe de curieux qui stationnait sans cesse devant la prison.

Le son de cette voix fit tressaillir Anne; elle leva les

yeux sur Marcof, le reconnut, malgré le bonnet rouge qui lui tombait jusque sur les yeux, et échangea avec lui un regard plein de reconnaissance et d'espoir.

Le Breton s'éloigna content : Anne savait qu'il était là, il n'en pouvait en ce moment vouloir davantage, et ce premier succès lui inspirait une grande confiance dans la réussite de son entreprise. Cette confiance augmenta encore, lorsque Marcof, entrant à l'auberge du Soleil, aperçut Alain, qui se promenait de long en large dans la cour, comme pour tromper l'ennui d'une fiévreuse attente.

— Elle est au Bouffay, dit Marcof en s'approchant du bon serviteur.

Celui-ci détourna la tête et fit quelques pas pour s'éloigner du nouveau venu, qu'il jugeait être un de ces forcenés patriotes, admirateurs et suppôts du farouche Carrier.

— N'est-ce donc pas moi que tu attends ? lui demanda le vieillard en langage bas-breton. Je vois ce que c'est, Alain, tu méprises l'ivrogne qui a livré la demeure de ses maîtres.

— C'est un malheur, Marcof ; mais on ne doit pas te le reprocher, puisque tu cherches à le réparer.

— J'ai vu Mlle Anne ; elle m'a reconnu, et ses yeux m'ont dit : « Courage, ami ! vous me sauverez. » Oui, Alain, je la sauverai, je te le promets, ou je mourrai avec elle.

— Et comment t'y prendras-tu ?

— J'y ai songé tout le long de la route.

— Et tu n'as rien trouvé ?

— Si fait. Il paraît que les prisons sont si remplies, que des maladies s'y sont déclarées. C'est comme qui dirait la peste, avec un nom en *us*, et l'on a bien de la peine à trouver des guichetiers. Les patriotes de la compagnie Marat veulent bien envoyer à la guillotine tous

ceux qui valent mieux qu'eux et se partager leurs dépouilles; mais quand il s'agit de s'exposer à la mort, ils y regardent en deux fois.

— Je devine : toi, qui ne crains pas le typhus, tu veux solliciter la place que les autres refusent.

— Il n'y a pas de meilleur moyen de voir la jeune demoiselle et de pouvoir m'entendre à la fois avec elle et avec toi.

— Mais pour obtenir cette place, il faut encore être présenté et recommandé par quelqu'un.

— Je me présenterai et me recommanderai moi-même. Il n'y a qu'à demander plus haut que les autres le sang des aristocrates, qu'à dénoncer des complots au citoyen Carrier, qu'à le flatter en lui promettant l'or des gros négociants.

— Tu ferais cela, toi, Marcof! Tu pourrais parler à ce monstre sans lui reprocher ses crimes, sans le menacer de la colère divine! Tu oserais....

— J'oserai tout ce qu'il faudra pour réparer ma faute, et je compte sur toi pour me seconder.

— S'il ne s'agit que de donner ma vie, je suis prêt; mais n'exige pas que je prenne un seul instant le langage ou le costume des misérables que tu veux tromper. A leur vue seule, l'indignation fait bouillir mon sang; et je ne pourrais résister au désir d'écraser sous mes pieds ces bêtes venimeuses, ou du moins de leur jeter à la face tout le mépris et toute l'horreur qu'elles m'inspirent.

— Je te crois, Alain, et je ne te demande pas un sacrifice impossible. Tu resteras ici ou dans quelque réduit où je puisse te trouver, quand j'aurai besoin de ton bras ou de tes conseils; et, si Dieu le permet, nous sauverons ensemble la pauvre demoiselle.

— Cette auberge est assez fréquentée pour qu'on n'y remarque pas ta présence. Jacques Féron est des nôtres, malgré son civisme apparent; je resterai chez lui; car,

s'il nous survient du renfort, c'est là que nous le recevrons.

— De quel renfort veux-tu parler?

— J'ai bien de la peine à croire qu'après avoir mis notre demoiselle en sûreté, M. Olivier ne vienne pas essayer de faire quelque chose pour la prisonnière.

— Monsieur Olivier! dit Marcof avec effroi. Tu crois qu'il viendrait se jeter dans les griffes de Carrier?

— Je n'en sais rien; mais c'est un Kervan. Les Kervan ne connaissent que le devoir et jamais le danger.

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude et un nouveau remords pour Marcof de penser qu'Olivier, celui des fils du comte qu'il aimait le plus, pourrait se trouver compromis par suite de la faiblesse avec laquelle le pauvre homme avait un soir trop fêté la bouteille de genièvre, bouteille qu'Olivier lui avait donnée, en lui recommandant toutefois de n'en user qu'avec modération. Il ne vit d'autre moyen d'empêcher ce malheur que de prier Alain de quitter l'hôtellerie du Soleil et d'aller s'établir dans une méchante petite auberge située à quelque distance de Nantes, du côté par lequel Olivier devait entrer. Alain consentit à s'y rendre, promit de guetter le passage de son jeune maître et de l'empêcher de pénétrer dans la ville.

Marcof avait trouvé de braves gens dans cette petite auberge; c'était là qu'il avait revêtu son déguisement et laissé le cheval fourni par Jocelyne. Il y conduisit Alain et revint aussitôt s'occuper de son projet.

Depuis le siége de Nantes par les Vendéens, l'auberge du Soleil était devenue le rendez-vous des sous-officiers de la garnison, Marcel Féron, neveu de l'aubergiste, ayant été grièvement blessé pendant la belle défense de la place par le général Canclaux. Marcel s'était battu comme un lion, et, après la défaite des Blancs, le général, qui avait remarqué ce jeune sergent-major, était

venu le voir chez Jacques Féron, son oncle, où Marcel avait demandé d'être transporté. Ses camarades avaient pris l'habitude d'y venir chaque jour savoir de ses nouvelles; et la convalescence du blessé étant arrivée, ils n'avaient pas changé de lieu de réunion. Jacques Féron s'en réjouissait, non-seulement à cause des bénéfices que ce surcroît de clientèle lui procurait, mais parce que la présence continuelle des Bleus donnait à sa maison un brevet de républicanisme devant lequel devaient s'arrêter les soupçons. Il est vrai que Baco, maire de Nantes, dont le courage et le dévouement avaient beaucoup contribué à sauver la ville, recevait en prison la récompense de son patriotisme; mais jusque-là Jacques Féron n'avait point été inquiété, quoiqu'il eût reçu plusieurs fois des voyageurs aussi suspects que le bon Alain, et il attribuait cette chance au grand tapage que faisaient chez lui les camarades de son neveu. Marcel, tout à fait rétabli, les mettait lui-même en train, et l'on ne pouvait guère passer devant l'auberge du Soleil sans entendre quelque couplet à la mode, quelque refrain patriotique.

Ces détails n'avaient point échappé à Marcof. Il pensa que Jacques Féron pourrait le guider dans ses démarches ou du moins lui faire faire la connaissance de quelque protecteur de bas étage, et il se hâta de venir le retrouver, après avoir placé son compagnon en védette sur la route. Marcof et Jacques se connaissaient depuis longtemps; ils s'appelaient même cousins, parce que le frère de Jacques avait épousé une petite-cousine du père de Marcof. Celui-ci fit part en peu de mots à son compatriote de l'affaire qui l'amenait à Nantes et lui demanda son aide. Jacques secoua la tête.

— Je ne suis pas encore assez bien noté, dit-il, pour avoir le droit de présenter au comité un fonctionnaire public; mais hier il est venu chez moi pour la première fois deux hommes qui appartiennent à la compagnie

Marat; ils ont bu sans payer; et comme je leur ai offert de recommencer quand ils voudraient, ils reviendront, c'est certain. Tu pourras faire connaissance avec eux, le verre en main; et, si tu sais t'y prendre, tu obtiendras ce que tu désires.

— Merci, cousin. Qu'est-ce que ces gens-là?

— As-tu besoin de le demander, puisque ce sont les âmes damnées du citoyen Carrier? Mais si tu tiens à le savoir, l'un est un banqueroutier qui se débarrasse de ses créanciers en les faisant arrêter; l'autre est un notaire qui ramerait aujourd'hui sur les galères du roi, si la révolution n'était pas venue l'absoudre d'indignes abus de confiance. Tiens! ils ne t'auront pas fait attendre longtemps; car les voici.

— Du vin, citoyen Féron! Bachelier a soif, dit le premier dont Jacques avait parlé.

— Et toi, Chaux, tu n'as pas soif? demanda son compagnon.

— Ma foi si; j'ai parlé plus d'une heure, et j'ai la gorge desséchée. Mais je n'ai pas parlé pour rien.

— Non. Nous avons joliment battu monnaie ce matin; nous pouvons nous reposer, boire et jouer; notre journée est gagnée.

— Nous recommencerons demain; c'est une besogne assez facile.

— Tant qu'il y aura de ces aristocrates et de ces riches dont la fortune appartient aux sans-culottes, comme l'a bien dit le citoyen Carrier. En voilà un bon et un zélé. « Faites-moi des dénonciations, nous disait-il encore hier, je vous croirai; la parole d'un vrai patriote vaut mieux que la vie de cent aristocrates. »

Marcof entrait en ce moment, chargé des bouteilles que Jacques venait de tirer.

— Voilà, citoyens, dit-il, goûtez-moi ça, et vous m'en

direz des nouvelles. Il n'y a rien de trop bon pour les amis du citoyen Carrier.

— Bien parlé! dit Chaux. Mais qui donc es-tu, toi?

— Je suis un vrai patriote, prêt à faire preuve de zèle. J'arrive de mon pays, où l'on ne peut plus vivre sans coudoyer les Chouans, et je viens à Nantes pour m'enrôler dans votre milice, si la chose est possible.

— Comment t'appelles-tu?

— Je cherche encore un nom; j'en veux un qui dise à tout le monde: « Voilà un ennemi des aristocrates. » Mais je ne suis pas savant, moi, et je me trouve bien embarrassé.

— Veux-tu que nous soyons tes parrains? demanda Chaux, que le bon vin de Jacques mettait en belle humeur.

— Si je le veux! Ah! citoyen, tu ne sais pas le plaisir que tu me fais.

— Eh bien! appelle-toi Spartacus. C'est le nom d'un esclave révolté contre ses maîtres.

— C'est ce qui me convient. Des maîtres!... Un homme libre n'en doit pas avoir, et j'en ai eu toute ma vie. Il est bien juste que je me venge. Ainsi, je m'appelle Sparacus.

— Eh! non, Spartacus, imbécille!

— Spartacus! Allons, j'y suis. Spartacus.... Écoute donc, citoyen, il n'est pas mal difficile à retenir, ce nom-là. L'autre, c'est différent. Imbécille...., tout le monde connaît ça; mais je donnerais bien quelque chose pour que ce soit un aristocrate qui m'ait gratifié de ce titre-là.

— Tiens, il est susceptible, dit Chaux en riant. Tu lui as manqué, Bachelier, tu lui dois des excuses.

— J'aime mieux autre chose, reprit Marcof.

— Quoi donc?

— Tel que vous me voyez, je n'ai pas le sou, je voudrais une place.

— Ah! oui, une place; mais laquelle?

— Que je sois logé, nourri, quelques petits profits par-dessus le marché, et le plaisir de voir de près la mine des ci-devant, quand ils sont coffrés, voilà tout ce que je demande.

— Rien que ça, tu n'es pas difficile. Enfin, ça peut se trouver.

— Ça se trouvera, si vous le voulez; et vous le voudrez, puisque vous êtes mes parrains.

— Tu tiens beaucoup à voir les aristocrates dont les prisons sont remplies?

— Il me semble que ça m'amusera. Il y en a de toutes sortes là-dedans, des vieux, des jeunes, des calotins, des militaires, des grand'mères, des fillettes; ça doit être drôle.

— Si tu avais quelques années de moins, on pourrait faire de toi un geôlier.

— Quelques années de moins! Est-ce que tu crois que je n'ai plus la force d'ouvrir et de fermer une porte, de faire la ronde pour voir si tout est en ordre? Ou bien est-ce que tu crois que j'ai la vue trop courte ou l'oreille trop dure pour surprendre les gestes des prisonniers ou entendre leurs complots? J'ai quasi la soixantaine, c'est vrai; mais je suis aussi robuste qu'il y a vingt ans. Et puis, je vous dirai que pour faire un bon geôlier, il faut un homme mûr; les jeunes gens ne conviennent pas, ils ont le cœur trop tendre et la cervelle trop légère.

— Tu raisonnes bien, citoyen Spartacus, et je crois que ce sera rendre un service à la patrie que de t'employer comme tu le souhaites. Il manque justement un porte-clefs au Bouffay, tu le remplaceras.

— Quand ça?

— Tout de suite, si tu veux.

— Ne faut-il pas que vous me présentiez au citoyen Carrier?

— C'est inutile. Le soin des prisons nous regarde.

— Quelle chance! C'est bien ma bonne étoile qui m'a conduit dans ce cabaret, où je devais rencontrer deux patriotes comme vous. Et si jamais vous avez besoin de quelque petit service, vrai comme je m'appelle Spartacus, vous me trouverez toujours prêt à vous le rendre.

— Ce n'est pas de refus, dit Chaux.

— On peut avoir besoin d'un plus petit que soi, ajouta philosophiquement Bachelier.

Les deux patriotes se levèrent et frappèrent leurs verres sur la table, pour appeler l'hôtelier.

— As-tu encore beaucoup de vin comme celui-là? lui demandèrent-ils.

— Une cinquantaine de bouteilles à peu près, répondit Jacques.

— Tu n'en vendras à qui que ce soit, entends-tu? Nous nous le réservons.

— Suffit, citoyens! On vous le gardera.

— Combien le vends-tu?

— Je le vends cher aux aristocrates; mais je le donne aux sans-culottes.

— Parce qu'ils ne te le paieraient pas, lui dit tout bas Marcof, pendant que les deux amis félicitaient Jacques de son désintéressement patriotique.

Le soir même, Marcof prenait possession de son emploi. Il lui fallut un courage au-dessus de toute expression pour visiter, sans rien laisser voir de ce qu'il éprouvait, les salles littéralement encombrées de prisonniers. Les malheureux ne pouvaient trouver place pour se coucher, et les victimes de cet entassement étaient si nombreuses, que souvent les vivants se réveillaient appuyés sur les morts. Chaque jour cependant on en faisait sortir un certain nombre; mais on en ramenait un plus grand

nombre encore, et l'on ne savait plus où les mettre. Marcof, saisi d'une pitié profonde, ouvrit deux chambres que son prédécesseur occupait avec sa famille, et poussa brutalement dans chacune une vingtaine de suspects, au nombre desquels il comprit Anne.

La jeune fille, assise dans un coin, ne leva point la tête, lorsqu'il parut; elle était absorbée dans de sombres pensées, que ne justifiait que trop le lieu où elle se trouvait. Marcof la prit par le bras et feignit de la secouer rudement, en lui disant :

— Marche donc, puisqu'on te le dit.

Anne, réveillée en sursaut par cette voix, voulut parler; le geôlier la menaça du poing, en lui enjoignant de se taire. Elle obéit, et, se jetant à genoux dès qu'il fut parti, elle remercia Dieu de ne l'avoir point abandonnée. Le lendemain, Marcof ne lui adressa point la parole; mais ses regards disaient assez éloquemment :

— Courage! Je suis ici pour vous.

Anne se demandait en vain comment le brave homme s'y prendrait pour la sauver; mais elle espérait, et cette confiance la soutenait. Marcof se le demandait aussi, sans trouver aucune réponse. Toutefois, il adoucissait autant qu'il était en lui les rigueurs de la prison, non-seulement pour la jeune fille, mais pour tous ses compagnons d'infortune. Sous prétexte qu'il ne voulait pas, comme son prédécesseur, se laisser tuer par le typhus, il veillait à la propreté des prisons, en renouvelait l'air et en faisait enlever les cadavres. Il parlait aux suspects avec une extrême brutalité, quand il était accompagné de quelque suppôt de Carrier; mais lorsqu'il était seul, il craignait moins de leur laisser voir ses véritables sentiments. Quelques-uns, devinant la compassion qu'ils lui inspiraient, lui offrirent des sommes importantes pour qu'il se chargeât de faire parvenir quelques billets à leur adresse; il refusa l'argent, mais il remit les mes-

sages, et il eut la joie de contribuer ainsi à la délivrance de plusieurs innocents.

C'était pour lui une consolation. Mais les jours se passaient sans qu'il pût rien faire pour la jeune fille à laquelle il s'intéressait tout particulièrement. Il voyait Alain presque chaque soir et souffrait d'autant plus de ne pouvoir hâter la délivrance d'Anne que le brave Alain, sachant qu'on se battait sans lui, commençait à perdre patience. Marcof ne voulait rien tenter avant d'être sûr du succès; car il craignait de se compromettre et de se voir reprendre les clefs de la prison.

Il fallait agir cependant. Carrier, ne trouvant pas la guillotine assez expéditive, venait de décréter que les suspects seraient conduits en masse sur la place du Département et périraient là sous la mitraille et sous les coups de ses satellites. Puis, ce supplice en grand ne suffisant pas encore à ce monstre altéré de sang, il fut décidé que les prisonniers seraient embarqués dans de vastes bateaux, dont on clouerait les sabords et l'entrée; que, quand ces bateaux auraient gagné le milieu de la Loire, quelques coups de hache y feraient pénétrer les eaux du fleuve, et que des patriotes veilleraient à ce qu'aucun de ces malheureux ne pût se sauver.

Marcof alla porter ces nouvelles à Alain, qui ne voulut pas y ajouter foi, mais qui se garda bien de laisser soupçonner son incrédulité; car il trouvait l'occasion favorable pour presser son vieux camarade de s'occuper enfin de la fuite d'Anne. Ils convinrent qu'à la nuit tombante, Alain entrerait au Bouffay, suivi d'un garçon chargé comme lui d'un sac de blé noir, dans lequel serait caché un déguisement complet de paysan, que Marcof porterait à la jeune fille, et qu'aussitôt qu'elle l'aurait revêtu, elle sortirait avec Alain, dont le compagnon resterait auprès du geôlier, jusqu'à ce qu'on pût le laisser partir sans danger.

Exact au rendez-vous, Alain n'était plus qu'à dix pas de la prison, lorsqu'il y vit entrer une dizaine d'hommes de la compagnie Marat. Il devina qu'ils allaient procéder à quelque inspection, et passa sans s'arrêter devant la porte qu'ils venaient de franchir. Arrivé au coin de la place, il jeta son sac à terre, s'assit dessus, et alluma sa pipe pour se donner une contenance. Son compagnon l'imita. Bientôt Alain put se convaincre par les discours des fainéants qui passaient une partie de la journée à recueillir et à colporter les nouvelles, que Marcof, en lui annonçant les noyades et les mitraillades, n'avait dit que la stricte vérité; il frémit, et de son cœur gonflé fût sortie sans doute une malédiction pour les bourreaux, si la crainte de faire manquer l'évasion d'Anne ne lui eût imposé silence.

Marcof avait prévenu la jeune fille; et dès que le jour avait commencé de baisser, il s'était tenu prêt à recevoir Alain. On frappa à la porte; il ouvrit en tremblant, ne doutant pas que ce ne fût son complice; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il reconnut Chaux et le vit entrer avec son escorte!

— Quoi de nouveau, citoyen Spartacus? dit Chaux, en lui tendant une main que le vieux Marcof ne pressa qu'avec horreur.

— Rien, répondit le geôlier.

— Rien?... Et les deux décrets qui vont enfin désemplir les prisons, ce n'est donc rien cela? Il me semble qu'en les prononçant, le citoyen Carrier a travaillé pour toi presque autant que pour la nation. Tu aurais fini par succomber, toi et les autres patriotes qui veillent sur ces aristocrates.

— Les vrais patriotes ne craignent pas la mort, dit Spartacus.

— Tu parles comme un Romain, et je me félicite de t'avoir élevé au poste que tu occupes. Mais ne perdons

pas de temps à nous faire des compliments; je suis venu pour autre chose.

— Me voici à tes ordres, citoyen. Tu veux visiter les prisonniers?

— Je suis chargé de désigner ceux qui doivent demain sortir d'ici, pour être conduits à la place du Département ou embarqués sur la Loire. Mais je n'ai pas ton stoïcisme, moi; je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu le triomphe de la liberté.

— Et tu n'es pas habitué comme moi à l'air des prisons.... C'est plus dangereux.

— Je le sais, et je compte sur toi pour m'épargner la besogne.

— Veux-tu le livre d'écrou? Il n'est pas très-bien tenu depuis quelque temps. Je suis un patriote; mais je ne sais ni lire ni écrire.

— Ce n'est pas ta faute, citoyen. Apporte le livre.

Marcof obéit. Chaux feuilleta quelques pages, marqua quelques noms; puis, fermant le registre avec insouciance, il le remit au geôlier.

— A quoi bon, dit-il, me donner tant de peine, puisque, un peu plus tôt, un peu plus tard, ils y passeront tous? Tu donneras demain ceux que tu voudras.

— Non, répondit Marcof en frissonnant, j'ai assez de ma besogne sans me mêler de celle qui ne me regarde pas.

— Qu'est-ce à dire, citoyen Spartacus.

— C'est-à-dire que si tu crains le typhus, je le crains aussi, dit le geôlier en baissant la voix, pour n'être pas entendu des soldats restés au dehors. Je puis bien t'avouer cela, à toi, mon protecteur et mon ami, quitte à faire parade de beaux sentiments devant les autres.

— A la bonne heure, dit Chaux en riant. Mais tu entres pourtant tous les jours dans les salles encombrées.

— J'y envoie ceux qui ont moins peur que moi, et je reste à la porte, un flacon de vinaigre sous le nez. Je veux bien te dire cela; mais garde-moi le secret.

— Aristocrate, va! Eh bien! je t'aime mieux ainsi que quand tu me débitais de grandes phrases à la romaine. Mais enfin, comment nous y prendrons-nous pour sortir d'embarras?

— Tiens, c'est bien simple. Ceux qui voudront les prisonniers viendront les chercher, comme cela s'est fait jusqu'à présent. Seulement ils en prendront davantage.

— Et ils les prendront au hasard, puisqu'ils sont tous coupables. C'est une affaire entendue. A propos, j'allais oublier de te dire qu'il y a une de tes prisonnières qu'il ne faut pas livrer.

— Bah! et pourquoi donc?

— Parce qu'un des nôtres, qui est maintenant en mission dans la Vendée, a le projet de l'épouser.

— Elle est donc bien riche?

— Il prétend que non; mais je suppose que c'est pour ne pas partager sa fortune avec les amis.

— Cela me paraît assez problable, à moins qu'il n'y ait quelque autre intérêt en jeu.

— Une vengeance, par exemple.... C'est ce qu'il dit. Il a eu à se plaindre du père de la ci-devant; et comme le père aimerait mieux voir mourir sa fille que de la lui donner, il la prendra.

— Et la ci-devant se nomme?...

— Blanche de Kervan, répondit Chaux, en consultant un papier qu'il venait de tirer de sa poche.

— Blanche de Kervan!... Nous n'avons pas cela, dit Marcof avec émotion.

— Je suis sûr du contraire. C'est le citoyen Décius qui l'a fait arrêter dans le château de son père; c'est lui-même qui l'a amenée ici, et elle n'a pas encore été jugée, j'en réponds.

— Je connais personnellement cette demoi...., cette Blanche de Kervan dont tu parles, citoyen, et je t'assure qu'elle n'est pas ici. La personne que le citoyen Décius a fait arrêter dans le château du ci-devant n'est pas sa fille, mais une amie de sa fille. Elle ne s'appelle pas Blanche, mais Anne, et je ne lui connais pas d'autre nom.

— Que me chantes-tu donc, et d'où vient que tu connais si bien ces gens-là ?

— J'étais né leur esclave; mais la république a brisé mes fers.

— Vive la république! Mais tu crois donc que le citoyen Décius est floué?

— Je ne crois rien; mais je sais que la fille du ci-devant comte de Kervan n'est pas dans cette prison.

— Fais venir celle que Décius a amenée, je veux l'interroger.

Marcof ouvrit la porte de la salle où Anne l'attendait. Il fit un signe, la jeune fille accourut; elle se croyait libre déjà; mais la pitié que lui inspirait le sort de ses compagnons d'infortune empêchait la joie de rayonner sur son visage.

— Mademoiselle, lui dit tout bas Marcof, l'affaire est manquée pour aujourd'hui. L'homme que vous allez voir est un ennemi, soyez sur vos gardes.

— Comment te nommes-tu, citoyenne? lui demanda Chaux, dès qu'elle fut en sa présence.

— Blanche de Kervan, répondit-elle avec assurance.

— Tu entends, reprit Chaux en s'adressant à Marcof. Je ne le lui fais pas dire.

— Écoute, citoyenne, j'ignore pour quel motif tu prends un nom qui n'est pas le tien; mais je connais la ci-devant à laquelle il appartient, et ce n'est pas toi. Il ne faut pas tromper le représentant de la force publique

ici présent; il faut lui dire la vérité; c'est le seul moyen d'obtenir de lui quelque indulgence.

Les regards du geôlier confirmaient ses paroles. Anne cependant hésitait encore à répondre.

— Tu as été arrêtée au château de Kervan, reprit Marcof; c'est sans doute pour cela qu'on a cru que tu étais la fille du ci-devant comte; si tu avais dit le contraire, on ne t'aurait peut-être pas écoutée; mais aujourd'hui tu peux nous dire librement qui tu es.

— Je suis une pauvre orpheline recueillie par le comte, et, comblée de ses bontés, je serais morte avec joie pour sauver sa fille.

— Ainsi tu t'es fait arrêter à sa place? dit Chaux.

Anne fit un signe de tête affirmatif.

— Tu as trompé la justice de la nation et favorisé l'évasion d'une suspecte, tu mérites la mort. Mais comme ton histoire me paraît louche, mon ami Décius l'éclaircira. Reconduis la prisonnière, citoyen Spartacus, et veille bien sur elle; tu m'en réponds sur ta tête.

— Suffit! On veillera, dit Marcof; mais je ne réponds pas du typhus.

— Ni moi non plus, reprit le patriote en riant. La promesse que j'ai faite au citoyen Décius ne va pas jusque-là. Pourtant, si tu as un coin dans lequel tu puisses loger cette fille, tu feras bien de l'y mettre; Décius a le bras long, et je ne voudrais pas le mécontenter.

— A moins que de la loger chez moi...., dit Marcof. Mais si elle venait à s'évader....

— Cela n'est pas possible. Le tribunal a reçu avis d'un complot tramé pour délivrer plusieurs Chouans; il a ordonné que les postes fussent doublés et que personne ne pût entrer dans les prisons ni en sortir sans un ordre signé du citoyen Carrier. J'ai voulu te prévenir moi-même de la chose; j'ai amené les soldats de renfort,

et je vais installer à la porte le citoyen chargé de la vérification des permis.

— Tu as bien fait de ne pas me donner encore cette besogne. J'en ai déjà tant! dit Marcof avec une insouciance parfaitement jouée.

— La patrie récompensera ton zèle.

— J'y compte; mais je compte encore plus sur toi, citoyen. Tu as été mon premier protecteur, ne l'oublie pas.

— Est-ce que tu aurais de l'ambition, Spartacus?

— Non; mais je voudrais un peu plus de liberté. Je ne suis guère moins prisonnier que ceux que je garde, et cela commence à me fatiguer.

— Eh bien! qui t'empêche d'en prendre, de la liberté? S'il te faut un aide, on te le donnera. D'ailleurs, ta responsabilité devient moins grande, puisque, jour et nuit, un de nous doit veiller à ce qu'aucun suspect ne puisse lier de relations au dehors. Ainsi, donne-toi de l'air, quand il te plaira.

— Tout de suite, répondit Marcof. Je vais faire rentrer la citoyenne, et je sors avec toi.

Anne s'était laissée tomber sur un banc, et elle feignait de dormir en écoutant cette conversation, à laquelle Marcof n'était pas fâché qu'elle assistât. Il lui toucha l'épaule pour la réveiller, l'invita brusquement à le suivre, et la poussa dans un cabinet dont il referma la porte sur elle.

Chaux donna quelques ordres au poste, recommanda à son collègue de la compagnie Marat la plus stricte surveillance et s'éloigna, suivi de Spartacus. Alain ne quittait pas des yeux la porte du Bouffay; il reconnut son ami Marcof, et, se chargeant aussitôt de son sac, il s'avança vers la prison, pour lui faire voir qu'il n'avait point oublié l'heure du rendez-vous.

— Vous allez au Bouffay, vous autres? dit Marcof en

s'arrêtant près d'Alain et du jeune homme qui l'accompagnait. Avez-vous un permis du citoyen Carrier? Non, n'est-ce pas? Eh bien! on n'entre pas sans cela.

— Nous n'en savions rien, répondit Alain.

— Ça se peut, reprit Marcof; mais à présent que vous le savez, mettez-vous en règle.

Alain comprit qu'il n'y avait rien à faire ce soir-là. Il s'éloigna, en promettant de revenir le lendemain avec le permis. Marcof accompagna Chaux jusqu'au bout de la place; puis, feignant d'avoir oublié sa pipe, il dit adieu au patriote et rentra chez lui, où il avait hâte de retrouver Anne.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici encore une fois nos projets renversés; mais ne perdez pas courage, quelque autre occasion se présentera bientôt.

— J'attends avec confiance, mon bon Marcof, répondit la jeune fille, et d'ici-là je dois me trouver heureuse, puisque vous avez trouvé le moyen d'adoucir ma captivité.

— Ce n'est pas moi, Mademoiselle; mais je m'en réjouis de tout cœur. Vous serez bien mieux dans cette petite chambre que dans votre prison.

— Que vous aviez pourtant rendue supportable. Ah! Dieu vous récompensera, mon ami, de ce que vous faites pour moi et pour tous les prisonniers.

— Ne dites pas cela, Mademoiselle; je suis un misérable, qui ne demande point de récompense, mais seulement son pardon.

Marcof raconta alors à la jeune fille ce qui s'était passé le soir de son arrestation, et Anne, qu'il n'avait pu rassurer jusque-là que par de vagues paroles sur le sort de Blanche, remercia Dieu de s'être trouvée seule au château. Elle avait déjà deviné, d'après la conduite du citoyen Décius à son égard, que le comte de Kervan avait en lui un ennemi acharné. Ce que Chaux avait dit

à Marcof la confirma dans cette idée, et le lendemain elle dit au geôlier, qui se disposait à sortir :

— Vous allez voir Alain, mon cher Marcof. Voulez-vous le prier de faire ce que je vous dirai ?

— Disposez de lui et de moi, Mademoiselle, répondit le brave homme.

— Eh bien! dites-lui que je ne cours aucun danger, et que, devenue l'objet d'une surveillance spéciale, je ne puis plus profiter de son dévouement. Je ne veux donc pas qu'il reste ici plus longtemps dans une inaction qui lui pèse, j'en suis sûre. Il faut qu'il retourne auprès de son maître, qu'il lui dise tout ce qui est arrivé et qu'il le mette en garde contre ce que pourrait tenter le citoyen Décius, qui est, vous pouvez me croire, le mortel ennemi de la famille de Kervan.

— Alain dira comme moi, Mademoiselle : cette famille-là ne peut pas avoir d'ennemi ; elle n'a jamais fait de mal à personne. Le citoyen Décius est comme Chaux, que vous avez vu hier, comme les amis de Chaux, et comme bien d'autres; ces gens-là ne sont pas plus républicains que vous et moi. Ils détestent la vertu, parce qu'elle les force à rougir de leurs vices; ils aiment le désordre qui leur a permis de s'emparer du pouvoir; ils persécutent les honnêtes gens, parce qu'ils en sont jaloux ; ils égorgent les riches pour s'emparer de leurs biens. C'est avec la prison et la guillotine qu'ils battent monnaie; ils ne s'en cachent pas, lorsqu'ils se trouvent avec leurs pareils; et comme ils me croient aussi infâme qu'eux, je sais mieux que personne à quoi m'en tenir sur leurs opinions politiques. Votre citoyen Décius est comme eux tous; ce n'est pas à monsieur le comte qu'il en veut, c'est à sa fortune.

— Il est possible que vous ayez raison, Marcof; mais quand ce ne serait que pour me contenter, recommandez au brave Alain de bien veiller sur son maître.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, votre commission sera faite; mais je crains que le gars ne veuille pas partir.

— Dis-lui que je l'en prie, Marcof, que je le lui ordonne, s'il le faut; et que si Blanche était ici, elle le lui ordonnerait comme moi.

— Dame! si Mlle Blanche parlait, Alain obéirait, pour sûr.

— Écoute-moi, Marcof: c'est par ta faute que je suis ici, tu me l'as avoué toi-même; Dieu seul sait quand j'en sortirai, et si ce sera pour être libre ou pour mourir. Tu as fait ton possible pour expier tes torts, je le reconnais; mais cela ne m'empêchera peut-être pas d'en être victime; eh bien! si tu veux que je te pardonne, agis de manière à ce qu'Alain m'obéisse comme il m'obéirait, si j'étais Blanche de Kervan.

— Je pars, Mademoiselle, dit Marcof en essuyant une larme. Si je pouvais vous sauver avec l'aide d'Alain, je vous sauverais malgré vous, et je serais pardonné; mais il ne me sera pas d'un grand secours à présent, et puisque vous voulez qu'il s'en aille, il s'en ira.

Alain partit en effet le jour même, et Marcof n'eut pas de grands efforts à faire pour l'y décider. Il lui tardait de donner à Blanche des nouvelles de son amie, de savoir pourquoi Olivier, qu'il attendait, n'était pas venu à Nantes, et de rejoindre le comte de Kervan, pour se battre à ses côtés; car tout ce qu'il avait vu à Nantes avait encore augmenté sa haine contre le nouveau gouvernement.

Plusieurs mois se passèrent sans apporter aucun changement dans la position d'Anne, et par suite dans celle de Marcof. Les surveillants s'informaient de temps en temps de la prisonnière; mais, soit que le citoyen Décius n'eût pas encore terminé sa mission, soit

qu'il eût oublié la capture faite au château de Kervan, son ami Chaux ne recevait aucun ordre concernant la jeune fille. Anne s'était habituée à la triste vie qu'elle menait; elle se considérait dans cette affreuse prison comme une sœur de charité, et elle en remplissait les devoirs avec un dévouement à toute épreuve. Elle soignait les malades, soutenait les faibles par de bonnes paroles et consolait ceux qui allaient mourir, en leur promettant d'accomplir leurs dernières volontés, de porter leurs derniers adieux à leur famille, si elle recouvrait un jour la liberté.

Marcof la berçait de cette espérance; mais elle ne pouvait l'accueillir, tout ce qu'elle avait sous les yeux lui parlant sans cesse de la cruauté de ceux qui tenaient son sort entre leurs mains. Anne savait toutefois que si Dieu châtie ses créatures, il ne les abandonne pas; au-dessus de ces hommes féroces et pervers auxquels il semblait avoir livré la France, elle entrevoyait la Providence, et elle répétait la belle prière que lui avait apprise sa mère adoptive : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

D'ailleurs, à cette époque, tout le monde savait mourir; on n'entendait dans les prisons ni murmures ni blasphèmes; on se reconnaissait, on s'encourageait, on se félicitait mutuellement d'entrer bientôt dans une autre vie où l'on verrait enfin, sans nuages et sans ombre, le règne de la justice et de la vérité. Presque toujours il se trouvait des prêtres parmi les détenus. Là, s'oubliant eux-mêmes, ils exerçaient leur sainte mission avec une admirable charité : ils parlaient des espérances immortelles à ceux que toute la terre abandonnait; ils les réconciliaient avec Dieu, les rassuraient, ouvraient leurs cœurs à la joie, en leur répétant ces paroles de l'Évangile : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Heureux ceux qui souffrent persécu-

tion pour la justice, car le royaume des cieux est à eux!... »

Et beaucoup de prisonniers rendaient grâces au Seigneur de leur avoir enlevé la puissance et les richesses, au sein desquelles ils s'endormaient, et de les avoir ramenés à lui par le chemin des larmes et de la douleur.

Personne dans cette prison ne craignait plus la mort que Marcof; mais il y avait encore une chose qu'il craignait plus que la mort, c'était de perdre sa place. La tendresse, mêlée de respect et d'admiration, qu'il avait conçue pour Anne et que chaque jour fortifiait, lui causait les plus vives alarmes. Il se demandait ce que deviendrait la jeune fille, si lui, Marcof, n'était plus là pour la protéger; aussi se gardait-il bien de rien faire qui pût le compromettre, et saisissait-il toutes les occasions de dégager sa responsabilité. Il se fit donner des aides et parvint à n'être plus chargé que d'une surveillance dont les prisonniers ne se plaignaient pas. Malgré son air dur, malgré sa brusquerie, il vit plus d'une fois couler des larmes de reconnaissance et il fut obligé de s'enfuir pour cacher les siennes. La protection de Chaux et de Bachelier le mettait à l'abri des soupçons; mais il avait besoin de beaucoup de prudence pour la conserver.

Il recevait par eux des nouvelles de la Vendée et de la Bretagne; il les transmettait à Anne; mais ces nouvelles ne pouvaient rassurer la jeune fille sur le sort de ceux qu'elle aimait. Où était Blanche? Que faisait le comte de Kervan? Qu'était devenu Martial? Et M. de la Saulnaie, si fortement épris de sa noblesse, n'avait-il pas été une des premières victimes d'une révolution qui voulait tout niveler? Ces questions, que s'adressait à chaque instant la jeune fille, devaient rester longtemps sans réponse.

XIV.

Ainsi que l'avait prévu M. de Kervan, Martial n'était pas à la Saulnaie. Le lendemain de la mort du roi, il avait quitté Paris avec le comte; mais il n'avait pas tardé à y rentrer, attiré par le désir de sauver la reine et les princesses encore enfermées au Temple. Il espérait être plus heureux dans de nouvelles tentatives; il ne devait plus agir au hasard, livré à ses seules forces, mais obéir à un chef qui avait besoin d'hommes dévoués et résolus, pour exécuter un plan bien médité.

Le baron de Batz, MM. de Goguelas et de Jarjayes, la marquise de Sérent, ne s'étaient pas laissé décourager par le mauvais succès de leurs complots en faveur du roi; ils travaillaient à se créer des intelligences autour des illustres captives, et jusque dans le sein de la Commune de Paris. Martial, en disant adieu au baron de Batz, lui avait fait promettre de penser à lui, s'il renouait quelque périlleux projet, et lui avait annoncé l'intention de venir reprendre sa vie d'atelier.

La jeunesse de Martial, ses travaux continuels, son désir d'acquérir du talent et de la réputation justifiaient

son séjour à Paris, et rien ne le désignait aux soupçons des délateurs, tandis que M. de Kervan portait écrits sur son visage et dans toute sa personne sa haute origine, ses regrets et ses espérances. Le comte ne savait pas mettre ses manières, son langage, sa physionomie en rapport avec un autre costume que le sien. Martial n'avait pas besoin de déguisement; il pouvait, avec ses vêtements d'atelier, se mêler à la foule, et les échanger au besoin contre ceux d'un petit-maître, d'un étudiant, ou contre l'uniforme d'un municipal. Il était aussi intelligent que dévoué; de plus, il était riche, et il n'y a guère de portes qu'une clef d'or ne puisse ouvrir.

Toutes ces circonstances en faisaient un précieux auxiliaire; et peu de jours après sa rentrée à Paris, il vit, un soir, entrer dans son atelier un homme portant un sac de plâtre, et reconnut aussitôt cet homme pour l'avoir vu chez le baron de Batz. Tout en déposant sa charge dans un coin, le nouveau venu s'assura que Martial était seul.

— Etes-vous toujours des nôtres? lui demanda-t-il.

— Toujours, répondit le sculpteur en lui tendant la main. A-t-on besoin de moi?

— Pas encore; mais tenez-vous prêt à agir au premier signal. Faites-vous partie de la garde nationale?

— Non; mais je puis me faire inscrire.

— Ne perdez point de temps. Au surplus, il n'est pas nécessaire que vous soyez réellement garde national; il suffit que vous en ayez l'habit.

— Demain, avant midi, ce sera fait.

— Achetez votre uniforme, puis faites votre demande d'incorporation. Il est toujours bon de se mettre en règle.

— Que ferai-je ensuite?

— Vous attendrez de nouveaux ordres; et comme on ne sait à quelle heure ils pourront vous être apportés, vous ne sortirez que le moins possible.

— Je serai là jour et nuit.

— Vous travaillerez comme d'habitude, de crainte que vos espions, si vous en avez, ne devinent votre préoccupation. Que faites-vous maintenant?

— Voyez, dit Martial en découvrant un buste dont la tête était presque achevée.

— Le portrait de Louis XVI. Ah! malheureux, vous voulez donc vous perdre?

— Que m'importe! On ne peut tenir à la vie dans un temps comme le nôtre.

— Mais votre vie ne vous appartient pas; elle est à nous, jusqu'à ce que nous vous permettions de la risquer par de stériles imprudences.

— Vous avez raison, dit Martial.

Et, saisissant un marteau, il brisa, sans aucune apparence de regret, le buste qui lui avait coûté bien des jours de travail.

— Bien! jeune homme, dit le marchand de plâtre, je rendrai compte de ce que j'ai vu. Adieu et à bientôt!

— A bientôt, je le souhaite, répondit Martial.

— Si ce n'est pas moi qui viens, voici qui vous fera reconnaître mon envoyé, reprit le visiteur en ramassant un des fragments du buste détruit. Il vous dira aussi deux mots que nous avons choisis pour signe de ralliement : Patience et silence!

Martial ouvrit la porte de l'atelier et répéta tout bas ce dernier mot; car il lui semblait avoir entendu du bruit dans le corridor, dont il n'était plus séparé que par une mince cloison.

— Je te dis, ajouta-t-il en élevant la voix, que ce plâtre-là est trop gros, et que, si tu ne me sers pas mieux, je serai forcé de me fournir ailleurs.

— Tiens! répondit le prétendu marchand, tu deviens terriblement difficile, et tu commences à prendre avec les gens des façons d'aristocrate. Est-ce que celui qui

fournit le plâtre et celui qui l'emploie ne sont pas égaux?

— Liberté, égalité ou la mort, je ne connais que ça; mais il me faut du plâtre fin pour le travail que j'entreprends.

— Peut-on savoir quel travail?

— Une statue de Brutus, destinée au citoyen Robespierre, rien que ça, l'ami.

— Tu auras du plâtre fin, quand je devrais m'atteler à la meule qui le broie. On est patriote ou on ne l'est pas. Tu me verras à l'œuvre.

— J'y compte. Allons, bonsoir!

— Bonsoir, citoyen! Tu seras servi le plus tôt possible, et bien servi, sois-en sûr.

L'étranger croisa dans le corridor la portière de Martial. Elle tenait une lanterne à la main et feignait de chercher une clef qu'elle venait, disait-elle, de laisser tomber. Elle dirigea sa lumière vers le visage du plâtrier, qui, sans se déconcerter, lui offrit de l'aider dans ses recherches.

— Merci, répondit-elle. Demain il fera jour, et comme nous n'avons que de braves gens dans la maison, si quelqu'un la retrouve, on me la rendra.

— Ma foi, citoyenne, je suis bien aise de t'entendre. Le sculpteur ne m'a pas payé mon sac de plâtre, et je n'étais pas tranquille.

— Tu peux l'être; le citoyen n'est pas riche, mais il travaille beaucoup et il paie bien.

— Tant mieux! On a femme et enfants, et tout cela ne vit pas de l'air du temps. Salut, citoyenne!

— Au revoir, citoyen! Plus tôt tu rapporteras le second sac, plus tôt tu seras payé du premier, dit l'espionne, sans remarquer qu'elle trahissait ainsi sa curiosité.

Martial, qui était demeuré derrière sa porte, s'applaudit d'avoir été si prudent, et, sûr d'être observé, il réso-

lut de ne rien négliger pour donner le change à la mégère, dont il se méfiait depuis quelque temps.

Il entra chez elle le lendemain de grand matin.

— Le citoyen Simonneau est-il déjà sorti? lui demanda-t-il.

— Il n'est pas encore rentré depuis hier soir, répondit-elle. Il est de garde à la Commune. As-tu besoin de lui, citoyen?

— Je voulais lui demander un service; mais je reviendrai.

— Je ne pourrais pas te rendre ce service à sa place?

— Non, car voici la chose : figure-toi, citoyenne, que, jeune et fort comme tu me vois, je ne fais pas encore partie de la garde nationale.

— Je le sais bien, et pas plus tard qu'hier nous en causions, mon homme et moi. « Je crois pourtant, disait-il, que c'est un honnête garçon, occupé de son affaire et pas d'autre chose. Autrefois il recevait bien par-ci par-là quelques gens de mine suspecte; mais à présent on ne les voit plus. »

— Sans compter qu'on ne les reverra pas, citoyenne. J'ai rompu avec eux pour toujours.

— C'étaient des royalistes, n'est-ce pas?

— Non; mais des républicains trop tièdes, des amis de Vergniaud et de Roland.

— Tandis que tu es un chaud patriote, toi, un ami de Robespierre.

— Qui te l'a dit?

— Je le sais.

— Eh bien! puisque tu le sais, pourquoi chercherais-je à te persuader le contraire?

— Tu n'y parviendrais pas. Aussi je me charge de parler à Simonneau, dès qu'il sera rentré, et il ira te faire inscrire à la Commune, quand tu voudras.

— Et de là nous irons acheter mon uniforme. Il saura choisir ce qu'il me faut mieux que moi, puisqu'il est tailleur, et il me le fera avoir au plus juste prix. J'aime mieux lui payer le temps qu'il perdra que de me faire voler.

— Tu parles comme un livre, jeune homme. Veux-tu t'asseoir en attendant que Simonneau rentre?

— Merci, je vais travailler. Quand il sera prêt, tu m'appelleras.

A midi, comme Martial l'avait promis au marchand de plâtre, il disposait d'un costume complet de garde national; de plus, il était inscrit sur le registre de son arrondissement et noté comme zélé patriote, d'après la recommandation de Simonneau, qu'il avait généreusement payé de ses peines, non en assignats, mais en bonne monnaie sonnante. Il endossa sans retard son uniforme et vint tout glorieux se montrer à Mme Simonneau, qui lui fit force compliments.

— Si j'allais un peu me promener par la ville? dit-il avec une certaine hésitation.

— Tu ferais bien, citoyen; car il n'est pas défendu de chercher à se montrer, quand on a si bonne tournure.

La promenade de Martial fut courte; mais il la recommença les jours suivants et feignit de ne pouvoir se lasser de son uniforme. Il n'osait guère s'éloigner de la maison, qu'il avait promis de ne quitter ni jour ni nuit; mais il voulait habituer ses espions à le voir sortir sous le costume qui lui avait été désigné.

Une semaine tout entière se passa sans qu'il vît personne, et il commençait à craindre que quelque imprudence n'eût fait avorter le projet dont il ignorait les détails, lorsque le gentilhomme plâtrier revint enfin.

— Quelles nouvelles? demanda Martial, après avoir soigneusement fermé ses portes.

— Bonnes, répondit l'étranger. Nous avons des intel-

ligences parmi les Montagnards, et plusieurs municipaux sont à nous. Le baron de Batz a pu, grâce à eux, s'introduire au Temple, comme vous l'avez fait il y a quelques mois. Il a étudié les lieux et pris sûrement ses dispositions. Mais comme il serait difficile de faire sortir à la fois les augustes prisonniers, le municipal Toulan a décidé Madame Élisabeth à supplier la reine de partir seule. C'est la reine qu'il faut d'abord sauver; car c'est elle que la haine publique menace le plus.

— C'est vrai, dit Martial, qui se rappelait la scène dont il avait été témoin le 10 août. Mais la reine consentira-t-elle à s'évader seule ?

— Elle s'y est d'abord opiniâtrément refusée; mais les prières et les larmes des princesses l'ont fléchie. Elle doit sortir du Temple la nuit prochaine, à la faveur d'un déguisement que Toulan lui remettra. M. de Jarjayes attendra Sa Majesté, et c'est vous qui la guiderez jusqu'au lieu où elle devra le rencontrer. Si vous acceptez, comme je n'en doute pas, vous recevrez ce soir, avant d'entrer dans la tour, des instructions détaillées sur ce que vous aurez à faire.

— J'accepte avec reconnaissance, dit Martial. Dieu veuille bénir la mission qui me sera confiée !

— Entrez à cinq heures dans le cabaret que fréquentent les gardiens de la tour, j'y serai avec Toulan et un garde national que vous remplacerez.

A quatre heures et demie, Martial sortit de chez lui, adressa quelques paroles à Mme Simonneau, qui ne se méfiait plus de son locataire, depuis qu'il témoignait tant de plaisir à se parer de son uniforme. Il se rendit au cabaret indiqué, et s'attabla sans façon près du marchand de plâtre, qui portait comme lui un habit de garde national. Ils s'entretinrent de choses indifférentes jusqu'à ce que le quatrième convive, qui paraissait un ivrogne de profession, s'endormit la tête sur la table. Toulan se

leva, fit un signe à Martial, lui dit quelques mots chemin faisant, et l'introduisit au Temple.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que le jeune homme revit cette prison, où il était entré une première fois, plein d'espoir et de dévouement. Il y revenait avec le même dévouement; mais l'espoir s'était glacé en lui le jour où il avait vu mourir le roi. Prêt à donner son sang pour accomplir la tâche qu'il avait acceptée, il ne songeait point à l'inutilité de son sacrifice; mais il se sentait triste, inquiet, mécontent de lui-même, parce qu'il n'avait pas foi dans le succès. Il faisait pourtant bonne contenance; et quand, au bout d'une heure environ, Toulan l'invita à sortir par un signal convenu, rien ne trahit les battements précipités de son cœur.

— Ce n'est pas pour aujourd'hui, lui dit le municipal. Ta faction va commencer; dès qu'elle sera finie, tu porteras où l'on t'attend un pistolet que tu trouveras sur cette fenêtre.

— Et je reviendrai? demanda Martial.

— Non.

La bourre du pistolet porté par Martial à M. de Jarjayes était une lettre de la reine.

« Nous avons fait un beau rêve, voilà tout, disait Marie-Antoinette. Mais nous y avons beaucoup gagné, en trouvant dans cette occasion une nouvelle preuve de votre entier dévouement pour moi. Ma confiance en vous est sans bornes. Vous trouverez toujours en moi du caractère et du courage; mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide. Quelque bonheur que j'eusse éprouvé à être hors d'ici, je ne peux consentir à me séparer de lui. Je ne pourrais jouir de rien sans mes enfants, et cette idée ne me laisse pas même un regret. »

— Prenez votre part des remercîments qui me sont adressés, dit M. de Jarjayes à Martial, en lui communiquant cette lettre. Ce sera notre seule récompense,

puisque nous n'aurons pas le bonheur de voir réussir notre projet.

Le jeune sculpteur regagna son atelier avec plus d'abattement encore qu'il ne l'avait quitté. Il croyait que tout plan d'évasion allait être abandonné; aussi fut-il bien surpris de revoir le lendemain même son mystérieux visiteur, qui l'aborda en lui disant:

— Tout n'est pas perdu, mon ami. Le baron de Batz n'a pas renoncé à tenter un dernier effort. Un chef de la garde nationale, Cortey, en qui la Montagne a toute confiance, introduira dans le Temple trente hommes à nous, dont vous et moi nous ferons partie. Cortey sera de service. Toulan a été arrêté, ainsi que son collègue Lepitre; mais il nous reste Michonis. Il se chargera de remettre aux princesses les déguisements qui doivent assurer leur évasion, et le baron sera là pour diriger l'exécution du plan qu'il a formé.

— Et sans doute, les illustres prisonniers trouveront hors de la tour des moyens de fuite assurés?

— Oui; nous aurons par Cortey les mots de passe et tous les renseignements qui nous seront nécessaires. Plusieurs membres influents de la Montagne ont été gagnés par de Batz, qui s'est attiré leur confiance en feignant de partager leurs orgies. Je crois que, pour cette fois, on a tout prévu, et que nous aurons enfin le bonheur de sauver les jours de la reine, de ses enfants et de la pieuse princesse qui a jusqu'à présent été leur consolatrice.

— Quelle joie vous me causez! dit Martial avec effusion. Disposez de moi comme vous l'entendrez; je suis prêt à tout, trop heureux si mon sang peut épargner un nouveau crime et une nouvelle honte à mon pays.

Martial n'avait pas, pour aimer la famille royale, les mêmes motifs que M. de Kervan, ni que les gentilshommes dont il allait seconder les efforts. Par son édu-

cation, dégagée des préjugés aristocratiques, il appartenait aux idées nouvelles; il aurait vu sans regret la révolution s'accomplir, si elle était demeurée pure; mais en la voyant souillée de fange et de sang, il éprouvait autant d'horreur que de dégoût, et toutes ses sympathies se reportaient sur les victimes qu'elle avait faites. Il avait pleuré dans Louis XVI, non le représentant du principe monarchique, l'héritier d'une glorieuse dynastie, mais l'honnête homme, le prince juste, bienfaisant, dévoué au bonheur de son peuple, et il voyait dans la reine et les princesses d'innocentes victimes des haines politiques. Leur courage, leurs vertus, leurs malheurs les lui rendaient chères et sacrées; il regardait comme un devoir et un honneur de se sacrifier pour les sauver, et il avait choisi cette part avec enthousiasme, quand M. de Kervan lui avait dit:

— Retournez-vous à Paris, ou venez-vous combattre avec moi?

Il admirait l'héroïque valeur des Vendéens; il comprenait ce dernier élan de la chevalerie armée pour son Dieu et pour son roi; mais il avait assez étudié l'histoire et il était assez bon Français pour craindre la guerre civile et pour hésiter à y prendre part.

Le jour fixé pour l'évasion des augustes captifs se passa pour lui dans de cruelles angoisses. Il avait peur de recevoir un contre-ordre et de voir s'envoler encore l'espérance que la tranquillité des conjurés lui avait rendue. Il avait vu le baron de Batz et reçu de lui des instructions que la connaissance des lieux le rendait propre à remplir.

Le soir venu, Cortey, fidèle à sa parole, introduisit au Temple les trente hommes et leur chef, qu'il avait portés au nombre des gardes nationaux de service. Il distribua les postes d'après l'avis du baron; Michonis prévint les princesses de se tenir prêtes pour deux

heures du matin, et le corps de garde, en attendant le moment solennel, prit sa physionomie ordinaire. Les uns se mirent à jouer, d'autres à lire, à fumer ou à dormir, avec l'apparence du calme le plus complet.

Onze heures venaient de sonner, sans que rien eût éveillé l'inquiétude du baron, lorsqu'un bruit de voix et de pas le fit tressaillir. Presque aussitôt la porte s'ouvrit et donna passage au cordonnier Simon, l'un des plus zélés municipaux.

Aucun des conjurés n'avait trahi le secret; pourtant, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, il en avait transpiré quelque chose, et Simon amenait du renfort pour que les postes fussent doublés. Il inspecta toutes choses, interrogea Michonis, dont il soupçonnait les intelligences avec les prisonnières, et ordonna à ses soldats de l'arrêter.

— Michonis est un traître, dit-il à Cortey; et si je ne te voyais pas ici, je ne serais pas tranquille.

— Tu peux l'être, citoyen, répondit Cortey. C'est moi-même qui ai choisi mes hommes, et je réponds d'eux.

Le baron de Batz, voyant encore une fois son projet manqué par la faute de Simon, porta involontairement la main à ses pistolets. Un coup d'œil jeté par Martial vers la partie de la tour où gémissait la reine le rappela à lui-même, en lui faisant comprendre que toute violence perdrait celle qu'il voulait sauver. Il laissa donc le municipal achever de rendre l'évasion impossible, en distribuant les postes aux gardes nationaux dont il était sûr, et en se disposant à passer la nuit avec eux.

La position de Cortey devenait critique, et celle du baron ne l'était pas moins. Le soupçonneux Simon n'avait qu'à reconnaître un des trente conjurés, et tous étaient arrêtés, jetés en prison et envoyés devant le tribunal révolutionnaire. Par bonheur, Cortey ne perdit pas sa présence

d'esprit. En qualité de commandant du poste, il pouvait faire sortir au besoin des patrouilles pour surveiller le quartier. Quelque bruit s'étant fait entendre aux environs du Temple, il feignit d'en être sérieusement alarmé, ordonna au baron et à ses hommes de prendre leurs armes, et sortit avec eux, sous prétexte de déjouer les complots des royalistes qui sans doute erraient aux abords de la prison. Le baron congédia ses amis, en leur promettant que l'occasion perdue se retrouverait; mais il ne le croyait pas lui-même et ne put le persuader aux autres.

Le lendemain, Martial rêvait, tristement accoudé devant le buste à peine ébauché de son *Brutus*, lorsque Mme Simonneau frappa à sa porte et introduisit dans son atelier une jeune femme dont la beauté accomplie le frappa surtout par un caractère de résolution et de fierté.

— Vous ne me connaissez pas, citoyen, dit-elle; mais je viens de la part de votre père.

— Soyez deux fois la bienvenue, citoyenne, répondit Martial, puisque vous m'apportez des nouvelles de mon père.

— Des nouvelles d'abord, de l'argent ensuite. Le citoyen Claude Bertin se porte à merveille; je l'ai vu, il y a huit jours, à Caen, où les affaires de sa commune l'appellent quelquefois; il a su que je devais partir incessamment pour Paris, et il m'a chargée de vous remettre ceci.

Elle présentait en même temps à Martial une large bourse gonflée de pièces d'or, qu'on voyait briller à travers les fortes mailles du tissu; mais le sculpteur ne se pressait pas de tendre la main.

— A quoi pensez-vous donc, citoyen? demanda la jeune femme en souriant. Le cadeau vaut la peine d'être bien accueilli, et, si je ne me trompe, il est bon que,

par le temps qui court, les hommes de talent aient des pères qui ne les oublient pas. Mais patience, un jour viendra où la France pacifiée joindra la gloire des arts à celle de la liberté.

— Pardon, Madame, dit Martial, j'étais préoccupé....

— Appelez-moi citoyenne; c'est un titre qui me plaît, et je n'ai pas droit à celui que vous me donnez. Maintenant dites-moi ce qui vous préoccupe.... Mais je le devine sans doute. Vous vous demandez pourquoi je donne au citoyen Bertin un nom sous lequel on n'avait pas l'habitude de le désigner autrefois. C'est parce qu'il n'en porte pas d'autre aujourd'hui qu'il est maire de sa commune et membre du comité de sûreté générale. Cela vous étonne. Il y a des conversions politiques plus surprenantes encore et qui peuvent être sincères. Ainsi, mon père est bon gentilhomme, et je suis républicaine.

— Vous, Mademoiselle?

— Oui, mais je suis républicaine comme Mme Roland, et non comme Robespierre, Danton ou Marat. Vous connaissez Mme Roland?

— Je l'ai vue peu de jours avant son arrestation, lorsqu'elle soutenait encore par son énergie le parti des Girondins.

— On lui offre, dit-on, la liberté, pourvu qu'elle dénonce la retraite de son mari. Les Français sont de vertueux républicains....

— Mme Roland charme les ennuis de sa prison en écrivant ses Mémoires; elle n'en sortira jamais, si l'on ne met d'autres conditions à son élargissement.

— A moins que, désespérant de la forcer à parler, on ne la punisse de sa constance. On peut tout attendre de ceux qui osent proposer un tel marché à une femme de cœur.

— Parlez plus bas, citoyenne, la délation veille partout.

— C'est infâme. Mais, encore une fois, patience! Des jours meilleurs luiront bientôt. Adieu, citoyen.

— Où pourrais-je aller vous remercier, citoyenne, de la bonté que vous avez eue de vous charger des commissions de mon père ?

— Je ne sais vraiment où vous pourriez me rencontrer; j'ai hâte de terminer les affaires qui m'ont amenée à Paris.

— Et vous retournerez à Caen ?

— Peut-être. Si j'y retourne, je viendrai vous revoir.

— Laissez-moi du moins votre nom, Mademoiselle.

— Charlotte Corday, répondit la jeune fille.

Deux jours après, le bruit se répandit dans la ville que Marat venait d'être assassiné, et la nouvelle ne tarda point à se confirmer. Une femme s'était présentée chez lui, sous prétexte de lui faire connaître ce qui se passait dans la basse Normandie. Il était au bain, lorsqu'elle demanda pour la seconde fois à le voir; il ordonna qu'on l'introduisît, et elle lui dicta les noms des députés girondins réfugiés à Caen.

— Ils subiront bientôt leur châtiment, dit Marat en les inscrivant avec une joie féroce.

— Le tien est prêt, répondit-elle en saisissant un couteau et en le lui plongeant dans le cœur.

Cette femme, c'était Charlotte Corday. Conduite à l'Abbaye, elle conserva dans sa prison un calme inaltérable. La veille du jour où elle devait être jugée, elle écrivit à son père la lettre suivante :

« Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission; j'ai vengé bien des innocentes victimes, j'ai prévenu bien d'autres désastres : le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère

que vous ne serez pas tourmenté; en tout cas, vous auriez des défenseurs à Caen. J'ai pris pour défenseur Gustave Doulcet. Un tel attentat ne permet nulle défense, c'est pour la forme. Adieu, mon cher papa; je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort: la cause en est belle. J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

C'est demain à huit heures qu'on me juge. »

Charlotte Corday conserva son attitude calme et fière devant le tribunal; elle déclara n'avoir point eu de complices et n'avoir agi d'après l'influence de personne.

— J'ai tué un homme, dit-elle, pour en sauver cent mille; un scélérat, pour sauver des innocents; une bête féroce, pour donner le repos à mon pays.

Chauveau-Lagarde, qu'on lui avait donné pour défenseur, se contenta de rejeter sur le fanatisme politique l'attentat qu'elle avouait avec tant d'impassibilité. Charlotte lui sut gré de cette défense noble et délicate, et, pour lui donner une preuve de son estime et de sa reconnaissance, elle le chargea d'acquitter quelques petites dettes qu'elle avait contractées pendant sa prison, et qu'elle ne pouvait payer, ses biens étant confisqués.

Elle marcha à la mort comme à une fête, et le peuple ne put s'empêcher de l'admirer.

Martial assistait à son jugement; elle le reconnut, lui sourit, et, ayant aperçu près de lui un peintre qui cherchait à faire son portrait, elle se tint, sans affectation, tournée de ce côté pendant toute la séance.

La Montagne vota des honneurs publics à Marat; il se forma à Paris et dans les provinces des légions qui prirent son nom, et des milliers de pères le donnèrent à leurs enfants.

La mort de Marat, qui voulait abattre trois cent mille têtes, ne délivra point la France du règne odieux de la Terreur. Le tribunal révolutionnaire continua d'envoyer chaque jour à l'échafaud des victimes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, des guerriers illustres, des magistrats, des savants, des artistes, des poëtes, dont le seul crime était d'être suspect en un temps où il était presque impossible de ne l'être pas.

La reine eut son tour. Peu de temps après que le municipal Simon eut fait échouer les projets du baron de Batz, le fils de Louis XVI fut enlevé aux tendres soins de sa mère et confié à ce même Simon, qui se fit un jeu barbare de tourmenter jour et nuit ce pauvre enfant, et qui lui imposa mille tortures, dans l'espoir d'éteindre à la fois ses forces, son intelligence et sa sensibilité. Il ne parvint qu'à le faire lentement mourir; mais le jeune prince resta digne du meilleur et du plus généreux des rois; car Simon lui demandant un jour : « Que ferais-tu de moi, Capet, si les Vendéens parvenaient à te rendre la couronne? » il répondit : « Je vous pardonnerais. »

Le 2 août, la reine, séparée de sa sœur et de sa fille, fut conduite à la Conciergerie, pour y attendre qu'il plût au sanglant tribunal de décider de son sort. Dans le sombre cachot, où elle passa deux mois et demi, Marie-Antoinette se montra plus grande qu'elle ne l'avait jamais été sur le trône; et lorsqu'elle parut devant ses juges, la multitude ne put revoir sans émotion cette reine, dont l'auguste beauté avait reçu de la douleur et de la résignation le caractère le plus touchant et le plus solennel. Ses nobles réponses arrachèrent des larmes à l'auditoire, dans lequel pourtant elle ne comptait guère que des ennemis; ses juges tremblèrent devant elle; mais leur émotion dura peu, et la sentence de mort fut prononcée à l'unanimité.

On n'eut point pour la reine les derniers égards dont

on avait entouré le supplice du roi; elle fut conduite sur la charrette des condamnés, et cette marche, rendue plus cruelle par les injures et les sarcasmes de la foule, ne dura pas moins de deux heures. Mais la sublime résignation de la reine ne se démentit point; elle monta les degrés de l'échafaud comme elle eût monté ceux du trône, et elle reçut le coup fatal en pardonnant à ses bourreaux.

Après la mort de la reine, le nombre des victimes parut se multiplier encore; et de leurs mains sanglantes, les dépositaires du pouvoir suprême entreprirent de renverser Dieu, comme ils avaient renversé la monarchie. La déesse Raison prit dans nos temples la place du Saint des saints; d'horribles blasphèmes tombèrent du haut de la chaire de vérité, et d'ignobles orgies furent substituées aux divins mystères du culte catholique. Robespierre lui-même rougit de ces saturnales impies; Danton eut peur de tout le sang versé et osa prononcer le mot de clémence.

Le moment était venu où ces farouches tyrans allaient s'entre-détruire. Danton, Lacroix, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, Hébert, et d'autres non moins célèbres, furent condamnés par le même tribunal que Marie-Antoinette; et bientôt Madame Élisabeth les suivit. Les vertus de cet ange, qui n'avait vécu près du trône que pour répandre des bienfaits, et qui, depuis les revers de sa famille, avait montré le plus sublime dévouement, ne purent trouver grâce devant Robespierre et ses satellites. L'héroïque princesse alla rejoindre au ciel ceux qu'elle avait tant aimés sur la terre, et cette radieuse espérance fit du jour de sa mort le premier jour de joie qui eût brillé pour elle depuis longtemps.

Le talent et le savoir ne furent pas plus épargnés que la vertu. Par bonheur, une commission composée

d'hommes éminents fut chargée d'établir l'uniformité des poids et des mesures, et ces recherches, dont notre système décimal est le fruit, sauvèrent Lagrange, Laplace et Berthollet. Lavoisier, moins heureux, paya de la vie ses immortels travaux. Roucher, l'auteur du poëme des *Mois*, et André Chénier, son ami, coupables d'avoir soutenu dans d'éloquents écrits les droits de la justice et de l'humanité, marchèrent ensemble au supplice. Roucher fit faire son portrait en prison, pour l'envoyer à ses enfants, et y ajouta ce quatrain :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Lorsqu'un crayon savant dessinait mon image,
Je marchais à la mort et je pensais à vous.

Roucher avait composé de gracieuses poésies. André Chénier, tout jeune encore, promettait d'être une des gloires de son pays. Longtemps enfermé dans sa prison, il y travaillait encore, et voici ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
    Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre,
    Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
    Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
    Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières,
    Avant que de ses deux moitiés,
Ce vers que je commence ait atteint la dernière!
    Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
    Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres!

Hélas! le messager de mort l'eût oublié peut-être, si la tendresse de son père n'eût, par des démarches et des prières, rappelé aux farouches dépositaires du pou-

voir qu'André était leur prisonnier. Cité devant l'odieux tribunal, le jeune poëte fut condamné, et le 7 thermidor il montait à l'échafaud.

Martial avait été son ami; il quitta le soir même Paris, où il ne se sentait plus le courage de vivre et où nul espoir ne le retenait plus. Les doux souvenirs de son enfance l'attiraient vers la Saulnaie; mais la crainte de trouver dans son père un des soutiens du nouveau gouvernement le faisait hésiter. Il se décida pourtant, et il eut la consolation d'apprendre que si Claude Bertin n'était devenu patriote que pour jouir en paix de ses grands biens, il avait du moins, plus d'une fois, usé de son influence pour protéger les opprimés et pour soustraire d'innocentes victimes à la cruauté des tyrans.

M. de la Saulnaie n'avait pas jugé à propos d'envoyer à son fils le message de M. de Kervan, message dont il ignorait l'objet, mais qui ne pouvait qu'exposer Martial; il ne lui en parla pas non plus, quand il le revit, et il laissa le jeune homme poursuivre dans la solitude ses travaux artistiques.

Deux jours après la mort d'André Chénier, le 9 thermidor (27 juillet 1794), le règne de la Terreur finissait. Robespierre, jaloux de dominer seul, avait fait périr Danton, dont l'ambition et le talent l'effrayaient; la mort de ce rival ne lui avait pas rendu la tranquillité; il voulait abattre encore tous ceux de ses collègues qui ne lui étaient pas entièrement dévoués. Il présenta à la Convention un projet de décret qui devait lui fournir les moyens de se débarrasser des membres dont il se méfiait. Les députés le comprirent, et, ne voulant pas se laisser décimer encore, ils s'unirent contre Robespierre, l'accusèrent d'aspirer à la tyrannie, et prononcèrent son arrestation. Mais les geôliers de diverses prisons refusèrent de recevoir celui qui avait été le plus ardent pourvoyeur des cachots, et un grand nombre de gens que

la délation faisait vivre se disposèrent à le défendre.

Robespierre et quelques députés arrêtés avec lui se rendirent à la Commune, espérant que la foule accourrait en armes pour les défendre; mais le temps où l'on s'insurgeait à leur voix était passé. Malgré ses froides déclamations, malgré l'accent incomparable avec lequel Robespierre prononçait ces mots : « Pauvre peuple! peuple vertueux! » ce peuple, auquel il n'avait donné ni pain ni travail, et qui commençait à se lasser de l'affreux spectacle de la guillotine, répondit à l'appel de la Convention plutôt qu'à celui des tyrans qu'elle avait proscrits.

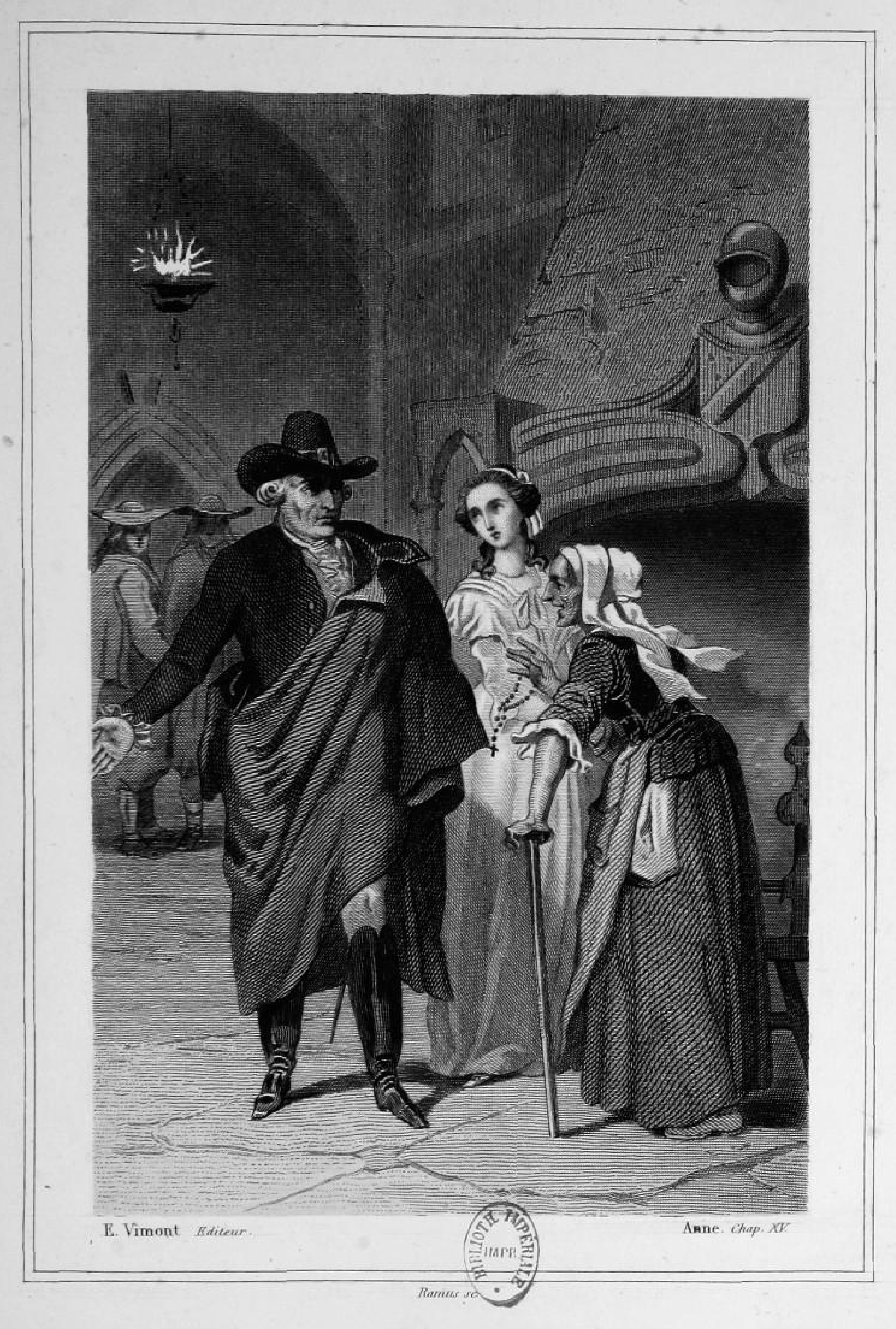
Ceux-ci, se voyant perdus, veulent recourir au suicide: Robespierre se brise la mâchoire d'un coup de pistolet tiré d'une main mal assurée; son frère se jette par une fenêtre; Couthon, blotti sous une table, essaie de se percer d'un poignard; Saint-Just supplie ses amis de lui donner la mort. Lebas seul parvient à se tuer. Robespierre et ses amis sont envoyés au supplice. Paris respire, les prisons s'ouvrent, les proscrits sortent de leur retraite; car un régime plus doux va succéder à celui de la Terreur. La nouvelle se répand dans les provinces; partout elle est reçue comme le signal de la délivrance; mais les farouches représentants d'un pouvoir sanguinaire commencent à trembler; car ils sentent que leur règne est passé.

Carrier, appelé à répondre de ses cruautés, partagea le sort de Robespierre; bientôt il ne resta plus dans les prisons de Nantes que des royalistes pris les armes à la main, et la malheureuse ville, délivrée de l'étreinte du monstre qui avait sucé le plus pur de son sang, put enfin renaître à la paix et à l'espérance.

XV.

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis qu'Anne avait été arrêtée au château de Kervan, lorsqu'elle revint, en compagnie du bon Marcof, frapper à la porte de cette demeure hospitalière. Mais, pendant cette année, la jeune fille avait tant souffert, qu'Yvonne et Suzanne eurent peine à la reconnaître. Une pâleur mortelle avait remplacé ses fraîches couleurs; son gai sourire s'était éteint dans les larmes, et depuis que la mort ne la menaçait plus, ses forces semblaient l'avoir abandonnée. Les tendres soins de Suzanne et de son aïeule furent d'abord impuissants contre cette souffrance physique et morale. L'amitié de Blanche eût sans doute été plus efficace; mais Blanche n'était pas encore rentrée en Bretagne. Elle attendait, pour revenir au château, les ordres de son père, et le comte ne voulait l'y rappeler que quand, la guerre terminée, il pourrait être lui-même son gardien.

L'hiver se passa bien tristement pour Anne; mais le printemps exerça sur elle la plus heureuse influence. Chaque jour elle allait s'asseoir au bord de la mer,



E. Vimont *Editeur.* Anne. *Chap. XV.*

Ramus sc.

Ne vous réjouissez pas, Yvonne, pleurez plutôt; car tout est perdu.

Paris _ Imp. Frault. rue de Madame. 15.

chaque soir elle rentrait plus gaie et plus forte, et bientôt la nouvelle de la paix conclue entre les Chouans et la Convention acheva de lui rendre la santé.

Par malheur, cette paix ne devait pas durer. A peine le comte avait-il passé quelques semaines à Kervan, que toute la Bretagne reprit les armes. Le vieux gentilhomme, suivi de ses fils, partit un des premiers; et pendant plusieurs mois, Anne, qu'il s'était engagé à tenir au courant des événements, ne reçut de lui aucun message. Mais des bruits sinistres étaient parvenus jusqu'au château; on y connaissait la défaite de Quiberon, la capitulation du comte de Sombreuil, et le sort des prisonniers auxquels le général républicain avait promis la vie.

L'inquiétude d'Anne était partagée par ses deux compagnes, Yvonne et Suzanne; et quand, la nuit arrivée, elles se réunissaient autour du foyer, elles priaient en pleurant pour les absents. Un soir pourtant, Suzanne crut voir briller un rayon de joie sur le front de la bonne demoiselle. C'était ainsi que Marcof appelait Anne, et ce nom lui était resté.

La bonne demoiselle était, en effet, sinon joyeuse, comme le croyait Suzanne, du moins préoccupée, et cette préoccupation animait un peu sa physionomie. Elle relisait, pour la dixième fois peut-être, un papier qu'elle avait tiré de sa ceinture, lorsqu'elle s'arrêta, prêtant une oreille attentive aux bruits du dehors.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère enfant? lui demanda Yvonne.

— J'avais cru entendre les pas d'un cheval, répondit-elle; mais c'est la lame qui se brise sur les rochers.

— La mer sera mauvaise cette nuit, dit la vieille. Que Dieu sauve ceux qui sont en péril!

— Ainsi soit-il, murmura Suzanne en se signant.

Anne écouta de nouveau. Cette fois le doute n'était plus possible: le galop de plusieurs chevaux se faisait

entendre, distinct du mugissement des flots et des rafales du vent. La jeune fille s'élança vers la porte; mais elle recula en jetant un cri de surprise. Trois hommes entrèrent aussitôt.

— Dieu vous garde! dit le premier en s'avançant, tandis que ses deux compagnons restaient à l'écart.

— C'est donc vous, notre monsieur! s'écria la vieille femme en joignant les mains dans un transport de joie et de reconnaissance.

— Ne vous réjouissez pas, reprit avec amertume le comte de Kervan. Pleurez plutôt, Yvonne; car tout est perdu....

— Non, monsieur le comte, puisque vous vivez encore, dit Anne, toute tremblante d'émotion.

— La mort n'a pas voulu de moi, mon enfant; mais des vingt hommes qui m'avaient suivi, voilà le reste, répondit le comte en désignant ceux qui l'accompagnaient. Alain, ajouta-t-il, viens embrasser ta bonne grand'mère.

Alain se jeta au cou d'Yvonne.

— Où est ton frère? lui demanda-t-elle.

— Jacques est mort en combattant pour son Dieu et son roi, dit le comte en s'inclinant devant elle avec respect; Jacques vous attend au ciel, avec Henri, Gildas et Césaire, mes fils bien-aimés.

Un cri s'échappa de la poitrine d'Yvonne, et sa tête retomba sur l'épaule d'Alain. Un quart d'heure se passa sans que, malgré les soins d'Anne et de sa petite-fille, l'aïeule donnât le moindre signe de vie; mais alors elle rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard étonné.

— Qu'est-ce? dit-elle. Qui vient à cette heure nous visiter? Parlez, bonnes gens, que demandez-vous? Un gîte pour la nuit?... Vous l'aurez. Jamais on n'a frappé en vain à la porte de ce château. Le comte de Kervan et

ses fils sont de nobles seigneurs; sa fille est un ange, et moi, qui suis leur servante, j'ai l'ordre de bien accueillir les pauvres voyageurs.

Suzanne, à genoux près de sa grand'mère, baignait de larmes ses mains glacées.

— Va vite, ma fille, lui dit-elle, préparer le repas de nos hôtes; donne-leur de bons vêtements à la place de leurs haillons, et fais en sorte qu'ils appellent sur cette maison la bénédiction du ciel. Hâte-toi, mon enfant; il ne faut pas laisser souffrir ceux qu'on peut soulager. Allons, va, ma fille, va vite.

— Venez, Suzanne, dit le comte.

La jeune fille se releva à demi.

— Ma pauvre grand'mère est donc folle? murmura-t-elle.

— Non; mais Dieu l'a consolée, répondit M. de Kervan.

Il entraîna Suzanne à l'autre extrémité de la salle, et recommanda d'un signe qu'on laissât Yvonne en repos. La bonne vieille, demeurée seule, rapprocha ses pieds du feu qui s'éteignait, et s'endormit en répétant le refrain d'un cantique à la louange de sainte Anne d'Auray, dont la chapelle était alors, comme aujourd'hui, en grande réputation dans le pays de Vannes.

— On ne pleure pas les martyrs, Suzanne, dit le comte; on se réjouit de leur gloire.

— Et on les venge, ajouta Alain.

— Ah! taisez-vous, mon frère, répondit Suzanne. Si vous mouriez, vous aussi, qui donc nous resterait?

— Vous oubliez vos amis, dit le compagnon d'Alain.

— Monsieur Olivier! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles.

— Oui, ma chère Anne, dit le comte, Olivier qui sera désormais, avec vous, mon seul enfant.

— Et Blanche, monsieur le comte, vous oubliez Blanche.

— Non, Anne, je n'oublie rien, répondit le vieux gentilhomme.

— Mon père, je vous en supplie, dit Olivier, ne la condamnez pas sans l'entendre. Mademoiselle Anne, ajouta-t-il, vous connaissez ma sœur, dites donc à monsieur le comte qu'elle n'a pu cesser de mériter toute sa tendresse.

— Ah! quand toutes les apparences l'accuseraient, reprit Anne, je répondrais d'elle. Mais elle ne tardera point à se justifier elle-même; elle m'a fait annoncer son arrivée pour demain,

En ce moment, l'horloge de la grande tour sonna onze heures.

— Suzanne, dit Alain, qui était retourné près de son aïeule, notre monsieur a besoin de repos.

— La chambre de mademoiselle est prête, je vais y conduire monsieur le comte, répondit la pauvre fille en essuyant ses larmes.

— Non, interrompit M. de Kervan, l'appartement le plus sombre et le plus froid de tout le château plutôt que celui-là. Olivier, montez à cheval et courez jusqu'à Vannes, s'il le faut; mais ramenez-moi votre sœur.

— Le pays n'est pas sûr, et M. Olivier pourrait être reconnu. Puis, sa blessure le fait souffrir; si vous le permettez, monsieur le comte, j'irai au-devant de mademoiselle, reprit Alain.

— Oui, cela vaudra mieux, dit Anne en glissant dans la main du brave garçon un billet qu'elle avait reçu dans la matinée et qui ne contenait que ces mots : « Attendez-moi toute cette nuit, ma chère Anne; il faut que je vous voie seule. Je compte sur vous comme sur ma sœur et ma meilleure amie. »

Le billet n'était pas signé; mais Anne avait reconnu

l'écriture de Blanche, et elle se demandait, depuis qu'il lui était parvenu, pourquoi M[lle] de Kervan désirait la voir seule, puisqu'il n'y avait au château qu'Yvonne et Suzanne, dont la présence ne justifiait point tant de mystère.

Mais il devenait évident pour elle, d'après le peu de mots échappés au comte, que Blanche, prévenue du retour de son père, avait à consulter Anne avant de se présenter devant lui.

Pendant qu'Alain s'éloignait en courant, Anne détacha le trousseau de clefs qui pendait à la ceinture d'Yvonne, prit un flambeau des mains de Suzanne, qu'elle força de rester auprès de son aïeule, et, priant le comte de la suivre, elle traversa la cour d'honneur, franchit les degrés du péristyle, et ouvrit à deux battants la porte de chêne qui conduisait aux appartements des maîtres du château. Arrivé à sa chambre, le comte remercia la jeune fille avec effusion, et retint son fils auprès de lui. Puis, avec toute l'habileté d'un chirurgien, avec toutes les délicates précautions d'une mère, il pansa l'épaule d'Olivier, déchirée par un coup de baïonnette, força le jeune homme à se coucher et s'assit auprès de lui.

— Causons, dit-il.

— Laissez-moi d'abord vous remercier, mon père.

— Me remercier.... Et de quoi?

— De l'adoucissement que vos soins ont apporté à ma souffrance et de la joie dont les témoignages de votre tendresse ont rempli mon cœur.

— Je vous comprends, Olivier. Entouré de fils vaillants et déjà illustres, je vous ai longtemps oublié, mon enfant. Ce n'est qu'après avoir vu tomber vos frères à mes côtés que je me suis souvenu de vous; ce n'est que quand je vous ai vu prêt à les venger ou à mourir que, reconnaissant en vous le vieux sang des Kervan, j'ai béni Dieu de m'avoir donné un quatrième fils,

capable de porter dignement l'héritage de ses aînés.

— Vos conseils me guideront, et je jure de les suivre avec fidélité.

— Écoutez-moi donc, vicomte de Kervan, reprit le vieillard d'un ton solennel. Notre maison est l'une des plus nobles et des plus anciennes de ce bon pays de Bretagne, où il y a tant d'anciennes et nobles maisons. Je ne vous dis point ceci pour vous inspirer un vain orgueil, mais pour vous montrer toute l'étendue de la tâche que vous acceptez, en vous engageant à conserver sans tache le vieil honneur de notre nom.

— Plutôt la mort qu'une souillure! La noble devise de notre chère Bretagne est aussi la nôtre, mon père.

— Il y a des sacrifices plus difficiles à faire que celui de sa vie, reprit le comte. Mais vous savez ce que vaut la parole d'un gentilhomme, et vous m'avez donné la vôtre. Merci, mon fils, je suis tranquille.

Olivier voulait interroger son père; mais le vieux gentilhomme lui imposa silence d'un geste qui signifiait clairement: « Vous saurez assez tôt ce que j'attends de vous. » Il arma ses pistolets, les posa sur la cheminée et sonna.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que Suzanne parût. Le comte s'approcha de la fenêtre et jeta sur la campagne un regard habitué à sonder les ténèbres. Il tressaillit: un homme et une femme s'avançaient vers le château et semblaient chercher à se cacher derrière les arbres de l'avenue.

— Qui donc vient à cette heure? demanda-t-il à Suzanne.

La jeune fille reconnut Blanche et Alain; mais, prévenue de garder le secret, elle répondit :

— Monsieur le comte sait que l'état de ma grand'mère réclame tous mes soins. J'ai fait demander Keizic et sa femme pour le service du château.

— Ce sont de braves gens, tu as bien fait, dit M. de Kervan, sans remarquer le trouble de Suzanne, qui n'était point habituée à dissimuler ainsi.

Elle se hâta de tirer d'un panier qu'elle avait apporté un pain, une bouteille de vin et un morceau de viande salée, qu'elle posa sur la table, après l'avoir couverte d'une nappe bien blanche; elle mit le feu à une poignée de bruyères sèches qu'elle chargea de menues branches et de bons quartiers de chênè; puis, poussant un fauteuil près du foyer, elle dit aussi cérémonieusement qu'eût pu le faire jadis le maître d'hôtel de Kervan :

— Monsieur le comte est servi.

A la vue de la flamme pétillante et du frugal repas étalé devant lui, le vieux Chouan sentit qu'il avait froid et qu'il avait faim; il quitta la fenêtre et congédia Suzanne.

Alain n'avait pas fait trois cents pas hors du château, qu'une femme qui s'était cachée, en l'entendant venir, s'avança vers lui :

— C'est moi, Alain, dit-elle à voix basse. Ne me reconnais-tu pas ?

— Mademoiselle Blanche.... Oh ! oui, je reconnais votre voix. Ah ! je suis bien content de vous revoir.

— Tu m'es dévoué, n'est-ce pas, Alain ?

— Oh ! si vous en doutiez, notre demoiselle, ce serait un grand péché.

— Je n'en doute pas, mon ami, et je me fie entièrement à toi. Monsieur le comte est arrivé ?

— Il y a une heure, oui, Mademoiselle, et il paraît bien impatient de vous voir.

— Tu vas me conduire auprès d'Anne. Nous entrerons sans bruit, et tu te retireras chez toi sans rien dire à mon père. Je ne puis le voir que demain.

— Soit, Mademoiselle, je vous obéirai.

Blanche s'appuya sur le bras d'Alain et fit signe à

une femme qui l'accompagnait de la suivre à distance. Toutes deux rabattirent sur leur tête le capuchon d'une mante grossière dont elles s'enveloppaient et marchèrent en silence vers le château. Anne, palpitante de joie et d'inquiétude, accourut au-devant de son amie et la tint longtemps embrassée. Il lui tardait de l'interroger; elle la fit entrer dans la grande salle où Yvonne dormait toujours. Blanche s'approcha de la bonne vieille et mit un tendre baiser sur son front. Yvonne lui prit les mains et la fit asseoir sur un tabouret placé devant elle.

— Chante, ma petite Suzanne, lui dit-elle, j'aime tant ta voix....

Blanche leva vers l'aïeule un regard effrayé.

— Encore une amie qui me manque, murmura-t-elle.

— Mon frère est mort, répondit Alain, et le bon Dieu a repris à notre mère le souvenir et la douleur.

— Elle est bien heureuse, dit Blanche.

Alain eût bien désiré savoir quelle amère souffrance avait dicté la réponse de sa jeune maîtresse; mais ne voulant pas gêner plus longtemps les deux jeunes filles, il sortit, après avoir baisé pieusement la main de sa grand'mère. En ce moment, Suzanne rentra. Blanche l'accueillit comme une sœur. Élevée avec elle par Yvonne, elle l'aimait tendrement.

— Vous êtes bien pâle, Mademoiselle, lui dit la gentille enfant. Vous souffrez, j'en suis sûre.

— Plus que tu ne crois, Suzanne. Prie Dieu pour moi, chère petite.

— Oh! de tout mon cœur, Mademoiselle. Hélas! nous sommes bien tristes aussi.... Pauvre chère grand'mère, si forte encore il y a quelques heures, et maintenant....

— Courage, Suzanne! dit Blanche.

Puis elle lui fit un signe, et toutes deux poussèrent

vers le lit, caché sous d'amples rideaux de serge, le fauteuil roulant de l'aïeule, l'aidèrent à se déshabiller, puis, après l'avoir chaudement couverte, elles s'agenouillèrent. Yvonne joignit les mains dans une muette prière, sourit aux deux jeunes filles et leur dit :

— Que Dieu vous bénisse, mes enfants !

Suzanne demeura près de son aïeule, Anne et Blanche sortirent ensemble. Elles causèrent longtemps. Anne exigea qu'avant tout son amie lui confiât le sujet de la colère du comte ; puis ce fut elle qui raconta à Blanche les terribles douleurs de sa prison. Pendant cet échange de confidences, la tempête qu'Yvonne avait prévue la veille éclata avec une épouvantable violence, et les deux jeunes filles, oubliant leurs propres peines, prièrent du fond de leur cœur pour ceux que menaçaient les vents et les flots. Vers le matin, la tourmente s'apaisa ; mais quand Anne ouvrit, aux premiers rayons du jour, les massifs volets de sa chambre, elle put se rendre compte des désastres causés par la colère des éléments. Des barques de pêcheur amarrées à la côte avaient été brisées ; un brick anglais, entièrement désemparé, était venu s'échouer sur la plage, et çà et là, sur la mer encore agitée, on voyait se balancer quelques débris que le flot poussait vers la terre. Le vent avait enlevé le toit de chaume d'une pauvre habitation humblement blottie près du château, dispersé les planches qui en fermaient le jardin et déraciné l'arbre qui couvrait de son ombre, pendant les ardeurs de l'été, le banc de pierre sur lequel, en des temps plus heureux, les vieillards se réunissaient pour s'entretenir de leur jeunesse.

— La nuit a été bien mauvaise, dit Anne en refermant la fenêtre ; mais le ciel est maintenant magnifique. C'est un heureux présage, ma chère Blanche.

— Puissiez-vous dire vrai, mon amie, non-seulement pour moi, mais pour ce cher innocent, qui peut-être n'a

plus de père, répondit Blanche en contemplant un bel enfant placé sur le lit près duquel elle était assise. Voyez donc, Anne, comme il nous sourit..., comme il tend vers nous ses petites mains.... Ah! quand monsieur le comte le verra, il n'aura pas le courage de nous repousser tous deux.

— Si j'osais vous donner un conseil....

— Parlez, chère Anne, j'ai toute confiance en vous.

— Eh bien! je crois qu'il vaut mieux que vous alliez seule trouver monsieur le comte.

— Vous m'effrayez....

— J'ai tort sans doute, Madame. Monsieur le comte est sévère; mais il est bon, et il vous aime tendrement.

— Ah! s'il m'aimait comme j'aime mon fils.... Mais on dit qu'un père n'a pas le cœur d'une mère. Le croyez-vous, Anne?

— Je n'en puis juger, moi qui n'ai connu ni père ni mère; mais je crois que, si tendre que soit un père, il a d'autres soucis qu'une mère: les devoirs de sa position, l'avenir de sa famille, l'honneur de son nom....

— L'honneur de son nom.... Ah! vous aussi, Anne, vous avez peur. Il faut sortir de cette incertitude. Je vais voir mon père.

— Vous ferez bien. Monsieur le comte était à peine arrivé, qu'il vous demandait; une plus longue attente ne pourrait que l'irriter. Allez donc, chère amie, et revenez bien vite rassurée et consolée.

— Que Dieu vous entende, ma bonne sœur, et qu'il m'inspire des paroles capables d'attendrir mon père.

Blanche déposa un baiser sur le front du joli chérubin qui s'était rendormi, serra les mains d'Anne et s'éloigna très-émue. Alain l'attendait au pied du grand escalier. Il n'avait pas encore osé entrer chez le comte, puisqu'il ne devait revenir au château qu'avec Mlle de Kervan. Elle était si pâle et si tremblante, qu'il dut l'aider à gravir les

degrés, et qu'il la pria de se remettre un peu avant de paraître devant le comte.

— Je ne puis donc rien faire pour vous, Mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Rien, mon ami, répondit Blanche.

— Vous avez pourtant du chagrin ?...

— Plus que du chagrin, du malheur.... Mais peut-être serais-je moins triste après avoir vu mon père.

— Eh bien ! venez, Mademoiselle, venez; car ça me fend le cœur de vous voir souffrir ainsi.

Le comte n'était pas seul, quand Alain lui annonça l'arrivée de Blanche. Il causait vivement, mais à voix basse, avec un inconnu, qui, courbé sur une table chargée de paperasses, semblait lui faire suivre de l'œil et du doigt les détails d'un plan soigneusement tracé. En entendant le nom de sa fille, le comte se redressa, et, s'adressant à l'étranger :

— Il y a près de trois ans que je n'ai vu Mlle de Kervan, dit-il; vous permettez, monsieur le chevalier, que je lui donne quelques instants ?

Il allait sortir, l'inconnu le retint.

— J'ai laissé à bord des papiers non moins importants que ceux-ci, répondit-il. A mon tour, je vous demanderai, monsieur le comte, la permission d'aller ou m'assurer de leur perte, ou les reprendre pour vous les confier.

— Allez, monsieur le chevalier, reprit le comte en s'inclinant, et n'oubliez pas que la demeure où j'ai eu l'honneur de vous accueillir est la vôtre. Accompagne monsieur jusqu'à la plage, ajouta-t-il en se tournant vers Alain, et, s'il a besoin d'aide, mets à sa disposition tout ce que nous comptons encore d'amis et de serviteurs.

Le chevalier sortit. Le comte s'efforça de prendre un air calme, et s'assit en face de la porte à laquelle Blanche parut bientôt.

— Ma fille! dit-il en lui tendant les bras.

— Mon père! murmura-t-elle, sans oser avancer, tant cet affectueux accueil la confondait.

— Blanche!... reprit le comte avec le même geste.

— Oh! s'écria-t-elle en tombant à ses genoux, mon père, vous m'avez donc pardonné?...

— Vous pardonner, ma fille.... Et quoi donc?

Blanche leva vers lui des yeux étonnés, et reprit en tremblant plus fort:

— Mon père, ne savez-vous donc rien?

— Que saurais-je, mon enfant, sinon que vous êtes ma fille bien-aimée, le soutien et la consolation de ma vieillesse, soutien et consolation bien nécessaires, hélas! car Dieu a cruellement frappé notre maison.

— Je l'ai appris, mon père.

— Oui, ces vêtements de deuil....

— Je les porte depuis plus d'un an.

— Depuis nos premiers revers, sans doute. Ah! vous êtes une véritable Bretonne, vous êtes ma digne fille, Blanche.

— Oh! mon père, repoussez-moi, punissez-moi, je le mérite et je ne me plaindrai pas; mais, de grâce, épargnez-moi des éloges qui me torturent.

— Autrefois mes éloges vous rendaient heureuse et fière. Pourquoi n'en est-il plus ainsi? Et comment avez-vous pu mériter que moi votre père, je vous repousse et je vous punisse?

— Mon père, vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a dix-huit mois; vous l'avez reçue, le serviteur que j'en avais chargé vous l'a remise en mains propres.

— Oui, en effet, j'ai reçu une lettre de vous, Blanche, je me le rappelle. Nous étions en Vendée alors. Les Bleus tenaient une forte position dont nous voulions les chasser. Je m'étais chargé de faire une reconnaissance et je bat-

tais la campagne avec Gildas et Césaire, quand je rencontrai votre messager, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vu chez Mme de Pont-Arren. Il me remit le papier, et, sans prendre le temps d'interroger ce brave homme, je le congédiai; car j'avais vu sur la hauteur, et s'avançant en bon ordre, un détachement ennemi.... Mais relevez-vous, mademoiselle de Kervan; la posture que vous avez prise ne convient qu'aux coupables.

— Achevez, Monsieur, achevez, je vous en supplie.

— Eh bien! je ne m'étais pas trompé : les Bleus allaient s'engager dans le ravin qui conduisait à nous. Je jetai un faible cri; douze hommes s'élancèrent d'un fourré voisin. Nous étions quinze et nous allions avoir deux cents adversaires; mais quinze Vendéens valaient mille soldats. Les uns se blottirent dans le fossé, les autres s'accroupirent derrière les genêts. Vos frères et moi nous restâmes debout, pour ôter aux Bleus la crainte d'une embuscade; car ils pouvaient nous avoir aperçus. Plusieurs balles vinrent mourir à dix pas de nous, des balles perdues.... Nous n'avions pas de munitions à perdre, nous; aussi nous les laissâmes s'approcher encore. Bientôt trois d'entre eux tombèrent, puis trois autres, et cela se renouvela six fois. Alors ce fut le détachement tout entier qui s'avança sur nous. Je fis un signe, et quinze coups de feu partirent à la fois. Que vous dirai-je enfin? Nous combattions pour la bonne cause, et Dieu ne nous avait pas encore abandonnés. Deux des nôtres furent blessés; mais à l'exception d'une trentaine de fuyards, tous ceux qui nous avaient attaqués périrent. Nous étions las de ce carnage; nous les regardions sans songer à les poursuivre, quand je distinguai parmi eux un officier qui cherchait à les rallier. Je rechargeai mon fusil, je visai, il tomba.... J'avais à la main un lambeau de papier, le reste de celui qui m'avait servi à bourrer mon arme; car je n'avais plus de cartouches; ce papier, c'était votre

lettre, Mademoiselle; mais, malgré tout mon regret, je ne pus lire que ces mots : « Monsieur et très-honoré père. » Et de l'autre côté ceux-ci : « Votre très-respectueuse et très-obéissante fille. » Le contenu de la lettre et la signature manquaient; mais j'avais reconnu votre écriture et reçu l'assurance de votre obéissance et de votre respect; je me consolai, et bientôt je me pris à rire à l'idée qu'en vraie royaliste, vous seriez ravie d'avoir, en m'écrivant ce billet, contribué à priver nos ennemis d'un de leurs officiers.

— Ainsi vous n'avez rien lu, mon père ? dit Blanche avec découragement.

— Cette lettre contenait donc des choses importantes? S'il en est ainsi, dites-les-moi, ma fille.

— Mon Dieu! en aurai-je le courage? Mais il le faut. Écoutez-moi donc avec indulgence, mon père, je vous en supplie.

— Asseyez-vous là, Blanche. J'écoute.

— Non, Monsieur. Vous l'avez dit, cette posture convient aux coupables, je la garde. Il y a six ans que vous m'avez quittée pour la première fois, mon père. J'étais une enfant alors; mais vous m'aviez élevée avec une tendresse si grande, qu'en vous perdant je perdis toute la joie, tout le bonheur de mes jeunes années. Un jour, on annonça votre retour, et je remerciai Dieu; mais vous étiez triste, préoccupé, et bientôt vous me dîtes adieu pour la seconde fois. Je ne connaissais pas les dangers de la guerre à laquelle vous alliez prendre part; cependant je tombai dans un tel chagrin, qu'on craignit pour ma vie. Ah! si j'étais morte alors, mon père, vous n'auriez eu pour moi que des bénédictions et des regrets. Mais vous m'écriviez souvent, vous me consoliez, vous me parliez d'un heureux avenir, je me guéris. Anne et moi, nous vous attendions en priant, quand une catastrophe dont cette incomparable amie faillit être victime

me força de quitter le pays. Mme de Pont-Arren, votre sœur, me reçut à bras ouverts. Je devins pour elle une compagne assidue, presque une fille. Là, comme ici, les excès de quelques républicains avaient excité des haines, allumé des vengeances qui souvent s'exerçaient sur les innocents, faute de pouvoir atteindre les coupables.

— Cela est vrai, ma fille, et j'en ai gémi comme vous.

— C'était un devoir, n'est-ce pas? Monsieur, de soustraire à la mort les victimes de cet aveugle ressentiment.

— Un devoir dont nos braves généraux ont plus d'une fois donné l'exemple. Mais parlons de vous, ma fille.

— Un soir, j'étais à la ferme de Pont-Arren, un officier, un capitaine, traqué, poursuivi comme un sanglier de nos forêts, blessé, mourant, vint s'y réfugier. « Un Bleu! » s'écria le fermier, en s'emparant d'une carabine. L'officier, anéanti par tant d'efforts inutiles, découvrit sa poitrine sanglante et se plaça devant lui. Lambert allait tirer, je m'élançai. « Tuer un homme à bout portant! m'écriai-je. Ah! ils ont bien raison de vous appeler des brigands. » Lambert me regarda et laissa retomber son arme. J'offris mon bras au capitaine et je l'aidai à gagner le château, où Mme de Pont-Arren consentit à le recevoir.

— Ce que vous avez fait là est bien, ma fille.

— Ah! c'est maintenant que j'ai besoin de toute votre indulgence. Ne me la refusez pas, mon père.

— Continuez.

— Mme de Pont-Arren partagea les soins que je donnais au blessé. En le voyant si bon, si noble, si généreux, elle oublia qu'il combattait sous un drapeau qui n'était point le nôtre; elle le traita comme un fils, et le retint encore, lorsqu'il voulait partir. Moi qui croyais

que les républicains avaient tous plus ou moins de ressemblance avec les cruels tyrans qui couvraient la France de sang et de larmes, je reconnus avec étonnement dans cet officier toutes les qualités que j'aimais dans mes frères et dont mon père est le plus parfait modèle. Mes préjugés s'évanouirent, et quand il demanda ma main à Mme de Pont-Arren....

— Mme de Pont-Arren le repoussa comme il le méritait, interrompit le comte.

— Non, Monsieur. Elle me dit que si vous le connaissiez comme elle, vous ne mettriez aucun obstacle à cette union.

— Et là-dessus?...

— Pardonnez-moi, mon père. J'aurais dû attendre votre réponse; mais il allait partir; je consentis à l'épouser.

— Ainsi j'ai l'honneur de parler à la citoyenne.... Le nom m'échappe.

— Mon père....

— A la citoyenne?... répéta M. de Kervan.

— A la femme et peut-être à la veuve du général Morel, dit Blanche.

— Ah! ah! il paraît que nous avons eu de l'avancement, reprit le comte avec une ironie pleine d'amertume. Eh bien! si beau, si glorieux que vous semble ce titre, il faut y renoncer pour reprendre le nom de votre père; car ce mariage....

— Ne le maudissez pas, mon père.

— Je ne le maudis pas, je le nie. Pour qu'un mariage soit valide, il faut un acte qui l'atteste; pour qu'un membre de la famille de Kervan soit bien et dûment marié, il faut que le roi ait signé cet acte; du moins cela s'est toujours fait ainsi, depuis que notre Bretagne est devenue française. Il est vrai qu'on a changé tant de choses, que nous autres, gens de noblesse, nous sommes aussi

étrangers dans ce monde que le seraient nos aïeux, si, après des siècles passés dans leur tombeau, ils revenaient à la lumière. Mais cela n'aura qu'un temps; et quand nous aurons mis ces forcenés à la raison, quand nous aurons rétabli la monarchie, fallût-il demander au saint-père la dissolution de votre mariage, je le ferais, pour vous mettre la conscience en repos, si toutefois il peut rester une conscience à l'enfant qui a oublié les leçons de son père et manqué si grièvement au respect qu'il lui doit.

— Oh! je suis bien coupable, Monsieur, je le sais. Mais j'ai tant souffert depuis cette faute, que Dieu me la pardonnera, j'espère, le jour où vous daignerez me la pardonner aussi.

— La citoyenne Morel n'est point ma fille; elle n'a ni pardon ni pitié à implorer de moi. Ma fille, c'était Blanche de Kervan, une belle et pure enfant, dont le sourire était pour moi comme un rayon du ciel, la voix comme une harmonie divine, une enfant que j'aimais plus que moi-même, en qui j'avais mis tout l'espoir de mon bonheur, tout mon orgueil de père, comme j'avais mis dans ses frères tout mon orgueil de gentilhomme. Mais Blanche est morte pour moi, morte comme ses frères, dont le dernier peut-être est destiné à mourir en la vengeant.

— Que dites-vous, Monsieur? s'écria Blanche avec effroi.

— Je dis que si vous n'êtes pas veuve, en quelque lieu que soit cet homme, nous saurons le trouver et le punir.

— Mais cet homme, c'est le père de mon enfant! dit la jeune femme, oubliant, dans l'excès de sa douleur, le conseil qu'Anne lui avait donné. Et maintenant que vous savez tout, mon père, reprit-elle d'un ton suppliant, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? si ce n'est pour moi, du moins pour cet innocent à qui j'apprendrai à vous ai-

mer, à vous bénir, à prier Dieu de vous soustraire à tous les périls, et de vous rendre aussi heureux que vous aurez été bon.

— Ah! le fils du général Morel priera pour que le comte de Kervan mette en fuite et tue son père. C'est trop de générosité, Madame, et je n'y crois pas, dit le gentilhomme, cherchant à cacher encore sous le voile de l'ironie les blessures de son cœur.

Mais peu à peu ce voile tomba; une profonde tristesse parut accabler le vieillard, et il reprit d'une voix pleine de larmes :

— Tout nous sépare, vous le voyez.... Que vous avais-je fait, Blanche, pour mériter d'être ainsi traité de vous? Vous avez oublié vos devoirs de fille, les principes pour lesquels la noblesse dont vous faisiez partie risquait chaque jour sa vie. Vous êtes devenue l'épouse d'un homme qui sans doute a combattu contre votre père, dont les mains peut-être sont tachées du sang de vos frères.... Puisque vous vouliez me punir de trop de bonté et humilier notre maison par une mésalliance, que n'engagiez-vous votre foi au plus pauvre de nos tenanciers, au dernier de nos valets? Ceux-là, du moins, en partageant nos dangers et nos espérances, sont devenus nos amis, nos frères, tandis que vos démolisseurs d'autels, vos pourvoyeurs de guillotine se vautraient dans la fange et dans le sang.

— Arrêtez, mon père, je vous en conjure. Parmi ceux que vous confondez dans une même réprobation, se trouvent de nobles cœurs, de braves et dignes soldats, dont les convictions, pour n'être pas les nôtres, n'en sont ni moins généreuses ni moins respectables.

— Que vous disais-je? reprit le comte, sans paraître songer à réfuter les paroles de Blanche, non qu'il les crût vraies, mais parce qu'il se sentait honteux d'avoir engagé avec elle cette discussion. Autrefois une fille

n'eût point interrompu son père; quoi qu'il eût pu dire, elle l'eût écouté avec respect. Préjugé, sottise, n'est-ce pas ? Mais que voulez-vous? C'était ainsi.

— Mon père....

— Eh bien! cela valait mieux, à mon avis. Les vieillards ont ordinairement peu de mémoire, il ne faut pas les troubler. Ah! je vous disais que j'aurais pu encore appeler ma fille celle qui eût lié son sort à celui d'un de nos tenanciers ou de nos valets; mais que je ne vous pardonnerai jamais, à vous qui avez oublié ce que vous devez à votre Dieu, à votre roi, à votre père.... Allez!

Le comte fit un pas pour s'éloigner de Blanche; mais elle se cramponna à ses vêtements et l'implora par des larmes et des sanglots. Il la repoussa sans colère, alla s'asseoir devant son bureau, et se remit à examiner les papiers qui y étaient étalés. Il paraissait ne plus songer à ce qui venait de se passer; mais si Blanche, avant de s'échapper pour aller revoir son enfant, eût osé jeter un regard sur ce père infortuné, elle eût pu voir une larme tomber sur le cahier qu'il feuilletait.

Qu'on ne croie pas cependant que, cédant à cet attendrissement, il fût prêt à pardonner. Non. Ce qu'il faisait, il croyait devoir le faire; il en souffrait cruellement; mais rien ne pouvait ébranler sa résolution. Cette faiblesse qu'il se reprochait dura peu, et, demandant aux affaires une distraction à ses chagrins, il s'occupa sérieusement de ce que lui avait dit l'inconnu auquel il donnait le titre de chevalier.



XVI.

Les premiers éclats de la tempête avaient réveillé le comte, à peine endormi. Il avait aussitôt couru vers le rivage, dans l'espoir de porter secours à quelque naufragé. Malgré la terrible guerre qui désolait le pays, malgré la délation, plus terrible encore, qui peuplait les prisons, il n'avait point hésité à quitter sa retraite.

Arrivé sur la plage, il fut reconnu, entouré, obéi avec promptitude et respect. Le brick anglais, ballotté par les vagues, sans mâts, sans cordages, sans gouvernail, allait périr en vue de la terre. Des barques furent lancées; le comte en monta une, et, après des efforts inouïs, atteignit le navire, qui venait de toucher contre un brisant. Les passagers se crurent perdus, et, sans laisser au capitaine le temps d'organiser le sauvetage, ils se précipitèrent dans la chaloupe, qui chavira sous leur poids. Trois hommes furent recueillis par le comte de Kervan, et quatre matelots, qui n'avaient pas encore abandonné leur bord, furent sauvés par une autre barque, montée par le brave Alain.

Quand tous furent à terre, le comte chercha l'intrépide

rameur qui s'était élancé comme lui vers le navire en perdition; mais Alain, se rappelant que son maître le croyait alors sur la route de Vannes, avait pris sa course vers le château, et déjà il s'était enfermé dans sa chambre, quand M. de Kervan rentra, suivi des naufragés. Le comte veilla lui-même à ce que tous les soins nécessaires fussent donnés à ses hôtes, et céda son appartement à l'un d'eux, qu'il avait à première vue reconnu pour un gentilhomme.

La confiance s'était promptement établie entre eux. Le chevalier d'Argueil avait appris à son sauveur que, parvenu à quitter la France au moyen d'un faux passeport, il s'était rendu auprès des princes, pour leur offrir ses services, et avait eu le bonheur de les voir acceptés.

— Et vous rentrez en France? avait dit le comte.

— J'y rentre, avait répondu modestement le chevalier. Que je meure sous le couteau révolutionnaire ou qu'une balle française m'atteigne, peu importe, pourvu que je succombe en servant ma cause.

— Expliquez-vous, je vous prie.

— Voici. Les princes savent que cette guerre acharnée de l'Ouest n'aboutit qu'à les priver en détail de leurs plus courageux défenseurs, tandis que si tous, Vendéens et Bretons, agissaient d'un même accord et d'après un plan arrêté, le résultat pourrait être immense. Mais ce plan, il fallait que quelqu'un se chargeât de l'apporter en France; j'ai sollicité et obtenu cet honneur. Et voyez, monsieur le comte, combien le sort me favorise, puisqu'il me fait rencontrer en vous, mon sauveur, non-seulement l'homme le plus loyal et le plus noble qui existe, mais l'un des plus fidèles serviteurs de ceux qui m'envoient.

M. de Kervan brûlait d'en apprendre davantage; cependant il engagea son hôte à prendre du repos.

— Faisons d'abord les affaires du roi, répondit le chevalier, nous songerons à nous ensuite.

Cette réponse plut au comte. Il invita le zélé royaliste à le suivre dans son cabinet, où tous deux s'enfermèrent. Le chevalier tira d'une boîte d'argent, suspendue à son cou, un rouleau de papiers, qu'il présenta au vieux gentilhomme.

Il s'agissait, ainsi que l'avait déjà dit l'étranger, de réunir sur un seul point les bandes éparses des Chouans, qui harcelaient l'armée envoyée contre eux, et de livrer une bataille décisive. La parole convaincue du chevalier fascina son auditeur, et il était parvenu au plus haut degré d'enthousiasme, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de sa fille. Mais quand, après le départ de Blanche, le comte examina seul le plan proposé, ses idées prirent un autre cours. Il resta longtemps enseveli dans une méditation profonde, et dès que le chevalier rentra, il l'accueillit en s'écriant :

— Monsieur le chevalier, celui qui a tracé cette carte connaît parfaitement le pays; mais si quelqu'un, après l'avoir sérieusement étudiée, nous engage à concentrer nos forces et à jouer notre cause sur un coup de dé, celui-là, pardonnez-moi de m'expliquer avec tant de franchise, celui-là est un imbécile ou un traître.

A cette brusque sortie, l'inconnu pâlit et jeta à la dérobée un coup d'œil inquiet sur le comte; mais sans doute ce coup d'œil le rassura; car il répondit en souriant :

— Etudions-la donc ensemble, monsieur le comte. Je suis prêt à me ranger à votre avis; car vous avez ce dont le dévouement ne peut tenir lieu, l'expérience de cette guerre et la connaissance des ressources sur lesquelles nous devons compter.

— Il ne me sera pas difficile de vous convaincre, Monsieur. Le roi avait ici de nombreux partisans; beaucoup ont péri les armes à la main, d'autres ont payé de leur tête leur fidélité au malheur ; et parmi ceux qui

forment encore des vœux ardents pour le retour de nos bien-aimés souverains, plusieurs renoncent à continuer une lutte de l'issue de laquelle ils désespèrent.

— Ceux-là on pourrait les ramener.

— Je le pense comme vous, Monsieur; car ils n'ont déposé les armes qu'à regret.

— De si vaillants soldats ne peuvent déserter notre sainte cause. Comptons donc, je vous prie, Monsieur, ceux dont la confiance a pu chanceler un instant, comme les forts qui n'ont jamais douté ni de Dieu ni de leur épée.

— Près de Vannes, il y en a trois.... Près d'Auray, deux.... De Vannes à Lorient, trois, quatre, cinq, oui, cinq. Nous ne comptons que les gentilshommes; c'est compter les petits corps d'armée; car chacun de ces messieurs sera suivi de la plupart des paysans de sa paroisse.

— Bien. Ne pourriez-vous me donner leurs noms ?

— C'est facile. Nous disons, à Vannes, MM. de Breteuil, de Kernol et de Montlouis.... Mais que faites-vous donc, monsieur le chevalier?

— Vous le voyez, monsieur le comte, j'inscris à mesure que vous dictez. Il faut que ceux qui m'envoient connaissent leurs amis, pour les récompenser, s'ils réussissent; pour les bénir, s'ils succombent.

— Nous remplissons un devoir, Monsieur, et nous ne demandons ni récompense ni souvenir.

— Oh! je sais, Monsieur, que votre désintéressement égale votre bravoure; mais j'obéis aux ordres formels qui m'ont été donnés.

Le comte s'inclina et continua de dicter, recourant, quand la mémoire lui manquait, à des papiers enfouis dans une cassette de fer cachée sous la dalle du foyer. Il ne s'arrêta que quand la page tout entière fut couverte des plus nobles noms de la province. Alors il s'efforça de persuader au chevalier que le comte de Puisaye avait

fait, pour lier les fils de l'association chouanne, tout ce qu'il était possible de faire; mais que jeter, réunis, à une armée disciplinée ces corps mal armés et plus habiles aux escarmouches qu'aux batailles rangées, c'était vouloir leur ruine. Le chevalier convint de tout, plia la carte, la replaça avec la liste dans l'étui d'où il l'avait tirée, et, serrant avec effusion les mains du vieillard :

— Je vous rends grâce, Monsieur, lui dit-il, de m'avoir appris combien, sur cette terre de France souillée de tant de crimes, il reste encore de courage et d'honneur.

— Hélas ! Monsieur, nos ressources sont maintenant bien faibles; et si nous écoutions la prudence, nous attendrions des jours meilleurs pour lever encore une fois l'étendard de la royauté.

— Trop de prudence approche de la peur.

— Si vous aviez vu combattre notre brave noblesse, vous ne parleriez pas ainsi. Non, elle ne craint pas la mort; mais elle pense que, lorsqu'il reste au roi si peu de défenseurs, c'est agir sagement que de les lui conserver. La fatale journée de Quiberon nous a porté un coup mortel. Tout d'ailleurs nous a manqué : l'Angleterre nous avait promis des secours; le comte d'Artois devait venir prendre le commandement de nos troupes, et Dieu sait ce que sa présence aurait valu de soldats.... Il n'est pas venu, et nous n'avons rien reçu de l'Angleterre. Enfin, la position est telle, que Stofflet, le brave Stofflet, hésite à reprendre les armes, et que M. de Charette ne parvient qu'à force d'audace et de génie à retenir autour de lui ceux qu'il a ralliés.

— Je sais tout cela. Mais si les Chouans faisaient un généreux effort, leur exemple ranimerait l'ardeur des Vendéens.

— Qui donc pourrait opérer ce mouvement?

— Vous-même, comte de Kervan. Où les Bretons trouveraient-ils un chef plus brave et plus habile ?

— Que dites-vous, Monsieur?

— Que le désir de ceux qui m'envoient est que vous fassiez appel à la noblesse découragée, et par la noblesse aux vaillantes populations de la Bretagne et de la Vendée.

— Moi?...

— Vous, monsieur le comte.

— Ma vie est au roi, Monsieur, ma vie et celle du dernier de mes quatre fils. Mais je connais trop les devoirs d'un général pour me charger de les remplir, le roi daignât-il m'en donner l'ordre.

— C'est trop de modestie....

— Si Dieu avait mis en moi le génie nécessaire à qui doit commander, je regarderais la modestie que vous voulez bien m'attribuer comme une trahison ou comme une lâcheté. Mais créons l'armée, monsieur le chevalier, et Dieu nous donnera le général. Oui, créons l'armée; et s'il ne se trouve parmi nous autres gentilshommes personne qui puisse en être le chef, nous verrons surgir un second Stofflet ou un nouveau Cathelineau, pour nous conduire à la victoire.

— Merci, comte! Votre foi dans le succès de notre cause ranime la mienne et me réjouit le cœur. Oui, nous aurons un chef, et ce sera le prince qui n'a pu venir plus tôt prendre part aux luttes glorieuses que vous avez soutenues.

— Monsieur le comte d'Artois?

— Lui-même. J'en apportais la promesse, signée de son auguste main; mais ce papier, ainsi que d'autres pièces importantes, a péri dans le naufrage auquel vous m'avez arraché.

— Eh bien! chevalier, nous vous croirons sur parole.

— Votre confiance m'honore, monsieur le comte, et j'espère vous prouver bientôt que j'en étais digne.

— Mais ce commandement dont vous me parliez?...

— N'était qu'un commandement provisoire.

— Pourquoi ne vous en chargeriez-vous pas, monsieur le chevalier? Son Altesse Royale ne saurait être plus dignement représentée que par celui qu'elle-même a daigné nous envoyer.

— Y pensez-vous, monsieur le comte? Je ne suis ici qu'un inconnu, et la perte que j'ai faite des parchemins qui justifiaient ma mission permet d'en suspecter l'authenticité.

— Mais moi qui ai vu de mes yeux le désastre dans lequel ces parchemins ont disparu, je ne puis douter de votre parole, et je m'offre de grand cœur à vous servir de caution.

— Ah! comte, vous me voyez tout ému de tant de noblesse et de générosité. Mais si j'acceptais cette loyale caution, où pourrais-je réunir ceux avec lesquels je devrais me concerter avant l'arrivée de Monsieur?

— Ce château est à vous, chevalier; et de ce moment, mes gens, mon fils et moi nous sommes à vos ordres.

— J'accepte donc, monsieur le comte, et je vous remercie pour ceux que nous servons.

— Voulez-vous que je fasse savoir à nos amis l'arrivée d'un mandataire de Son Altesse, et que je leur donne rendez-vous ici? Vous n'aurez de cette manière aucune fatigue à braver, aucun risque à courir.

— Pensez-vous donc que la fatigue ou le danger m'effraie?

— La vie d'un général ne lui appartient pas, monsieur le chevalier.

— Vous avez raison, Monsieur. Je tâcherai de ne pas l'oublier. Faites donc comme vous l'entendrez.

— Plus tôt nous pourrons nous réunir, mieux cela vaudra.

— Je le crois, et je vous prie d'agir en toutes choses

comme vous le conseilleront votre sagesse et votre dévouement.

— Vous me pardonnerez donc, Monsieur, si je ne remplis pas comme je le voudrais, à votre égard, les devoirs de l'hospitalité. Je vais partir.

— Allez, monsieur le comte, et que Dieu vous garde!

M. de Kervan sonna, Alain parut.

— Fais seller deux chevaux, mon ami, dit le comte; je pars pour quelques jours.

— Et je vous suis, n'est-ce pas, notre monsieur?

— Non. Marcof m'accompagnera. Je te laisse à monsieur le chevalier d'Argueil, à qui tu obéiras comme à moi-même.

Cet arrangement ne convenait guère au brave garçon; il n'en témoigna rien; mais quelques minutes après, il dit adieu à son maître d'un air si triste, que le comte lui tendit la main, en lui adressant ces mots pour consolation:

— Viens m'attendre demain, à la tombée de la nuit, de l'autre côté de la lande, au carrefour de la Croix-de-Pierre.

Les Bleus étaient maîtres de la campagne, et c'était s'exposer à de grands dangers que d'accomplir en plein jour la tournée qu'entreprenait le comte de Kervan; aussi Blanche, en voyant partir son père, fut saisie d'inquiétude et de douleur. Si le vieux gentilhomme oubliait ainsi toute prudence, c'était, pensait-elle, parce que l'indignation le mettait hors de lui, ou parce qu'il préférait la mort à la honte dont la mésalliance de sa fille couvrait son nom. Anne vit couler les larmes de son amie, et, prenant l'enfant qui reposait dans son berceau, elle le lui présenta. Mais le remords serrait tellement le cœur de la jeune femme, qu'elle ne put même répondre au sourire de son fils.

— Anne, dit-elle, on m'avait assuré que cette horrible guerre était finie; pourtant, j'en suis sûre, mon père songe à se battre encore.

— La guerre ne finirait pas de sitôt, s'il y avait encore en Bretagne beaucoup de gentilshommes comme M. de Kervan. Mais on dit que le découragement est partout depuis la terrible affaire de Quiberon.

— C'est que tout le monde n'a pas à venger, comme mon père, la mort de ses trois fils et ce qu'il appelle la honte de sa fille. Ah! ma chère Anne, je suis bien malheureuse!

— Prenez courage, Blanche, ma bonne sœur. Vous avez commis une faute, il est vrai; mais Dieu voit votre repentir; il changera les dispositions de monsieur le comte. Ce qui l'aigrit d'ailleurs, c'est le malheur de la cause qu'il défend; et si les royalistes remportaient quelque succès, vous trouveriez en lui plus d'indulgence.

— Mais ce succès, puis-je le désirer? Mon mari est au service de la république.

— N'allait-il donc pas rejoindre l'armée du Rhin, lorsqu'il vous a quittée?

— Il espérait y être envoyé, il le demandait instamment; car il sentait ce qu'avait d'affreux pour moi cette guerre dans laquelle il pouvait se trouver, les armes à la main, en face de mon père et de mes frères. Mais cette permission, l'a-t-il obtenue? J'en doute; car il aurait trouvé moyen de me le faire savoir. Ou il est mort, ou il combat encore avec les ennemis de ma famille.

— Chassez ces tristes pensées, ma chère Blanche, reprit Anne en l'embrassant. Tout s'arrangera, croyez-moi. Nous verrons le général entrer en ami dans ce château, et le comte de Kervan bercer sur ses genoux son petit-fils, devenu son amour et sa joie.

— Ce jour-là, je serai la plus heureuse des femmes....

Mais vous voulez me donner un espoir que vous ne partagez pas.

— Je crois à la Providence, qui dispose des événements avec une admirable bonté, qui sait tirer le bien du mal même. Si je n'y croyais pas, je serais une ingrate ou une insensée, dit Anne avec une conviction qui passa dans le cœur de son amie.

— M. Olivier prie mademoiselle de vouloir bien le recevoir, dit Suzanne en ouvrant la porte qui communiquait de l'appartement de Blanche au pavillon d'Yvonne.

Olivier parut aussitôt. Suzanne voulait se retirer, Anne lui fit signe de la suivre chez elle. Il avait été convenu entre les deux amies qu'on ne ferait mystère ni à Alain ni à sa sœur du changement survenu dans la position de Blanche; le dévouement de ces dignes serviteurs méritait une entière confiance et garantissait leur discrétion. Suzanne couvrit de baisers l'enfant de sa jeune maîtresse, et, sur l'ordre d'Anne, elle alla chercher des vêtements et des langes grossiers, dans lesquels elle l'enveloppa, après l'avoir dépouillé de la batiste et des dentelles dont Blanche l'avait paré.

— Ce pauvre petit ne peut demeurer enfermé ici, dit Anne, et il ne peut être, sous le toit des seigneurs de Kervan, qu'un orphelin recueilli par charité, tant que sa mère n'aura pas obtenu la permission de l'y faire entrer. Tu comprends, n'est-ce pas, Suzanne?

— Oui, Mademoiselle. Je vous promets d'avoir grand soin de ce cher innocent; et si monsieur le comte m'interroge, je ne serai point en peine de lui répondre : la guerre a fait assez d'orphelins pour qu'il y en ait un dans ce château.

Pendant que Suzanne recevait la confidence des chagrins de Blanche, la jeune femme et son frère versaient, en se retrouvant, des larmes de joie et de douleur. La

mort de leurs aînés, les désastres de l'armée royaliste, la sévérité du comte envers sa fille, l'angoisse qu'éprouvait Blanche en songeant à son mari, justifiaient assez l'amertume de ces larmes; mais le bonheur de se revoir, après deux années de souffrances, y mêlait une indicible douceur.

Olivier avait vingt-quatre ans; mais il paraissait à peine en avoir dix-huit. Ses traits étaient fins et gracieux, sa physionomie douce et candide. Il était de petite taille, de complexion délicate, tandis que ses trois frères étaient les plus beaux hommes du pays. Ils étaient en outre aussi fiers, aussi hardis, aussi passionnés pour la gloire et les aventures qu'Olivier était modeste, timide, ami de l'étude et de la paix. Il en résulta que, tout en accordant au plus jeune de ses fils une part de sa tendresse, le comte de Kervan fonda sur les trois autres ses plus chères espérances.

Sitôt que le recteur du village leur eut enseigné à lire et à écrire, le comte se chargea d'achever leur éducation. Il leur apprit à monter à cheval, à faire des armes, à braver la faim, la soif, la fatigue, les dangers; il en fit, en un mot, d'excellents soldats et de parfaits gentilshommes. Il destinait Henri et Césaire à l'armée, Gildas à la marine. Olivier annonça de bonne heure le désir d'entrer dans les ordres; le comte n'eut garde de contrarier sa vocation, et il lui laissa la liberté de consacrer à l'étude tout le temps que ses frères donnaient à la chasse et aux exercices du corps.

Blanche, aussi studieuse qu'Olivier, ne le quittait presque jamais. Aussi la plus douce intimité s'était établie entre ces deux enfants, privés des caresses de leur mère et séparés, par leur genre de vie, du reste de la famille. Quand la guerre éclata en Vendée, Olivier resta au manoir avec sa sœur; il l'accompagna chez Mme de Pont-Arren, après l'arrestation d'Anne, et il allait partir

pour Nantes, afin d'essayer de sauver la noble fille qui s'était dévouée pour sa sœur, lorsque M. de Kervan, après avoir vu périr ses aînés, lui envoya l'ordre de se rendre auprès de lui. Olivier n'avait aucun goût pour les armes; s'il sentait tout ce qu'avait de généreux l'élan de la noblesse, soulevée pour venger son Dieu et son roi, il sentait vivement aussi les maux de la guerre civile; mais il avait pour son père un respect, une soumission qui ne lui permettaient pas d'hésiter à obéir. Il se battit vaillamment, et le comte le proclama son digne fils.

— Alain m'a appris que vous étiez blessé, mon cher Olivier, lui dit Blanche, après avoir reçu ses embrassements.

— Ce n'est pas ma blessure qui m'inquiète, ma sœur, répondit le jeune homme; mais mon père paraissait hier fort irrité contre vous. Sans savoir de quoi il vous accusait, j'ai protesté de votre innocence.

— Et vous avez eu tort, Olivier : je suis coupable.

— Que peut donc vous reprocher ce père si juste et si bon ?

— Une faute irréparable, mon frère....

Blanche répéta alors à Olivier ce que, le matin même, elle avait été forcée d'avouer au comte de Kervan. Le jeune homme l'écouta sans l'interrompre, et, quand elle eut fini, il se contenta de lui serrer silencieusement les mains.

— Me pardonnerez-vous, mon frère? lui demanda-t-elle.

— Je vous plains de tout mon cœur, ma chère Blanche, répondit-il; mais je n'ai rien à vous pardonner : ce n'est pas moi que vous avez offensé. Je crois d'ailleurs que dans toutes les castes et dans tous les partis il y a de nobles sentiments, de généreuses vertus, et je vous connais trop, ma sœur, pour penser que vous ayez pu faire un choix indigne de vous.

— Vous avez pitié de moi et vous ne voulez pas m'accabler de tous les reproches que je mérite. Olivier, vous êtes le meilleur des hommes! s'écria Blanche, en portant à ses lèvres la main de son frère.

— Je vais embrasser mon neveu, dit Olivier en s'éloignant, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Alain se rendit à la Croix-de-Pierre, pour y attendre le comte de Kervan; mais il prolongea vainement sa veillée jusqu'aux premières lueurs du matin, son maître ne parut point. Il en fut de même pendant les trois nuits suivantes, et le brave garçon, dévoré d'inquiétude, était décidé à prendre congé du chevalier, au service duquel le comte l'avait placé, et à se mettre à la recherche du seigneur de Kervan. Mais au moment où il allait partir pour annoncer sa résolution au chevalier, le comte, déguisé en paysan, se montra sur la lisière d'une lande couverte de bruyères et d'ajoncs. Alain courut à lui.

— Il ne vous est rien arrivé de mal, j'espère, notre monsieur? dit-il.

— Non, mon ami, répondit le comte avec bonté. J'ai bien pensé que tu t'inquiéterais; mais je n'ai pu revenir plus tôt.

— Monsieur le comte paraît content de son voyage, reprit Alain.

— Mais oui, je suis content. Tout va bien, dit M. de Kervan, qui ne s'offensait point de la curiosité pleine de respect et d'affection de son fidèle serviteur.

— Nous allons donc rentrer en campagne?

— Tais-toi, imprudent! Ne sais-tu pas que les Bleus rôdent dans le pays?

— Oh! nous sommes bien ici pour n'être pas entendus. Cet espace découvert ne saurait permettre à un ennemi de s'approcher sans être aperçu.

— Eh bien! réjouis-toi: nous allons reprendre les

armes. J'ai trouvé la noblesse des environs assez mal disposée; mais j'ai réussi à lui rendre, non pas le courage (des gentilshommes bretons ne sauraient en manquer), mais l'espérance qui fait la moitié du succès.

— Ah! monsieur le comte, je pourrai donc faire payer aux Bleus la mort de mon pauvre frère!

— Moi, celle de mes trois fils et le malheur de ma fille.

— C'est sans doute la mort de ses frères qui rend notre demoiselle si triste et si pâle, qu'elle fait peine?

— L'as-tu vue depuis mon départ?

— Quand je suis rentré au château après la première nuit passée à vous attendre, elle était déjà debout. Elle a couru à moi pour savoir plus tôt de vos nouvelles.

— Et quand elle a su que je n'étais pas de retour?

— Pardon, notre monsieur, j'aurais cru vous désobéir en affligeant mademoiselle; je lui ai dit que vous ne pouviez rentrer, parce que vos affaires n'étaient pas terminées. J'étais bien sûr de ne dire que la vérité.

— Sais-tu ce qu'elle a fait en mon absence?

— Non, Monsieur. Je ne lui ai parlé que la seule fois que je vous dis. Mademoiselle reste enfermée avec Mlle Anne; et d'ailleurs, j'ai presque toujours été en route pour le service de cet étranger.

— De monsieur le chevalier d'Argueil. Ne parle de lui, mon cher Alain, qu'avec le plus profond respect.

— Si monsieur le comte m'y oblige....

— Que signifie cela? D'abord le chevalier est mon hôte, et nous lui devons, à ce titre, tout honneur et toute déférence; mais je veux bien te dire, mon gars, qu'il vient de loin avec de grands pouvoirs, et qu'il sera l'âme de l'expédition que nous allons entreprendre.

— Monsieur le comte est bien bon de me parler comme il le fait, et si j'osais....

— Si tu osais?...

— Faire part à monsieur le comte d'une idée qui m'est venue.

— Voyons cette idée.

— Pardon, Monsieur; je dis une idée, c'est plutôt un souvenir.

— Idée ou souvenir, qu'importe? J'écoute.

— C'est que vous allez vous fâcher, notre monsieur. Mais tant pis, je me risque. S'il venait à vous arriver malheur, j'aurais trop de chagrin de ne pas vous avoir averti.

— Enfin, parleras-tu?

— Eh bien! voilà ce que c'est, notre monsieur. Le chevalier d'Argueil porte une perruque.

— Alain, je crois que tu deviens fou.

— Attendez donc, Monsieur, ce n'est pas tout. Il ôte sa perruque pour se coucher.

— Est-ce qu'il n'en a pas le droit?

— Si fait, Monsieur. Mais hier j'étais là, quand il s'est levé; eh bien! sous sa perruque il a des cheveux rouges, absolument comme le baron Hector de Karadouëc, qui a voulu vous tuer, il y a vingt-cinq ans, au pardon du Folgoat.

— Le chevalier d'Argueil est de mon avis: il n'aime pas les cheveux roux; c'est pourquoi il porte perruque.

— Oui; mais, notre monsieur, ce n'est pas seulement par la chevelure qu'il ressemble à ce Karadouëc; c'est sa figure trait pour trait. Je n'avais pas dix ans, quand j'ai vu le baron Hector, au Folgoat; mais j'en ai rêvé si souvent, et avec de si grandes terreurs, que son visage m'est resté là. Aussi je suis certain de ne pas me tromper.

— En effet, cette ressemblance existe, et je m'explique pourquoi il me semblait avoir déjà vu quelque part le chevalier d'Argueil. Après?

— Après? Mais, Monsieur, le baron de Karadouëc était un scélérat.

— C'était un lâche, s'il est vrai qu'il ait voulu m'assassiner, comme on l'a dit; ce que je ne crois guère, après tout; car il était bon gentilhomme; et si je l'avais offensé, il pouvait me demander raison.

— Vous ne l'aviez pas offensé; mais vous lui aviez grandement fait tort en épousant notre honorée dame, que Dieu ait en son paradis!

— Je sais qu'il l'avait demandée en mariage quelques années avant moi; mais ce n'était pas une raison pour qu'il me haït.

— Que si, Monsieur. Le baron, complétement ruiné par des folies de jeunesse, avait besoin d'une grosse dot pour payer ses dettes, et notre chère dame était la plus riche héritière du pays de Vannes.

— J'ai entendu dire cela dans le temps.... Mais enfin, je ne vois pas où tu veux en venir.

— Ça me paraît pourtant clair comme le jour, notre monsieur. Puisque le chevalier d'Argueil a la figure d'un lâche et méchant homme, comment pouvez-vous vous fier à lui?

— En vérité, mon pauvre Alain, tu déraisonnes. Parce que mon hôte a le malheur de ressembler plus ou moins à un misérable, mort sans doute depuis longtemps, il faut que je suspecte sa loyauté! Voyons, réfléchis un peu, et dis-moi si cela est juste.

— Eh bien! non, monsieur le comte, cela n'est pas juste.... Mais c'est plus fort que moi: je me méfie de cet homme-là.

— J'espère, du moins, que tu ne le lui as pas laissé voir.

— Il est enchanté de mon service, et même il m'a proposé de vous quitter pour m'attacher à lui.

— Il voulait t'éprouver, parce qu'il sait que j'ai confiance en toi.

— C'est ce qu'il m'a dit, après avoir reçu ma réponse. Il m'a complimenté, comme si j'avais grand mérite à rester avec tout ce que j'aime en ce monde; mais j'ai vu qu'il voulait tout bonnement me faire parler de vous, notre monsieur, de M. Olivier et de mademoiselle surtout. Je me suis tenu sur mes gardes, et il en a été pour ses frais.

— Il y a des questions qu'un bienveillant intérêt justifie, et tes préventions avouées contre le chevalier m'empêcheront d'ajouter foi aux soupçons que sa conduite pourrait t'inspirer. Allons, c'est assez nous occuper de tels enfantillages; nous avons mieux à faire, mon ami. Je compte sur toi pour achever ce que j'ai commencé. J'ai vu, comme je te l'ai dit, toute la noblesse des environs. Elle est prête à marcher; mais elle doute un peu du concours des paysans. Ils ont tant souffert, les pauvres gens, que beaucoup d'entre eux sont, à ce qu'il paraît, entièrement découragés. Tu les verras, mon cher Alain.

— Oui, monsieur le comte; et si je ne réussis pas, vous pouvez compter que ce ne sera pas ma faute. Quand partirai-je?

— Dès demain, si mon hôte y consent.

— Vous avez besoin d'Alain, monsieur le comte, dit le chevalier en se présentant. Je vous ai reconnu de loin, et, en venant à vous par cette allée, j'ai entendu vos dernières paroles.

— Personne ne peut mieux qu'Alain remplir une mission qui exige de l'adresse et de la discrétion, répondit M. de Kervan.

— J'en suis persuadé. Vous avez là, monsieur le comte, un trésor que je vous envie.

— Monsieur le chevalier me fait trop d'honneur, dit

Alain ; mais il connaît le proverbe : Tel maître, tel valet. Si monsieur le comte était moins bon, il aurait des serviteurs moins dévoués.

— Tu peux te retirer, mon ami, reprit le vieux gentilhomme.

— Si monsieur le chevalier pouvait se passer aujourd'hui de mes services, je verrais les gens des environs. C'est dimanche, et, quoiqu'il n'y ait plus de prêtres dans le pays, je trouverai chacun au logis, récitant dévotement les vêpres ou le chapelet.

— Le moment sera bon, il faut en profiter, répondit le chevalier.

Alain s'inclina profondément et rentra au château.

— Oserais-je vous demander des nouvelles de votre excursion, monsieur le comte? dit le chevalier d'Argueil.

— Succès complet, Monsieur. Il ne reste qu'à fixer le jour où nous devrons nous réunir; ce que je n'ai pas voulu faire avant d'avoir pris vos ordres.

— Je compte partir demain pour quelques jours. Moi aussi, je dois tenter une démarche qui, si elle réussit, avancera beaucoup nos affaires, et aussitôt mon retour nous pourrons régler ce qui concerne cette réunion.

— Nous attendrons donc jusque-là. Vingt-quatre heures suffiront, d'ailleurs, pour appeler ici tous ces messieurs. J'ai leur parole.

— A merveille, monsieur le comte! Recevez mes félicitations.

— Je ne les mérite pas, monsieur le chevalier. C'est vous qui avez tout fait. Tant que j'ai parlé en mon propre nom, je n'ai trouvé que des cœurs froids et des oreilles distraites; mais quand j'ai dit de quelle part vous êtes venu et quelles promesses vous avez apportées, promesses sérieuses et solennelles cette fois, j'ai vu se réveiller le dévouement et l'enthousiasme.

— Je suis heureux d'avoir à informer d'aussi prompts

résultats ceux qui m'ont envoyé, et je n'oublierai pas, mon cher comte, de rendre justice à vos généreux efforts.

— Faites mieux que cela, monsieur le chevalier, ne prononcez pas même mon nom. J'ai trop de motifs de haine personnelle contre nos ennemis pour que personne puisse me savoir gré de ce que vous voulez bien appeler mon zèle et ma générosité.

— Si vous l'exigez, monsieur le comte, je me tairai.

— Vous m'obligerez infiniment.

Les deux gentilshommes étaient arrivés au pied du perron; ils se séparèrent, l'étranger pour retourner dans le jardin, le comte pour aller prendre un repos que quatre nuits de fatigue et d'insomnie lui rendaient fort nécessaire.

Deux heures plus tard, Alain, vêtu de ses habits du dimanche, descendit au village et frappa trois coups, inégalement espacés, à la porte d'une métairie située au fond d'une cour, à l'entrée de laquelle veillaient deux énormes chiens. Les dogues connaissaient le nouveau venu, car ils n'aboyèrent pas; et à peine eut-il frappé, qu'une vieille femme vint lui ouvrir la porte. Elle le salua amicalement; mais en posant un doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence, elle lui montra un escabeau de bois, et, après qu'il se fut assis, elle alla s'asseoir à son tour.

Une quinzaine de personnes étaient réunies dans la vaste pièce où Alain venait d'entrer. C'étaient les enfants, les petits-enfants et les voisins de la bonne vieille qui l'avait introduit. Son mari, âgé de soixante-dix ans au moins, lisait à haute voix, en latin, les psaumes des vêpres, et toute l'assistance les répétait après lui. Si peu de gens savaient lire alors, que, chaque dimanche, les amis du vieux Nicolazic Féron venaient prier avec lui, depuis que le digne recteur avait été chassé de sa cure.

Les vêpres terminées, Nicolazic récita l'office des morts, et plus d'une larme coula des yeux des assistants. Ce ne fut qu'après avoir payé ce tribut aux victimes de la guerre que Nicolazic parut remarquer la présence d'Alain. Il se leva et vint lui serrer la main.

— Te voilà donc revenu sain et sauf, lui dit-il. Loué soit Dieu! Je ne te demande pas de nouvelles de notre monsieur; je l'ai rencontré hier à quelques lieues d'ici, et il m'a annoncé ta visite. Sois le bienvenu sous mon toit, aujourd'hui comme toujours.

— Comment se porte ta grand'mère? demanda la maîtresse du logis.

— Le corps se porte assez bien; mais la nouvelle de la mort de mon frère et de celle de nos jeunes maîtres a rejeté la digne femme dans l'enfance.

— Garde-toi bien de la plaindre, mon fils, dit Nicolazic. Le bon Dieu lui a fait une belle grâce. Elle ne connaîtra pas tous nos malheurs, elle ne nous verra pas forcés de courber le front devant nos vainqueurs.

— Le courberons-nous donc, maître Nicolazic?

— Et que ferions-nous? Je te le demande.

— Ce que nous avons fait jusqu'à présent. Nous lutterions.

— Lutter, mon pauvre enfant?... Où sont nos chefs, nos soldats, nos vivres? Nos chefs, on les a fusillés; beaucoup de nos soldats ont eu le même honneur; une foule d'autres sont tombés en combattant, et ceux qui restent sont aux trois quarts vaincus par la certitude de l'être. Nos vivres.... Les campagnes sont ravagées, les blés sont mangés en herbe par les chevaux, ou détruits par les troupes; nos provisions sont épuisées, et nous n'aurons bientôt plus rien à donner à nos enfants, lorsqu'ils nous diront : J'ai faim!

— Tout cela est vrai, Nicolazic, tout cela est trop vrai; mais la face des choses peut changer. Une victoire

éclatante peut nous débarrasser des ennemis qui nous pressent, ramener nos princes, et avec eux la justice, l'abondance et la paix. Ils rouvriront nos églises, ils nous rendront nos prêtres, nos belles fêtes et nos joyeux pardons. Le bon temps reviendra, si nous avons le courage de résister encore.

— Comment résister ? Nous n'avons de renforts à attendre d'aucun côté, et les Bleus en reçoivent tous les jours. Non, mon enfant, crois-moi, nous ne pouvons plus rien espérer.

— Nous pouvons du moins mourir....

— Si ce n'est que ma vie que monsieur le comte demande, je suis prêt à le suivre. Qu'il parle, j'obéirai.

— Vous n'êtes plus d'âge à faire partie d'une expédition, maître Nicolazic ; ce n'est pas l'aide de votre bras que nous voulons, c'est celle de votre parole. Vous êtes aimé, respecté de tout le monde ; et si vous dites aux gens des environs : « Marchez, les gars ! » ils marcheront.

— Oui, ils m'aiment, ils ont confiance en moi, je le sais bien. C'est pourquoi je ne peux pas les tromper ; et je les tromperais, mon fils, si je leur promettais le succès, puisque je n'y crois pas.

— C'est que vous ne savez pas tout, cousin Nicolazic.

— Si fait, mon ami, je sais ce que tu veux me dire. On nous promet un prince pour chef. Mais tout prince qu'il soit, celui qui viendra, s'il vient, ce qui me paraît douteux, celui qui viendra sera-t-il plus brave, plus habile, plus respecté que ceux qui sont morts en nous menant au combat ? Personne n'oserait le dire. Aura-t-il plus de ressources ? Le pays est épuisé.

— Il amènera des renforts.

— Ah ! oui, des étrangers qui, sous prétexte de nous aider à relever le trône de nos rois, travailleront pour

eux-mêmes. Je n'aime pas les étrangers et je m'en méfie.

Alain écoutait le vieillard avec plus de surprise encore que de tristesse. Comment Nicolazic, naguère animé d'un zèle ardent pour la cause royaliste, avait-il si complétement perdu ce généreux enthousiasme? Alain voulait le demander au vieux Breton, quand il aperçut, assis dans un angle obscur de la vaste salle, un jeune homme vers lequel il s'élança aussitôt.

— Marcel! s'écria-t-il en se jetant dans ses bras.

— Oui, mon cher Alain, c'est moi.

— Tu es ici depuis longtemps?

— Depuis trois jours.

— Et tu n'es pas encore venu nous voir?

— Comment! Marcel, dit Nicolazic, tu n'as pas été saluer ta marraine, notre cousine Yvonne, comme c'est le devoir d'un filleul?

— Non, mon père, pas encore, répondit Marcel; mais j'irai ce soir.

— A la bonne heure! dit Alain. Explique-moi donc comment il se fait que je te retrouve ici.

— C'est bien simple. Mon régiment a été rudement maltraité devant Mayence, j'ai reçu un coup de feu dans la poitrine, et je suis ici en congé de convalescence.

— Allons, tant mieux. J'ai cru, Dieu me pardonne! que tu venais te battre contre les Chouans.

— Si on me l'ordonnait, ne serais-je pas forcé d'obéir, puisque je suis soldat? Va, mon ami, c'est une malheureuse guerre que celle-ci, et je donnerais dix ans de ma vie pour la voir terminée.

— Ah! ah! je commence à comprendre votre conversion, maître Nicolazic, reprit Alain.

— Mon père sait ce qu'il fait et n'a pas besoin de mes avis, dit Marcel; mais s'il me demandait ce que je pense, je le lui dirais.

— Tu crois donc, toi aussi, que tout est perdu pour nous ?

— Je le crois. Les nobles essaieront peut-être de continuer la lutte, mais les paysans ne les suivront pas.

— C'est impossible.

— Tu le verras. Le général républicain est jeune, mais il a la sagesse d'un vieillard. Il a trouvé le meilleur moyen d'en finir avec cette guerre : c'est de séparer la cause des petits de celle des grands, de poursuivre sans pitié ceux qui cherchent à soulever le pays, mais d'épargner les innocents et de pardonner à ceux qui, entraînés d'abord, se soumettent de bonne foi.

— Il l'a promis, mais il ne le fera pas.

— Il le fait, et bientôt les chefs n'auront plus de soldats.

— Tu comptes donc beaucoup sur notre lâcheté ?

— Je compte sur votre justice et sur votre raison. Ne serait-il pas plus noble et plus beau de réunir nos efforts pour repousser l'ennemi, qui nous menace de toutes parts, que de nous égorger les uns les autres ? Les Bretons le sentiront, j'espère; et quand ils ne le sentiraient pas, il faudra bien qu'ils reconnaissent que dans cette lutte ils ont tout à perdre et rien à gagner. Ne trouves-tu donc pas que notre cher pays ait assez souffert, que nos mères et nos sœurs aient assez versé de larmes, et que nous ayons nous-mêmes assez de pertes à déplorer? Compte, si tu le peux, tous ceux que nous avons aimés et qui sont morts en combattant.

— Le nombre en est grand, c'est vrai, Marcel. Mais si tu étais des nôtres, tu saurais que nous ne pleurons nos morts qu'avec des larmes de sang.

— Du sang..., toujours du sang! Voilà donc la justice, voilà donc l'humanité dont vous vous piquez, vous qui nous maudissez en nous appelant les fils de la Terreur !...

— Allons, enfants, pas de querelles, pas de reproches,

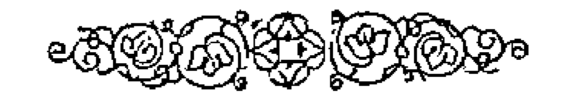
dit Nicolazic en s'approchant des deux jeunes gens. Vous êtes l'un et l'autre de braves garçons. Les circonstances vous ont séparés. Elles ont fait de Marcel un soldat de la république, d'Alain un Chouan; en êtes-vous l'un ou l'autre moins estimables ?

— Mon père a bien raison, Alain. Si le malheur veut qu'un jour nous nous rencontrions sur un champ de bataille, nous détournerons les yeux du passé et nous ferons notre devoir; mais d'ici-là ne nous rappelons qu'une chose, c'est que nous avons grandi ensemble comme deux frères, et que, pendant plus de vingt ans, nous avons cru que rien au monde ne serait capable de nous séparer.

— Eh bien ! je le crois encore, Marcel, reprit vivement Alain. Deux vrais amis comme nous ne peuvent cesser de s'estimer et de s'aimer, quoi qu'il arrive.

— A la bonne heure, mes enfants ! dit Nicolazic, vous voilà tous deux raisonnables. Je réfléchirai encore à ce que tu es venu me demander, Alain; je verrai notre monsieur, et je lui dirai ce que j'en pense.

— Que le bon Dieu vous inspire, maître Nicolazic, et ce que vous ferez sera bien fait, répondit Alain, en serrant encore une fois la main du vieillard et celle de Marcel.



XVII.

Le chevalier d'Argueil avait quitté le château avant le réveil du comte. Il avait parcouru les écuries en connaisseur et fait choix d'une petite jument bretonne, sur laquelle il avait, en quelques heures, franchi la distance qui le séparait du camp des Bleus. Il n'arriva pas là sans avoir été arrêté plus d'une fois par des détachements envoyés en reconnaissance ou par des postes laissés dans les villages par l'armée victorieuse; mais à la vue d'un papier qu'il se hâtait de tirer de sa poche, les sabres s'abaissaient, les fusils croisés devant lui se relevaient, et il pressait des genoux sa monture, qui repartait au galop, comme si elle eût été jalouse de regagner les minutes perdues.

La situation des armées de la république, après avoir été longtemps très-périlleuse en Vendée et en Bretagne, y était devenue moins mauvaise. Des échecs successifs avaient découragé les braves paysans, armés non pour défendre leur prince, comme on l'a dit souvent, mais pour venger leur Dieu chassé de ses temples et garder la liberté de croire et de prier. Ils avaient fait éprouver aux

troupes envoyées contre eux des pertes énormes; mais ils avaient aussi perdu beaucoup de monde, et ils ne pouvaient compter sur des renforts comme ceux que la Convention envoyait à leurs ennemis.

Epuisés par leurs dernières défaites, ils étaient rentrés dans leurs foyers et paraissaient vouloir s'y tenir tranquilles. De temps en temps cependant, le cadavre d'un Bleu, trouvé au bord d'un chemin, dans une lande ou au fond d'un ravin, venait rappeler aux généraux que la vengeance veillait autour d'eux, et que l'incendie qu'ils avaient enseveli sous les ruines pouvait, d'un instant à l'autre, se ranimer plus menaçant et plus terrible. Aussi n'avaient-ils rien négligé pour mettre leur camp à l'abri d'une surprise. Chaque nuit les postes étaient doublés, et à la moindre alerte, toute l'armée pouvait en une minute être sur pied.

Il était tard, quand le chevalier d'Argueil arriva aux avant-postes et demanda, en exhibant le papier grâce auquel il était venu jusque-là, à parler au général en chef. Vérification faite de ce sauf-conduit, on le laissa passer, et il se dirigea, sans avoir besoin de guide, vers le point où s'élevait, confondue parmi les autres, la tente qu'il cherchait.

Deux soldats qui veillaient à la porte lui en interdirent l'entrée. Le général n'était pas seul, et il avait défendu qu'on vînt l'interrompre avant que la personne avec laquelle il avait à causer se fût retirée.

Mais cette défense ne concernait sans doute pas le chevalier; car, dès qu'il se fut nommé, la sentinelle se rangea pour le laisser passer.

— Que me veut-on? dit le général en chef. Je ne puis donc avoir un instant de paix et de liberté?...

— Les intérêts de la république ne doivent-ils pas passer avant tout, général? demanda le chevalier d'Argueil.

— Ah! c'est le citoyen commissaire, dit Hoche en reconnaissant le nouveau venu.

— Moi-même, général.

— Je n'espérais plus te revoir, citoyen.

— J'ai failli périr victime de mon dévouement à la patrie.

— Encore quelques tours de ces damnés Chouans?

— Je n'ai pas à m'en plaindre pour cette fois. C'est une tempête qui m'a mis en péril, et c'est un Chouan qui m'a sauvé.

— Diable! celui-là peut se flatter d'avoir rendu un fier service aux royalistes.

— C'est ce qu'il fait, et je réponds qu'il serait capable de faire chanter une messe d'actions de grâces, s'il y avait encore des prêtres. Mais il ne s'agit pas de cela, citoyen général. J'apporte des nouvelles.

— Bonnes?

— Tu en jugeras.

Le chevalier d'Argueil aperçut alors la personne avec laquelle Hoche s'entretenait avant son arrivée. C'était un homme de trente ans environ, d'une physionomie noble, douce et mélancolique. Il portait un habit bourgeois; mais il était facile de reconnaître en lui un officier.

— Tu peux parler, citoyen, dit Hoche en le désignant au chevalier, il est des nôtres.

— J'arrive du pays de Vannes.

— Où l'on est tranquille, je le sais.

— Mais où l'on ne sera pas tranquille longtemps, si nous n'y mettons bon ordre. Le peuple est las; mais les nobles remuent, et ils feront de telle sorte, que, si las qu'il soit, le peuple les suivra.

— Encore?

— Toujours. Tant qu'il restera un seul de ces ci-devant, tu auras beau vaincre, la guerre ne finira pas. Nous leur donnons des leçons assez sévères pourtant,

et ils ne devraient pas encore avoir oublié Quiberon.

— Tais-toi, citoyen, dit Hoche, dont l'œil étincela d'une colère difficilement contenue.

— Je le veux bien. Mais tu as tort de songer encore à cela. La Convention a sagement agi en ne ratifiant pas la grâce que tu avais accordée aux émigrés. Crois-tu donc qu'ils se fussent souvenus de ta générosité? Non, dès le lendemain ils auraient recommencé la lutte.

— Eh bien! le lendemain encore je les aurais vaincus.

— Sans doute; mais la république est avare du sang de ses fils.

— Et jalouse de la gloire de ceux qui la servent le mieux, puisqu'elle n'a pas craint de déshonorer ma victoire en faisant massacrer ceux auxquels j'avais promis la vie.

— C'est donc vrai? demanda l'officier qui se tenait à l'écart.

— Trop vrai, mon ami, répondit Hoche en lui serrant la main.

— Et tu n'as pas renoncé à ton commandement?

— Je n'ai pas voulu abandonner l'espoir de terminer cette guerre, dit le général en rappelant, par un signe, à celui qu'il venait de nommer son ami, la présence du chevalier.

— Tu la termineras, général, reprit le chevalier d'Argueil, ou plutôt nous la terminerons; car mon aide, je le crois, ne te sera pas inutile.

— Que comptes-tu faire?

— Tu es brave, tu es habile, on ne peut te refuser cela; mais tu vas un peu trop droit ton chemin, citoyen général; tu oublies que, contre des ennemis comme les nôtres, tous les moyens sont bons.

— Et tu es là pour m'en faire souvenir.

— C'est heureux pour toi. Parlons franc, citoyen général, tu ne m'aimes pas.

— Je n'ai pas à m'expliquer ici sur mes sentiments, et ce n'est pas pour m'y engager, sans doute, que tu as demandé à me voir. Si tu as à me parler d'affaires graves, comme tu le prétends, tu peux parler; sinon, je te prie d'aller te reposer et de me laisser à mon travail.

— J'ai besoin de repos, en effet; car j'ai fait du chemin; mais quoique ma présence te soit évidemment désagréable, tu seras forcé de la subir encore quelques instants. J'ai découvert un nid de conspirateurs.

— Ah! fit le général en se rapprochant.

— Je sais où et quand je pourrai saisir, sans perdre un seul de tes soldats, toute la noblesse du pays de Vannes, et, ce qu'il y a de mieux, la prendre en flagrant délit de rébellion.

— Et ce repaire de brigands, peut-on savoir où il est situé?

— C'est mon secret. Tu trouveras bon que je le garde, et qu'après avoir bravé les dangers de cette expédition, j'en recueille la gloire.

— Dis plutôt le profit.

— Le profit, soit! D'ailleurs, tu ne crois pas si bien dire, général; car véritablement il y aura profit.

— Qu'es-tu donc venu me confier?

— Je suis venu te demander de mettre à mes ordres, au jour que je t'indiquerai, un détachement par lequel je puisse faire cerner la tanière en question.

— Tu l'auras.

— Je te promets une riche capture. Tiens, si tu en doutes, jette les yeux sur ce papier, dit le chevalier en tirant de son portefeuille la note qu'il avait écrite sous la dictée du comte de Kervan. Connais-tu ces noms-là?

— J'en connais plusieurs, en effet.

— Eh bien! pas un de ces bons seigneurs ne manquera à l'appel.

— Mais comment as-tu fait?

— Pourquoi te le dirais-je? Tu me désapprouverais sans doute.

— Rendre ainsi la guerre impossible, c'est un coup de maître.

— Merci du compliment, citoyen général; je me retire sur cette belle parole, pour qu'elle me fasse oublier les autres. Je puis compter sur ta promesse?

— Je serai moi-même ton lieutenant, si tu le veux.

— Non, j'en aime mieux un autre, n'importe lequel, pourvu que ce soit un zélé patriote, un sincère ennemi de ces scélérats de Chouans. Je repartirai demain de bonne heure, et d'ici à huit jours, j'espère te donner de mes nouvelles. Bonsoir, général.

Le chevalier sortit, et Hoche, après s'être assuré que son départ était réel, vint se rasseoir en face de l'officier.

— Qu'est-ce donc que cet homme? demanda celui-ci.

— C'est mon maître.

— C'est un délégué de la Convention, je l'ai deviné; mais je te demande ce que tu connais de son passé.

— Rien, si ce n'est que, noble comme un Rohan, il a déserté la cause des siens, et que, pour faire croire à la sincérité de cette désertion, il est le plus cruel ennemi de ceux qu'il a abandonnés.

— Cela doit être ainsi. Veux-tu m'accorder la grâce que je vais te demander?

— Parle, ami. Tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

— Voilà un point que je pourrais contester. Ne refuses-tu pas depuis longtemps de solliciter pour moi un commandement dans une autre armée?

— Tu te trompes: je l'ai demandé et obtenu. Si je t'ai appelé ici, ce n'est pas pour t'y retenir malgré toi, c'est parce que je voulais te revoir encore une fois avant ton départ.

— Serait-il vrai ?

— J'avais besoin de te serrer la main, de t'embrasser. Je voulais te confier mes soucis, mes chagrins, mes justes ressentiments. Enfin, je voulais te dire adieu, à toi mon meilleur, mon plus ancien ami.

— Cher Lazare !

— Voilà un nom qui me rajeunit et, en me rappelant ma misère d'autrefois, me rappelle aussi comment est née notre amitié. Tu l'as peut-être oublié, toi ?

— Non ; car j'ai souvent remercié l'heureux hasard auquel j'ai dû de te connaître.

— Moi, je te vois toujours tel que tu étais le jour où je te vis pour la première fois. Tu portais un vêtement de couleur violette, une petite toque de velours noir, crânement posée sur l'oreille, et tes cheveux d'un blond admirable tombaient en longues boucles sur ton cou et sur tes épaules. Tu n'avais guère plus de douze ans, j'en avais quatorze. C'était un soir d'été ; j'étais assis sur un vieux banc de pierre placé contre la maison qu'habitait ma tante, la seule parente qui me restât.

— Tu venais de fermer, en poussant un gros soupir, un volume placé sur tes genoux.

— Un volume que je savais par cœur, je l'avais relu si souvent. Mais je n'osais demander à ma tante de l'argent pour en acheter d'autres, elle vivait pauvrement en vendant des fruits et des légumes ; et quand elle me donnait quelques sous, c'était en s'imposant une privation. A ce gros soupir dont tu te souviens encore, tu t'approchas de moi, en me demandant pourquoi je ne jouais pas comme toi et les autres enfants de notre âge. Je te dis que mon plus grand plaisir était de lire, et mon plus grand chagrin de lire toujours le même ouvrage. Toi, sans me répondre, tu te mis à courir vers la maison de ton père, une des plus belles de la rue, et tu reparus bientôt chargé d'une demi-douzaine de gros volumes.

« Tiens, me dis-tu, quand tu auras fini ceux-là, je t'en donnerai d'autres. »

— Et pour me remercier, tu me sautas au cou, en m'appelant ton ami, avant même d'ouvrir les livres que je venais de t'apporter.

— La bibliothèque de ton père était considérable....

— Mais elle fut promptement dévorée par mon studieux camarade. Tu n'étais pas un enfant ordinaire, et tu l'as bien prouvé depuis ; mais moi, j'aimais le jeu plus que la lecture.

— La pauvreté et l'isolement mûrissent la raison. Dès qu'on pense et qu'on souffre, on n'est plus un enfant. Mais si je n'étais pas gai comme toi, j'aimais ta bonne humeur, et les jours où tu venais me voir aux écuries du comte d'Artois étaient mes plus heureux jours.

— Et moi donc ! Tu m'apprenais à faire l'exercice, et j'aimais les armes autant que j'avais aimé le jeu. Aussi, quand tu t'engageas, je pleurai de n'avoir pas encore l'âge de m'enrôler avec toi dans les gardes-françaises.

— Tu ne tardas guère à venir m'y rejoindre.

— A mon tour, j'étais devenu orphelin, et je trouvai en toi tendresse et protection.

— Et depuis, nous ne nous sommes guère quittés. Mais je ne te blâme pas de vouloir quitter ce pays ; car je ferais comme toi, si je ne craignais de trahir mon devoir en renonçant à terminer cette guerre. Tu partiras quand tu voudras pour l'armée du Rhin, où bientôt peut-être j'irai te rejoindre.

— Je le désire et je l'espère. Mais laisse-moi revenir à ce que je voulais te demander tout à l'heure.

— Qu'est-ce donc ?

— Charge-moi de l'expédition dont l'homme qui sort d'ici veut être le chef.

— Toi ?

— Je t'en prie.

— Tu n'y songes pas. Un lieutenant ou un capitaine suffira.

— Capitaine ou lieutenant, je serai, ce jour-là, ce que tu voudras.

— Tu y tiens donc beaucoup?

— Plus que tu ne peux croire. La capture doit être si bonne!

— Allons donc! Vas-tu me faire croire que tu aies de l'ambition?

— Pourquoi pas?

— Il vaut mieux se taire que de mentir à un ami.

— Mentir.... Le mot est dur. Mais je te le pardonne, et je t'assure que j'ai le plus grand désir de faire partie de cette expédition.

— Ta confiance en moi ne va pas jusqu'à me faire connaître les motifs de ce désir?

— Ce n'est pas la confiance qui me manque; je crains seulement que tu n'hésites à me charger de cette mission, si tu me sais animé d'intentions conciliantes.

— Diable! est-ce que tu voudrais rendre inutile la découverte du citoyen Lambert?

— C'est donc Lambert que cet homme s'appelle?

— C'est du moins le nom qu'il se donne. Mais tu ne me réponds pas?

— Sois tranquille, je connais mon devoir, et j'ai plus de raisons que tu ne crois pour souhaiter la fin de cette guerre.

— Je te sais incapable de capituler avec l'honneur. Mais tu es bon, tu es humain, et il y a des nécessités terribles.

— Expliquons-nous donc. Que comptes-tu faire des rebelles, s'ils tombent entre nos mains?

— La Convention décidera de leur sort.

— Cette décision est connue d'avance : on les fusillera.

— Que veux-tu que j'y fasse? C'est cruel; mais ceux-là l'auront mérité, et du moins je ne leur aurai pas promis la vie.

— Encore ce souvenir...., dit l'officier en prenant la main du général.

— Il ne me quitte pas un instant.

— Pauvre ami! Mais dis-moi, Lazare, regarderais-tu comme coupable de trahison celui qui sauverait de la mort quelques-uns de ces rebelles, en leur faisant jurer de ne l'être plus?

— Tu sais bien que je tiens moins à être le vainqueur des provinces de l'Ouest qu'à en être le pacificateur.

— J'en étais sûr. Ainsi, c'est convenu, j'accompagnerai le citoyen délégué.

— S'il veut bien agréer tes services.

— Ceci me regarde. Merci, Hoche, et bonsoir!

— A demain, Édouard. Je suis heureux plus que je ne l'ai été depuis longtemps. C'est une si bonne chose que de serrer la main d'un ami.

Resté seul, Hoche, ramené par cette visite aux souvenirs du passé, prit plaisir à s'y arrêter un instant. Il revit son humble enfance, sa laborieuse jeunesse, le chemin qu'il avait parcouru, sans autre appui qu'une ferme volonté de parvenir, sans autre ressource que son génie, et un éclair de fierté brilla dans ses yeux. Mais bientôt il s'arracha à cette rêverie; son front redevint soucieux, et, ranimant la lampe qu'il avait négligée, il s'assit devant une table chargée de papiers, qu'il se mit à lire avec une profonde attention.

Quant à son ami, il se fit conduire à la maison occupée par le citoyen Lambert. Arrivé là, il s'enveloppa de son manteau et se coucha sur le seuil.

Le citoyen Lambert se leva de bonne heure et ne fut pas peu surpris de trouver un homme endormi en tra-

vers de sa porte. Il lui toucha l'épaule; l'officier tressaillit et porta la main à son épée.

— Que faisais-tu là? demanda le délégué de la Convention.

— Je protégeais ton sommeil, citoyen.

— Qui t'en avait chargé?

— Personne; mais je suis bon patriote; et comme j'étais hier sous la tente du général, lorsque tu as parlé de la conspiration dont tu tiens le fil, j'ai craint que d'autres que moi ne t'eussent entendu.

— Ah! c'était toi, dit le chevalier d'Argueil. Il faut m'excuser de ne t'avoir pas reconnu : j'ai de si mauvais yeux.

Le regard perçant que le prétendu citoyen Lambert avait lancé sur l'officier, qu'il avait parfaitement reconnu dès qu'il l'avait aperçu, donnait un démenti à l'infirmité dont il se disait atteint; et s'il portait des lunettes, c'était plutôt pour dissimuler l'expression de ses yeux que pour leur venir en aide.

— Tu es l'ami du généralissime? lui demanda-t-il.

— Un ancien et fidèle ami, oui, citoyen.

— C'est à merveille, répliqua Lambert avec un sourire contraint.

— Mais je suis aussi l'ami de la république, se hâta de dire l'officier.

— Vraiment?

— Hoche est un homme de cœur et de talent; mais, entre nous soit dit, je le trouve un peu tiède, et hier, après ton départ, je ne lui ai pas dissimulé ce que j'en pense. Il est vrai qu'il a des griefs sérieux contre la Convention, qui n'a pas respecté sa parole de général.

— Il faut que la guerre civile finisse à tout prix.

— Sans doute; mais Hoche n'a pas le droit d'être satisfait; et s'il ne se plaint pas, c'est qu'il espère, malgré tout, s'acquitter de la mission qui lui a été confiée.

— Je l'y aiderai. Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi je t'ai trouvé couché sur le seuil de la maison où je m'étais arrêté.

— Crois-tu, citoyen? Je te supposais plus de perspicacité.

— Tu as voulu te constituer le gardien du délégué de la Convention.

— Pas tout à fait; mais le gardien du possesseur d'un secret qui importe au salut de la république et à la gloire de mon ami. Tu as parlé devant moi d'une petite expédition dont j'ai le plus grand désir de faire partie, et que je crains de voir manquer. C'est pourquoi je sollicite l'honneur de passer, jusque-là, toutes mes nuits comme je viens de passer celle-ci.

— Merci de ton zèle. Je repars ce matin même, et tu peux être tranquille; je ne cours aucun danger.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne?

— Et ton service?

— Je n'en ai point à faire. Arrivé hier, je puis repartir aujourd'hui pour l'armée du Rhin; mais rien ne m'oblige à m'y rendre avant un mois.

— Quel est ton grade?

— Le général en chef ne compte mettre qu'un capitaine à ta disposition. Pourquoi ne me choisirais-tu pas?

— Eh bien! citoyen capitaine, tu m'attendras ici, et tu te tiendras prêt à partir d'un moment à l'autre.

— Tu consens donc à me prendre pour ton second?

— Oui, c'est chose convenue. Je te charge d'en informer le général.

— Comment saurai-je quand il faudra partir? Et de quel côté devrai-je me diriger?

— Je viendrai moi-même, ou je te ferai prévenir par un homme sûr. Tu le suivras avec une cinquantaine de bons soldats seulement; et quand tu m'auras rejoint, je te dirai ce que tu devras faire.

— Il suffit, citoyen. Mais répète-moi, je te prie, que d'ici-là ta vie ne sera point en péril.

— Tu peux en être certain. Je suis reçu en ami dans le château où doivent s'assembler ceux que nous prendrons en flagrant délit de conspiration; mieux que cela, ils me croient envoyé par leurs princes, pour ranimer leur courage et relever l'étendard de la révolte. Ils m'ont reçu à bras ouverts, et il n'y en a pas un qui ne donnât volontiers sa vie pour sauver la mienne.

— Mais s'ils venaient à concevoir quelque soupçon, tu te trouverais seul exposé à leur vengeance.

— Des soupçons.... Ils n'en auront pas, j'en réponds; je joue trop bien mon rôle.

— Ce n'est pas que je doute de ton habileté, citoyen commissaire. Mais le chapitre des événements imprévus est si long.... Enfin, nous autres hommes d'épée, nous avons coutume de penser que notre vie ne tient qu'à un fil.

— Il est vrai qu'il suffirait d'une balle perdue....

— Pour tuer avec toi ce secret si précieux.

— Allons, tu es franc : c'est moins à mon sort que tu t'intéresses qu'à la capture que j'ai promise au général en chef.

— Je l'avoue, citoyen; car je ne crois pas ce sentiment indigne d'un bon patriote.

— Moi seul pourrais n'en être pas très-flatté, capitaine; mais nous nous connaissons encore si peu.

— Je te connais et je t'estime comme je le dois, citoyen délégué.

— Et moi je ne suis pas fâché de t'avoir rencontré. Il me semble que nous pourrons nous entendre.

— Je t'inspire donc quelque confiance?

— Tu aurais tort d'en douter. Aussi tu peux, dès aujourd'hui, regarder ta fortune militaire, sinon comme faite, du moins comme entrée en bon chemin.

— Merci, citoyen. On n'a jamais trop de protecteurs, et j'accepte avec reconnaissance. Mais si tu veux me donner une preuve de la confiance dont tu parles, fais-moi voir le papier dont tu as permis au général en chef de prendre lecture.

— A quoi bon, puisque tu ne pourras rien faire sans moi ?

— Ce n'est pas que j'y songe, citoyen. Toute mon ambition se borne à te seconder de mon mieux ; mais puisque tu veux mon secret, le voici : j'ai des ennemis personnels parmi les nobles du pays de Vannes, des ennemis qui ont juré ma mort.

— Et que tu voudrais rendre impuissants à te nuire. Maintenant je m'explique ton zèle, qui tout à l'heure m'était suspect. Ah! tu as des ennemis là-bas! Eh bien! nous pouvons nous donner la main. Je n'ai plus de raison pour te refuser ce que tu me demandes : voilà ce papier.

L'officier s'en saisit et le parcourut avidement. Une grande joie se peignit sur ses traits, lorsqu'il l'eut dévoré d'un bout à l'autre; mais Lambert se méprit sur la cause de cette joie, que le capitaine oubliait de dissimuler.

— Tu es content de ce que tu as vu ?

— Très-content, citoyen.

— Le nom de ton ennemi est là. Ne le nie pas ; ce serait mal répondre à ma confiance. D'ailleurs, je l'ai vu dans tes yeux. Allons, mon jeune patriote, puisque nos sentiments sont d'accord avec notre devoir, nous ferons d'excellente besogne.

— Ainsi j'ai ta parole, citoyen. Tu ne confieras pas à d'autre qu'à moi l'honneur de se rendre, avec toi, maître de cette nichée d'aristocrates.

— Non, tu peux y compter. Attends-moi et tiens-toi prêt. Ah ! j'oubliais de te dire que si je ne puis venir

moi-même, l'homme que j'enverrai ne sera pas des nôtres, et qu'il faudra t'en méfier.

— Comment! ce serait un de ces enragés Chouans! Ah! citoyen, la bonne farce!

— Et si c'était un ci-devant, que dirais-tu donc?

— Je dirais que tu fais grandement, j'allais dire royalement, les choses. Mais je crois avoir compris que tu as, toi aussi, quelque ennemi par là.

— Silence, capitaine!

— Tu as raison, je n'ai pas le droit de t'interroger. Pardonne-moi.

— Tu sauras tout, quand le temps en sera venu. Adieu!

— Tu oublies de me dire à quoi je reconnaîtrai ton envoyé.

— C'est juste. Il faut un mot d'ordre. Il te dira : *Souvenir!* Tu lui répondras : *Vengeance!*

— Souvenir et vengeance. C'est bien.

— Notre messager s'adressera au général en chef pour savoir où te rencontrer. Je te charge d'en prévenir ton ami.

La fin de cette conversation avait eu lieu à voix basse; car un soldat s'était avancé, tenant par la bride le cheval de Lambert.

— Allons, capitaine, une poignée de main, et au revoir! dit tout haut le délégué de la Convention.

— Bon voyage, citoyen! répondit l'officier, en touchant à regret la main que Lambert lui tendait.

Celui-ci sauta en selle et partit. L'officier se disposait à retourner vers la tente du généralissime, pour lui rendre compte du succès de sa démarche auprès du commissaire, quand le soldat qui avait amené la monture de Lambert s'approcha respectueusement de lui.

— Pardon, excuse, mon général, dit-il, est-ce que ce particulier-là vous aurait fait dégommer?

L'officier regarda attentivement celui qui lui parlait. C'était un homme de quarante ans environ, à l'encolure épaisse, à la figure honnête et joviale, traversée par une cicatrice, dont la ligne blanche allait du haut de l'œil droit au bas de l'oreille gauche.

— Comment! c'est toi, l'Étonné? dit-il.

— Moi-même, pour vous servir, mon général, si j'en suis capable.

— Appelle-moi capitaine.

— C'est donc bien vrai qu'il vous a fait casser? Par ma balafre, je m'en doutais! Cet homme-là, voyez-vous, général, c'est mon cauchemar.

— Mais non, mon ami, mais non, il ne m'a pas fait casser.

— Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc? Dites-le vite, et celui-là passera un mauvais quart d'heure, ou je ne m'appelle plus l'Étonné.

— Rassure-toi, je n'ai pas perdu mon grade; mais je désire n'être, pendant quelques jours, qu'un simple capitaine.

— Ah! ceci, mon capitaine, c'est une autre histoire dans laquelle l'Étonné n'a rien à voir. Ça vous convient, tout est dit; ça me convient aussi. Et voilà.

— M'accompagnerais-tu volontiers dans une petite expédition que je compte faire bientôt?

— Moi, mon général, c'est-à-dire mon capitaine, je vous suivrais jusqu'au bout du monde.

— Nous n'irons pas tout à fait si loin, mon vieux.

— Et ce sera une expédition comme qui dirait une vraie partie de plaisir, mon capitaine?

— Il s'agit de savoir ce que tu entends par là.

— Eh! mais, j'entends une bataille pour tout de bon, avec le canon, la musique et tout le tra la la.

— De vraies batailles, on n'en livre guère dans ce pays.

— A qui le dites-vous, mon général? Ah! pardon, mon capitaine. Quel chien de métier qu'une guerre pareille! fit l'Étonné avec un gros soupir. S'embusquer derrière une haie ou dans un fossé, pour tuer un homme comme on tuerait un loup.... Et dire que cet homme-là parle français comme vous et moi. C'est-à-dire que quand je dis qu'il parle français, je le flatte considérablement; car si j'entends le plus petit mot de leur baragouin à ces Bretons-là, je veux perdre mes galons de sergent à la première affaire. Mais ils n'en sont pas moins Français, n'est-ce pas, mon capitaine?

— Sans doute, et c'est cruel de se battre contre ses compatriotes.

— C'est justement ce que je voulais dire. Enfin, mon général, si nous n'avons pas de vraie bataille, ce n'est pas plus votre faute que la mienne; aussi je vous suivrai tout de même, avec la permission du général en chef, bien entendu.

— Je me charge de l'obtenir, et peut-être aussi celle de t'emmener plus loin, d'un côté où il y aura, j'espère, des batailles pour tout de bon.

— Ah! si ça se pouvait, mon général, je ne vous cache pas que ça me ferait un sensible plaisir, sans compter celui de me retrouver sous vos ordres et de vous servir comme quand vous n'étiez encore que capitaine.

— Viens avec moi jusqu'à la tente du général en chef, et je te donnerai sa réponse.

— Et si l'on n'obtient pas la grande feuille de route, la petite partie tiendra toujours, n'est-ce pas, mon capitaine?

— Chose promise, chose due, dit le général en serrant la main du vieux sergent, avec autant de cordialité qu'il avait eu de répugnance à prendre celle du citoyen Lambert ou du chevalier d'Argueil.

XVIII.

Alain n'était pas encore revenu de chez Nicolazic, lorsque le comte, impatient de connaître le résultat de la démarche qu'il venait de tenter auprès des gens de Kervan, descendit, pour le chercher, dans la salle où se tenaient d'ordinaire Suzanne et son aïeule.

La jeune fille cousait près de la fenêtre entr'ouverte. A quelques pas d'elle, Yvonne, debout, près d'un berceau d'osier enveloppé de rideaux verts, le balançait en chantant une vieille chanson bretonne, pleine de mélancolique poésie.

— Alain n'est pas rentré? demanda-t-il, sans franchir le seuil.

— Pas encore, notre monsieur, répondit Suzanne en posant son ouvrage et en s'avançant vers le comte.

— Dès qu'il reviendra, tu me l'enverras, dit-il.

Il allait s'éloigner; mais il aperçut Yvonne et il entra pour la saluer.

— Que Dieu vous bénisse, notre monsieur! répondit la vieille au bonjour affectueux qu'il lui adressa.

Mais elle continua d'imprimer au berceau le même mouvement, et elle reprit aussitôt sa chanson.

— Qui donc croit-elle endormir, en balançant ce berceau vide? Pauvre Yonne! dit le gentilhomme.

— Non, non, monsieur le comte, le berceau n'est pas vide. Voyez plutôt, répondit Yvonne.

Elle écarta les rideaux, avant que Suzanne pût s'y opposer, et un rayon de soleil venant subitement frapper le visage de l'enfant, il fit un effort pour se soulever, et agita ses petits bras en jetant quelques-uns de ces cris indistincts dans lesquels les mères croient reconnaître leur nom.

— Qu'est-ce que cet enfant? demanda le comte.

— Un pauvre innocent que nous avons recueilli, répondit Suzanne.

— Un petit ange du bon Dieu, une bénédiction pour Kervan, dit Yonne.

— Qui l'a amené ici?

— Ah! je ne sais pas. Qui donc l'a amené, Suzanne?

— C'est Alain, grand'mère. J'ai pensé que notre monsieur ne repousserait pas un enfant abandonné, un pauvre orphelin, peut-être.

— Tu as sagement pensé. Puisque tu l'as accueilli sous mon toit, j'en veux prendre soin et l'élever comme s'il était à moi.

— C'est bien de l'honneur et du bonheur pour le cher petit. Aussi je lui apprendrai à vous aimer et à vous bénir, monsieur le comte.

— D'autres s'en chargeront, ma fille. Je n'aime pas le bruit et les cris des enfants, celui-ci ne restera pas au château.

— Comment! monsieur le comte voudrait me l'enlever?

— Je t'en explique la raison. Mais sois tranquille,

petite, il sera bien soigné, et je tâcherai qu'on en fasse un bon chrétien et un honnête garçon.

— D'ici-là il se passera bien des années, dit Suzanne; laissez-le-moi, notre monsieur, jusqu'à ce qu'il soit d'âge à étudier ou à travailler.

— Aimes-tu déjà tant cet inconnu, que tu ne puisses t'en séparer?

-- C'est la vérité, monsieur le comte. Il est si doux, si gai, si joli, il me connaît déjà si bien. Et puis, c'est une distraction pour ma pauvre grand'mère; elle le berce, elle chante, et ses journées se passent sans ennui.

— Yvonne ne peut plus s'ennuyer, répondit le comte. Encore une fois, je ne veux pas que cet enfant reste au château.

Suzanne voulait insister encore; mais elle comprit que le vieux gentilhomme avait deviné la vérité et qu'il voulait punir Blanche, en la privant de son enfant. Elle se repentit de n'avoir pas paru céder aussitôt à sa volonté, et, pour dissiper ses soupçons, elle se hâta de dire :

— Il est vrai que je pleurerai ce pauvre petit; mais monsieur le comte est bien le maître d'en faire ce qu'il voudra. Qu'il donne ses ordres, j'obéirai.

Alain rentrait en ce moment.

— Tu conduiras ce soir à Sarzeau l'enfant que voici, lui dit-il; tu le confieras à ta cousine Jossette, et tu lui recommanderas de ma part d'en prendre soin.

Alain, songeant à la douleur de Blanche, allait sans doute essayer d'obtenir que le pauvre petit restât au château; mais Suzanne le prévint.

— Monsieur le comte ne pouvait pas mieux choisir, dit-elle. Le cher enfant sera même mieux là-bas qu'ici. La cousine Jossette a deux petites filles avec lesquelles il pourra bientôt jouer; et s'il lui survenait quelque ma-

ladie, il y a un médecin à Sarzeau, tandis que nous n'en avons point, à plus de trois lieues à la ronde.

Cette réponse dissipa presque entièrement les soupçons du comte.

— As-tu de bonnes nouvelles, Alain? demanda-t-il.

— Hélas! notre monsieur, la Bretagne est bien morte, allez!

— Tu n'as donc pas réussi?

— Il n'y a rien à faire auprès des paysans; ils refusent de marcher, et maître Nicolazic n'a pas même voulu me promettre d'essayer de réveiller leur courage.

— Nicolazic Féron refuserait de nous aider!... C'est impossible.

— Marcel est chez lui, monsieur le comte.

— Eh bien! quand il y serait? Le vieux Nicolazic est un homme de cœur et un homme de tête; il ne se laisserait pas endoctriner par son fils. Tant qu'il y aura un vrai Breton, ce sera celui-là. J'irai le voir, moi, et nous causerons.

Le comte s'éloigna. C'était l'heure où Suzanne portait chaque soir le fils de Blanche à sa mère. Elle ne voulut pas tarder davantage; mais, ne sachant encore ce qu'elle ferait pour que la pauvre jeune femme ne fût pas privée de cette dernière consolation, elle résolut de ne pas lui parler de ce qui venait de se passer. Quand elle revint, pour s'entendre là-dessus avec Alain, Marcel Féron entrait. Il s'approcha d'Yvonne, qui, les yeux demi-clos, murmurait une prière. Elle releva sa tête à la voix du nouveau venu et le reconnut parfaitement.

— Te voilà donc, Marcel Féron, dit-elle en l'embrassant; tu as bien fait de revenir, afin que je marie ma Suzanne avant de mourir.

— Vous dormiez, marraine, je vous ai réveillée.

— Je dors souvent à présent. Vois-tu, Marcel, le bon Dieu veut m'habituer à dormir toujours, quand je serai

là-bas, couchée entre ma mère et celle de Suzanne. C'est pourquoi je dis que tu as bien fait de revenir.

— Mais je repars dans trois jours pour l'armée ; et qui sait, marraine, quand je reverrai le pays?

— Ah! tu vas à l'armée aussi, toi. On ne t'a pas tué comme mon fils Jacques; Mathurine Féron est plus heureuse que moi. Mais le bon Dieu l'a voulu, que le bon Dieu soit béni!... Suzanne, où es-tu donc?

— Me voici, grand'mère.

— Marcel Féron va retourner à l'armée avec Alain et notre monsieur.

— Serait-il vrai, Marcel, que vous marcheriez avec nos gens? N'est-ce pas plutôt contre eux que vous allez combattre?

— Jusqu'à présent, Suzanne, j'ai eu le bonheur de ne pas servir en Vendée ni en Bretagne; j'espère qu'il en sera de même par la suite; mais je suis soldat de la république.

— La république! s'écria l'aïeule avec terreur. L'échafaud.... Les Bleus.... Seigneur, ayez pitié de nous! Les Bleus ont tué mon petit-fils.... Ils ont tué les trois aînés de Kervan, trois beaux seigneurs que j'aimais comme mes enfants et que je respectais comme mes maîtres.... Ils ont chassé monsieur le recteur, un saint homme.... Ils ont brûlé notre église.... Ils ont emmené la bonne demoiselle en prison.... Les Bleus! les Bleus! sauvons-nous....

— Ne craignez rien, grand'mère, ils sont loin d'ici, dit Alain en serrant dans les siennes les mains de son aïeule.

— Et il n'y a autour de vous que des amis, ajouta Marcel.

— Quel dommage, reprit Alain, que tu ne sois pas des nôtres! Monsieur le comte est avec maître Nicolazic;

il n'a pas voulu croire à sa résolution. Il le gagnera, pour sûr, et toi aussi, peut-être.

— Non, Alain, je ne déserterai jamais mon drapeau.

— Vous ferez bien, cousin Marcel, dit Suzanne, qui, depuis qu'elle savait Mlle de Kervan mariée à un officier républicain, commençait à penser qu'il pouvait y avoir d'honnêtes gens parmi ces Bleus dont elle n'avait longtemps prononcé le nom qu'avec horreur.

— A quoi penses-tu, Suzanne? Détourner Marcel d'embrasser notre cause, toi, une vraie royaliste!...

— Je récite chaque soir le *Pater* et l'*Ave* pour les Chouans; je désire qu'ils soient vainqueurs; et si j'étais homme, c'est au milieu d'eux que je combattrais; mais je méprise les traîtres, quels qu'ils soient; et si Marcel recevait l'ordre de marcher contre nous, je lui conseillerais de se laisser tuer, mais non de passer de notre côté.

— J'espère n'avoir pas besoin de me rappeler votre conseil, Suzanne; mais si l'occasion s'en présente, je le suivrai.

— Je l'espère aussi, cousin Marcel; et si je prie pour les Chouans, je n'oublie pas non plus nos amis égarés parmi les Bleus.

— Nous en avons plus d'un, n'est-ce pas, ma sœur? dit Alain, qui songeait au général Morel, et qui avait bonne envie de demander à Marcel s'il ne connaissait pas ce nom-là.

— Nous en aurons bientôt davantage encore, répondit Suzanne; car la guerre ne saurait durer longtemps désormais, et nos gens iront à leur tour combattre sur les frontières. En attendant, j'ai un service à vous demander, Marcel.

— Tout ce que vous voudrez, ma cousine.

— La petite métairie que vous avez à l'entrée du village n'est pas habitée, n'est-ce pas?

— Je ne sais même pas si elle a été ouverte depuis que je suis soldat.

— Ce qui prouve que le cousin Nicolazic n'en a pas besoin. Demandez-lui donc si je ne pourrais pas m'y installer dès demain avec un pauvre petit enfant que j'ai recueilli et dont les cris incommoderaient notre monsieur. Cela me ferait grand plaisir, ainsi qu'à une autre personne que maître Nicolazic aime de tout son cœur, mais que je ne peux pas nommer, et qui lui en aurait bien de la reconnaissance, je vous assure.

— Bah! ma cousine, cela n'en vaut pas la peine. Alain n'a qu'à venir chercher la clef, et vous irez dès aujourd'hui, si vous voulez.

— Mais que dira notre monsieur? demanda Alain à sa sœur en baissant la voix.

— Qu'importe à monsieur le comte que l'enfant soit à Sarzeau ou ailleurs, pourvu qu'il ne le voie plus? Mais il faut que notre chère dame puisse le voir quelquefois, si tu ne veux pas qu'elle meure de chagrin.

— Oh! non, je ne veux pas qu'elle meure. Tu es une bonne fille, Suzanne, et une fille d'esprit.

— Tu recommanderas le secret à maître Nicolazic, reprit tout haut Suzanne; moi, je le demande à Marcel; et comme la petite métairie a deux chambres qui donnent sur une cour fermée, je prendrai ce côté-là, afin que tout le monde croie encore que la maison est inhabitée.

— Ça suffit, ma cousine, personne ne se doutera de rien.

— Et tu auras ta part d'une bonne œuvre, Marcel; car c'est une bonne œuvre que ma sœur est obligée de cacher ainsi.

— Eh bien! comme je n'en fais pas autant que je le devrais, ça n'est pas de refus, dit le soldat.

Yvonne était retombée dans son assoupissement. Mar-

cel demeura quelques instants debout auprès d'elle, attendant qu'elle fît un mouvement pour lui dire adieu; mais la voyant tout à fait endormie, il prit le bras d'Alain, et se rendit avec lui chez Nicolazic, pendant que Suzanne allait reprendre l'enfant et consulter Blanche sur ce qu'elle avait résolu de faire. La jeune femme frémit en apprenant qu'elle avait failli être séparée de son fils, et elle remercia tendrement Suzanne d'avoir tout fait pour lui épargner une si cruelle douleur. Pourtant ce ne fut pas sans quelque remords qu'elle accepta ce que lui proposait la jeune fille; il lui semblait se rendre coupable d'une nouvelle faute envers son père; mais l'amour maternel l'emporta. Elle promit de remplacer Suzanne auprès de son aïeule et de n'aller à la métairie de Nicolazic que le soir, quand l'absence du comte lui permettrait de ne rien craindre. Elle embrassa, sans pouvoir retenir ses larmes, le pauvre petit, qui, portant le poids de la faute de sa mère, était chassé du toit hospitalier des Kervan, fit mille recommandations à Suzanne, et le lui remit en sanglotant.

Le lendemain, à son réveil, Yvonne trouva Blanche près de son lit; elle la salua d'un doux sourire et lui tendit la main.

— Vous voilà levée de bien bonne heure, notre demoiselle, lui dit-elle; mais cela ne m'étonne pas; je devais vous voir en ouvrant les yeux; car j'ai rêvé de vous toute cette nuit.

— Qu'as-tu donc rêvé, ma chère Yvonne?

— Vous étiez à genoux devant monsieur le comte, qui vous bénissait et qui vous donnait un beau cheval, pour aller rejoindre votre fiancé. Un cheval signifie nouvelles; le cheval était blanc, bonnes nouvelles.

Blanche était Bretonne, et partant un peu superstitieuse; elle serra la main de la vieille restée entre les siennes et chercha à deviner quelle serait la bonne nouvelle annoncée par Yvonne.

— Je voudrais voir l'enfant, dit l'aïeule.

— Il est parti, répondit la jeune femme, parti avec Suzanne, par l'ordre de mon père.

— Ah! si c'est notre monsieur qui l'a voulu, c'est bien, fit la vieille avec résignation.

— Il reviendra, ma bonne, il reviendra bientôt, dit Blanche. Va, je le désire autant que toi.

— Que Dieu vous garde, notre demoiselle! dit Alain, qui entra alors et s'approcha d'Yvonne, après s'être respectueusement incliné devant la jeune femme.

— J'ai des enfants qui m'aiment, murmura la bonne vieille, et des maîtres qui me traitent comme leur égale. Est-ce vrai, mon fils Alain?

— C'est bien vrai, grand'mère, puisque je trouve déjà près de votre lit notre chère demoiselle. Je viens de la métairie à Nicolazic, ajouta-t-il en s'adressant à Blanche. Tout va bien, Suzanne est contente. Je l'ai conduite hier à la nuit, et j'y suis retourné ce matin pour porter des provisions. Il y en a pour huit jours.

— Pour huit jours.... Tu ne veux donc plus y aller?

— Au contraire, j'y veux aller tous les soirs : le petit monsieur est si mignon.... Mais on ne sait ce qui peut arriver : monsieur le comte peut me faire faire quelque voyage; et pour que le cher enfant ne soit pas exposé à souffrir, j'ai acheté une belle chèvre, que Marcel Féron conduira tantôt à sa métairie.

— Marcel Féron connaît donc aussi tous nos malheurs?

— Oh! non, Madame, il croit que l'enfant est un pauvre orphelin.

— Hélas! c'est peut-être la vérité, dit Blanche avec une profonde tristesse.

— N'ayez pas de ces idées-là, notre demoiselle; vous savez bien que par le temps qui court, on n'a pas aisé d'écrire à ses amis : « Je suis ici, ou je suis là! » Mais pa-

tience! tout cela changera, et vous ne pleurerez plus.

— Que Dieu t'entende, mon cher Alain! Mais, dis-moi, mon ami, tu sais que tu t'exposes à la colère de mon père, en te rendant complice de notre désobéissance.

— Je le sais; mais monsieur le comte dira ce qu'il voudra; je ne peux pas faire autrement.

— Merci de ton affection, mon bon Alain. Je l'apprécie comme je le dois, et je vais t'en donner une preuve. Si un malheur quelconque venait à me séparer de mon enfant, c'est à toi que je le confie. Sois son protecteur, son ami....

— Je ne vivrais plus que pour lui, je le jure, et fallût-il parcourir toute la France, je retrouverais son père. Mais il ne vous arrivera pas malheur, il y a quelque chose là qui me le dit, et le petit monsieur n'aura pas besoin de la protection du pauvre Alain. Pourtant, si vous voulez me rendre bien aise, promettez-moi, notre chère dame, que quand il commencera à grandir, ce sera moi que vous chargerez de lui apprendre à monter à cheval, à charger un fusil, à tirer un chevreuil....

— Je te le promets, mon ami.

Des pas s'étant fait entendre dans le vestibule, Blanche rentra précipitamment chez elle; Alain sortit, pour aller au-devant du comte, qu'il avait reconnu.

— C'est bien, mon gars, tu as fait diligence, puisque te voilà de retour.

— Je rentre à l'instant, notre monsieur, et me voici tout prêt à repartir; car nous n'avons pas de temps à perdre. J'ai vu Nicolazic hier au soir, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec monsieur le comte. Il paraissait tout honteux de ce qu'il m'avait d'abord répondu, et nous devons aller ensemble aujourd'hui jusqu'à Auray. Nous verrons les anciens, et nous ne les quitterons pas sans en avoir obtenu de bonnes paroles. Allez, notre mon-

sieur, tout n'est pas fini : les gars du pays de Vannes feront encore parler d'eux. Voici ce que nous leur dirons : « Deux hommes de cœur valent mieux que vingt poltrons : que ceux qui ne sont pas décidés à mourir pour la bonne cause ne quittent pas le coin de leur feu, nous n'avons pas besoin d'eux ; mais que ceux qui sont prêts à donner leur vie pour leur Dieu et leur roi attendent, en préparant leurs armes, qu'on leur fixe l'heure et le lieu du rendez-vous. »

— Ce que nous ferons dès que le chevalier d'Argueil sera de retour.

Alain fronça le sourcil. Il n'avait jamais rougi de sa condition; il servait avec bonheur, avec amour, les seigneurs de Kervan; mais comme il était loin d'éprouver les mêmes sentiments pour l'hôte de son maître, il souffrait de se voir momentanément sous sa dépendance. Il n'en laissa rien paraître cependant, et il suivit le comte dans une espèce de caveau, où était disposé tout ce qu'il fallait pour fondre des balles. Il retrouva toute sa bonne humeur en se livrant à cette occupation, et l'on aurait peine à comprendre le plaisir qu'un homme aussi bon pouvait avoir à manier ce plomb meurtrier, si l'on ne savait quelle haine profonde, quelle ardente soif de vengeance la guerre civile allume dans les cœurs.

Le soir venu, le comte monta à cheval. Il lui restait à visiter quelques-unes des gentilhommières les plus rapprochées de son manoir. Alain obtint de l'accompagner et fit savoir à Blanche qu'ils ne rentreraient que le lendemain.

Anne se chargea de la garde d'Yvonne, et Blanche, appuyée au bras de son frère, courut à la métairie. L'enfant tétait la belle chèvre que Marcel Féron venait d'amener. Blanche s'agenouilla près de lui, le couvrit de baisers, caressa la bonne nourrice, et partagea entre l'enfant et la chèvre ces douces flatteries, ces charmantes

paroles qu'aucune plume ne pourrait reproduire, et que les mères seules savent trouver.

Quand son fils fut rassasié, elle le prit dans ses bras, et alla s'asseoir à l'écart pour jouir du bonheur de le voir et de l'embrasser à son aise. Elle avait tant craint d'en être séparée pour longtemps, que sa joie en le revoyant tenait du délire. Olivier et Suzanne prirent place auprès du foyer, et causèrent de leurs jeunes années. Blanche ne tarda guère à venir les rejoindre, et ce fut à qui dirait le plus de ces phrases qui amènent un doux sourire aux lèvres, et qui commencent invariablement par ces trois mots : « Vous souvenez-vous ? » Tous trois entraient à peine dans la vie; mais le présent était si triste, l'avenir si sombre, que déjà ils éprouvaient le besoin de demander au passé des images plus riantes.

Il était minuit quand Suzanne engagea le frère et la sœur à retourner au château; mais pendant toute la semaine ces longues veillées se renouvelèrent, le comte ne voulant pas laisser refroidir les bonnes dispositions de ceux qu'il avait entrepris de rallier autour du chevalier d'Argueil. Depuis longtemps Blanche n'avait pas été aussi heureuse : le cher petit la connaissait déjà si bien ; il faisait, dès qu'elle paraissait, de si joyeux mouvements pour s'élancer vers elle; puis Olivier et Suzanne faisaient tant d'efforts pour la consoler, qu'elle se sentait renaître à la confiance et à la joie. Anne allait aussi à la métairie, et, pour que la vieille Yvonne ne fût pas longtemps privée des soins et de la présence de Suzanne, elle passait une partie de la journée auprès du fis de Blanche.

C'était Alain qui, chaque soir, indiquait à M. de Kervan quelque nouvelle course à faire; il était infatigable, et l'on eût dit qu'il avait pris l'engagement de ne pas laisser prendre au vieux seigneur une seule nuit de repos. Il est vrai que ce n'était pas faire grand tort au

comte; car depuis qu'il avait vu sa fille et conversé avec le chevalier d'Argueil, il ne pouvait plus dormir. Alain le savait; mais quand il l'eût ignoré, nous ne croyons pas qu'il eût agi autrement. Ne fallait-il pas que Mme Blanche allât voir le petit monsieur?

Pourtant, un soir, Suzanne attendit vainement jusqu'à minuit la visite quotidienne; nul bruit ne se fit entendre, et la lampe mourut sans avoir éclairé les visages amis qu'elle avait tant de plaisir à revoir. Ce n'était pas la faute d'Alain. Il avait proposé dans la journée à son maître une promenade du côté de Ploërmel, où les Kervan avaient des parents et des alliés, et la partie avait été acceptée. Mais au moment où il allait donner à Blanche le signal du départ, un coup de marteau retentit sur la porte de chêne qui fermait le château du côté du parc, et le chevalier d'Argueil parut.

— Soyez le bienvenu, mon cher hôte, dit le comte en faisant signe à Alain de remettre les chevaux à l'écurie. Je n'osais encore espérer votre retour, et, comme vous le voyez, j'allais sortir. Mais je suis vraiment heureux d'avoir assez tardé pour avoir l'honneur de vous recevoir.

— La course que vous vous disposiez à faire est-elle indispensable? demanda le chevalier, après avoir rendu au comte politesse pour politesse.

— Elle peut sans inconvénient être remise à demain.

— Entrons donc chez vous, monsieur de Kervan; j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Le comte prit un flambeau des mains d'un valet et conduisit le chevalier dans le salon attenant à sa bibliothèque.

— Tout va bien, cher comte, dit celui-ci, dès qu'ils furent assis; j'ai réussi au delà de mes espérances.

— Dieu soit loué! monsieur le chevalier; car la mis-

sion que vous aviez à remplir était sans doute fort importante.

— Fort importante, il est vrai, et surtout fort délicate. Il ne s'agissait de rien moins que de pénétrer dans le camp des Bleus et de nous y recruter des partisans.

— Et vous dites, Monsieur, que vous y avez réussi!

— Quels sont les obstacles dont une ferme volonté ne puisse triompher? répondit modestement le chevalier.

— Pardonnez-moi, Monsieur; mais il fallait ici plus que de la volonté, plus que du courage; il fallait une habileté que le plus grand dévouement ne saurait donner.

— La ruse est de bonne guerre, surtout avec des ennemis comme les nôtres; j'ai eu recours à la ruse.

— J'avoue que je suis curieux des détails d'une semblable expédition.

— Rien de plus simple, mon cher comte. Doué d'un extérieur peu avantageux, j'ai tout bonnement utilisé ce défaut. Après m'avoir nui souvent, soit à la cour, soit auprès des dames, il était bien juste qu'il me servît enfin à quelque chose.

— Je ne devine pas, monsieur le chevalier, dit le comte, se déridant à la vue de la bonne humeur de son hôte.

— Vous êtes trop poli, monsieur le comte. J'ai, vous ne pouvez dire le contraire, une assez laide figure et une tournure peu aristocratique...., surtout quand je veux être tout à fait bonhomme, ajouta le chevalier.

— Voilà ce dont je ne puis juger, dit le comte; car je n'ai vu jusqu'à présent en vous qu'un gentilhomme accompli.

Le chevalier s'inclina avec une grâce qui ne démentait point ce compliment. Ainsi qu'Alain l'avait remarqué, il n'avait ni de beaux traits ni une noble physionomie;

mais ses manières étaient parfaites, et, suivant une expression vulgaire, il sentait son grand seigneur d'une lieue.

— Vous me flattez, cher comte, reprit-il; et ce qui le prouve, c'est que parmi les gens intéressés à me bien étudier, pas un ne s'est avisé de reconnaître en moi le parfum d'élégance et de savoir-vivre que vous voulez y voir; pas un n'a douté que je ne fusse réellement ce que je disais être; et cependant le rôle que j'avais choisi n'était pas flatteur : je m'étais présenté sous le titre de commissaire de la Convention.

— Serait-il possible !... Mais votre brevet, vos lettres de créance ? Il vous en fallait, sans doute; car j'imagine qu'on ne vous a pas cru sur parole.

— Un bonnet phrygien et une écharpe aux couleurs nationales remplacèrent le sauf-conduit que m'avaient pris les Chouans, et voilà précisément où est le triomphe de ma mauvaise-mine. Le général en chef lui-même en fut dupe.

— Vous l'avez donc vu?

— C'est dans sa tente que j'ai trouvé l'homme que je cherchais, un capitaine qui a toute sa confiance.

— Et qui la trahit?

— Au profit de la bonne cause. Nous en penserons dans notre for intérieur ce que nous voudrons, cher comte; mais nous ne pouvons refuser l'aide que la Providence nous envoie.

— Si vous êtes bien sûr de la sincérité de cet homme....

— J'en répondrais comme de moi-même. D'ailleurs, vous pourrez le voir et l'interroger, cher comte.

— Non, monsieur le chevalier, il vaut mieux que je ne le voie point : je n'ai jamais pu déguiser à qui que ce fût ma façon de penser, et je suis, comme disait Philippe de Macédoine, de ces gens grossiers qui nomment

chaque chose par son nom. Ainsi un traître est pour moi un traître et pas autre chose, sa trahison dût-elle avoir pour moi d'immenses avantages.

— Me blâmez-vous donc, monsieur le comte, d'avoir cherché à nous procurer des intelligences dans cette armée ?

— Je n'en ai pas le droit, Monsieur : cela s'est fait de tout temps. Mais quel genre de service nous rendra, je vous prie, cet excellent patriote ?

— Il pourra d'abord nous donner des renseignements précieux sur la force et les mouvements des Bleus, puis nous aider efficacement; car il compte bien faire passer de notre côté les troupes placées sous ses ordres.

— Et cet officier doit venir ici ?

— Oui, monsieur le comte; c'est du moins ce qu'il m'a promis.

— Ainsi nous combattrons côte à côte avec ces gens-là ? Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que nous compromettions la dignité de notre cause en lui donnant de tels soutiens ?

— Cette susceptibilité vous honore, mon cher comte, et mieux que personne je la comprends et je l'apprécie. Mais j'ai reçu des ordres auxquels je dois moi-même immoler mes répugnances. N'est-il pas possible d'ailleurs que ces gens, entraînés dans une fausse route, reconnaissent enfin leur erreur? Et devons-nous les accueillir par le mépris, lorsqu'ils reviennent à nous ?

— Vous avez sans doute raison, monsieur le chevalier; mais je ne sais pourquoi j'ai tant de peine à me ranger à votre opinion. Cette partie que nous allons risquer sera la dernière, ne jetons pas au hasard notre enjeu. Si ce n'était pas les Bleus que cet officier voulût trahir ?...

— Rassurez-vous, comte. Ne vous ai-je pas dit que j'en répondais ?

Le chevalier prononça cette phrase avec un tel accent de fierté blessée, que M. de Kervan, se rappelant soudain de quelle haute mission était investi celui avec lequel il discutait ainsi, s'inclina respectueusement devant lui, en disant :

— Qu'il soit donc fait comme vous le voudrez, monsieur le chevalier ! Nous sommes, moi et les miens, à la disposition du roi, et par conséquent à la vôtre.

— Merci, comte, répondit le chevalier.

— Je vais vous laisser prendre quelque repos, reprit le comte en se levant.

— Nous nous reposerons quand nous serons vainqueurs, dit fièrement le chevalier. Préparons donc notre victoire.

— Je suis prêt à vous obéir.

— Si vous n'avez pas encore fixé le jour où la noblesse du pays doit se réunir auprès de vous, fixons-le ensemble, monsieur le comte.

— Vous plairait-il que ce fût dimanche ?

— Nous sommes au mardi.... Oui, ce sera bien; j'aurai le temps de prévenir le capitaine des Bleus; et si les gentilshommes consultés par nous consentent à l'admettre au milieu d'eux, tous vos scrupules seront levés, je l'espère.

— C'est une concession dont je vous serai fort reconnaissant, monsieur le chevalier. Il nous reste cinq jours, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire prévenir messieurs de la noblesse; mais il est bon de ne point se mettre en retard. Nous partirons dès demain, moi, mon fils et le brave Alain, pour porter en divers lieux votre invitation.

— Ainsi, c'est convenu, à dimanche !

— A dimanche! répéta le comte en saluant son hôte.

Cet entretien avait laissé à M. de Kervan une impression désagréable; il avait besoin d'être seul pour y réflé-

chir. C'était un de ces types devenus bien rares de la vieille noblesse française, la personnification la plus complète de l'honneur et de la vaillance, un de ces hommes loyaux qui ne connaissent d'autre moyen d'arriver au but que de suivre la ligne droite, et dans le cœur desquels il n'y a pas un sentiment dont ils puissent rougir. Sévère pour lui-même, il l'était aussi pour les autres, et, sans qu'il pût s'en défendre, il sentait décroître l'estime qu'il avait d'abord professée pour le chevalier d'Argueil, et il éprouvait une irritation profonde en songeant que le mandataire de ses princes bien-aimés n'avait pas craint de descendre jusqu'à jouer une ignoble comédie. Mais peu à peu cette indignation s'apaisa ; le comte finit par se dire que le chevalier d'Argueil devait avoir de puissants motifs pour agir comme il l'avait fait; car les illustres exilés n'avaient pu confier qu'à un homme digne de tout respect l'insigne honneur de les représenter.

Il n'était guère que deux heures après minuit, quand M. de Kervan, las de se retourner sur sa couche, sans pouvoir trouver le sommeil, descendit à l'écurie, sella lui-même son cheval et partit. Le chevalier veillait encore. Il avait à peine touché du bout des lèvres au repas que le comte lui avait fait servir; puis il s'était mis à feuilleter des journaux qu'il avait rapportés de son voyage et qui devaient le mettre au courant des nouvelles politiques.

Il entendit sortir le comte, et, après s'être assuré que c'était bien lui qui s'éloignait, il se rendit dans la bibliothèque, placée entre son appartement et celui de M. de Kervan.

Derrière un compartiment dont les rayons tournaient sans bruit sur des gonds invisibles, se cachait une porte qu'il connaissait sans doute; car il en fit jouer le ressort sans la moindre hésitation. Une bouffée d'air humide

faillit éteindre la bougie dont il s'était muni; il s'assura qu'il avait sur lui de quoi la rallumer, et il s'engagea dans l'escalier sur lequel ouvrait cette porte secrète.

Il n'y avait guère de château qui ne possédât quelqu'une de ces issues mystérieuses par lesquelles on pouvait s'échapper en cas d'alarme, et Kervan, autrefois fortifié, comme nous l'avons dit, avait des souterrains où toute la population du voisinage avait plus d'une fois trouvé asile, pendant les longues guerres dont la Bretagne avait été le théâtre. Ces souterrains, auxquels conduisaient trente marches de pierre, formaient plusieurs salles dont les voûtes étaient soutenues par d'énormes piliers, ménagés dans le roc sur lequel le manoir était assis. Par un assez large corridor, qui allait s'enfonçant dans le sol, la dernière de ces salles aboutissait à une lande couverte d'ajoncs vigoureux, derrière lesquels se cachait, tout semblable aux autres pierres druidiques éparses dans cette plaine inculte, le dolmen qui fermait l'entrée du souterrain. Au milieu de sa longueur, le corridor formait un coude. En appuyant d'une certaine façon sur une saillie peu visible de cet angle, on découvrait un second passage, beaucoup plus étroit que le premier, et l'on arrivait, en gravissant une pente douce, à une petite porte, d'où l'on entendait la vague mugir à ses pieds. Des marches assez grossièrement ou plutôt assez habilement taillées, pour qu'on ne les distinguât pas des autres aspérités de la falaise, conduisaient au bas du rocher que la mer venait battre. Un câble à nœuds, retenu au dedans du passage par un énorme anneau de fer, aidait à faire cette périlleuse descente.

Le chevalier d'Argueil s'orienta sans aucune peine dans cette espèce de labyrinthe, où venait encore se croiser le chemin suivi par Yvonne, le jour de l'arrestation de la bonne demoiselle; il parcourut sans hésitation le passage qui conduisait à la lande, revint sur ses pas,

posa la main sur le ressort qui devait lui ouvrir la seconde issue, et s'arrêta quelques instants à regarder la mer.

Ce n'était pas cependant que ce grand spectacle l'impressionnât ou que la sublime voix des flots dît quelque chose à son cœur; mais il livrait à la brise humide de l'Océan son front, sous lequel bouillonnaient de tumultueuses pensées.

— Tout est bien comme je le croyais, dit-il enfin, et depuis tant d'années, rien ici n'a changé. Je n'aurai donc pas à modifier mon plan.

Le chevalier remonta chez lui, et, tantôt écrivant, tantôt rêvant, il laissa venir le matin sans songer à se coucher, et il ouvrit toute grande la fenêtre de sa chambre, afin de respirer à l'aise. Comme il se penchait à cette fenêtre, pour savoir si l'on s'éveillait au château, il aperçut Blanche, qui rentrait furtivement de la métairie, où elle avait couru bien avant le jour; car elle aussi avait entendu partir le comte.

— M[lle] de Kervan! dit le chevalier. Ah! cette fois, c'est bien elle. Je la reconnais.... Elle a la fière démarche et le doux visage de sa mère, la belle Renée de Presmes, que j'aurais sans doute épousée, si le comte de Kervan ne se fût mis sur les rangs pour l'obtenir. J'ai toujours, par malheur pour moi, rencontré cet homme sur mon chemin. Si jeune que j'aie été, je l'ai toujours entendu citer comme un modèle que je devais imiter; et qui pourrait compter ce que ses prétendues vertus m'ont valu de réprimandes et de punitions de la part du marquis de Bertheville, mon grand-oncle et le sien? Aussi je n'avais pas quinze ans, que la jalousie me le faisait détester. Mais ce fut bien autre chose, quand il obtint le régiment qui m'avait été promis, et que, deux ans après, notre oncle, sous le prétexte ridicule que je ne serais jamais qu'un dissipateur, lui laissa tout son bien, moins

une somme de 100,000 livres, qui devait m'être comptée, si je consentais à m'expatrier. Tant qu'il me resta quelques bribes de l'héritage paternel, je me gardai bien de réclamer ce legs, ne me sentant pas le moindre désir de quitter la France; et quand tout eut disparu, je résolus de me marier. Renée de Presmes était une très-riche héritière; de plus, elle était orpheline. Elle ne me reçut ni mieux ni plus mal que ses autres prétendants. J'avais plus d'esprit qu'eux, je puis le dire sans me flatter; j'avais surtout plus grand besoin de la dot de Renée; j'aurais sans doute réussi à me faire agréer, si son tuteur ne lui eût présenté le comte de Kervan. Nom, fortune, position, avantages extérieurs, le comte possédait tout cela; il avait en outre ce qui me manquait, à moi, la réputation d'un parfait gentilhomme. Je fus éconduit et je vis les beaux domaines de Presmes réunis à ceux de Kervan. Je réclamai les 100,000 livres que le marquis m'avait laissées, et, pour les toucher, je m'engageai à passer en Amérique; mais je ne me pressai point de m'embarquer et je me rendis à Paris. Les 100,000 livres durèrent dix-huit mois, au bout desquels il fallut songer à partir. Je revins en Bretagne, décidé à prendre passage sur le premier bâtiment en partance. Ma mauvaise étoile me conduisit au pardon du Folgoat. Le comte y était aussi : il y promenait orgueilleusement la belle Renée et les trois fils dont elle l'avait rendu père. Tout en lui respirait le bonheur, tandis que moi, ruiné, criblé de dettes, seul au monde, j'étais réduit à fuir mon pays.... Le souvenir de cet homme était une épine qui s'enfonçait à chaque instant dans mon cœur; sa vue m'exaspéra. Je voulus me cacher, il vint à moi et m'adressa d'amicales paroles, lui, mon ennemi mortel. Cette ironie acheva de me rendre fou; je tirai mon épée et la dirigeai contre sa poitrine. La foule me désarma, et j'entendis retentir à mon oreille l'odieux nom d'as-

sassin. Je parvins à m'échapper; mais j'étais déshonoré. Je gagnai les colonies; j'y retrouvai même une famille. Mais je n'étais pas né pour vivre dans la dépendance et la médiocrité. Au prix d'un crime, je devins riche, riche et libre.... Oui, ce fut un crime, un crime infâme.... Je tâchais d'oublier; mais en une nuit, l'immense fortune que je m'étais appropriée s'engloutit; je revins en France plus pauvre que jamais, et mon premier soin fut de m'informer du comte. Je n'avais plus qu'un désir, plus qu'un espoir, lui faire payer chèrement les déceptions, les douleurs, les remords qui ont pesé sur ma vie. Une fois déjà j'ai cru tenir ma vengeance, elle m'a échappé; mais le moment est venu de la ressaisir. Le comte m'a ruiné, je le ruinerai; il m'a exilé, je l'exilerai; il m'a fait jeter le mépris à la face, il saura ce que c'est que le mépris des siens; il m'a pris la femme que j'avais choisie, je lui prendrai sa fille. La lui prendre.... Allons donc! C'était bon pour le citoyen Décius; il vaut bien mieux qu'il me la donne, et il me la donnera. Que pourrait-il refuser à celui que Son Altesse Royale honore de tant de confiance? Mais j'y songe.... Je suis chevalier de Malte, et mes vœux....

Le chevalier en était là de son monologue, lorsqu'il crut entendre du bruit dans l'antichambre. Il se leva et alla ouvrir.

— C'est toi, mon gars, dit-il en apercevant Alain, qui, malgré le hâle dont ses joues étaient couvertes, se mit à rougir comme une jeune fille.

— Oui, monsieur le chevalier, c'est moi, répondit Alain. Je venais vous offrir mes services; mais j'ai cru vous entendre causer, et, de peur de vous déranger, j'allais sortir.

— Et tu as heurté ce meuble en t'éloignant?

— Une maladresse dont je vous demande pardon, monsieur le chevalier.

Pour la première fois de sa vie qu'Alain avait eu la fantaisie d'écouter aux portes, il n'avait pas été heureux; son trouble venait de dénoncer sa faute, et pour surcroît de déplaisir, il n'avait rien entendu. Le chevalier feignit de ne s'apercevoir de rien, il fit entrer Alain et lui demanda quelle était la jeune personne qu'il venait de voir se glisser dans le pavillon situé en face de ses fenêtres.

— Ce pavillon, c'est ma grand'mère qui l'habite, en compagnie de ma sœur, dit Alain; mais comme Suzanne n'est pas au château pour le moment, ce ne peut être que notre demoiselle que monsieur le chevalier a vue.

— S'il faut te dire la vérité, j'en étais sûr. Mais que va donc faire chez ta grand'mère Mlle de Kervan?

— Voir la pauvre vieille Yvonne, la distraire, la soigner, ni plus ni moins que si c'était sa propre mère. Vous ne savez donc pas, Monsieur, que la chère demoiselle est bonne comme les anges du paradis?

— Comme son père doit l'aimer!

— Il n'est pas le seul. Qui donc pourrait ne pas aimer Mlle Blanche? Ah! bien, oui, ne pas l'aimer... Parlez à qui vous voudrez dans le village; hommes, femmes, enfants, tout le monde la porte aux nues.

— Elle n'a pas toujours habité ce manoir?

— Non, et les pauvres gens du pays s'en sont bien aperçus.

— Tu dis qu'elle est charitable?

— Si elle l'est!... Ah! monsieur le chevalier, il faut la voir toucher de ses belles mains blanches les mains des malades, arranger leur lit, préparer leur breuvage; il faut voir ses beaux yeux tout pleins de larmes, quand elle se penche vers eux; il faut entendre les bonnes paroles qu'elle leur dit, pour comprendre comme on l'aime et comme on la bénit.

— Tout ce que tu dis là m'inspire le désir de pré-

senter mes hommages à cette noble demoiselle.

— J'oubliais d'ajouter, reprit Alain, que depuis quelque temps la chère demoiselle est souffrante et ne reçoit personne.

— Qui sait si elle ne fera pas une exception en ma faveur, si je prie M. de Kervan de me présenter à elle ?

— Tenez, monsieur le chevalier, voilà mon maître qui rentre. Sans doute il n'a pas rencontré plus de difficultés que moi. Partout où j'ai été, je n'ai eu qu'un mot à dire : « A dimanche ! » et qu'une seule réponse à recevoir : « On y sera. »

Quelques minutes plus tard, le comte se faisait annoncer chez son hôte.

— Tout est réglé, Monsieur, lui dit-il, et je ne crois pas que personne manque au rendez-vous.

— Il ne me reste donc qu'à y convoquer mes alliés.

— Faites, Monsieur, tout ce que vous croirez devoir faire.

— Je serais désolé, monsieur le comte, de ne voir dans cette réponse qu'un acte de condescendance bien pénible pour vous, peut-être.

— Non, monsieur le chevalier, la réflexion a fait taire mes scrupules; avec des ennemis comme les nôtres, la ruse est de bonne guerre.

— A merveille, monsieur le comte. Vous me voyez d'autant plus charmé d'avoir pu vous ramener à mon sentiment, que j'ai été sur le point d'en changer. Oui, cher comte, ma confiance en vous est si grande, que j'ai douté de moi-même, quand j'ai vu que vous, l'honneur personnifiée, vous ne vous rangiez à mon avis qu'avec répugnance.

— Je ne mérite pas ces éloges, monsieur le chevalier; mais je n'y suis pas moins fort sensible.

— Qui enverrons-nous au camp des Bleus ?

— Voulez-vous que j'y aille ?

— Vous, monsieur le comte? Oh! non, certes. Votre grand air, votre noble physionomie vous dénonceraient à nos ennemis, dont plus d'un sans doute vous a remarqué dans les combats, où vous vous épargniez si peu. D'ailleurs, notre complice est jeune....

— Et la société d'un vieillard ne le séduirait guère. Envoyons donc mon fils.

— Je ne vous l'aurais pas proposé, monsieur le comte; car il peut y avoir des dangers à courir.

— C'est parce que je le crois que je m'étais offert à remplir cette mission.

— Les Kervan cherchent le péril, comme beaucoup cherchent la gloire.

— Non, Monsieur, mais ils ne savent pas le fuir. Mon fils partira quand vous voudrez.

— Ce sera donc demain.

— Demain, soit. D'ici-là, Monsieur, j'aurai l'honneur de m'acquitter un peu mieux que je n'ai pu le faire jusqu'à présent des devoirs de l'hospitalité. Mais vous savez pourquoi j'y ai manqué, et j'ose compter sur votre indulgence.

— Je n'ai regretté de cette royale hospitalité dont se piquent les gentilshommes bretons qu'une seule chose, c'est de n'avoir pu déposer mes hommages aux pieds de la demoiselle de Kervan.

— Ma fille regrettera comme elle le doit, monsieur le chevalier, de ne pouvoir vous faire les honneurs du manoir paternel; mais de graves motifs m'empêchent de souscrire à votre demande.

— Je ne pousserai pas l'indiscrétion jusqu'à vous prier de me les faire connaître; cependant....

— Cependant mon refus vous étonne, et je le comprends.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais on m'a parlé avec tant d'éloges de Mlle de Kervan, que j'avais

osé concevoir des espérances, former des projets.... Enfin, monsieur le comte, j'avais rêvé pour mon neveu, le vicomte d'Argueil, l'honneur d'une alliance avec votre illustre maison. C'est un rêve ambitieux, insensé peut-être: notre nom n'a pas l'éclat du vôtre....

— Mais cet éclat, Monsieur, vous le lui donnerez. Songez donc à ce que vous êtes. C'est avec joie, avec bonheur, que j'accepterais pour gendre monsieur le vicomte d'Argueil; mais....

— Mais?...

— Ne m'en demandez pas davantage, je vous en supplie. Ramenons en France nos souverains légitimes, et ce sera moi alors qui vous demanderai si monsieur le vicomte veut encore épouser ma fille, dit le comte en essuyant la sueur qui perlait sur son front glacé.

Olivier vint mettre fin à cet entretien si pénible pour M. de Kervan. Il rendit compte au chevalier de sa démarche auprès des gentilshommes qu'il avait été chargé de voir et reçut ses instructions pour celle qu'il devait entreprendre le lendemain.



XIX.

Olivier dormait depuis trois heures à peine, quand une main, se posant sur la sienne, le réveilla brusquement. Il reconnut le chevalier d'Argueil et lui souhaita la bienvenue.

— Debout! monsieur le vicomte, dit le chevalier; dans quelques instants il fera jour, et vous avez aujourd'hui une longue traite à fournir. Je vous apporte mes dernières instructions; vous les lirez à loisir.

— Il suffit, Monsieur, répondit Olivier en prenant un paquet cacheté que le chevalier d'Argueil lui présentait.

— La première feuille seulement est pour vous, vicomte, reprit le chevalier; vous remettrez à celui que vous allez quérir la seconde enveloppe et le pli qu'elle contient.

— Comment le reconnaîtrai-je? demanda le jeune homme.

— Vous vous ferez conduire auprès du général en chef, et vous lui demanderez où vous pourrez trouver le capitaine Lambert. Il vous l'indiquera, cet officier étant l'un de ses amis. Vous aborderez le capitaine Lambert en lui disant : *Souvenir!* Il vous répondra : *Vengeance!* et se

mettra immédiatement à vos ordres. Si vous oubliiez le mot de reconnaissance, vous le trouveriez là, ainsi que les autres indications nécessaires, dit le chevalier en désignant les papiers qu'Olivier serrait dans son portefeuille. Mettez ceci dans votre poche, ajouta-t-il, c'est votre sauf-conduit. Et maintenant, vicomte, en route; car le temps presse.

— Soyez tranquille, Monsieur, je ferai diligence.

— Adieu et bonne chance!

Le meilleur cheval des écuries du comte attendait Olivier à la porte du pavillon; il sauta en selle et partit au galop; mais, en passant devant la métairie de Nicolazic, il ralentit le pas de sa monture, de peur de réveiller Suzanne et l'enfant dont elle était la gardienne. A sa grande surprise, un cheval, attendant son cavalier, était attaché à la porte de la grange; et pendant qu'Olivier se demandait quel pouvait être ce visiteur matinal, Alain sortit de la métairie et enfourcha le bidet.

— C'est toi, Alain? dit-il en se retournant. Où vas-tu donc ainsi?

— Ah! pour ça, notre jeune monsieur, bien sûr que je n'en sais rien; mais je n'ai pas besoin de le savoir, puisque vous êtes là pour me conduire.

— Tu viens donc avec moi?

— Est-ce que ça vous étonne ou vous fâche, monsieur Olivier?

— Tu sais bien que ta présence ne peut pas m'être désagréable.

— J'en suis bien aise, monsieur le vicomte; mais si c'était le contraire, vous seriez bien obligé de me supporter tout de même.

— Tu me suivrais malgré moi? dit le jeune homme en souriant.

— Malgré vous et malgré tout le monde, oui, monsieur le vicomte.

— Ah! je comprends : tu obéis à mon père.

— Peut-être bien que je lui désobéis, au contraire. Il ne me croit guère chevauchant à vos côtés; il pense plutôt que je ronfle, à l'heure qu'il est, dans l'antichambre du chevalier d'Argueil, le maître qu'il m'a donné. Ah! bien oui, je resterais là comme un fainéant, pendant que le vicomte de Kervan, mon vrai maître, celui-là, galope tout seul sur les chemins! Avec cela qu'ils sont sûrs, les chemins.... Mais soyez tranquille, monsieur Olivier; monsieur le comte ne m'en voudra pas de vous avoir accompagné sans sa permission; car j'ai bien vu hier qu'il avait grande envie de m'en donner l'ordre; et tenez, quand il ne me verra pas ce matin, je parie qu'il devinera sans peine où je suis.

— Si mon père avait voulu me donner un compagnon de voyage, qui donc aurait pu l'en empêcher?

— Les pères peuvent bien trembler tout bas pour leurs fils; mais l'orgueil leur fait faire bon visage. Et puis, vous direz ce que vous voudrez, monsieur Olivier, malgré tout le respect que je vous dois et que je vous porte, je ne vous quitterai pas.

— C'est une véritable escapade d'écolier que tu veux faire là, mon cher Alain; mais tu y renonceras, dans la crainte de mécontenter mon père et de donner au chevalier d'Argueil une triste opinion de mon courage.

— Dieu merci! monsieur le vicomte, vous avez fait vos preuves, et ce n'est pas de l'opinion du chevalier d'Argueil que vous devez vous soucier beaucoup.

— Prends garde, Alain, tu insultes l'hôte de Kervan.

— Si vous ne voulez pas que j'en parle, je me tairai; mais, voyez-vous, monsieur Olivier, j'ai mes idées, et c'est pour cela que je veux aller avec vous, et que j'irai, à moins que vous ne m'en empêchiez, en me cassant la tête d'un coup de pistolet.

— Allons, mon pauvre Alain, tu es fou. Chasse bien vite les chimères qui te troublent la cervelle, donne-moi une poignée de main, et retourne au château.

— Impossible, monsieur Olivier; je n'y rentrerai qu'avec vous.

— Pas d'enfantillage, Alain; va-t'en, je le veux.

— Je suis tout honteux de vous résister, notre jeune monsieur; mais je ne peux pas m'en aller. D'ailleurs j'ai juré de ne pas vous quitter un instant, et vous ne voudriez pas me faire manquer à mon serment.

— La raison me paraît bonne; mais à qui donc as-tu fait ce serment?

— Voici la chose, monsieur Olivier. J'ai raconté à Suzanne ce que j'avais sur le cœur, et là-dessus elle m'a répondu : « Alain, si grand'mère pouvait encore te donner des ordres, elle te dirait: « Notre monsieur n'a plus « qu'un fils, notre demoiselle n'a plus qu'un frère; il faut « veiller sur le dernier des Kervan. » La petite parlait trop bien pour n'être pas écoutée, et j'ai juré, voilà.

— Bonne Suzanne! dit Olivier touché.

— Il ne faut pas dire : Bonne Suzanne! pour si peu de chose. Elle ne fait que son devoir; car elle sait bien que si depuis deux cents ans nous mangeons votre pain, depuis ce temps-là aussi il n'y a pas un de nous qui n'ait été prêt à donner sa vie pour celle des vôtres.

— J'ai dit : Bonne Suzanne! J'aurais dû dire : Bonne et noble famille! excellents cœurs, qui paient par un dévouement absolu l'affection qu'on leur témoigne!

Le vicomte était ému; il connaissait depuis longtemps Yvonne et ses enfants; il savait tout ce qu'on pouvait attendre d'eux; mais l'habitude ne l'empêchait pas de recevoir avec reconnaissance les preuves de leur attachement. Élevé selon les traditions de sa famille, qui, après Dieu et le roi, ne révérait et n'aimait rien autant que son blason, il ne croyait pas cependant qu'à cause de sa no-

blesse, tout honneur et tout dévouement lui fussent dus. Jamais aucun des écrits précurseurs de la révolution n'était tombé sous ses yeux et n'avait pu jeter dans son esprit le germe des idées nouvelles; pourtant personne mieux que lui ne faisait justice des préjugés de sa caste. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il avait appris à lire dans le catéchisme, et le second livre qu'on lui avait mis entre les mains était l'Évangile. Ce livre divin était demeuré le sujet de ses méditations; il avait appris, en le relisant sans cesse, à estimer à leur valeur les distinctions de ce monde; il y avait puisé la conviction de l'égalité des hommes, et admiré l'excellence de ce précepte sublime : « Aimez-vous les uns les autres. »

Nourri de cette pure et sainte morale, il prenait en pitié les vices de l'humanité; plein d'horreur pour le crime, il pardonnait aux criminels et n'ouvrait point son cœur au désir de la vengeance. Il aimait la paix et souffrait d'avoir à porter les armes, lui qui n'avait jamais songé à parcourir un champ de bataille que pour y porter des consolations; mais il connaissait ce commandement de la loi : « Honore ton père et ta mère! » Il le connaissait et s'y soumettait de bonne grâce, sa modestie lui persuadant que si quelqu'un se trompait, ce n'était pas son père, mais bien plutôt lui-même.

Alain, ayant enfin obtenu la permission d'accompagner son jeune maître, et le voyant préoccupé, se mit respectueusement à sa suite, et le laissa galoper pendant plus de deux heures, sans le troubler dans sa rêverie. Elle eût duré peut-être encore longtemps; mais Alain aperçut une auberge qu'il connaissait, et il dit à Olivier :

— S'il vous plaisait d'arrêter un peu, monsieur le vicomte, je crois que nos chevaux ne seraient pas fâchés de goûter l'avoine de maître François Bernard. C'est un brave homme; on peut entrer chez lui sans crainte; et comme il n'y a pas d'autre auberge à plus de trois lieues

à la ronde, notre monsieur fera bien de s'y reposer un peu.

Olivier trouva le conseil bon à suivre; il entra dans l'hôtellerie, s'assit près du foyer, et, se rappelant les ordres du chevalier d'Argueil, il ouvrit le papier dont il devait prendre connaissance et le parcourut, pendant qu'Alain surveillait les apprêts d'un frugal repas.

Le vicomte savait déjà que celui qu'il allait chercher était décidé à déserter son drapeau, et il connaissait trop bien le pays pour avoir besoin de consulter l'itinéraire tracé par le chevalier. La lecture de ces instructions ne lui apprit donc rien, sinon qu'il importait au succès de sa mission qu'il se tînt sur la réserve avec l'officier, et que leur conversation demeurât étrangère à la guerre et à la politique.

— Nous ne parlerons beaucoup ni de cela ni d'autre chose, pensa Olivier; je crois que ce monsieur ne me sera pas fort sympathique, et le silence ne me coûtera guère.

On se remit en route. De Kervan à l'auberge de maître Bernard, nos voyageurs n'avaient rencontré personne; mais quelques heures après l'avoir quittée, ils commencèrent à voir des uniformes rôder dans la campagne. Une dizaine d'hommes, commandés par un sergent, les ayant croisés, celui-ci s'approcha du vicomte, qui exhiba aussitôt le sauf-conduit que lui avait remis le chevalier d'Argueil. Le sergent fit le salut militaire et passa outre.

— Chargeons-les, monsieur le vicomte. A nous deux nous en viendrons à bout, dit Alain, qui, depuis un instant, caressait de l'œil et de la main sa carabine.

— Continuons notre chemin, répondit Olivier.

Alain supporta cette première épreuve assez patiemment et suivit son maître sans rien dire; mais bientôt, apercevant à travers champs quatre autres soldats, il

voulut s'élancer vers eux. Olivier le retint encore; et la même chose s'étant renouvelée à plusieurs reprises, il fallut que le vicomte menaçât le zélé royaliste de toute sa colère, pour l'obliger à se tenir tranquille.

— Mais, Monsieur, dit Alain, chaque fois que j'ai eu l'honneur d'accompagner monsieur le comte, nous n'avons pas manqué l'occasion de faire le coup de fusil, comme c'est le devoir d'un vrai Chouan.

— Mon père courait la campagne en partisan; moi, je voyage en parlementaire. D'ailleurs, je t'avoue, mon cher Alain, que je sens le cœur me manquer, quand il faut que j'ajuste comme une bête fauve un homme qui, ne voyant pas le danger, ne peut se mettre en défense.

— Ça c'est vrai, monsieur Olivier, le cœur bat tout de même; quand je veux tirer, j'ai du mal de ne pas crier gare, et je ne peux pas me cacher dans un fossé ou derrière un buisson, comme c'est l'usage parmi nous. Après tout, c'est une bêtise; car ces coups-là, les Bleus nous les rendent bien, et ils se cacheraient encore mieux que nous, s'ils connaissaient le terrain comme nous le connaissons.

— C'est possible; mais tiens-toi pour dit qu'aujourd'hui je ne veux pas me battre.

— Pourtant si l'on nous attaque....

— Si l'on nous attaque, nous nous défendrons. Mais je t'engage à ne pas te bercer de cette espérance; car si je ne me trompe, nous n'aurons pas, d'ici au camp, la moindre distraction de ce genre.

— D'ici au camp, notre monsieur?... Vous avez dit d'ici au camp?...

— Mais oui, dit le comte en souriant. Nous allons faire une visite à nos ennemis, rien que cela.

— Et c'est le chevalier d'Argueil qui vous y envoie?... Ah! Monsieur, tournons bride, je vous en supplie.

— Aurais-tu peur de MM. les Bleus?

— Bah! il y a longtemps que je compte être envoyé devant le bon Dieu par l'un d'eux; mais c'est pour vous, monsieur Olivier, pour vous seul que j'ai peur. Tenez, croyez-moi, mon cher maître, il y a quelque piége là-dessous.

— Silence, Alain! Je ne souffrirai pas que tu soupçonnes notre hôte, notre ami....

— Tout ce qui vient de cet homme-là m'est suspect. Pour l'amour de Dieu, monsieur Olivier, retournons au château.

— Voilà comme tu tiens à l'honneur des Kervan. J'ai accepté une mission, ne faut-il pas que je la remplisse?

— Oui; mais si celui qui vous l'a confiée n'a eu d'autre dessein que de vous envoyer à la mort....

— Tant pis pour lui; je mourrai du moins en faisant mon devoir. Mais rassure-toi, j'ai la certitude de ne courir aucun danger. Si cependant tu ne veux pas m'accompagner jusqu'au terme de mon voyage, tu es libre.

— Voilà une mauvaise parole, monsieur Olivier, dit Alain tristement.

— J'ai tort, mon ami, pardonne-moi, répondit Olivier en lui tendant la main.

— Et vous voulez qu'on ne se fasse pas tuer pour vous! s'écria le bon serviteur en essuyant deux larmes qui roulaient dans ses yeux.

Toutefois, ne renonçant pas encore à faire partager au vicomte la défiance que lui inspirait le chevalier d'Argueil, il lui parla de l'étrange ressemblance qu'il avait remarquée entre le chevalier et le baron de Karadouëc; il lui raconta l'histoire de ce Karadouëc, que le jeune homme ignorait complétement, mais qui, sans doute, ne produisit pas sur lui grande impression; car, après avoir laissé le fidèle Alain causer tout à son aise, il lui dit tranquillement:

— Marchons plus vite, mon ami, nous avons perdu vingt minutes.

Alain piqua des deux sans murmurer, et une heure après le lever de la pleine lune, ils arrivèrent au camp des Bleus, dans lequel ils pénétrèrent sans difficulté. Le vicomte ne s'en étonna pas; mais Alain sentit redoubler son inquiétude.

— Il n'est guère possible, pensait-il, qu'un général laisse pénétrer au milieu de son armée des gens dont il ne serait pas parfaitement sûr, et j'ai grande idée que si le chevalier d'Argueil trompe quelqu'un, c'est nous. Quand j'essaierais encore d'empêcher monsieur Olivier de se fourrer dans ce guêpier, il ne m'écouterait pas ; il vaut donc mieux le suivre sans rien dire et avoir l'œil aux aguets.

Mais Alain ne vit rien qui pût justifier ses craintes : les soldats les regardaient passer sans interrompre, l'un sa chanson, l'autre le fourbissage de ses armes, celui-ci sa pipe, celui-là sa partie de cartes. Les sentinelles qui gardaient la tente du général en chef, après avoir jeté les yeux sur le sauf-conduit dont Olivier était porteur, s'écartèrent pour le laisser passer; mais elles recroisèrent la baïonnette devant Alain.

— Ah! c'est donc ici..., se dit le brave garçon, préoccupé des dangers que courait son maître. Et moi, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer ?

— Reste là, mon ami, dit Olivier; ta présence m'est inutile.

En même temps il lui recommanda, d'un geste et d'un coup d'œil, de surveiller ce qui se passerait au dehors de la tente, et lui fit comprendre que s'il y avait quelque péril, ce serait de là qu'il viendrait. C'était le meilleur ou plutôt l'unique moyen d'obtenir qu'Alain se résignât à se séparer de son maître, et ce moyen réussit complétement.

— Général, dit le vicomte en s'approchant d'un jeune officier qui s'était retourné vers lui, en l'entendant entrer, te plairait-il de me faire conduire vers le capitaine Lambert, pour lequel je suis chargé des ordres du citoyen commissaire?

— Ce n'est pas moi qui suis le général en chef; le voici, répondit l'officier en désignant Hoche; mais c'est moi qui suis le capitaine Lambert.

Ce nom ne sortit de ses lèvres qu'avec effort; et Olivier s'en fût aperçu, s'il eût conservé son sang-froid habituel; mais il était tout entier à l'étonnement de trouver dans le traître qu'il était venu chercher un beau jeune homme au regard franc et hardi, à la physionomie pleine de douceur et de noblesse.

— Je désirerais te dire quelques mots en particulier, citoyen capitaine, reprit-il.

— Je suis prêt à te suivre, si toutefois mon général le permet, répondit l'officier.

— Va, fit le généralissime, qui regarda seulement alors l'envoyé du délégué de la Convention. Peste! ajouta-t-il, à part lui, ce misérable Lambert n'a pas mal choisi son messager : un vrai gentilhomme, celui-là, j'en répondrais. Te reverrai-je, capitaine? demanda-t-il à son ami.

— Ne compte pas sur moi; je puis partir d'un moment à l'autre pour me rendre à mon poste, et je te fais mes adieux.

Hoche tendit la main au capitaine; mais celui-ci lui ayant fait un signe d'intelligence, il changea cette amicale démonstration en un geste de commandement.

— Va, répéta-t-il, et bonne chance.

— Tu as le mot d'ordre? demanda l'officier au vicomte, en sortant de la tente.

— Souvenir! dit Olivier.

— Vengeance! répondit le capitaine.

— Voici les dépêches que m'a remises pour vous le citoyen Lambert.

— Donne, et tutoie-moi tant que nous serons dans le camp; ailleurs tu feras comme tu voudras.

— Est-ce lui? demanda Alain à son maître.

— C'est lui. Te déplaît-il autant que le chevalier d'Argueil?

— Il a presque aussi bon air que vous, notre monsieur. C'est quelque fils de famille qui aura été entraîné par ces gueux de patriotes, et qui reconnaît enfin son erreur. A tout péché miséricorde.

— Silence! dit Olivier. Il est imprudent de parler ainsi de ceux qui nous tiennent entre leurs mains.

— Vous pourriez dire leurs griffes : ces gens-là sont des démons, et non pas des chrétiens comme vous et moi.

— Partons, citoyen, dit le capitaine en revenant vers Olivier. Malgré votre déguisement, vous ne seriez pas longtemps en sûreté dans le camp, mon gentilhomme, ajouta-t-il à voix basse. Voilà déjà qu'on vous observe.

En effet, plusieurs soldats paraissaient examiner le vicomte avec une soupçonneuse attention.

— Hé! l'Étonné, reprit le capitaine en apercevant au milieu du groupe des curieux le brave soldat qu'il avait promis d'emmener.

— Présent, mon capitaine! répondit l'Étonné.

— Conduis jusqu'au bout du village le fils du citoyen commissaire, qui retourne auprès de son père, chargé des dépêches du général en chef.

— Le fils du citoyen délégué! murmura-t-on.

Et personne ne songea plus à suspecter la tournure aristocratique du jeune vicomte.

— On y va, capitaine, dit l'Étonné. Viens, citoyen Lambert.

— Le capitaine ne s'appelle pas plus Lambert que

moi ni le chevalier d'Argueil, pensa Olivier. Après tout, peu m'importe son nom.

— Le temps d'achever la lecture de ces instructions, et je suis à vous, dit l'officier.

Mais à peine Olivier s'était-il éloigné de quelques pas, que le capitaine rentra sous la tente du général en chef.

— Nous ne nous reverrons peut-être plus, lui dit-il. Embrassons-nous, mon ami.

— A la bonne heure donc! La poignée de main que j'avais voulu te donner, et que tu avais refusée, m'était retombée sur le cœur. Adieu, cher ami, et bon voyage!

— Merci. A propos, tu n'oublieras pas, quoi qu'il arrive, que tu m'as donné carte blanche.

— Va donc! Est-ce que je ne connais pas ta bravoure et ta loyauté?

— Adieu, Hoche, adieu, mon ami.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent une seconde fois avec effusion. Le capitaine s'éloigna, et, pressant le pas, il rejoignit Olivier et son guide devant la dernière maison d'un village dont tous les habitants s'étaient enfuis à l'approche des Bleus.

— Je suis à vos ordres, Monsieur, dit-il en saluant courtoisement le vicomte.

— On m'a recommandé la plus grande diligence, partons donc, répondit Olivier.

L'Étonné alla se placer à côté d'Alain, et la cavalcade reprit sa course. Le trajet fut longtemps silencieux. La prudence avait été conseillée à l'officier comme au gentilhomme; et quoique l'Étonné eût grande envie de faire connaissance avec son nouveau compagnon, il trouvait la mine d'Alain si peu engageante, qu'il ne savait trop comment lier conversation, surtout après la défense qui lui avait été faite de parler de la guerre, sujet qu'il affectionnait tout particulièrement.

— Quel diable de pays! dit-il enfin en traversant une

lande dont le sol se dérobait sous les pieds des chevaux.

Alain, qui ne trouvait rien de beau comme sa Bretagne, releva la tête et toisa impérieusement le soldat.

— Ah! çà, reprit l'Étonné, qu'est-ce que tu as donc à me dévisager comme ça? Est-ce que par hasard je t'aurais manqué sans le vouloir, en me plaignant de ce fichu pays? Allons, je devine, tu es Breton, pas vrai?

— Oui, je suis Breton, répondit Alain.

Il allait ajouter: Et je suis Chouan; mais il se rappela les recommandations d'Olivier et il se mordit les lèvres.

— Si c'est ainsi, excuse-moi, camarade, reprit l'Étonné. Ce que j'en ai dit n'était pas pour t'humilier. Breton, Normand, Alsacien, l'un vaut l'autre, pourvu qu'on soit honnête homme. Voilà mon avis. Mais chaque oiseau trouve son nid beau, dit-on dans mon pays, qui est Toul, en Lorraine, un joli pays, celui-là, où l'on récolte du vin qui vaut bien le cidre et la bière, et du froment qui me paraît supérieur au blé noir. Mais soit! mon intention n'a pas été de te vexer, au contraire; car je peux bien dire que ta figure me revient.

— C'est bien heureux pour moi, dit Alain avec un peu d'ironie.

— Mais oui, c'est toujours un bonheur d'avoir une figure qui revienne aux honnêtes gens. Moi d'abord, c'est là-dessus que je juge mon monde. Je confierais ma bourse, si j'en avais une, car pour l'instant, bonsoir! je confierais ma vie, plus que ça, mon honneur, au porteur d'une face qui me va, tandis que je ne mettrais pas un rouge liard entre les mains d'un homme dont le physique me déplaît.

— Je suis un peu de cet avis-là, dit Alain, qui pensait au chevalier d'Argueil.

— Ainsi, continua l'Étonné, ce petit jeune homme que voilà, côte à côte avec mon capitaine, me convient tout à fait, au lieu que son père.... Enfin, suffit!

— Son père?... fit Alain, tout prêt à soutenir le comte de Kervan.

— Eh! oui donc, son père, le citoyen Lambert, quoi!... Parbleu! tu le connais sans doute aussi bien que moi, ce particulier-là.

Alain rougit et eut besoin de toute sa prudence pour ne pas défendre son jeune maître d'une telle parenté.

— Allons, je ne suis qu'un maladroit, dit l'Étonné. Voilà que je te fâche encore. Sur quelle herbe ai-je donc marché ce matin? Prends que je suis un animal, si tu veux; mais ne me garde pas rancune.

— Vous pouvez bien dire tout ce que vous voudrez du citoyen Lambert, je ne tiens guère à lui, je vous en réponds. Mais vous le connaissez donc, vous?

— Belle question! Qui est-ce qui ne le connaît pas. Ah! si tu me demandais qui est-ce qui l'aime, ce serait un peu différent.

— Que vous a-t-il donc fait, pour que vous lui en vouliez ainsi?

— A moi rien; mais à nos officiers, à notre général, un brave jeune homme, celui-là.... Enfin, suffit, je m'entends.

— Mais je ne vous entends pas, moi, dit Alain.

— Bah! tu me devines, c'est la même chose.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Un commissaire de la Convention, c'est la bête noire des généraux comme des soldats: des généraux, parce qu'il examine leurs plans et leur force quelquefois la main; des soldats, parce qu'il ne se bat pas comme un bon patriote doit le faire.

Si le chevalier d'Argueil et le citoyen Lambert étaient une même personne, le chevalier était donc commissaire de la Convention; et s'il avait ce titre redoutable, que venait-il faire au château de Kervan, si ce n'est pour espionner et trahir? L'important était de s'en assurer.

— Vous trouvez donc, dit Alain, que mon jeune maître ne ressemble pas à son père?

— Pas plus qu'à moi. Ton jeune maître, comme tu l'appelles, a les cheveux noirs, les yeux bleus, l'air franc, la tournure dégagée, tandis que le citoyen Lambert a les cheveux blonds, le sourire faux, la démarche embarrassée, et cache sous des lunettes de couleur des yeux bruns tirant sur le jaune.

Alain respira; dans ce signalement, il ne retrouvait du chevalier d'Argueil que le sourire faux; et comme il avait déjà remarqué que le chevalier ne possédait pas seul cet indice de ruse et de méchanceté, il n'y attacha qu'une médiocre attention.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes en Bretagne? demanda le serviteur de Kervan.

— Trois mois juste, et j'en voudrais être sorti. Mais le capitaine m'estime, et il m'a promis de m'emmener à l'armée du Rhin. Je n'aime pas beaucoup les Chouans; mais j'aime encore moins les Prussiens, les Russes ou les Autrichiens, et je tirerai plus volontiers sur eux que sur ces enragés Bretons.

— Vous êtes un brave garçon, l'Étonné.

— Merci du compliment. Mais pourquoi donc que tu ne me tutoies pas? Sais-tu que je te trouve des façons de ci-devant?

— Tu peux être tranquille; je suis le fils d'un paysan des environs de Vannes, je te le jure sur mon honneur.

— Moi aussi, reprit l'Étonné, je suis le fils d'un paysan, d'un honnête vigneron, qui ne croyait guère, le cher homme, que son fils unique serait soldat. Mais la patrie était en danger, et je me suis enrôlé comme les autres.

— Et c'est pour sauver la patrie que vous venez apporter ici le carnage et la mort?

— Dame! mon fils, on ne nous demande pas, à nous

autres soldats, de quel côté nous voulons aller, et, ma parole, j'aimerais mieux être partout ailleurs que dans ce damné pays. Mais enfin, le devoir avant tout, je ne connais que ça.

Pendant qu'Alain et l'Étonné devisaient ainsi, leurs maîtres, d'abord très-froidement polis l'un pour l'autre, s'étaient peu à peu rapprochés. Deux hommes d'éducation et de manières également bonnes, deux jeunes gens surtout, ne peuvent faire ensemble une route assez longue sans échanger quelques paroles; et quoique le vicomte se fût promis de garder le silence, il accueillit sans peine les avances du capitaine.

— La Bretagne est un poétique et noble pays, aussi riche en grands souvenirs qu'en délicieuses légendes, dit l'officier, en louant précisément, pour entrer en matière, ce que l'Étonné avait méprisé.

Le vicomte lui sut gré de ces éloges et lui dit combien, en effet, cette pauvre terre a de charmes pour ceux qui lui doivent le jour. La conversation, commencée sur ce ton, se poursuivit sans effort et effleura tous les sujets possibles, à l'exception de celui qui les préoccupait le plus. Le capitaine parlait bien, et Olivier n'eût su ce qu'il devait le plus admirer de son cœur ou de son esprit, s'il n'eût été prévenu contre lui par sa prétendue trahison. L'impression produite sur le capitaine par les sentiments élevés du vicomte n'était pas moins favorable; et si toute autre circonstance que celle qui les réunissait les eût mis en rapport, chacun d'eux se fût empressé de demander à l'autre son amitié.

Nos voyageurs ne s'arrêtèrent que pour laisser manger leurs chevaux; et quoique la route, détrempée par les pluies, fût très-mauvaise, ils arrivèrent à Kervan la veille du jour où ils y étaient attendus. Toutefois, Olivier et Alain se dirigèrent seuls vers le château, les instructions du capitaine lui enjoignant de s'arrêter à trois

cents pas environ du village, dans une pauvre masure abandonnée.

Le chevalier d'Argueil accourut au-devant d'Olivier. Il était pâle d'émotion.

— Vous avez réussi, vicomte? s'écria-t-il.

— Parfaitement, monsieur le chevalier.

— Et notre capitaine?

— Attend vos ordres, Monsieur.

Le chevalier n'en écouta pas davantage, et, s'élançant sur le cheval qu'Alain allait mettre à l'écurie, il pressa les flancs du brave coursier, qui, malgré sa fatigue, partit rapidement. On ne lui demandait heureusement qu'un service de quelques minutes. Le citoyen Lambert mit pied à terre devant la masure et arriva juste à temps pour tirer l'Étonné d'inquiétude. Le brave soldat, mourant de faim et de soif, se plaignait amèrement des deux Bretons qui venaient de les laisser entre quatre murailles, sans même leur promettre de leur envoyer des vivres.

Le citoyen Lambert fit signe à l'Étonné de sortir, s'entretint pendant une heure avec le capitaine, et, en s'éloignant, lui laissa un plan du château et des souterrains de Kervan. L'Étonné eût trouvé l'heure bien longue, s'il ne se fût avisé de pousser jusqu'au village. Il n'en avait pas obtenu la permission; mais le proverbe dit: « Ventre affamé n'a pas d'oreilles, » et l'on pourrait ajouter: Ni de scrupules. Notre Lorrain prit sa course. Il ne s'arrêta qu'en se rappelant qu'il n'avait pas un sou dans sa poche, et qu'à moins d'agir comme il avait l'habitude de le faire à l'armée, il ne pourrait se procurer la moindre provision. Deux canards barbotaient dans une petite mare, devant la porte d'une métairie; faire main basse sur celui qui se trouvait à sa portée et lui tordre le cou fut pour l'Étonné l'affaire d'un instant. Il allait se retirer, content de sa capture, quand, attiré sans doute par

les cris du volatile resté seul en possession de la mare, un grand jeune homme sortit de la maison.

— Voleur! s'écria-t-il en faisant un bond vers l'Étonné et le saisissant au collet.

— Marcel Féron!... dit le soldat en regardant celui qui l'arrêtait.

— L'Étonné!... fit Marcel. Comment! mon vieux, c'est toi?

— En chair et en os, comme tu vois.

— Mais que diable fais-tu là?

— Je vole ou plutôt je volais un canard, et bien m'en a pris d'être vu par toi plutôt que par un autre, d'autant plus que tu vas accompagner le canard d'une miche de bon pain.

— Tu as donc faim? Viens avec moi, et, en mangeant un morceau, tu me diras comment il se fait que tu es ici.

— Donne-moi ce que je te demande et laisse-moi partir: on m'attend.

— Tu boiras bien un coup.

— A la santé d'un ami, ça ne se refuse jamais. Entrons donc.

— Non, pas ici, dit vivement Marcel; la maison de mon père est là-bas.

— En ce cas, bonsoir! Mais je croyais que tu étais ici chez toi.

— Au fait, pourquoi n'entrerais-je pas? pensa Marcel.

Il fit quelques pas dans la cour, où il était occupé, avant l'arrivée de l'Étonné, à charger une voiture de foin, et alla frapper à une porte qui s'ouvrit aussitôt.

— Cousine, dit-il, pourriez-vous me procurer un pichet de cidre et un pain?

— Tout de suite, Marcel, répondit Suzanne.

— Mille pardons du dérangement, citoyenne, dit

l'Étonné en poussant Marcel, qui restait sur le seuil, et en pénétrant à son tour dans la chambre.

Suzanne était allée chercher les provisions demandées; mais une belle jeune fille, très-simplement vêtue, était assise près du foyer.

— C'est la cousine? demanda l'Étonné à demi-voix. Ah! çà, Marcel, ajouta-t-il, je crois que tu veux en faire accroire aux amis. Elle a tout à fait l'air d'une ci-devant, ta cousine.

— Ne vous dérangez pas, mademoiselle Anne, dit Marcel en donnant un grand coup de coude à l'Étonné, pour le faire taire. Suzanne va revenir, et nous irons boire notre pichet dans la cour.

— Mais non, Marcel, restez ici, répondit Anne en se levant. Votre ami paraît avoir froid et se trouvera mieux au coin du feu qu'au milieu de la cour.

— Ma foi, citoyenne, sauf votre respect, c'est la vérité; et puisque vous me faites l'honneur de m'offrir une chaise, je n'aurai pas la sottise de vous refuser.

Anne sourit, moins de la réponse de l'Étonné que de l'embarras de Marcel; elle aida Suzanne à mettre la table et sortit avec elle.

— A la santé de la petite cousine et de la belle demoiselle qui m'a cédé sa place! dit l'Étonné en se servant une rasade de cidre mousseux. A la tienne, Marcel! ajouta-t-il en recommençant. Ah! çà, tu m'as l'air joliment huppé, camarade, si tu es ici chez toi. Nous avons donc notre congé, que nous sommes revenu au pays; car tu es bas-breton, voilà que je m'en souviens. Moi, je le suis aussi, pour le moment; mais ce n'est pas de mon plein gré, je t'assure, et j'espère que ce ne sera pas pour longtemps.

— Tu as passé dans l'armée du général Hoche?

— Avec le grade de sergent, ni plus ni moins, mon bonhomme.

— Mais l'armée est loin....

— Et me voici, hein!

— Tu n'as pas déserté?

— Fi donc! pour qui me prends-tu? On est sans pain, sans habits, sans chaussure, et souvent sans solde, on ne crie pas moins: Vive la république! Non, Marcel, on n'a pas déserté; on est en expédition, pas davantage.

— Je me rappelle, en effet, que tu m'as dit qu'on t'attendait.

— Mon général, c'est-à-dire mon capitaine, que j'accompagne dans la susdite expédition.

— Et peut-on savoir où vous allez?

— Je ne le sais pas moi-même. Tu comprends que mon capitaine n'a pas pris la peine de me l'expliquer; mais il paraîtrait, d'après quelques mots dits par les camarades, que nous allons faire un coup superbe, une rafle complète d'aristocrates, quoi! Ah! j'y pense, tu seras des nôtres. Il y a peut-être une épaulette à gagner.

— Ce serait beau, sans doute; mais j'attendrai quelque autre occasion. Je souffre encore de ma blessure, et puis, dans mon pays, tu sais....

— Diable! moi qui n'y pensais pas.... Mais tu me garderas le secret.

— A ton tour, pour qui me prends-tu? Et ce hardi coup de main, c'est pour bientôt?

— Je n'en sais rien. Quand on dira : « Marche, » je marcherai. Allons, Marcel, me voici réchauffé et rassasié, vite une poignée de main, et bonsoir!

Anne travaillait dans la pièce voisine, près du berceau, que Suzanne avait quitté pour aller voir Yvonne. Le cri de Vive la république! poussé par l'Étonné, parvint jusqu'à elle et la fit tressaillir. A son effroi promptement apaisé, succéda bientôt une véritable inquiétude; car, en se rapprochant sans bruit de la porte, elle avait en-

tendu le reste de l'entretien. Elle ignorait que les nobles des environs dussent se réunir à Kervan dans un court délai; mais elle devinait assez le but des courses nocturnes du vieux gentilhomme, et ces mots, *une rafle d'aristocrates*, flamboyaient sans cesse devant ses yeux.

Elle pensait à aller prévenir le comte de ce qu'elle avait appris, lorsque Blanche et son frère arrivèrent à la métairie. Elle leur fit part de l'idée qui la préoccupait.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dit Olivier; ces gens sont des nôtres, c'est moi-même qui les ai amenés. Et je vous dirai, ma chère Blanche, que j'ai trouvé dans l'officier dont ce soldat parlait à Marcel un gentilhomme accompli; ce qui m'a fait penser, pendant la route, que le général Morel devait être ainsi.

La jeune femme remercia son frère par un sourire, presque aussitôt suivi d'une larme, et, pour la distraire, Anne se hâta de parler d'autre chose. En bonne et tendre amie, Anne ne cherchait point à excuser Blanche à ses propres yeux; mais elle lui disait avec conviction que Dieu, touché de son repentir, veillerait sur le père de son enfant, et qu'un jour viendrait où M. de Kervan, désarmé par ses pleurs, la recevrait au baiser paternel. Blanche l'écoutait avec reconnaissance, et précisément parce que ces paroles n'étaient point empreintes d'une excessive indulgence, les promesses qu'elles renfermaient lui paraissaient plus certaines.

Olivier ne s'arrêta qu'un instant à la métairie; il allait au-devant de son père; car il ne doutait pas de l'inquiétude que son voyage avait causée au vieux gentilhomme, et il lui tardait de le rassurer. L'accueil plein d'effusion que lui fit le comte lui prouva qu'il ne s'était point trompé dans ses conjectures.

— Nous allons donc recommencer la guerre. En êtes-vous content, Olivier? dit le comte, après avoir écouté attentivement tout ce que lui racontait le jeune homme.

— Je dois l'être, puisque vous l'êtes, mon père, répondit Olivier.

— Oui, je le suis. Pourtant j'ai des pressentiments fâcheux, dont je ne voudrais parler à nul autre qu'à vous. Le malheur vieillit l'homme, mon fils, et depuis quelque temps le malheur n'a point épargné notre maison. S'il n'a pas brisé mon courage, il a détruit mes espérances et jeté la crainte dans mon cœur. Il ne me reste plus que vous, Olivier; et si je venais à vous perdre encore.... Mais Dieu est bon, il aura pitié d'une antique famille dont vous êtes destiné à perpétuer la gloire; et s'il faut encore qu'elle paie son tribut à la cause du roi, c'est moi qui succomberai.

— Non, mon père; car Dieu sait combien mon inexpérience a besoin de vos leçons et de vos exemples.

— Je vous connais, Olivier, je sais que l'honneur des Kervan ne périra pas dans vos mains. Mais j'ai une recommandation à vous faire. Si je meurs, ma volonté est que vous regardiez comme ma propre fille l'orpheline élevée par Mme de la Saulnaie, ma nièce bien-aimée. C'est elle qui sera désormais votre sœur.

— Vos vœux sont pour moi des ordres sacrés, mon père; mais si j'osais....

— Nous voici arrivés; allez vous reposer, mon fils, interrompit le comte, ne voulant pas laisser à Olivier le temps de prononcer le nom de Blanche.

Le jeune homme s'inclina devant son père avec une tristesse qu'il ne put dissimuler; mais habitué à la plus respectueuse obéissance, il s'éloigna sans ajouter une parole.

A peine rentré, le comte fit prier Anne de descendre au salon. Depuis son retour au château, il avait été tellement occupé des plans du chevalier d'Argueil, qu'il ne l'avait pas revue. Nous devons ajouter qu'il lui était pénible de se retrouver en présence de la jeune fille que,

sans doute, Blanche avait choisie pour confidente de ses chagrins; mais la circonstance était assez grave pour que le vieux gentilhomme, cruellement offensé dans son orgueil et dans son amour paternel, se résignât à rougir devant l'orpheline, du sort de laquelle il avait à s'occuper.

Anne le trouva debout, près de la cheminée dans laquelle flambait un grand feu. Près de lui, sur une petite table, était placée une large enveloppe scellée de plusieurs cachets. Dès qu'Anne parut, il alla au-devant d'elle, la prit par la main et lui dit, avec autant de respect que de tendresse:

— J'ai désiré vous voir, mon enfant, pour vous remercier de votre dévouement à ma famille. J'ai fait route avec Marcof, il y a quelques jours, et j'ai su de lui ce que d'ailleurs j'avais deviné déjà, c'est que si vous avez bravé la mort et souffert les angoisses d'une longue prison, vous vous y étiez condamnée vous-même par un mensonge héroïque.

— Marcof m'avait promis de ne jamais parler de cela, dit Anne en rougissant.

— Mais à moi, Mademoiselle, Marcof ne devait rien cacher.

— Vous a-t-il donc dit, monsieur le comte, tout ce qu'il a fait pour me sauver? En me faisant passer pour Mlle de Kervan, j'ai suivi le premier mouvement de mon cœur, qui me portait à assurer la fuite de ma seule amie, de ma sœur bien-aimée. Marcof a fait plus que cela : pendant des mois entiers, il a chaque jour risqué sa vie pour moi, qui lui étais étrangère, mais envers qui les seigneurs de Kervan avaient à remplir les saints devoirs de l'hospitalité.

— Marcof est un bon serviteur, jaloux de l'honneur de ses maîtres; je saurai lui en témoigner ma reconnaissance. Mais parlons de vous, ma chère Anne. Pendant

que vous souffriez pour votre amie, vous savez si elle était beaucoup occupée de vos dangers, de ceux de son père et de ses frères; vous savez ce que faisait Blanche....

— Ah! monsieur le comte, soyez indulgent pour cette pauvre enfant, dont la douleur a subitement mûri la raison. Blanche ne comprend pas aujourd'hui comment elle a pu disposer d'elle-même sans votre volonté; elle reconnaît que Dieu la punit justement, et qu'en ne la bannissant pas de votre maison, vous la traitez avec une bonté qu'elle ne mérite point. Elle ne cherche pas d'excuse à sa faute, elle la pleure sincèrement, et elle est prête à tout faire pour obtenir son pardon.

— Qu'elle n'attende rien de moi. Blanche de Kervan est morte; je n'ai plus qu'une fille, et c'est vous, ma chère Anne.

— J'accepte ce titre si doux, mais à une condition, c'est que vous me permettrez de vous implorer pour ma sœur.

— Ma fille, reprit le comte, sans paraître avoir entendu cette clause, nous vivons dans un temps où l'on ne peut guère compter sur le lendemain. Au premier signal, nous devons être prêts à verser notre sang pour la noble cause que nous avons embrassée, et peut-être ce signal ne tardera-t-il pas. Votre père peut-il compter que vous respecterez ses dernières volontés?

— Oui, répondit Anne en fléchissant les genoux devant le vieux seigneur.

Il la releva aussitôt, la serra dans ses bras et mit un tendre baiser sur son front.

— Prenez donc ces papiers, lui dit-il en lui présentant le paquet cacheté. Si je meurs et qu'Olivier me survive, vous les lui remettrez; si nous succombons l'un et l'autre, vous trouverez là mon testament, et vous chargerez, en mon nom, quelqu'un des gentilshommes qui auront combattu sous le même drapeau que mes fils

et moi, de faire parvenir au roi la supplique jointe à ce testament.

— Vous serez obéi, mon père. Ah! que ce nom me semble doux à prononcer! Dieu a eu pitié de la pauvre enfant abandonnée, puisqu'il a donné une mère à ses jeunes années et qu'aujourd'hui il lui fait trouver un père. Que Dieu soit béni! Mais un père n'a rien à refuser à celle qu'il vient de nommer sa fille; écoutez donc ma prière, je vous en conjure, et, avant de quitter ce chateau où vous craignez de ne plus revenir, permettez que ma sœur bien-aimée vienne embrasser vos genoux.

— Anne, vous ne savez pas le mal que vous me faites, répondit M. de Kervan. Ma tendresse mal éteinte parle, comme vous, en faveur de la coupable; mais le devoir me défend de céder. Je suis le gardien de l'honneur d'une noble lignée, rien ne pourra me le faire oublier. N'insistez donc pas, ma fille, c'est moi qui vous en supplie.

— Pardonnez-moi de vous avoir affligé, mon père, dit Anne en portant à ses lèvres la main du vieillard.

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon enfant; je vous aimerais moins, si vous ne m'aviez pas parlé d'elle. Je suis bien malheureux.

— Et ce n'est pas moi qui pourrai vous consoler. Elle, elle seule.... Je me tais, mon père.... Nous n'avons pas encore assez pleuré pour obtenir grâce; mais un jour viendra où vous n'aurez plus le courage de nous repousser; et ce jour-là, vous cesserez d'être malheureux.

— Dieu veuille qu'il arrive bientôt! dit le comte si bas, qu'Anne ne put l'entendre. Adieu, ma fille! ajouta-t-il tout haut. Priez pour votre père et pour votre frère, priez pour les défenseurs du roi!

Anne, restée seule, pria en versant d'abondantes larmes, pendant que le comte allait trouver Marcof et lui disait :

— Marcof, voici une lettre qui peut assurer le sort de

la bonne demoiselle. J'aurais cru manquer à l'estime et à la reconnaissance que je te dois, si j'avais confié à quelque autre qu'à toi le soin de la faire parvenir à son adresse.

— Monsieur le comte est le plus juste et le meilleur des maîtres, dit Marcof avec émotion. Me voici prêt à partir.

— Repose-toi cette nuit; demain tu selleras mon meilleur cheval et tu prendras la route de Granville. Avant d'atteindre ce port, tu te feras indiquer le château de la Saulnaie; tu retiendras bien ce nom.

— Je le connais, notre monsieur; la bonne demoiselle l'a répété souvent en ma présence.

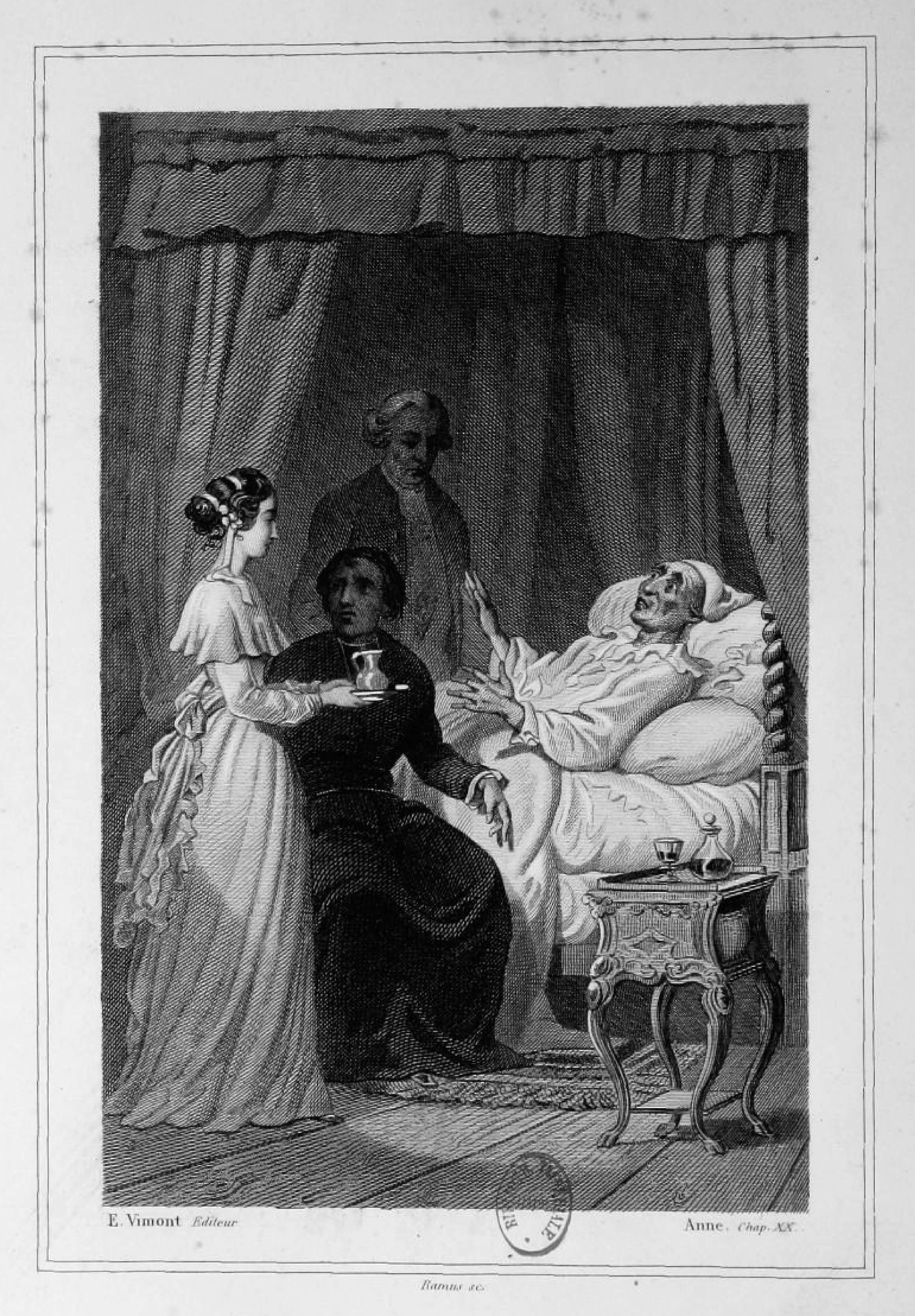
— Tu iras donc au château, tu demanderas à voir M. de la Saulnaie, et tu lui remettras en mains propres le billet que voici. S'il est absent pour deux ou trois jours, tu l'attendras; mais si l'on te dit qu'il est à Caen, tu t'informeras de son adresse et tu iras l'y trouver.

— Qu'il soit n'importe où, je saurai bien le découvrir. Il s'agit du bonheur de Mlle Anne, ça me suffirait pour aller au bout du monde.

— Encore un mot, Marcof. Tu dois remettre ton message comme si tu ignorais qu'il pût concerner en rien Mlle Anne; et s'il est possible, tu ne prononceras pas même son nom. Tâche de rapporter une réponse et d'être revenu dans huit jours. Nous aurons bien encore ces huit jours à nous; et ta mission une fois remplie, rien ne t'empêchera de rentrer avec nous en campagne.

— Ah! je vois bien, dit Marcof attendri, que monsieur le comte ne me regarde plus comme un misérable ivrogne, puisqu'il ne craint pas de me confier tous ses secrets.

— Ce n'est pas toi qui les trahiras, Marcof, tu es un brave et bon serviteur.



Ramus sc.

Elle! Encore elle!... Mademoiselle de Kervan;

XX.

Le jour fixé pour la réunion des gentilshommes au château de Kervan était, on se le rappelle, le dimanche suivant. Ce jour-là, comme d'habitude, Nicolazic lut à ses parents et à ses voisins les prières de la messe; ils récitèrent ensemble les vêpres, l'office des morts et le chapelet; puis, à la tombée de la nuit, le vieux métayer se dirigea vers le château.

— France et Bretagne! lui dit le comte, qui l'attendait à la porte.

— C'est bien, notre monsieur, répondit Nicolazic en s'asseyant sur le banc de pierre que M. de Kervan venait de quitter.

Il y était à peine depuis une demi-heure, que deux hommes, enveloppés de manteaux et la tête couverte de chapeaux à larges bords, le saluèrent par ces mots: France et Bretagne! La lourde porte tourna sans bruit sur ses gonds et leur livra passage. Après ceux-là en arriva un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce que Nicolazic en eut compté onze.

— Il ne manque plus personne, dit-il.

Et, entrant à son tour, il referma la grille derrière lui.

— France et Bretagne! dit-il au bon Alain, placé en sentinelle devant l'entrée principale du château.

— Je vous attendais, maître Nicolazic, répondit Alain. Venez.

Il conduisit le métayer jusqu'à la bibliothèque du comte, le fit entrer et resta sur le seuil. M. de Kervan fit signe à Nicolazic de s'asseoir. Celui-ci eût bien voulu s'en défendre; mais il ne l'osa pas, et prit place sur un tabouret, près d'Olivier, à l'extrémité d'un demi-cercle formé par les onze gentilshommes qu'il avait introduits. En face d'eux, dans un fauteuil placé sur une espèce d'estrade, se tenait le chevalier d'Argueil. Le comte était debout auprès de lui.

— Messieurs, dit le comte, laissez-moi vous remercier, au nom de la cause que nous servons, puis en mon propre nom, de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à mon invitation.

— Je crois être l'interprète des nobles seigneurs ici présents, répondit le chevalier d'Argueil, en disant que personne plus que le comte de Kervan n'avait droit à la preuve de confiance qu'ils lui donnent aujourd'hui.

Un murmure d'applaudissements courut dans l'assemblée.

— Un hasard providentiel m'ayant fait rencontrer monsieur le comte de Kervan, reprit le chevalier, j'ai cru pouvoir m'épargner l'embarras de choisir un confident parmi tant de braves et loyaux défenseurs du trône, et mon hôte a déjà examiné les plans que je vais avoir l'honneur de soumettre à votre approbation. Envoyé vers vous par les augustes exilés dont vous êtes, après Dieu, l'unique espoir, mon devoir est de vous demander d'abord si vous êtes tous décidés à mourir plutôt que de courber le front sous le joug des tyrans.

— Vive le roi! s'écrièrent d'une seule voix tous les gentilshommes.

— Vive le roi! répéta le chevalier en tirant son épée. Je jure, ajouta-t-il avec emphase, de ne déposer ce glaive qu'après avoir fait justice du pouvoir inique et odieux qui s'est élevé sur la France.

— Vive le roi! dirent encore les nobles bretons, en imitant le geste belliqueux du chevalier.

— Messieurs, continua d'Argueil, vous savez que j'ai échappé, comme par miracle, au naufrage du bâtiment anglais qui s'était chargé de me ramener en France; mais je n'ai pu sauver les lettres de créance que m'avait remises Son Altesse Royale, monseigneur le comte d'Artois.

— Et j'ai offert à monsieur le chevalier d'Argueil d'être son répondant auprès de vous, Messieurs, si toutefois cette caution vous paraît suffisante, dit le comte de Kervan. J'ai vu le désastre du navire; car c'est moi qui ai eu le bonheur d'arracher à la mort l'envoyé de Son Altesse.

— Je savais qu'un papier peut se perdre, reprit le chevalier, et j'ai eu soin d'apprendre par cœur le contenu de l'auguste missive.

— Nous écoutons, dirent les gentilshommes.

Des cris et des pas retentirent soudain dans le salon attenant à la bibliothèque, et Suzanne se précipita, pâle et haletante, au milieu de l'assemblée.

— Fuyez, fuyez, s'écria-t-elle, ou vous êtes perdus.

Le comte s'élança vers elle.

— Fuyez, notre monsieur, reprit Suzanne. Fuyez sans perdre un instant. J'ai vu luire des baïonnettes à l'entrée du village. Ce sont les Bleus, j'en réponds.... Avant un quart d'heure ils seront ici.

— Du calme, Messieurs, s'écria le comte. Quand un

régiment tout entier attaquerait mon château, nous n'aurions rien à craindre.

— Qu'ils nous attaquent, s'ils l'osent! dirent les gentilshommes, résolus à se bien défendre.

— Vous oubliez, Messieurs, interrompit le chevalier, que votre vie ne vous appartient pas, et que la risquer, sans profit pour notre cause, serait un crime de lèse-majesté.

— Comment! monsieur le chevalier, demanda le comte avec surprise, vous nous ordonneriez de fuir?

— S'il en est encore temps, oui, Monsieur.

— Oui, dit Suzanne, il est encore temps; mais hâtez-vous; pour Dieu, hâtez-vous!...

Les ordres du chevalier étant d'accord avec les prières de la jeune fille, les gentilshommes se dirigèrent vers la porte.

— Pas par ici. Ils ne sont plus qu'à cinquante pas de l'avenue, et ce sont bien les Bleus, dit Alain, qui avait couru s'assurer de la nature du danger, dès qu'il avait entendu Suzanne.

— Nous avons une autre issue, Messieurs, dit le comte.

Il ouvrit le passage secret et s'y engagea, suivi par ses nobles hôtes.

— Ici, nous sommes en sûreté, reprit-il en s'arrêtant dans la première salle, et l'on démolirait le château pierre par pierre avant de découvrir cette retraite, dont, jusqu'à présent, trois personnes seulement connaissent le secret: moi, le vicomte de Kervan et le brave serviteur que voici.

Le comte cherchait Alain du regard; mais il ne l'aperçut point.

— Vous plaît-il, Messieurs, que nous reprenions la séance? Ce n'est pas la crainte d'un péril, quel qu'il soit, qui pourra nous empêcher de délibérer avec autant de

sang-froid que nous le faisions tout à l'heure, dit le chevalier d'Argueil.

— A quoi bon délibérer? demanda le plus âgé de ces dignes seigneurs bretons; à quoi bon, puisque nous sommes prêts à mourir en combattant, et que vous, Monsieur, vous avez reçu les pouvoirs de nos augustes maîtres? Commandez, nous obéirons.

— Votre confiance m'honore, Messieurs, répondit le chevalier; mais plus elle est absolue, plus je dois avoir à cœur de la justifier. Permettez-moi donc d'adresser quelques questions à monsieur le comte de Kervan, touchant l'apparition des Bleus au moment même où nous sommes réunis. Qui soupçonne-t-il d'avoir laissé transpirer nos projets?

— Moi accuser quelqu'un de cette infamie, jamais! s'écria le comte.

— Pourtant il y a eu un traître ou un indiscret, insista le chevalier.

— Toute indiscrétion en pareille matière est une trahison, dirent les gentilshommes.

— Je le pense comme vous, Messieurs, répliqua d'Argueil. Il y a donc un traître parmi nous....

Les conjurés se regardèrent en se demandant quel pouvait être le coupable. Le comte de Kervan se frappait le front avec désespoir.

— Vous ne croyez donc pas que l'arrivée des Bleus puisse être un événement fortuit? demanda-t-il.

— Que ces messieurs se consultent, répondit le chevalier. Quant à moi, je ne le crois pas.

— A la rigueur, la chose est possible, dit le doyen des gentilshommes; mais j'avoue qu'elle ne me paraît point probable.

— Non, non, ce serait un hasard bien extraordinaire, murmura-t-on de tous côtés.

— S'il y a un traître parmi nous, que Dieu le punisse! s'écria le comte.

— La justice de Dieu l'atteindra sans doute dans l'autre monde, répondit le chevalier avec un peu d'ironie; mais si ces messieurs connaissaient le coupable, ils se feraient d'abord justice dans celui-ci.

— Oui, oui, mort au traître! s'écrièrent les gentilshommes.

— Votre colère est légitime, Messieurs, reprit d'Argueil, et nous allons chercher ensemble d'où a pu venir cette trahison. Comte de Kervan, reconnaissez-vous ce papier?

— La liste sur laquelle vous avez inscrit, pour les transmettre à nos princes bien-aimés, les noms de leurs nobles défenseurs.

— Je les ai inscrits sous votre dictée, Monsieur.

— Oui, et je me rappelle vous avoir dit que vous preniez une peine inutile; car nous ne désirions aucune récompense.

— Votre mémoire est bonne, monsieur le comte.

— Excellente, Monsieur. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Vous ne le voyez pas?

— Non, sans doute. Quelle faute ai-je commise, en vous apprenant, à vous notre chef, les noms des gentilshommes que vous deviez réunir? Ne se sont-ils pas eux-mêmes confiés entièrement à vous, puisque les voici prêts à vous obéir?

— Certes, j'apprécie comme je le dois l'honneur que me font ces nobles seigneurs; et je reconnais qu'il vous en revient une large part, à vous, monsieur le comte, qui avez bien voulu me servir de caution. Mais ces messieurs seront moins prodigues de leur confiance, lorsqu'ils sauront que le double de cette liste a été remis à l'un des officiers de l'armée ennemie.

— Le double de cette liste!... Mais par qui donc? demanda le comte, n'osant encore entrevoir la vérité.

-- Par qui? Par le vicomte Olivier de Kervan, que son père lui-même a envoyé au camp des Bleus. La preuve de ce que j'avance, Messieurs, c'est que le vicomte, qui était avec nous tout à l'heure, a prudemment disparu.

L'accusation se précisait, et les gentilshommes, qui n'auraient pu s'arrêter, quelques instants auparavant, à un soupçon injurieux pour cette noble famille de Kervan, commençaient à se méfier de sa loyauté.

— Mais si je vous comprends bien, Monsieur, dit le comte, vous osez dire que le traître c'est moi.

— Je ne dis rien, je laisse à vos nobles amis le soin de vous juger. Voici un papier sur lequel figurent les noms de tous ceux qui sont ici, excepté le vôtre, bien entendu. Voyez, Messieurs.

La liste passa de main en main. Le chevalier avait dit vrai, le nom de Kervan ne s'y trouvait pas. Elle revint au comte, qui n'avait pas besoin d'y jeter les yeux pour la reconnaître, et qui, d'ailleurs, ne songeait point à nier qu'il l'eût vu faire. Il la rendit au chevalier, en lui disant :

— Par grâce, Monsieur, cessez une plaisanterie si cruelle.

— Je ne plaisante jamais avec l'honneur, répondit froidement d'Argueil.

— C'est donc une leçon que vous voulez me donner? Oui, c'est cela : vous voulez me faire comprendre que je vous ai trop tôt confié nos secrets, à vous qui m'étiez inconnu et qui vous disiez chargé d'une auguste mission, sans pouvoir présenter vos lettres de créance. Vous voulez me prouver que si vous n'eussiez été qu'un intrigant ou qu'un fourbe, un grand malheur fût résulté de mon imprudence. Je l'avoue, Monsieur, j'ai eu tort de com-

promettre ainsi le succès de notre cause et la sûreté de mes généreux amis. Mais, Dieu merci ! vous êtes digne de tout respect, et la confiance que j'ai mise en vous ne pouvait être mieux placée.

— Trêve de compliments, monsieur le comte. Nous jouons une comédie qui n'a déjà que trop duré.

— Une comédie !... fit le comte stupéfait.

— Allons, je conçois votre embarras, et je vais vous aider à dire la vérité à ces nobles seigneurs, dont l'impatience est bien légitime.

— Quel aveu ai-je donc à faire ? demanda le vieux gentilhomme en s'efforçant de rester calme. Si vous avez quelque accusation à porter contre moi, parlez clairement, Monsieur, afin que je puisse répondre de même.

— Moi, vous accuser ! Mais je n'y songe pas, Monsieur. Chacun est libre de ses opinions et de ses sentiments. Après avoir été tout dévoué au roi, vous avez reconnu vos erreurs et fait votre soumission à la république.

— J'ai fait ma soumission à la république ! répéta machinalement le comte, dont l'intelligence se fatiguait vainement à chercher le mot de cette énigme.

— Eh ! mon Dieu, pourquoi le nieriez-vous ? Il n'y a rien là d'extraordinaire. Et comme on vous demandait un gage de la sincérité de votre soumission, vous vous êtes offert à réunir ici vos anciens amis politiques. Il me semble que cela est parfaitement clair.

— Moi !... s'écria le comte, moi j'ai renié mon drapeau ! moi j'ai livré mes amis, mes frères !... Ayez pitié de moi, mon Dieu..., ayez pitié de moi ; car je deviens fou....

Jamais un hypocrite, si habile qu'il soit, ne pourra jouer au naturel l'indignation d'un honnête homme attaqué dans son honneur. La douleur du noble vieillard produisit une vive impression sur ceux qui l'avaient entouré longtemps d'un profond respect. Ils firent un

mouvement pour se rapprocher de lui, et le baron de Ternoël, qui avait déjà deux fois porté la parole en leur nom, alla lui prendre la main.

— Il y a dans tout ceci quelque terrible malentendu, dit-il; mais, sur ma vie, j'en répondrais, le comte est innocent.

— Merci, baron, répondit le comte en essuyant une larme. Pour cette parole que vous venez de dire, demandez-moi tout mon sang, quand vous voudrez, mais pas avant que monsieur le chevalier d'Argueil m'ait rendu raison de l'offense qu'il m'a faite.

— Nous reparlerons de cela, Monsieur, dit le chevalier; mais permettez-moi de vous donner un conseil. Le temps se passe et les Bleus approchent. Ce que vous avez de mieux à faire, si vous ne voulez pas être témoin de l'arrestation de vos amis, c'est de gagner promptement la barque qui vous attend au bout du souterrain, pour vous conduire à la goëlette anglaise sur laquelle vous avez fait payer votre passage.

— La barque..., la goëlette..., que voulez-vous donc dire encore? Messieurs, je vous donne ma parole de gentilhomme que je n'ai pas songé à fuir et qu'aucune barque ne m'attend.

— Rien n'est plus facile que de s'en assurer, répliqua le chevalier.

— Venez donc, Messieurs, dit le comte avec assurance.

Mais au moment où il allait entraîner ses hôtes dans l'étroit passage qui conduisait à la mer, Olivier et son fidèle serviteur reparurent. La première pensée du vicomte, à la nouvelle du danger, avait été pour Blanche et pour Anne, ses deux sœurs; et celle d'Alain, pour la vieille Yvonne. Rien ne pressait plus que de les soustraire à la fureur des Bleus, qui allaient envahir le château. Pendant que les conjurés descendaient dans le souterrain,

tous deux s'étaient précipités vers le pavillon où, chaque soir, les deux jeunes filles venaient, comme autrefois, veiller auprès d'Yvonne.

— Suzanne, n'attendant personne, puisque le comte était au château, s'était assise à la fenêtre de la métairie, qu'elle n'osait guère ouvrir de jour, et elle admirait la campagne, splendidement éclairée par la lune, lorsqu'elle crut voir au loin briller des baïonnettes. Elle pensa d'abord qu'elle se trompait; mais bientôt elle ne douta plus. Elle courut vers le manoir, et là, sans perdre un instant pour expliquer à Blanche la cause de son trouble, elle lui mit son fils entre les bras, et s'élança vers l'appartement du comte, pour l'avertir de ce qu'elle avait vu.

Olivier trouva Blanche et Anne plus surprises encore qu'alarmées de la brusque apparition de Suzanne; en deux mots, il leur apprit ce qui se passait, et, se chargeant de l'enfant, il guida les deux jeunes filles vers le passage secret, pendant qu'Alain soutenait les pas chancelants de son aïeule. Blanche, n'osant affronter les regards de son père, resta dans la salle voisine de celle où se tenaient les gentilshommes. Anne fit asseoir Yvonne et posa l'enfant sur les genoux de la vieille, qui se mit aussitôt à le bercer, pendant que la bonne demoiselle s'efforçait de rassurer et de consoler Blanche, dont cet événement redoublait, à bon droit, les craintes et la douleur.

Tout cela s'était fait rapidement, mais non sans qu'Olivier et Alain eussent le temps d'échanger quelques paroles. Les soupçons que le brave serviteur avait conçus contre le chevalier d'Argueil s'étaient changés en certitude, et le vicomte ne pouvait que les partager. En retrouvant M. de Kervan pâle et consterné, en l'entendant essayer de se défendre, ils devinèrent sans peine d'où partait l'accusation.

— Monsieur mon père, dit Olivier en s'avançant vers le comte, nous avons été, vous et moi, le jouet de l'homme que voici. Vous lui avez sauvé la vie, et, pour vous en récompenser, il veut vous ravir l'honneur ; mais cela ne vous étonnera pas, quand vous connaîtrez son nom. Celui qui se fait appeler ici le chevalier d'Argueil est le citoyen Lambert, commissaire de la Convention.

— Le commissaire de la Convention !... répéta l'assemblée avec un profond étonnement.

— Oui, citoyens, répondit hardiment le chevalier, ce titre m'appartient, et je m'en glorifie.

— Ah ! misérable, s'écria le comte, c'est donc toi qui nous as trahis !...

— Pas de feinte colère, monsieur de Kervan, reprit le chevalier, toujours calme et railleur. Ce que votre fils croit vous apprendre, vous le savez depuis longtemps déjà, depuis le jour où j'ai mis le pied dans votre maison, et ce serait vraiment me faire trop d'honneur que de m'attribuer à moi seul le succès d'une telle entreprise. Il me fallait au moins un complice.

— Moi votre complice !... Quelle infamie !

— Des faits, et non des paroles, a coutume de dire le citoyen Hoche, un jeune homme de belle espérance, dont vous connaissez déjà la valeur, et qui saura vous museler tous, mes bons seigneurs de Bretagne, continua ironiquement le chevalier. Je suis de l'avis du général, moi, et je demande au comte de Kervan de prouver devant vous que j'ai menti en le nommant mon complice. Allons, Monsieur, dites-nous qui a amené les Bleus jusque sur vos domaines.

— C'est mon fils, il est vrai ; mais il croyait, comme moi, que l'officier que vous l'aviez envoyé quérir était des nôtres. Vous nous avez indignement trompés, et, malgré mes cheveux blancs, j'ai été la dupe de votre infernale habileté.

— Je vous ai trompés, dites-vous ? Mais est-ce moi aussi qui ai révélé aux Bleus l'existence de ce souterrain ?

— Que dites-vous ?

— Je dis que cette issue par laquelle vos amis comptent fuir est gardée, et que, de votre aveu même, votre fils et vous en aviez seuls le secret.

— Et moi, je le connaissais aussi, dit Alain en s'avançant résolûment vers le chevalier. Je vous défends, entendez-vous bien, je vous défends d'accuser mon maître du crime que j'ai commis.

— Vous ? fit d'Argueil, qui ne s'attendait pas à cet incident.

— S'il y a un traître ici, ce n'est pas notre monsieur, vous le savez bien. Pourquoi aurait-il trahi, lui, un noble gentilhomme ? Mais moi, c'est autre chose. Pour de l'or, beaucoup d'or, on a vu bien des gens en ce temps-ci vendre leurs maîtres.

Des cris d'indignation et un bruit d'épées sortant du fourreau se firent entendre. Alain courba le front comme un coupable et reprit :

— Oui, mes bons seigneurs, c'est moi qui vous ai trahis. J'ai mérité la mort, tuez-moi ; mais gardez-vous d'attaquer l'honneur des Kervan.

— Toi, Alain !... dit le comte en joignant les mains.

— Vous voyez bien, notre monsieur, que ce ne peut être que moi.

— Toi me trahir !... toi me livrer à mes ennemis !... Je ne le croirai jamais.

— Mais ce n'est pas vous que j'ai voulu livrer. Le citoyen Lambert m'a promis la vie sauve pour toute votre famille, et la barque qui est là-bas....

— Misérable ! s'écrièrent les conjurés.

— Eh bien ! oui, je suis un misérable, tuez-moi....

Tuez-moi bien vite et sauvez-vous tous. Si vous attendez encore, il sera trop tard.

— Il est trop tard, dit le chevalier. Entrez, capitaine.

— La porte, dissimulée dans un des lourds piliers du souterrain, s'ouvrit aussitôt, et l'on vit reluire des armes dans le sombre passage qui conduisait à la lande.

— Au nom de la loi, je vous arrête! s'écria le chevalier. Capitaine, faites votre devoir.

— Nous pouvons encore mourir en nous défendant, dit le comte à ceux qui l'entouraient.

— Mourons! s'écrièrent les gentilshommes.

— En avant donc, Messieurs! Et vive le roi! reprit le comte.

— Vive le roi! répétèrent les nobles bretons.

Et, au lieu d'attendre l'ennemi, tous coururent à sa rencontre, tous, excepté le chevalier.

— Défends-toi, lâche calomniateur, lui dit Alain en s'emparant d'une épée déposée dans un coin avec un grand nombre d'autres armes. Défends-toi, ou je te tue.

— Je ne me bats pas avec un valet, répondit orgueilleusement le chevalier.

— Le valet saura bien t'y forcer, reprit Alain, dont la large main s'imprima sur la joue du chevalier.

D'Argueil, furieux, s'élança sur Alain; mais le fer qui devait renverser le fidèle serviteur se brisa contre la muraille, et presque aussitôt le chevalier, frappé en pleine poitrine, tomba sans jeter un cri.

Cette scène n'avait duré qu'un instant et n'avait pas même été remarquée, chacun ayant à s'occuper de sa propre défense. Alain rejoignit le groupe qui attendait les Bleus à l'entrée du corridor souterrain. Ceux-ci, avant d'accepter le combat qu'on leur offrait, semblaient

se concerter. On ne les voyait plus; mais on les entendait, sans pourtant distinguer leurs paroles.

— Bas les armes! Messieurs, dit une voix, qu'Olivier reconnut pour celle du capitaine. Ce n'est pas un ennemi qui vient à vous, c'est un parlementaire.

Les rangs s'ouvrirent, et l'officier s'avança.

— Messieurs, dit-il, je ne suis pas l'envoyé de la Convention, mais celui du général Hoche. Voulez-vous m'écouter?

— Parlez, répondit-on.

— Entre gens de cœur, on se doit la vérité, et je vais vous la dire. La cause que vous défendez est une cause perdue. Les alliés sur lesquels elle comptait lui manquent, et Dieu lui-même semble l'abandonner. Vous avez laissé sur les champs de bataille vos fils, vos frères, vos amis; vous avez héroïquement soutenu contre nous une lutte inégale; mais cette lutte, croyez-moi, devient impossible. La noblesse a perdu la moitié de ses membres, et le peuple est las, si las, qu'en répondant à votre appel, il écoute beaucoup plus son affection pour vous que son dévouement au roi.

— C'est vrai, notre monsieur, dit Nicolazic à l'oreille du comte.

— Et comme si ce n'était pas assez du fer et du feu pour vous détruire, continua le capitaine, voici la trahison qui s'arme contre vous.

— Est-ce moi qui suis le traître? demanda le comte en s'approchant de l'officier.

— Il y a trop de bravoure et de hardiesse dans toute votre personne, trop de noblesse sur votre front; ce n'est pas vous, mon gentilhomme, répondit le capitaine en s'inclinant avec respect.

— Voilà celui qui s'avoue coupable de ce crime, ajouta M. de Kervan en lui présentant Alain.

— Courage, loyauté, dévouement, dit l'officier en serrant la main du bon serviteur.

— Nous avons donc été trompés, mais non trahis, reprit le comte avec une joie mêlée de dédain. Le citoyen Lambert n'est pas des nôtres.

— En êtes-vous sûr? demanda le capitaine. J'ignore son véritable nom; mais je sais qu'il appartient à la noblesse de Bretagne.

— Non, non, c'est impossible, répondirent les Chouans.

— Noble ou vilain, il ne trahira plus personne, dit Alain en montrant du doigt le pilier derrière lequel était tombé le chevalier.

— Mais son nom? demandèrent les gentilshommes en courant vers l'endroit qu'Alain venait de leur désigner.

— Son nom? répondit Yvonne, qui s'était silencieusement agenouillée près du corps inanimé du chevalier. Vous ne le reconnaissez pas, mais je le reconnais bien, moi, quoiqu'il y ait longtemps qu'il est parti. C'est que j'ai toujours pensé à lui; une femme n'oublie pas l'enfant qu'elle a nourri de son lait. Mais qui donc a frappé le baron Hector de Karadouëc?

— Ah! notre monsieur, ma pauvre grand'mère aussi l'a reconnu. Vous voyez bien que j'avais raison, quand je vous priais de vous méfier du chevalier d'Argueil, dit Alain.

— C'est un misérable de moins, reprit froidement le capitaine. De tels hommes ne sont pas plus républicains que royalistes; ils n'ont pas d'opinions, ils n'ont que des vices. Messieurs, continua-t-il, j'ai là-haut, prêts à paraître au premier signal, trente hommes bien armés; j'en ai vingt autres dans ce passage, et vous n'avez pour vous défendre que vos épées. Cependant, si vous voulez résister, vous pouvez encore vendre chèrement votre

vie, je le sais. Mais à quoi bon verser votre sang ou celui de vos adversaires? Ne sommes-nous pas tous enfants d'un même pays? ne sommes-nous pas tous Français ?

— Que nous nous rendions! s'écria le comte. Jamais!

— Jamais! répétèrent ses hôtes.

— Je suis seul au milieu de vous, Messieurs, continua le capitaine; mais je ne crains rien, parce que je vous sais nobles de cœur comme de nom. Jurez-moi donc sur l'honneur de ne plus combattre contre le drapeau de la France, et vous serez libres.

Les gentilshommes se regardaient, hésitant à croire à ce qu'ils entendaient.

— Mon langage vous étonne, je le vois, poursuivit l'officier. Ce n'est pas celui qu'emprunte la haine des partis. Au temps où nous vivons, la clémence, la justice, l'humanité semblent malheureusement avoir perdu tous leurs droits. Peut-être les ai-je moi-même oubliés quelquefois; mais, sauvé de la mort par une noble bretonne, je devrais dire par un ange, j'ai juré d'épargner autant que je le pourrais le sang des siens, et je voudrais tenir parole. A votre tour, Messieurs, ferez-vous le serment que je vous demande?

Les conjurés se consultèrent pendant quelques minutes, et le comte de Kervan, ayant réuni les avis, répondit à l'officier:

— Mes nobles hôtes s'engagent par ma voix à ne pas relever avant trois ans l'étendard sous lequel ils ont si noblement combattu.

— Merci, Messieurs, dit l'officier; je vais faire retirer mes soldats, et vous pourrez sortir sans danger.

— Mais moi, capitaine, dit le comte, je ne veux rien promettre; et comme je ne puis, seul, entreprendre de vous résister, voici mon épée.

— Ah! comte, c'est à présent que vous nous trahis-

sez, dit l'un des seigneurs bretons. Ne venez-vous pas de nous conseiller la paix ?

— Vous oubliez, Monsieur, que les Bleus ont tué trois de mes fils. Capitaine, je suis prêt à vous suivre.

— Le passage qui conduit à la mer n'est pas gardé, une barque est amarrée au pied de la falaise et un vaisseau anglais est en vue de la côte. Partez, Monsieur, et que Dieu vous protége! répondit l'officier. Vous êtes trop brave et trop généreux pour que je puisse consentir à votre perte.

— Non, Monsieur, je ne souffrirai pas que vous vous compromettiez pour me sauver, répliqua le comte, profondément touché. Je suis votre prisonnier, emmenez-moi, et advienne que pourra !

— Mon vieil ami, dit le baron de Ternoël, je comprendrais le sacrifice que vous faites de votre vie, s'il pouvait être utile; et je vous prie de croire que ces messieurs et moi nous n'hésiterions pas à l'imiter. Mais il me semble que nos princes eux-mêmes ne nous ordonneraient pas, dans la circonstance où nous sommes, de faire autre chose que ce que nous faisons. Pourquoi donc condamnez-vous notre résolution en refusant de la partager? N'avons-nous pas tous vu tomber à nos côtés quelque victime bien chère? Et moi qui vous parle, n'ai-je pas, comme vous, la mort de mes fils à venger?

— La mort de vos fils, oui, mais non la honte de votre fille....

— Ma honte !... s'écria Blanche en s'échappant des bras d'Anne, qui la retenait à l'écart. Ah! dites, Messieurs, suis-je déshonorée, parce qu'un tel homme est mon époux? Mon père, ajouta-t-elle en se jetant aux pieds du comte, le général Morel ignorait ma présence et votre nom; ce n'est donc ni pour vous ni pour moi qu'il a agi comme il l'a fait. Si ses vertus n'excusent pas la faute que j'ai commise envers vous, Monsieur, elles

effacent la tache imprimée à votre blason par cette mésalliance; car vous n'auriez pu, n'est-ce pas? mon père, donner votre fille à un ennemi plus généreux.

Le comte avait peine à retenir ses larmes; il était si heureux de pouvoir pardonner à sa fille bien-aimée; cependant il voulut y être autorisé par la noble assemblée dont il était le chef.

— Êtes-vous de l'avis de Mlle de Kervan, Messieurs? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondirent les gentilshommes.

Et le baron de Ternoël poussa doucement le général vers Blanche, près de laquelle il s'agenouilla.

— Je vous bénis, mes enfants, murmura le comte en posant ses mains tremblantes sur leurs fronts inclinés.

— Ah! mon père, que vous êtes bon et que je suis heureuse! dit Blanche, qu'il releva et qu'il pressa tendrement sur son cœur.

— Où est mon fils? demanda l'officier, après la première effusion de sa joie.

— Le voici, général, répondit Alain en prenant le petit Édouard des bras de sa sœur, qui regardait cette scène en pleurant de joie.

— L'enfant recueilli par Suzanne, dit le comte. Ainsi, je ne me trompais pas....

— Ne voulez-vous pas le bénir aussi, mon père? demanda la jeune femme en le lui présentant.

Le vieillard examina un instant le gracieux chérubin, qui le regardait avec de grands yeux étonnés; il le baisa au front et le remit au général, en disant:

— Je souhaite qu'il vous ressemble un jour, Monsieur, ajouta-t-il. Voici mon dernier fils, le vicomte Olivier, que vous connaissez déjà, et voici ma seconde fille, Mlle Anne de Kervan.

Le général tendit la main à Olivier et s'inclina devant

Anne, sans témoigner la moindre surprise; car Blanche lui avait plus d'une fois parlé de cette amie, qu'elle chérissait comme une sœur. Mais parmi les gentilshommes témoins de cette présentation, c'est à peine si deux ou trois savaient que le manoir de Kervan abritât une orpheline. Le comte les instruisit en quelques mots du dévouement dont Anne avait fait preuve et leur demanda s'il n'était pas bien juste qu'il donnât à la noble fille le nom qu'elle n'avait pas craint de prendre, quand ce nom seul la vouait à la mort. Chacun applaudit. Anne, toute confuse, se demandait si elle avait réellement fait quelque chose qui valût tant d'éloges et une si belle récompense.

— J'ai adressé dans ce sens une requête à Sa Majesté; et puisque je passe à l'étranger, je la lui remettrai moi-même, dit le comte.

— Vous voulez partir, mon père? reprit Blanche. Ah! je vois bien que vous ne m'avez pas pardonné.

— Votre fuite serait la condamnation de notre conduite, ajouta le baron de Ternoël; vous n'avez plus de déshonneur à venger; car il n'en est aucun parmi nous qui ne s'enorgueillît d'avoir le général Morel pour gendre.

— Oh! restez, mon père, fit Anne suppliante. Sans vous il n'y aurait pas de bonheur pour vos enfants.

— C'est vrai, ça, notre monsieur. Vous ne voudriez pas n'être bon qu'à moitié, ni reprendre d'une main ce que vous donnez de l'autre. Ça ne serait pas digne d'un noble seigneur comme vous, dit tout bas Nicolazic, à qui le comte avait toujours laissé son franc-parler.

En bénissant ses enfants, le vieux gentilhomme avait écouté son cœur; mais l'orgueil de la race reprenait ses droits; le comte s'effrayait d'entendre appeler sa fille la citoyenne Morel. Nicolazic le devina.

— Regardez donc, notre monsieur, reprit-il à demi-

voix, la noble et fière mine de votre gendre. M'est avis que le portrait du général Morel de Kervan tiendra bien sa place auprès de ceux de l'amiral et du commandeur.

— Je crois, mon cher comte, dit le baron de Ternoël, que tous tant que nous sommes, nous avons un peu trop oublié cette maxime : « Il n'y a pas d'autre noblesse que la vertu. » Mais nous voyons aujourd'hui qu'avec un magnifique blason on peut être un lâche et un traître, tandis qu'on peut sans aïeux posséder une grandeur d'âme, une générosité digne des plus beaux temps de la chevalerie.

— Nous tâcherons de nous en souvenir, répondit le comte en lui tendant la main. Puisque vous le voulez, mon ami, puisque tout le monde le veut, je reste, ajouta-t-il, reconnaissant qu'il entrait une certaine vanité dans la résolution qu'il avait prise de s'expatrier.

Anne et Blanche se jetèrent dans ses bras, pendant qu'au signal donné par le général, l'Étonné se montrait à l'entrée du souterrain.

— Fais sortir nos hommes par la lande, lui dit-il, et ordonne à ceux qui sont au château de les y rejoindre.

— Pardon, général, interrompit Nicolazic, j'ai un fils qui, blessé dans votre armée, est venu se guérir à ma ferme. Si vous permettiez à vos soldats d'y faire une petite halte, mon gars en serait bien aise et moi aussi.

— Tu entends, l'Étonné? demanda le général.

— Si j'entends, mon général.... Vive Marcel Féron et son brave homme de père!

Les soldats s'éloignèrent, et, pendant que le vieux métayer courait leur préparer une bonne réception, les gentilshommes rentrèrent au château. Un repas improvisé termina la soirée, pendant laquelle s'étaient succédé tant d'émotions. Blanche en fit les honneurs; mais Anne n'y parut point.

Avant de quitter le souterrain, elle s'agenouilla près d'Yvonne, pour implorer en faveur du chevalier de Karadouëc la clémence du Seigneur; puis elle voulut aider Suzanne à emmener son aïeule. La bonne vieille refusa de s'éloigner.

— Il n'est qu'endormi, dit-elle, il se réveillera tout à l'heure.

Anne, sans songer qu'on ne pouvait ajouter qu'une médiocre attention aux paroles d'Yvonne, se pencha vers le blessé; mais elle poussa un cri et se rejeta vivement en arrière.

— Le citoyen Décius! dit-elle.

Toutefois, elle ne se laissa pas dominer longtemps par cet effroi. Elle courut tremper son mouchoir dans l'eau d'une petite source qu'on entendait murmurer à l'autre extrémité de la vaste salle; elle en baigna les tempes du chevalier, et crut remarquer sur ce visage livide un léger tressaillement. Bientôt un soupir du blessé ne lui permit plus de douter de ce qu'elle avait vu. Elle alla trouver le comte, lui annonça que le chevalier n'était pas mort, et le pria de le faire transporter au château. Le gentilhomme ne put réprimer un geste de dégoût.

— Si nous ne pouvons le guérir, nous tâcherons du moins de sauver son âme, reprit la jeune fille.

— La bonne demoiselle a raison, notre monsieur, dit Alain, et j'ai déjà regretté d'avoir envoyé cet homme dans l'autre monde, sans lui laisser le temps de dire un *meâ culpâ.*

— Faites ce que vous voudrez, ma chère fille, répondit le comte; car vous ne pouvez vouloir que le bien.

Alain suivit Anne et s'assura qu'en effet le blessé respirait encore. Aidé par un valet d'écurie, il le porta dans la chambre que le comte avait mise à la disposition du chevalier.

— Il nous faudrait un médecin, dit Anne.

— Et un prêtre, ajouta tout bas le bon Alain. Nous aurons l'un et l'autre, s'il plaît à Dieu.

Il pansa de son mieux la blessure que lui-même avait faite, puis il prit son bâton et quitta le château. Quand il revint, accompagné du docteur, le comte était venu retrouver Anne auprès du chevalier. Celui-ci n'avait pas encore ouvert les yeux, et les douloureuses contractions de ses membres annonçaient seules que la vie ne l'avait pas encore abandonné.

Le médecin examina la blessure et la jugea mortelle; cependant il posa le premier appareil, ordonna d'administrer au chevalier quelques gouttes d'un cordial préparé jadis par Yvonne, et promit de revenir le soir même. Il avait à peine quitté le château, quand le blessé reprit ses sens. Il promena autour de lui un regard presque éteint et dit, d'une voix faible comme un souffle:

— Où suis-je donc? Et que m'est-il arrivé?

— Vous êtes entouré d'amis qui souhaitent votre guérison, lui dit Anne. Ne parlez pas et buvez ceci.

Elle lui présentait une cuillerée de la potion prescrite par le docteur et de son autre main, elle lui soulevait doucement la tête. Les yeux du chevalier s'arrêtèrent sur elle et prirent soudain l'expression d'un violent effroi. Il fit un effort pour se rejeter en arrière, et s'écria:

— Elle!... encore elle!... Mlle de Kervan!...

— Non, non, dit Anne en se penchant vers lui, je ne suis pas Mlle de Kervan, et vous n'êtes plus le citoyen Décius. Oubliez tout cela, et ne songez qu'à vous guérir. Buvez, je vous en prie.

— Le citoyen Décius..., le citoyen Lambert..., le chevalier d'Argueil..., trois scélérats..., vous les connaissez?...

— Buvez, reprit Anne en introduisant la cuiller

entre les dents serrées du blessé, qui tomba presque aussitôt dans un demi-sommeil, troublé par les chimères du délire.

Au milieu des mots sans suite qu'il prononçait, revenaient souvent ces trois pseudonymes sous lesquels il avait joué des rôles si peu honorables, et l'on voyait qu'il s'efforçait de retrouver son véritable nom à travers mille souvenirs confus. Cette recherche obstinée paraissait lui être si pénible, qu'Anne murmura tout bas :

— Vous êtes le baron Hector de Karadouëc.

— Le baron Anne-Hector de Karadouëc.... Oui, c'est bien cela.... Un noble gentilhomme, ruiné, perdu de dettes, traité comme un vil assassin. Un assassin, ne le croyez pas.... Mais pire qu'un assassin, le misérable.... Voici le baron Emmanuel de Kervan. Dieu, qu'il est pâle !... Il va mourir.... Voici l'enfant qui sourit et me tend les bras.... En France.... en France.... Voici le vaisseau.... Pourquoi es-tu si riche, enfant, et pourquoi suis-je si pauvre?... Je veux être riche aussi, moi.... Mais je ne puis tuer une enfant qui m'embrasse.... Adieu, petite Anne, tu mourras peut-être de faim ; mais je ne te tuerai pas.

— Que dit-il? mon Dieu, que dit-il donc? s'écria la jeune fille. Entendez-vous, monsieur le comte?

— Chut! fit le vieux gentilhomme, écoutons.

Mais l'exclamation d'Anne avait jeté le blessé dans un autre ordre d'idées.

— Hoche me déteste et il me craint, dit-il. Quand on n'a pas de pouvoirs, on en fabrique.... Commissaire de la Convention, ah! ah! Il faut bien que j'aille en Bretagne. Le comte de Kervan me donnera sa fille.... C'est Blanche qu'on la nomme.... Blanche et Olivier, les Bleus ont tué les autres.... Les Bleus se battent bien aussi.... Alain, je veux sortir, fais seller mon cheval.... Alain.... Yvonne.... Blanche....

Le chevalier murmura encore quelques paroles indistinctes, puis il parut dormir profondément. Anne était très-émue.

— Y a-t-il eu un baron Emmanuel de Kervan? demanda-t-elle.

— C'était mon neveu, répondit le comte. Il est mort à Saint-Domingue, il y a bien longtemps, et sa veuve ne lui a guère survécu.

— Il ne laissait pas d'enfants? reprit Anne.

— Il avait une fille, qui mourut en bas âge.

— Une fille qu'on nommait?...

— On la nommait Anne, dit le comte en tressaillant. Mais, mon enfant, ajouta-t-il aussitôt, ce malheureux délire, vous et moi nous l'oublions.

Quand le blessé sortit de son engourdissement, un homme jeune encore, mais dont les traits pâles et fatigués annonçaient la souffrance, était à genoux près de son lit. Anne et le comte se tenaient à l'écart.

— Qui êtes-vous? demanda le chevalier, en voyant l'inconnu se lever et lui présenter la potion qu'il venait de prendre des mains de la jeune fille.

— Je suis le ministre du Dieu de miséricorde, et je viens de sa part vous offrir le pardon et la paix.

— Le pardon à moi! Vous ne me connaissez donc pas?

— Mon frère, la bonté de Dieu égale sa puissance, et il n'y a pas de crime qu'un vrai repentir n'efface.

— Vous êtes un prêtre réfractaire.... Ne craignez-vous pas qu'on vous dénonce?

— On m'a appelé, je suis venu. Ma vie est entre les mains du Seigneur; et quand je devrais la perdre, je n'aurais pas payé trop cher le salut de votre âme.

— Si vous saviez qui je suis, vous diriez que le salut de mon âme est impossible.

— Je le sais, et me voici, mon fils.

Le chevalier se tut et regarda le prêtre avec étonnement.

— Vous êtes Breton, reprit celui-ci; vous ne pouvez, malgré vos erreurs, avoir oublié toute croyance; ne voulez-vous pas prier avec moi?

— Je le voudrais; mais la seule prière qui vienne à mes lèvres, je n'ose plus la prononcer depuis bien des années. Ah! c'est que mon plus grand crime n'est pas celui que vous connaissez.... Mais je vais tout vous dire; car le remords m'étouffe.

Anne et le comte se disposaient à sortir, le chevalier les retint.

— Écoutez tous et jugez-moi, reprit-il. J'avais juré à un moribond de servir de père à sa fille; ce serment, que j'avais déjà fait à Dieu, puisque j'avais tenu l'enfant sur les fonts du baptême, je le renouvelai à sa mère, mourante aussi. Il devait être trois fois sacré, n'est-ce pas? Mais l'enfant était riche à millions; si elle mourait, je devais être son héritier.... Savez-vous ce que j'ai fait?

— L'auriez-vous tuée? demanda le prêtre effrayé.

— Non; j'ai eu peur de verser son sang, et je n'ai pas eu peur de la vouer aux larmes, à la misère, à toutes les douleurs de la vie. Je l'ai abandonnée au milieu d'un pays où elle n'avait ni amis ni parents qui pussent la reconnaître. Il aurait mieux valu la tuer, je le sais bien.... De ce jour-là, je me suis senti plus coupable que Caïn.... La pauvre petite s'appelait Anne, comme moi; et je n'ai plus osé dire la prière que ma mère m'avait apprise entre deux baisers: « Sainte Anne d'Auray, ma bonne patronne, ayez pitié de moi! » Il y avait déjà longtemps que je n'en disais plus d'autre, et Dieu m'abandonna, comme j'avais abandonné l'enfant.

— Et vous ignorez ce qu'elle est devenue? dit le prêtre.

— Elle est morte, sans doute; car son ombre vient

chaque nuit s'asseoir à mon chevet. Je ne puis la méconnaître; c'est le portrait de sa mère. Là, encore tout à l'heure, je l'ai vue!... Elle me présentait à boire et m'adressait de consolantes paroles. Quelle dérision!... Mais, tenez, tenez, la voici..., dit le chevalier en cachant sa tête sous la couverture, pour ne pas voir Anne, qui s'approchait de lui.

— Ce n'est pas son ombre, c'est bien elle, dit le comte. Dieu, qui donne la nourriture aux petits oiseaux et qui pare les lis des champs, a pris soin de l'orpheline.

— Elle, en Bretagne, chez le comte de Kervan, impossible!... murmura le blessé.

— Ce n'est pas ici que vous l'avez laissée, mais du côté de Granville, à deux lieues de la côte, sous un énorme buisson, près de la lisière d'un bois, le 24 août 1775.

— Le 24 août 1775, funeste date que je n'ai jamais oubliée.... Et vous dites que Dieu l'a protégée?

— Il l'a conduite dans sa propre famille; il a donné une mère à son enfance; et comme il lui manquait un nom, j'ai résolu de l'adopter.

— Dieu est grand! dit le chevalier confondu.

— Et il est bon, mon fils, poursuivit le prêtre. Il épargne à vos derniers instants les plus cruels remords, puisque votre victime pourra vous pardonner.

— Oh! de tout mon cœur, répondit la jeune fille Et maintenant, mon parrain, rien ne nous empêche de dire ensemble: « Sainte Anne d'Auray, notre patronne, ayez pitié de nous. »

Le chevalier joignit les mains et répéta tout bas cette prière. Sur un signe du prêtre, Anne et le comte s'éloignèrent; et quand il les rappela, le blessé murmurait encore: « Sainte Anne d'Auray, ma bonne patronne, obtenez-moi miséricorde. »

— Elle m'a pardonné, monsieur le comte, dit-il en

montrant la jeune fille; ne me pardonnerez-vous pas aussi?

— Mourez en paix, mon cousin, répondit M. de Kervan. Votre filleule priera pour vous.

— Il me reste quelque chose à faire, reprit le chevalier. Du papier, une plume..., mon portefeuille là-bas.

On lui apporta ce qu'il demandait. Il tira de son portefeuille l'acte de naissance d'Anne, et il traça d'une main défaillante quelques lignes par lesquelles il avouait son crime et reconnaissait pour la fille unique du baron Emmanuel de Kervan l'enfant recueillie par M. de la Saulnaie, le 24 août 1775.

— Je voudrais vous rendre aussi votre fortune, lui dit-il; mais la révolte des noirs a tout anéanti, et ce que je possède n'a pas une source assez pure pour que j'ose vous l'offrir. Monsieur le recteur en disposera.

Anne s'agenouilla près du lit et prit entre les siennes une des mains du chevalier, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Merci! dit-il.

Et tout à fait épuisé par la fatigue qu'il s'était imposée, il s'évanouit. Les soins qu'Anne lui prodigua le rappelèrent à lui; mais il ne recouvra point la parole, et, deux heures après, il expira, en tournant vers la jeune fille un regard suppliant, pour qu'elle redît encore une fois : « Sainte Anne d'Auray, ma bonne patronne, obtenez-lui miséricorde! »

Le lendemain, M. de la Saulnaie arriva au château, en compagnie du brave Marcof, qui l'introduisit aussitôt chez son maître.

— Monsieur le comte, dit Claude Bertin, je viens, d'après l'invitation que vous m'avez vous-même adressée, vous demander pour mon fils la main de Mlle de Kervan.

— Et je vous l'accorde avec joie, répondit le comte,

non pas la main de Blanche, car je n'en puis plus disposer, mais celle de ma seconde fille, Mlle Anne de Kervan.

— Anne! dit M. de la Saulnaie stupéfait.

— Elle-même, Monsieur. Quand je vous ai écrit, je venais d'adresser une supplique au roi, pour obtenir l'autorisation d'adopter cette noble enfant, de lui donner mon nom, une part de mon héritage, et je comptais que vous n'hésiteriez point à l'accepter pour fille.

Claude fit une grimace significative; mais le vieux gentilhomme reprit aussitôt :

— Rassurez-vous, Monsieur. Anne n'est pas ma fille, mais celle de mon neveu, le baron Emmanuel de Kervan, mort à Saint-Domingue, il y a vingt ans. Voici les preuves de ce que j'avance, vous les consulterez à loisir.

— Je vous crois sur parole, monsieur le comte, dit Claude en glissant toutefois dans sa poche les papiers remis à M. de Kervan par le chevalier.

Le vieux gentilhomme, vivement blessé, allait dire que les susceptibilités aristocratiques du citoyen Claude Bertin lui paraissaient fort peu justifiées; mais un instant de réflexion le calma, et il reprit sans la moindre aigreur :

— Vous verrez, Monsieur, que la Providence a disposé de tout ceci avec une sagesse et une bonté admirables, puisque le dernier vœu de Louise de la Saulnaie peut être accompli, sans que votre autorité paternelle soit en rien compromise.

Trois jours après, le prêtre qui avait assisté le chevalier bénissait Anne et Martial, et d'ardentes prières s'élevaient vers le ciel pour le bonheur des jeunes époux. Les amis de M. de Kervan se retrouvèrent encore une fois dans le souterrain, transformé en chapelle et brillamment orné de flambeaux, de tentures et de guirlandes.

Comme le jour de la réunion politique, qui avait failli se terminer si tragiquement, les issues du souterrain étaient gardées : on ne pouvait encore célébrer qu'en secret les divins mystères ; mais c'étaient deux soldats de la république, deux Bleus, Marcel et l'Étonné, qui veillaient à la sûreté du prêtre, des nobles et des paysans, accourus en grand nombre. Alain avait cédé son poste à l'Étonné, le brave Breton n'ayant pu consentir à se priver de cette messe, la dernière sans doute qu'il dût entendre de longtemps; car il partait le lendemain pour l'armée.

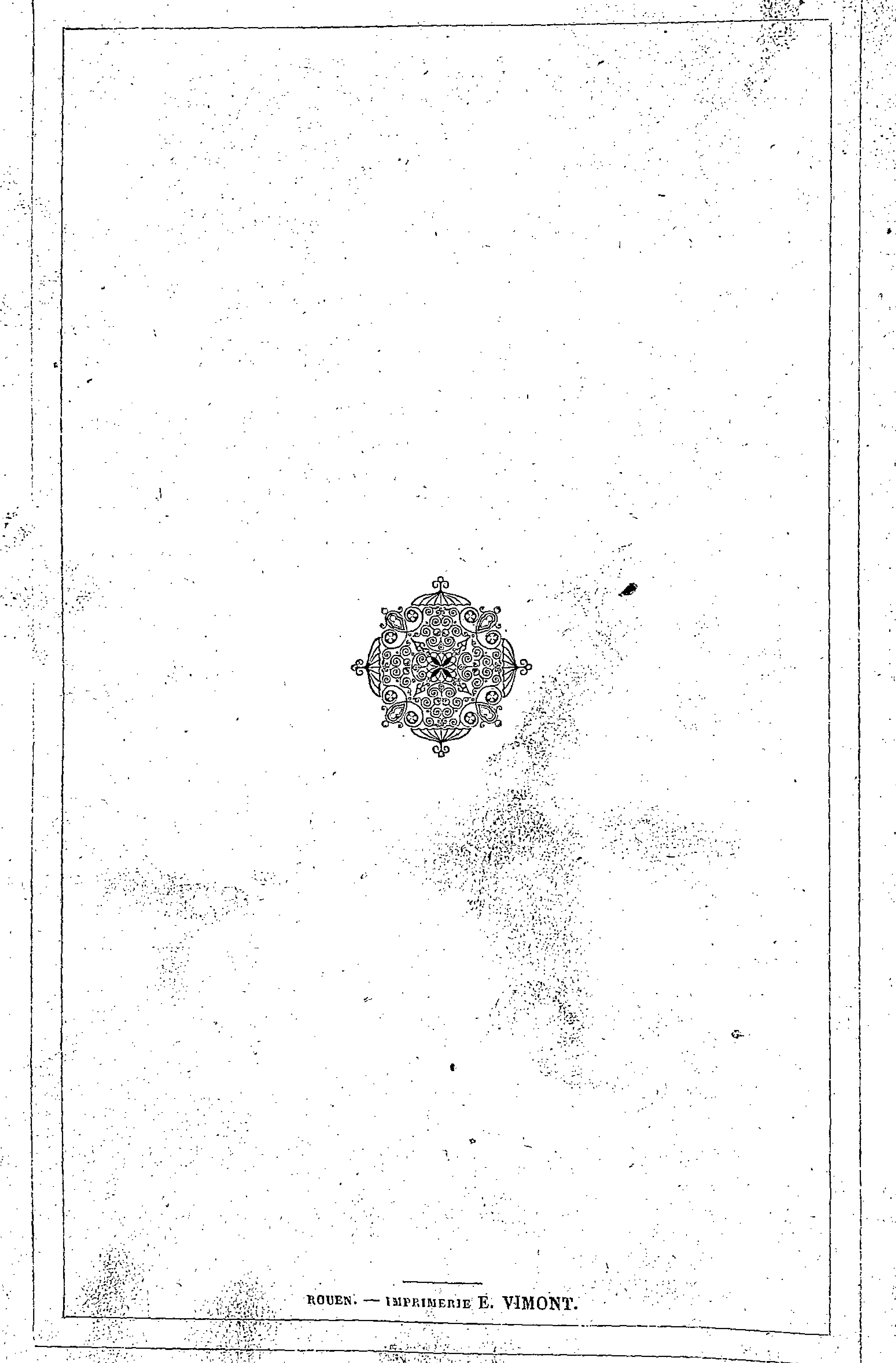
Il n'y avait plus au château que Blanche qui pût demander quelque chose à ce cœur vaillant et dévoué. La chouannerie était morte, le comte allait achever paisiblement sa carrière entre ses deux enfants; Suzanne resterait sous leur protection, et les derniers jours de la vieille Yvonne seraient entourés des plus doux soins. Mais le général allait reprendre son commandement, le devoir d'Alain n'était-il pas tracé? Il suivrait partout l'époux de Mlle de Kervan, il veillerait sur ses jours, combattrait à ses côtés, et aurait peut-être le bonheur de mourir en le sauvant.

La fête terminée, le général Morel fit ses adieux aux gentilshommes et leur communiqua la réponse du général en chef, auquel il s'était empressé de rendre compte de son expédition.

« Il y a plus de gloire à pacifier qu'à vaincre, disait Hoche. Merci, Édouard, tu m'as compris. »

FIN.

Rouen. — Imp. E. VIMONT, Grand'Rue, 156.



ROUEN. — IMPRIMERIE E. VIMONT.